3 1761 07354375 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothqueuni15mont

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XV.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C°, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

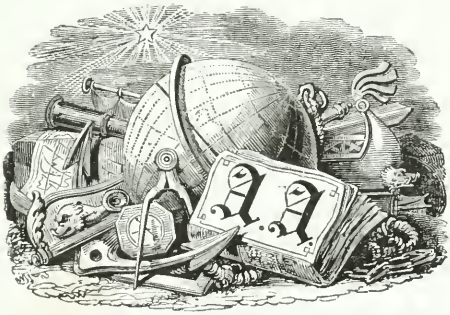
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

G
161
M77
1833
+.15

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE II.

(SUITE.)

D'ENTRECASTEAUX.

(1791-1793.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage de d'Entrecasteaux, dont la publication fut ordonnée en 1808 par l'empereur Napoléon, et dont la rédaction ou révision fut confiée à M. de Rossel, alors déjà capitaine de vaisseau, avait eu pour objet la recherche de La Pérouse; et, sous ce rapport, c'est l'un de ceux qui doivent faire le plus d'honneur à la nation française. La Pérouse était parti de Brest le 1er août 1785; et les dernières lettres qu'on en avait reçues annon-

çaient qu'il devait être de retour à l'Ile-de-France dans le courant ou sur la fin de 1788. Plus de deux années s'étant écoulées sans que l'on eût de ses nouvelles, on devait craindre qu'il n'eût fait naufrage dans les mers semées d'écueils qui lui restaient à parcourir. Au mois de février 1791, l'Assemblée nationale décréta [1] que le roi serait prié de faire armer deux bâtimens pour aller à la recherche de cet illustre navigateur, dont le sort avait fixé l'attention générale, et en même temps pour reconnaître les côtes qu'il devait visiter depuis son départ de Botany-Bay. D'Entrecasteaux fut chargé de cette honorable mission. Il lui fut remis des instructions par le gouvernement.

La relation de ce marin prouvera qu'il n'avait rien négligé pour assurer le succès de son expédition. On verra que, sans avoir jamais perdu de vue la recherche de La Pérouse, il était parvenu à étendre les connaissances en géographie, et même à faire des découvertes intéressantes. A peine était-il arrivé au cap de Bonne-Espérance, qu'il reçut de M. de Saint-Félix, commandant la station de l'Inde, une dépêche par laquelle cet officier l'informait que La Pérouse avait pu faire naufrage sur les îles de l'Admiralty. Quoique les contradictions qui se trouvaient dans les renseignemens qu'il venait de recevoir lui laissassent peu d'espoir de le

[1] Voyez ce décret au tome XII, page 17, voyage de La Pérouse.

retrouver dans ces îles, il résolut de s'y rendre dans le moins de temps possible, par la route la plus courte, et il n'hésita pas à profiter des pouvoirs que lui donnaient ses instructions pour changer le plan de sa campagne. Arrivé aux îles de l'Admiralty, il s'assura que La Pérouse n'avait eu aucune communication avec leurs habitans; dès lors il ne s'attacha plus qu'à suivre autant qu'il le pourrait la route que cet illustre et infortuné navigateur s'était proposé de tenir : il sacrifia même à ce devoir le désir qu'il aurait eu de s'arrêter dans des parages où il pouvait faire des découvertes. L'attention scrupuleuse qu'il mit dans sa recherche, pendant une navigation longue et périlleuse, est digne des plus grands éloges. Toutes les fois que les côtes dont il faisait la reconnaissance étaient saines, et que les vents lui permettaient d'en approcher, il se tenait constamment assez près de terre pour distinguer ce qui se passait sur le rivage et ne laisser échapper aucun des signaux que de malheureux naufragés auraient pu faire pour demander du secours.

D'Entrecasteaux visita ainsi toutes les côtes que La Pérouse devait reconnaître depuis son départ de Botany-Bay; et il communiqua, aussi souvent qu'il lui fut possible, avec les habitans, dans l'espoir d'en obtenir des indices à l'aide desquels il aurait pu être conduit plus directement à son

but, si La Pérouse eût été forcé de s'écarter de sa route par des événemens impossibles à prévoir. Les habitans de Tongatabou donnèrent à d'Entrecasteaux la certitude que La Pérouse n'avait abordé à aucune des îles des Amis. Dans la plupart des autres lieux, la difficulté de s'entendre avec des hommes dont le langage est inconnu aux Européens s'opposa, le plus souvent, à ce qu'il pût prendre des renseignemens aussi étendus qu'il l'aurait désiré. Le seul moyen qui lui restait donc de découvrir quelques traces de La Pérouse était d'examiner avec soin si les habitans des contrées qu'il visitait n'avaient pas entre les mains des objets de manufacture européenne : plusieurs insulaires en possédaient en effet ; mais ces objets étaient d'espèce à ne procurer aucun renseignement. On peut donc assurer que La Pérouse n'a paru dans aucun des lieux visités par le contre-amiral d'Entrecasteaux [1].

L'on ne doit pas s'attendre à trouver dans ce voyage de ces découvertes imposantes telles que celles des anciens navigateurs qui nous ont fait connaître des contrées d'une vaste étendue, ou de nouveaux passages pour se rendre à des pays déjà connus. Toutes les grandes masses de terre avaient

[1] On sait maintenant que La Pérouse a péri dans les récifs de l'île de Vanicoro, ainsi que l'a constaté M. Dumont d'Urville dans son voyage accompli en 1829.

été découvertes, et il ne restait plus que la tâche de visiter avec soin et dans le plus grand détail les côtes de ces mêmes terres dont les navigateurs n'avaient pas encore pu faire la reconnaissance. D'Entrecasteaux était persuadé de cette vérité lorsqu'il visita la partie méridionale de la terre de Van-Diémen, où un vaste canal et une longue suite de rades et de ports ont été reconnus et décrits avec un soin et une habileté qui ont rendu le travail fait dans cette partie aussi intéressant qu'il est nouveau. Sous ce rapport, le canal qui porte son nom est une véritable découverte. Le grand nombre d'objets que l'on avait à remplir dans le court espace de deux années, s'est opposé à ce que l'on fît de fréquentes relâches. Cependant d'Entrecasteaux remédia, autant qu'il était en son pouvoir, à cet inconvénient; les mesures qu'il prit pour ne pas s'écarter de terre donnèrent la facilité d'observer un grand nombre de relèvemens, et mirent à portée de pouvoir recueillir en même temps jusqu'aux moindres traces de La Pérouse. En effet, il s'est toujours tenu assez près des côtes pour en apercevoir les sinuosités, et pour prendre connaissance de tous les points dont il pouvait être important de déterminer la position.

Aucune des connaissances relatives à la navigation n'était étrangère à d'Entrecasteaux. C'est à ses

lumières étendues et à ses soins vigilans que les navigateurs seront redevables des opérations qui leur ont procuré une suite d'observations des plus complètes, et une collection de cartes très précieuses; mais on ne doit pas laisser ignorer qu'une des causes qui ont le plus contribué à l'ensemble de ces différens travaux, est l'union qu'il avait su entretenir, et qui a toujours subsisté entre les personnes qui en étaient chargées. Malheureusement il succomba sous le poids des fatigues, au moment où les travaux de l'expédition étaient sur le point de finir.

Après la mort du contre-amiral d'Entrecasteaux, M. d'Auribeau lui succéda dans le commandement des frégates, et les conduisit à Sourabaya, port de l'île de Java. On apprit dans cet établissement les événemens survenus en France; et par l'effet que produisirent ces nouvelles imprévues, l'on fut obligé de désarmer les frégates. Quelque temps après, M. d'Auribeau mourut à Samarang. Le commandant de la frégate *l'Espérance*, éditeur de ce voyage [1], s'embarqua pour l'Europe sur un bâtiment hollandais, et se chargea, comme l'officier le plus ancien de l'expédition, de rapporter tous

[1] Feu M. de Rossel, alors capitaine de vaisseau, et qui était vice-amiral en 1830 : homme excellent qui m'honorait d'une bienveillance particulière, et dont les conseils me furent bien précieux pour la composition de mon *Voyage dans les cinq parties du monde*, en six volumes, dont un lui est dédié.

les papiers qui contenaient les résultats des travaux de la campagne, ainsi que les plans originaux levés par M. Beautemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe en chef. Mais, ayant été pris par une frégate anglaise dans le nord de l'Écosse, il fut conduit en Angleterre. Les papiers et les plans qui avaient été retenus par l'amirauté lui ont enfin été rendus à l'époque de son retour en France; et sans doute elle a pu faire usage des renseignemens qu'elle en a tirés, lorsqu'en 1797 et 1798 elle a envoyé reconnaître les découvertes faites à la terre de Van-Diémen.

La relation du voyage a été rédigée d'après le journal même du contre-amiral d'Entrecasteaux, écrit en entier de sa propre main. Il est déposé dans les archives de la marine et des colonies. Ce journal finit à l'époque où les frégates quittèrent la côte de la Nouvelle-Bretagne pour se rendre aux Moluques, c'est-à-dire onze jours avant la mort de d'Entrecasteaux. La campagne pouvait être considérée comme près d'être terminée; et il ne restait plus de découvertes à faire dans les parages connus par où les frégates devaient se rendre à leur destination : le rédacteur du voyage a continué le journal de leur navigation jusqu'au jour où elles mouillèrent dans la rade de Sourabaya.

§ 1.

Objet de l'expédition. Départ de Brest le 29 septembre 1791. Traversée de Brest à l'île de Ténériffe. Traversée de Ténériffe au cap de Bonne-Espérance. Arrivée au Cap le 17 janvier 1792.

Nommé pour commander l'expédition dont l'objet était de rechercher M. de La Pérouse, je me rendis à Brest, où je trouvai les frégates *la Recherche* et *l'Espérance*, destinées à cette expédition. M. Huon de Kermadec, commandant *l'Espérance*, avait dirigé leur armement avec toute l'intelligence et l'activité dont il était capable.

M. de La Pérouse, parti de Brest en 1785, sur les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*, pour un voyage de découvertes dans la mer du Sud, avait relâché, le 26 janvier 1788, à Botany-Bay, d'où l'on avait reçu la suite des mémoires d'après lesquels son voyage a été publié; mais depuis ce dernier envoi l'on n'avait eu aucune nouvelle de M. de La Pérouse. L'objet de notre campagne était de suivre la route qu'il devait tenir à son départ de Botany-Bay, et de visiter toutes les côtes qu'il devait explorer, pour retrouver, s'il était possible, et rendre à leur patrie M. de La Pérouse et ceux de ses infortunés compagnons qui auraient pu échapper à leur désastre.

Afin que le voyage entrepris pour sa recherche

devînt utile et avantageux à la navigation, à la géographie, au commerce, aux arts et aux sciences, on avait embarqué sur les deux bâtimens des astronomes, des naturalistes, des ingénieurs-géographes et des dessinateurs distingués chacun dans leur partie.

Le gouvernement avait pourvu les bâtimens des instrumens nécessaires pour les observations astronomiques.

Nous partîmes le 29 septembre 1791 de la rade de Brest. Le 12 octobre, nous eûmes connaissance du pic Ténériffe. Le 22 novembre, nous trouvant entre les parallèles du 3e et du 4e degré de latitude boréale et le 18e et le 19e degré de longitude à l'occident de Paris, nous avions atteint la région des vents généraux. Le 28, nous passâmes la ligne entre le 25e et le 26e degré de longitude occidentale.

Le 16 janvier 1792, à huit heures du matin, nous vîmes la terre du cap de Bonne-Espérance dans l'est-sud-est. Le 17, à deux heures du soir, nous entrâmes dans la baie de la Table.

§ 2.

Séjour au cap de Bonne-Espérance. Raisons qui me font changer le plan de campagne prescrit par mes instructions.

Le 18 janvier, au lever du soleil, nous saluâmes la place de neuf coups de canon; le salut nous fut rendu par le même nombre de coups.

Le même jour je descendis à terre, accompagné de plusieurs officiers. Je fus reçu par une députation du conseil de la régence qui m'accompagna jusqu'au gouvernement, au milieu des troupes rangées sous les armes, et au bruit des canons de la place.

L'officier que j'avais envoyé pour prévenir le gouvernement de notre arrivée me remit à son retour une dépêche que M. de Saint-Félix, commandant la station de l'Inde, avait fait porter au Cap par une des frégates qui étaient sous ses ordres. Elle contenait les dépositions de deux capitaines de bâtimens marchands français qui, pendant leur séjour à Batavia, avaient vu le capitaine Hunter et les officiers de la frégate *le Syrius*, perdue sur l'île de Norfolk. Ces dépositions portaient que le capitaine Hunter et les officiers anglais venus avec lui de Botany-Bay à Batavia sur un vaisseau hollandais avaient aperçu, près des îles de l'Admiralty, des pirogues qui avaient donné des

signes non équivoques de la communication des habitans de ces îles avec des Européens. Les insulaires aperçus dans ces pirogues avaient offert à leurs yeux des uniformes et des ceinturons de soldats de la marine de France qui leur avaient fait juger que ce ne pouvait être que les dépouilles des équipages des deux frégates aux ordres de M. de La Pérouse. M. de Saint-Félix s'était empressé de me faire parvenir ces deux dépositions qu'il croyait propres à m'éclairer sur l'objet le plus important de ma mission, sur celui que nous avions tous le plus à cœur de remplir.

Après avoir confronté les dépositions et recueilli les renseignemens fournis par le commodore Hunter, je pris le parti de me rendre directement, en partant du cap de Bonne-Espérance, aux îles de l'Admiralty. Cette nouvelle route n'avait d'autre inconvénient que de changer l'ordre des recherches qui m'avaient été prescrites, sans me priver des moyens de remplir les autres articles de mes instructions. Je me déterminai à ce parti d'une manière invariable; je choisis la route la plus directe qui me faisait traverser les îles Moluques et passer au nord de la Nouvelle-Guinée. J'espérais pouvoir arriver assez à temps aux îles de la Sonde pour profiter de la fin de la mousson de nord-ouest, et gagner les îles de l'Admiralty peu après le reversement de la mousson. Une fois parvenu au détroit

de la Sonde à la fin de mars, je pouvais me flatter de gagner assez dans l'est avant le reversement de la mousson pour atteindre les îles de l'Admiralty avec les vents variables qui ont lieu au commencement de chaque mousson, et avec les courans qui continuent à porter à l'est un mois après que le vent de sud-est a commencé à souffler.

Afin de pouvoir mettre ce projet à exécution, je recommandai d'apporter la plus grande activité dans les travaux que notre navigation avait rendus nécessaires. Je ne perdis pas un moment pour m'occuper des approvisionnemens des frégates; et je fis remplacer, dans cette fertile colonie, les articles consommés pendant notre traversée, afin de nous mettre en état de commencer nos opérations.

§ 3.

Départ du cap de Bonne-Espérance. Raisons qui me déterminent à me rendre aux îles de l'Admiralty, en passant au sud de la Nouvelle-Hollande. Ile d'Amsterdam. Arrivée et mouillage à la terre de Van-Diémen.

Le 16 février, à dix heures du matin, nous sortîmes de la rade du cap de Bonne-Espérance; nous passâmes au sud de l'île Robben. Le 5 mars, à midi, étant par 34 degrés 37 minutes de latitude australe, et 42 degrés 24 minutes de longitude à l'orient de Paris, nous avions dépassé le canal de

Mozambique, et nous nous trouvions à peu près sur le méridien du cap Sainte-Marie.

Le chemin le plus court pour arriver aux îles de l'Admiralty, où je me proposais d'aller directement, était de passer au nord de la Nouvelle-Guinée, où j'espérais parvenir avant le reversement de la mousson; et je m'étais décidé à prendre cette route. Mais après vingt-un jours de navigation, ne me trouvant encore, le 6 mars, que par 44 degrés de longitude et 35 degrés de latitude, j'ai reconnu qu'il me serait impossible d'aller au-delà de Timor, et que je serais inutilement retenu dans les parages de cette île pendant toute la mousson de l'est. Il m'a fallu dès lors renoncer à ce projet, et prendre le parti de me rendre aux îles de l'Admiralty en passant par le sud de la Nouvelle-Hollande. Cette même réflexion, et presque au même instant, s'était présentée à M. Huon, commandant de *l'Espérance*. Nous nous communiquâmes réciproquement nos idées, et nous convînmes de nouveaux points de rendez-vous; je fis diriger la route au sud-est dans le dessein d'aller reconnaître les îles de Saint-Paul et d'Amsterdam : mais à peine eus-je signalé cette route que les vents impétueux qui avaient soufflé constamment de la partie du nord quand je me proposais d'y remonter, passèrent au sud-est. Je fis prendre la bordée du sud, espérant trouver, par une latitude plus élevée, des vents plus favorables.

Le 28 mars à deux heures et demie, on a aperçu l'île d'Amsterdam; la proximité de la terre nous avait été annoncée quelques heures auparavant par un très grand nombre d'oiseaux : on l'a relevée à l'instant même où elle a été vue.

Le sommet de cette île était couvert de nuages; à mesure que nous approchions, ils nous parurent produits par une très épaisse fumée; nous ne tardâmes pas à voir des flammes : c'est dans la partie du nord que l'embrasement était le plus fort; mais le vent qui soufflait du nord-ouest poussait la flamme dans le sud-est, et nous apercevions distinctement les progrès de l'incendie par les traces de fumée et de feu que l'on voyait s'étendre successivement sur toute la partie orientale de l'île. La partie du sud de cette île, que nous avons côtoyée de près, est inabordable, parce que le rivage est très escarpé; elle présente néanmoins un aspect assez riant : depuis le sommet de la plus haute montagne jusqu'au rivage, l'île est couverte d'une verdure des plus vives, dont la fraîcheur est entretenue par une infinité de filets d'eau qui la sillonnent, et qui, se réunissant au bas, forment de petits ruisseaux dont les eaux tombent dans la mer. Nous passâmes à près de quatre encâblures de la pointe sud-ouest; et nous eûmes de là un point de vue qui offrait un contraste piquant avec la masse de fumée et de

feu qui s'étendait sur la côte de l'est. Après avoir dépassé l'île, nous eûmes un nouvel aspect moins agréable, mais plus imposant; la fumée épaisse produite par cet incendie formait, sous le vent de l'île, des nuages amoncelés, de couleurs plus ou moins sombres, selon les matières d'où elle provenait; l'atmosphère en recevait une teinte cuivrée, semblable à celle qui précède et annonce les tempêtes : nous trouvions quelque satisfaction à pouvoir considérer ce spectacle d'un œil tranquille sans en redouter les effets. Nous fûmes bientôt nous-mêmes enveloppés dans cette fumée, si compacte qu'elle interceptait presque la vue des flammes : ce ne fut qu'à la distance d'environ cinq lieues que nous commençâmes à nous dégager de ce brouillard, qui s'étendait bien loin encore sous le vent.

Les petits espaces de la côte qui étaient dégarnis de verdure laissaient apercevoir les couches exactement parallèles et horizontales dont elle est formée : c'est par les intervalles de ces couches que filtrait l'eau qui y produit cette forte végétation. Une organisation aussi régulière semble devoir faire rejeter toute idée de volcan dont les explosions auraient dénaturé cette composition primitive : cependant, l'on a remarqué le long de la côte que nous avons suivie, et d'où la flamme était assez éloignée, de petites bouffées de fumée

qui semblaient sortir de la terre comme par jets; on n'a pu néanmoins distinguer la moindre trace de feu tout autour, quoique nous fussions très près de terre, et que ce qui n'aurait pas été aperçu à la vue n'eût certainement pas échappé à la lunette. Ces jets de fumée se montrant par intervalles ont paru être des indices presque assurés de feux souterrains.

La partie de la côte que nous avons longée, et où le feu n'avait pas encore atteint, eût été nécessairement l'asile des animaux de toute espèce qui auraient pu se trouver dans l'île; mais nous n'en avons point aperçu.

La latitude de la pointe occidentale de l'île est de 37 degrés 47 minutes 46 secondes australe; sa longitude est de 75 degrés 4 minutes 56 secondes orientale. Cette longitude s'accorde avec celle qui a été donnée par le capitaine Bligh; et la latitude est à peu de chose près la même que celle qui a été déduite de la latitude que le capitaine Cox a observée à l'île de Saint-Paul, et de la distance dont il s'estimait être de l'île d'Amsterdam. Ces deux îles, d'après le relèvement du capitaine Cox, se trouvent sur le même méridien.

En approchant de l'île d'Amsterdam, nous avons trouvé, comme le capitaine Vlaming, une prodigieuse quantité de loups marins. Lorsque ce capitaine mit pied à terre sur cette île, ils étaient en

si grand nombre qu'il fut obligé de se frayer à coups de fusil un passage au milieu de ces animaux.

Je n'ai pas cru devoir m'arrêter à l'île d'Amsterdam, le ciel y est généralement trop couvert dans cette saison pour permettre d'y faire des observations : d'ailleurs notre traversée déjà commençait à se prolonger, et nous devions profiter du premier temps favorable à notre route; car il est à remarquer que nous avions mis quarante-trois jours pour nous rendre du cap de Bonne-Espérance aux îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, où le capitaine Cox était arrivé en dix-huit jours.

La remarque déjà faite sur le concours des phénomènes de la mer lumineuse avec l'état de l'atmosphère plus ou moins électrique semble être confirmée par un nouveau phénomène. Nous avons remarqué que c'était, en général, à l'époque où le temps paraissait disposé à l'orage, et où le mercure baissait dans le baromètre, que la mer était scintillante; et il paraît en effet que c'est principalement quand l'air est le plus chargé de fluide électrique que ce phénomène se manifeste avec le plus d'éclat.

Dans la nuit du 14 avril, par 42 degrés 14 minutes de latitude australe, et 127 degrés 47 minutes 3 secondes de longitude orientale, la mer fut constamment phosphorique; elle semblait rouler

des corps volumineux, que l'on aurait pris pour des globes de feu : mais pendant les grains redoublés et très violens de vent et de grêle qui eurent lieu cette même nuit, la mer parut encore plus enflammée, et dans les mêmes instans on aperçut très distinctement des aigrettes électriques autour de la pointe des paratonnerres ; notre baromètre était alors à vingt-sept pouces six lignes. C'est, jusqu'à présent, le point le plus bas où il soit descendu. Comme c'est la première fois que, dans le cours de cette campagne, le météore appelé vulgairement *feu Saint-Elme* a été vu au haut des mâts, il m'a paru digne de remarque qu'il ait eu lieu en même temps que le phénomène de la mer lumineuse.

Nous pénétrâmes ensuite dans la partie méridionale de la terre de Van-Diémen en un havre où nous pûmes jeter l'ancre, et que j'appelai *port du Nord*.

§ 4.

Description du port du Nord. Découverte de la partie méridionale d'un canal dont l'entrée est au fond de la baie où les frégates ont pris leur premier mouillage. Départ du port du Nord. Navigation dans le canal nouvellement découvert. Sortie de ce canal.

Je tenterais vainement de rendre la sensation que me fit éprouver l'aspect de ce havre solitaire, placé aux extrémités du monde, et fermé si par-

faitement que l'on peut s'y considérer comme séparé du reste de l'univers. Tout s'y ressent de l'état agreste de la nature brute. L'on y rencontre à chaque pas, réunies aux beautés de la nature abandonnée à elle-même, des marques de sa décrépitude; des arbres d'une très grande hauteur et d'un diamètre proportionné, sans branches le long de la tige, mais couronnés d'un feuillage toujours vert : quelques-uns paraissent aussi anciens que le monde; entrelacés et serrés au point d'en être impénétrables, ils servent d'appui à d'autres arbres d'égale dimension, mais tombant de vétusté et fécondant la terre de leurs débris réduits en pouriture. La nature, dans toute sa vigueur et tout à la fois dans un état de dépérissement, offre, pour ainsi dire, à l'imagination quelque chose de plus imposant et de plus pittoresque que la vue de cette même nature embellie par l'industrie de l'homme civilisé : voulant n'en conserver que les beautés, il en a détruit le charme; il lui a fait perdre ce caractère qui n'appartient qu'à elle, d'être toujours ancienne et toujours nouvelle.

Ce havre, l'un des plus commodes et des plus sûrs, et qui contraste si fort avec le nom que porte la baie près de laquelle il est caché, est un bassin de forme ovale, de sept cents toises dans son plus grand diamètre; il est garanti de toutes parts par des bois extrêmement épais et qui s'élèvent en am-

phithéâtre : l'eau en est si tranquille qu'elle est à peine agitée par les vents les plus violens; les plus frêles embarcations peuvent y naviguer en tout temps : le brassiage y est presque partout de quatre brasses sur un fond de vase noirâtre, dans laquelle les ancres s'enfoncent et peuvent se perdre; aussi peut-on s'y échouer sans danger.

On n'avait pu découvrir jusqu'alors aucun naturel; mais l'on avait aperçu des traces de leur passage, et même de leur séjour. Une douzaine de huttes rassemblées et construites avec très peu d'intelligence annonçaient que la peuplade errante, qui vient sans doute les habiter dans la belle saison, n'est pas très nombreuse, et qu'elle a peu d'industrie : quelques-uns de leurs ouvrages, que nous trouvâmes dans nos différentes courses, confirmèrent cette opinion. Des paniers tissus avec des lanières d'écorce d'arbre très étroites et très minces, et tressées néanmoins avec quelque adresse, se ferment comme des sacs avec un cordon de même matière; une autre espèce de petits sacs d'une algue marine desséchée et très dure paraît destinée à puiser l'eau et à leur servir de tasse: c'est là en quelque sorte le dernier terme de leur intelligence. Ils paraissent ne se nourrir que de coquillages; car on a trouvé de grands amas de coquilles dans le voisinage des lieux qu'ils ont dû habiter : on n'apercevait d'ailleurs ni débris de

poissons, ni aucun instrument de pêche ou de chasse, quoique l'on ait parcouru une très grande étendue de terrain, et que tous les lieux praticables aient été à peu près visités; on n'a vu ni vestiges d'armes, ce qui semblerait annoncer qu'ils vivent en paix, ni ossemens d'hommes, ce qui doit faire juger qu'ils sont dans l'usage d'enterrer les morts; et l'on a trouvé très peu d'ossemens de kangourous, que l'on peut cependant présumer être très nombreux, parce que l'on rencontre beaucoup de leurs excrémens et des traces récemment empreintes de leurs pas. Un seul kangourou de la grande espèce a été vu : un autre très jeune et d'une espèce différente a été tué.

L'eau est très abondante dans ce havre; partout où l'on creuse on est assuré d'en trouver. Une rivière, qu'il faut remonter, il est vrai, à quelques encâblures pour que l'eau en soit parfaitement douce, en fournirait autant que l'on pourrait en désirer; mais comme il y a peu de fond à l'embouchure de cette rivière, et qu'elle est traversée et embarrassée par des arbres tombés dont les branches couvrent toute sa surface, ce ne serait qu'avec beaucoup de peine qu'on parviendrait à la remonter avec une chaloupe.

Ce havre fournit du poisson en très grande abondance; les équipages en prenaient à la ligne la quantité nécessaire pour leur subsistance, et

quand le temps permettait d'envoyer jeter la seine dans le port du Sud, on était presque toujours assuré de ramener des bateaux pleins de poissons de grandes et de belles espèces. L'on trouve dans les environs du port du Nord beaucoup de perroquets, de cygnes, de canards sauvages, des pélicans, des aigles et des corbeaux. Plusieurs chasseurs assurent avoir vu même des compagnies de perdrix et quelques tourterelles. Ces divers gibiers sont bons à manger : aussi, quoique la saison fût bien avancée, nos équipages n'ont presque pas manqué de vivres frais.

Indépendamment des huttes dont on a déjà parlé, il y a tout lieu de croire que les naturels se procurent des abris plus sûrs et moins resserrés dans le creux des grands arbres que l'on trouve à quelque distance du rivage, et qui, moins pressés entre eux, s'étendent davantage ; du moins avons-nous vu presque tous les arbres de forte dimension, et par conséquent les plus vieux, consumés en dedans, jusqu'à une très grande hauteur, par le feu qui avait été mis au pied; quelques-uns même étaient percés jusqu'au sommet, et ressemblaient à des arbres frappés de la foudre, dont il ne resterait qu'une enveloppe très mince. Leurs racines pénètrent peu dans la terre, soit à cause de la qualité et de l'épaisseur du terrain qui ne leur permet pas d'entrer plus avant.

soit par la nature de ces arbres, qui les rend propres à étendre les ramifications de leurs racines plus en surface qu'en profondeur. Il en résulte que la partie noueuse d'où elles partent, et qui est la plus grosse, étant presque toujours hors de terre, donne à l'arbre un diamètre prodigieux. L'un de ces arbres, que je fis mesurer à hauteur d'homme, avait vingt-cinq pieds huit pouces de circonférence. Il était absolument creux; et il ne restait plus qu'une très petite partie extérieure du tronc, qui était cassé à la hauteur de trente pieds : plusieurs hommes pouvaient y être couchés dans toute leur longueur et très à l'aise. Il est à remarquer que l'ouverture des arbres qui sont creusés est presque toujours vers l'est, sans doute pour abriter des vents d'ouest, qui sont vraisemblablement les plus violens; car nous avons observé que presque tous les arbres étaient inclinés du côté de l'est. Ils ont en général, de ce même côté, une empreinte de feu telle, que leur tige, qui est blanche du côté de l'ouest, est noire et charbonnée de l'autre côté. Cet effet semble ne pouvoir être produit que par le feu mis aux joncs et autres herbes dont la terre est couverte dans la saison des vents d'est : la flamme étant poussée par ces mêmes vents dans une direction opposée, donne aux arbres qui se trouvent sur son passage une teinte noire.

L'aspect que présentait l'intérieur de ces arbres est vraiment remarquable. Il est probable qu'ils commencent à se gâter intérieurement lorsqu'ils ont acquis un certain degré de vétusté. Nous en avons abattu plusieurs de grande dimension qui n'avaient pas encore subi l'action du feu, mais dont le cœur paraissait entièrement vermoulu, quoique le dehors eût l'air parfaitement sain. C'est sans doute à cet état intérieur de dépérissement que l'on doit attribuer l'effet assez surprenant d'arbres creusés par le feu dans toute leur longueur, tandis que l'écorce, ou du moins l'enveloppe, est absolument intacte. En effet, le feu mis au pied des arbres que le temps a réduits à cet état, doit trouver moins de résistance dans l'intérieur, qui est décomposé et propre à la combustion. La grande humidité du terrain entretient le feuillage de ces arbres dans un état de fraîcheur qui annonce une végétation assez forte; et l'on peut aussi attribuer à la même humidité cet état d'altération intérieure qui les rend si combustibles.

Les foyers d'argile que M. Anderson avait remarqués à la baie de l'Aventure, au pied des arbres ainsi creusés, ne sont pas, je crois, l'ouvrage des naturels; car les arbres que nous avons vus déracinés et renversés avaient entraîné avec eux des couches d'argile mêlées à la pierre, telle-

ment durcies par le feu, que l'on aurait pu s'y tromper et les prendre pour de la maçonnerie. Les naturels se servent véritablement de ces foyers pour griller leurs coquillages : on a trouvé des débris de coquilles parmi la cendre qui était au pied de ces arbres.

Il y a dans les environs de ce havre peu de plantes qui puissent servir de comestibles; on y trouve peu de cresson et de cerfeuil, mais de la perce-pierre en assez grande abondance.

Le récit des explorations de M. de Cretin et l'esquisse que M. Beautemps-Beaupré m'a remise des reconnaissances faites par nos canots, m'ont fait penser que cette partie de la côte de la terre de Van-Diémen exigeait d'être vue de plus près; et il n'était pas hors de vraisemblance que la baie de l'Aventure ne fût située sur une terre séparée du continent par un canal dont M. de Cretin aurait visité la partie méridionale. Je projetai de mettre à la voile aussitôt que les réparations urgentes qui nous restaient à faire seraient terminées, et d'aller mouiller à l'entrée du canal dans lequel les embarcations avaient remonté jusque par la latitude nord de 43 degrés 17 minutes et demie observée par MM. de Cretin et de La Grandière; de là je devais expédier de nouvelles embarcations dans le nord, pour m'assurer s'il existait ou non un passage, et je devais envoyer dans l'ouest pour

reconnaître de vastes baies dont on n'avait pu déterminer la profondeur.

Du point où les embarcations s'étaient arrêtées, l'on découvrait dans le nord, à la distance de deux lieues, la continuation du canal : il paraissait se détourner vers le nord-ouest pour reprendre une nouvelle direction vers le nord-est, et se rapprocher du lieu où je supposais que devait être la baie de Fréderik-Hendrikx. Mais, dans tous les cas, l'extrémité de ce canal, s'il existait, ne pouvant pas être éloignée de la baie de l'Aventure, et la latitude observée étant déjà de quelques minutes plus nord que le mouillage de cette baie, il me paraissait certain que le canal devait aboutir au nord du cap désigné sous le nom de *Frédéric-Henri* dans la relation du troisième voyage de Cook.

Je me proposais de reconnaître l'extrémité de ce canal, et de vérifier si la baie de Fréderik-Hendrikx, dans laquelle nul autre navigateur que Tasman ne paraît avoir relâché, se trouvait au nord de la baie de l'Aventure, ainsi que Cook semble l'avoir pensé, d'après le nom qu'il a donné au cap qui forme la pointe septentrionale de cette dernière baie; car, à l'inspection de la carte tirée de l'ouvrage de Valentin, il me paraissait également probable que la baie de Fréderik-Hendrikx de Tasman était celle à l'entrée de laquelle les navires

le Mascarin et *le Marquis de Castries*, commandés par M. Marion, avaient mouillé en 1772. Dans ce cas, la baie appelée *Oyster-bay* par le capitaine Cox, commandant le brick *le Mercury*, devait être placée à la côte occidentale de l'île Maria de Tasman, et le cap Fréderik-Hendrikx de Tasman serait le cap du même nom, que Cox aurait relevé au-sud, à la distance de dix à douze milles, à l'époque du 10 juillet 1789, après être sorti de Oyster-bay.

Il était nécessaire de résoudre cette question importante pour la géographie; car il paraît que ni Furneaux, ni Cook, ni en dernier lieu le capitaine Cox, n'avaient pu se tenir assez près de terre pour reconnaître la baie de Fréderik-Hendrikx, soit qu'ils craignissent de s'engager pendant la mauvaise saison dans une baie aussi profonde, soit qu'ils eussent été repoussés au large par la violence des vents ou des courans.

Le climat de cette partie de la Nouvelle-Hollande nous a paru très doux; le thermomètre de Réaumur s'est constamment soutenu entre 9 degrés et 14 degrés de hauteur; aussi a-t-on trouvé beaucoup de plantes encore en fleur au mois de mai, qui, relativement à la position du soleil, correspond au mois de novembre d'Europe. Dans le havre, les arbres n'avaient pas encore perdu leur feuillage; il est à présumer que l'été doit y être

d'une température beaucoup plus élevée que sa position en latitude ne semble l'indiquer. L'extrême humidité du sol de ce havre doit occasioner dans les grandes chaleurs des vapeurs d'autant plus nuisibles, que l'air y est aussi stagnant que les eaux. Le port en est si fermé, qu'il ne peut être rafraîchi par les brises de terre et de mer qui, dans la belle saison, renouvellent et purifient l'air sur les côtes de toutes les terres d'une certaine étendue.

Pendant notre long séjour dans le port du Nord, les marées nous ont paru très irrégulières, et dépendre beaucoup plus des vents qui soufflaient au large que des phases de la lune. La mer y monte d'environ quatre pieds.

Le port où nous avons séjourné est le lieu le plus convenable pour faire les réparations que peuvent rendre nécessaires les gros temps auxquels on est exposé dans ces mers orageuses; les autres grandes baies découvertes dans la partie du nord-est de la baie de la Recherche, présentant des abris non moins sûrs, seraient trop vastes, et la mer y serait trop agitée pour permettre d'y entreprendre de semblables opérations : ce sont de très belles et de magnifiques rades, placées dans le voisinage d'un excellent port.

Quoique le climat nous ait paru fort doux, et que nous ayons eu de très beaux jours pour une

saison si avancée, il y en a cependant eu peu d'assez favorables pour faire des observations astronomiques et des reconnaissances le long de la côte avec nos canots; aussi nous a-t-il été bien démontré qu'il serait aussi imprudent qu'inutile d'essayer de reconnaître la partie sud-ouest de la Nouvelle-Hollande dans toute autre saison que dans les trois mois d'été. Cette reconnaissance, pour être bien faite, exige un temps constamment beau et de longs jours : le soin de ne rien laisser d'imparfait est resté seul aux navigateurs qui n'ont pas eu le mérite des premières découvertes.

Dès que nos réparations furent terminées, nous nous disposâmes au départ ; mais dans la nuit qui devait le précéder, des grains violens de nord-ouest firent chasser et échouer les deux frégates; le jour suivant fut employé à les mettre à flot. Le vent se calma dans l'après-midi, et nous fit espérer de sortir enfin de ce port, où notre séjour avait été prolongé beaucoup plus que je ne le comptais. Nous mîmes sous voiles le 16 mai de très grand matin; et, à l'aide d'un léger vent du nord et par le moyen de nos embarcations, nous quittâmes ce havre. Il nous avait fait éprouver une espèce d'enthousiasme quand nous y entrâmes; mais depuis la reconnaissance des baies et des divers ports qui l'avoisinent, nous commencions à le dédaigner. J'aurais désiré passer entre l'anse

des Ormiers et les îles Stériles; mais alors nous ne connaissions pas assez le passage pour pouvoir le pratiquer. Nous rangeâmes de très près les brisans qui sont dans le sud des îles Stériles; aussi leur position est-elle bien déterminée. Je ne crains pas d'annoncer que la carte de cette partie est une des plus exactes qui aient été faites durant le cours des navigations entreprises dans ces derniers temps.

On appareilla dès que le courant devint favorable, et à la nuit nous parvînmes à doubler l'île des Perdrix, qui forme l'entrée de la baie; elle fut rangée d'aussi près que le vent le permit. La nuit close nous priva de la vue de cette vaste et superbe baie; cette satisfaction nous fut réservée pour le lendemain 18 mai. De très grand matin, nous nous disposions tous à jouir de ce spectacle; mais le temps fut d'abord si obscur, que l'on ne distinguait guère mieux les objets qu'au moment où nous avions mouillé. Le ciel s'éclaircit peu à peu dans la matinée, et chaque nouveau rayon de lumière nous fit découvrir de nouvelles beautés : de tous côtés l'on apercevait des baies d'une immense profondeur, toutes également abritées contre les vents, et où la mer n'était agitée que par les lames qui se formaient dans l'étendue de leur bassin. Les terres, hautes et couvertes d'arbres dont les différentes baies sont entourées, annonçaient

partout un fond également bon et sans écueils. Aucun des navigateurs de l'expédition n'avait encore vu dans ses voyages de mouillage aussi vaste et aussi sûr; toutes les flottes du monde pourraient s'y trouver rassemblées, et elles laisseraient encore de grands espaces à remplir. Mais comme ce n'était pas à cette seule baie que devaient se borner nos recherches, je ne perdis pas un instant, j'expédiai un canot pour aller à la découverte de la baie de Fréderik-Hendrikx.

Le canal que nous découvrîmes ensuite est tellement à l'abri des vents, qu'à peine avons-nous ressenti quelques souffles légers, et il nous a fallu quatre jours entiers pour en sortir. Mais les mouillages fréquens que nous avions été obligés de faire nous ont procuré un grand nombre de stations, d'où l'on a déterminé les positions d'une grande quantité de points remarquables. Les dernières stations faites aux deux pointes de l'extrémité septentrionale du canal nous ont fait connaître la largeur de cette extrémité avec une grande précision. Les latitudes observées à l'entrée et à la sortie du même canal ont fixé la longueur entière du détroit. Plusieurs points importans ont été déterminés, tels que l'extrémité de l'île d'Abel-Tasman et diverses autres îles contenues dans le golfe immense qui s'étend dans le nord, et que je regrette beaucoup de n'avoir pu visiter.

Aux deux extrémités du canal on a vu des naturels sur la rive droite; M. de Saint-Aignan en a rencontré six, qu'il est parvenu à attirer auprès de lui. L'entrevue a été très amicale. Cet officier leur a donné deux cravates, qu'ils ont mises autour de leurs têtes. Il leur a présenté un couteau, dont ils ont paru effrayés tant que cet officier s'en est servi pour leur en faire connaître l'usage, mais bien plus encore lorsque pour le rendre plus tranchant il l'aiguisa sur une pierre. A l'autre rive, des canonniers virent aussi des naturels, que la vue d'un couteau ouvert effraya et empêcha d'approcher. Parmi ceux-ci se trouvait une femme qui, saisie d'effroi, se laissa glisser du haut d'une roche sur le bord de la mer; elle portait des racines de fougère liées ensemble, et dont il paraît que ces sauvages se nourrissent, ainsi que ceux de la Nouvelle-Zélande.

Une circonstance remarquable, c'est que cette femme avait la gorge et les parties naturelles couvertes : la nudité des femmes vues par le capitaine Cook à la baie de l'Aventure, qui n'est pas éloignée, doit faire soupçonner que la rigueur de la saison, plutôt que la décence, faisait prendre cette précaution à celle que nous avons vue.

On a trouvé sur les deux rives des espèces de pirogues informes qui annoncent que ces sauvages

sont aussi peu avancés dans ce genre d'industrie que dans tous les autres.

Un navigateur ne pourra jamais être accusé d'exagération en manifestant une sorte d'enthousiasme à la vue d'un mouillage prolongé dans un espace de plus de vingt-quatre milles d'étendue, partout également sûr, où l'on ne rencontre aucun écueil, où l'on peut partout sans inquiétude laisser tomber l'ancre, dont les terres peuvent être approchées sans danger à une encâblure; d'un aspect d'ailleurs très riant, quoiqu'il paraisse monotone à la première vue par la verdure uniforme des arbres dont toutes les collines, amoncelées les unes sur les autres, sont couvertes depuis le sommet de la plus élevée jusqu'au rivage, mais varié néanmoins par les sites pittoresques que forment les sinuosités et les baies multipliées de ce canal, et par les rivières qui s'y jettent, mais seulement du côté de la grande terre. Dans une saison aussi avancée, et dans un golfe qui porte un nom si menaçant, la découverte d'un pareil mouillage est faite pour procurer à un homme de mer une jouissance qu'il faut avoir sentie pour pouvoir l'exprimer.

§ 5.

Départ de la terre de Van-Diémen. Reconnaissance de la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie et des récifs qui s'étendent dans le nord-ouest de cette île. Vue des îles Hammond et du cap Satisfaction. Reconnaissance des îles de la Trésorerie, de la côte occidentale de l'île Bougainville et de l'île Bouka. Arrivée au havre Carteret.

Après que nous fûmes sortis du canal, dont il semble impossible de distinguer l'entrée à deux milles de la côte, les vents soufflèrent du nord avec trop de force pour que je pusse espérer de remonter dans la baie immense qui s'étend dans cette direction. Cette baie est entrecoupée par des amas d'îles et cernée par la grande terre que l'on aperçoit dans l'éloignement. Mais quoique nous n'ayons vu aucune issue, il est possible néanmoins, il est même vraisemblable d'après les anciennes cartes, ainsi que nous l'avons déjà dit, que les terres nommées par Cook *îles Maria*, et formant la partie orientale de ce golfe, soient détachées de la terre de Van-Diémen, peut-être même de la baie de Fréderik-Hendrikx de Tasman : c'est ce que j'aurais désiré pouvoir vérifier si le temps me l'eût permis; mais au moins peut-on regarder comme assuré que le nombre prodigieux de coupures dont cet amas de terre semble haché doit offrir un très grand nombre d'excellens mouillages.

Je prolongeai jusqu'à la nuit la bordée sur l'île d'Abel-Tasman, que j'ai côtoyée ensuite jusqu'au cap Piller; et après avoir dépassé ce cap, j'ai fait route au nord-est pour me rendre à la partie occidentale de la Nouvelle-Calédonie.

La traversée de la terre de Van-Diémen à la Nouvelle-Calédonie n'offre rien de remarquable. Les vents de sud-ouest ont soufflé constamment avec plus ou moins de force jusqu'à notre attérage.

Nous avons trouvé la position des récifs qui s'étendent au sud de la Nouvelle-Calédonie déterminée par le célèbre Cook avec la plus grande exactitude par rapport à l'île des Pins. Les circonstances nous ayant mis à portée de les tourner dans tous les sens, la proximité où nous nous sommes trouvés de leur extrémité méridionale, presque à l'instant de l'observation de la latitude, nous a fait reconnaître seulement qu'ils s'étendent de quelques minutes plus au sud. Ces récifs sont extrêmement dangereux.

Le 27 juin 1792, les vents passèrent au sud et au sud-sud-est; ils nous firent prolonger la chaîne de récifs qui continuait à border la côte. Le 28 à midi, étant par 20 degrés 25 minutes de latitude australe, et par 161 degrés 22 minutes de longitude orientale, nous eûmes connaissance de l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Calédonie, et nous vîmes du haut des mâts la chaîne des brisans,

que nous avions suivie, se prolonger dans le nord-ouest jusqu'où la vue pouvait s'étendre. D'après nos observations, la différence de latitude entre le parallèle du cap Prince of Wales et celui de l'extrémité nord de l'île Balabea est de 2 degrés 27 minutes. La différence de méridiens entre ces deux points est de 2 degrés 35 minutes 40 secondes. Ces résultats s'accordent d'une manière surprenante avec l'étendue que Cook donne à la Nouvelle-Calédonie, tant en latitude qu'en longitude. La différence en latitude des mêmes points, prise sur la carte du navigateur anglais, ne s'éloigne de celle qui résulte de nos observations que d'une minute et demie.

Je doute qu'aucun navigateur soit tenté d'aborder à cette côte, dont l'aspect d'ailleurs offre peu de traces de végétation, et conséquemment peu de ressources. Mais la disposition des montagnes, et ce que l'on peut conjecturer de leur organisation, est bien propre à exciter la curiosité d'un minéralogiste; leur configuration ne ressemble à aucune autre : une chaîne de montagnes très élevées s'étend dans toute la longueur de cette île, extrêmement étroite; entre le rivage et cette chaîne qui n'est presque pas interrompue, sont placés, dans des formes très variées et souvent assez pittoresques, plusieurs rangs de collines groupées, de hauteurs différentes : mais la teinte monotone de

toutes ces montagnes sans verdure n'offre rien où la vue puisse se reposer agréablement. Ce n'est que sur le bord ou très près de la mer que l'on aperçoit quelques bouquets d'arbres, placés à de grandes distances les uns des autres. L'intérieur de l'île cependant doit être boisé, car nous y avons vu des feux très considérables. On n'a vu des naturels rassemblés que dans un seul endroit. Nulle pirogue n'a été aperçue dans l'étendue de la côte occidentale que nous avons parcourue, ce qui semblerait confirmer que le récif qui borde cette île est sans issue. Entre les brisans et le rivage, la mer est si tranquille, que le moindre corps flottant doit suffire au transport de ceux qui naviguent pour la pêche, si le poisson sert à la nourriture des naturels. Aussi n'est-ce que vers le nord de l'île que le capitaine Cook a vu de grandes pirogues, parce que c'est le seul endroit où il ait trouvé un passage au milieu des brisans. D'ailleurs le récif qui borde les deux côtés de la Nouvelle-Calédonie s'étend encore à une très grande distance dans le nord-ouest de cette île, où il paraît qu'il forme un immense bassin, au milieu duquel sont quelques petites îles. Ce bassin semble, par son étendue, rendre nécessaire l'usage d'embarcations moins frêles que celles dont peuvent avoir besoin les peuplades qui vivent sur les bords de la grande île, d'où le récif ne nous a paru presque jamais s'éloigner de

plus de trois milles dans la partie la plus large, car il s'en éloigne davantage aux deux extrémités, qui sont plus étroites; et les brisans de la côte de l'est, ainsi que ceux de la côte de l'ouest, conservent entre eux la même distance dans toute leur longueur.

Nos recherches pour trouver un abri ont été infructueuses, et la chaîne de brisans n'a jamais paru être interrompue. Une seule fois, étant par 22 degrés 4 minutes de latitude, nous avons remarqué une ouverture; mais en revenant au vent pour nous en approcher, nous avons vu la mer briser avec violence dans l'intérieur d'une espèce d'anse qui fut appelée le *havre Trompeur*.

Les détails de notre navigation le long de cette côte, que nous n'avons pu aborder, apprendront aux navigateurs à s'en défier. C'est une chose prodigieuse et peut-être sans exemple qu'un récif d'une si grande étendue en latitude et en longitude, qui brise sans laisser apercevoir le moindre espace libre. Le seul point sur lequel il puisse nous rester quelque incertitude est, comme nous l'avons déjà dit, celui qui est vis-à-vis du havre Trompeur. Nulle apparence de passage ne s'est offerte à notre vue; peut-être, dans un temps parfaitement calme, trouverait-on quelque interstice où une petite embarcation pourrait s'introduire. Il est vrai néanmoins que cette bordure de brisans, dont l'aspect offre

une ligne argentée que font ressortir et la couleur de la mer et celle de la terre, n'aurait pu être interrompue sans que quelque coupure eût été aperçue à une aussi petite distance que celle où nous nous en sommes constamment tenus.

Toute espérance de toucher à la Nouvelle-Calédonie ou aux îles qui l'avoisinent étant détruite, il m'a paru qu'il était important pour la navigation de prolonger cette chaîne jusqu'où elle pouvait s'étendre, et de la tourner même, s'il était possible, jusqu'au point où le capitaine Cook a pu attérir, le seul peut-être où il soit facile d'aborder dans cette vaste étendue de côtes. Au reste, cette chaîne continue sans interruption dans la partie occidentale jusqu'à la latitude où le capitaine Cook s'est élevé de l'autre côté de la Nouvelle-Calédonie.

Le 30 juin, à trois heures après midi, ne nous trouvant qu'à un mille ou deux des récifs, on commença à remarquer qu'ils étaient détachés, et bientôt on n'en vit plus de l'avant ni au vent. Soit qu'ils finissent là véritablement, soit qu'ils rentrent pour achever de cerner l'île dans le nord, ou qu'ils forment un coude et aillent rejoindre ceux que nous avons découverts le lendemain dans le nord-nord-ouest, ils ont disparu pour nous. Nous nous trouvions alors par 19 degrés et demi de latitude et quelques minutes plus au nord que l'extrémité des récifs reconnue par Cook en septem-

bre 1774, lorsqu'il fit la reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie. Nous osions nous flatter d'avoir atteint l'extrémité des brisans que nous avions suivis à la côte occidentale; mais notre satisfaction ne fut pas de longue durée, car les vigies ne tardèrent pas à nous annoncer un banc de l'avant, et nous fûmes obligés de changer de route.

La barrière impénétrable qui semble défendre cette île est peut-être ce qui contribue le plus à la paix dont jouissent ses habitans, et à cette douceur de caractère que Cook paraît avoir remarquée en eux; cette barrière les garantit de l'invasion des peuplades voisines, et surtout de la fréquentation des Européens : trop heureux que rien encore n'y excite et n'y attire la cupidité; car elle ne tarderait pas à franchir tous les obstacles, et à braver pour y parvenir les périls les plus assurés!

Les deux reconnaissances que nous avons faites jusqu'à ce moment forment un contraste très remarquable. La Nouvelle-Calédonie, située sous le tropique dans le plus beau climat, ne présente qu'une côte hérissée de rochers et inabordable; la terre de Van-Diémen, placée à une latitude australe élevée, renferme les plus magnifiques rades et les plus sûrs abris. Ce sont, pour ainsi dire, les deux extrêmes et en mal. Si nous ne devons pas espérer de trouver à ladite terre d'aussi beaux mouillages

que ceux de la baie des Tempêtes, nous devons nous flatter aussi de ne plus rencontrer de côtes aussi dangereuses que celle de la Nouvelle-Calédonie.

Le 3 juillet 1792, n'ayant plus aperçu de brisans dans le nord, je fis route pour le cap Saint-Georges, où je voulais faire de l'eau et du bois. J'en avais prévenu M. Huon, et c'est le premier rendez-vous qui lui fut assigné. Je me proposais d'attérir sur une petite île découverte par *la Pandora*, et nommée *île Pitt* par le capitaine Edward : elle est précisément sur la route de la Nouvelle-Irlande; et comme je doutais que ce capitaine s'y fût arrêté, je me déterminai à en faire la recherche pour la reconnaître et en donner le plan.

Le 7 au soir, n'ayant pas aperçu l'île Pitt, quoique nous ne fussions pas éloignés de son parallèle, je ne crus point devoir, pour une reconnaissance peu importante, perdre une nuit de vent favorable, et je fis continuer la route.

Le 9 au matin, on découvrit la terre à tribord; nous jugeâmes que c'étaient les îles Hammond : notre point rendait cette conjecture vraisemblable, et la suite de la côte aperçue la confirma. Ce fut seulement vers le soir que l'on vit le rocher appelé *Eddystone* par le lieutenant Shortland : il fut annoncé à bord de *la Recherche*, ainsi qu'il l'avait été sur *l'Alexandre*, comme une découverte

de navire. Nous reconnûmes qu'il n'avait pas été très exactement placé par Shortland, et qu'au lieu d'être au sud-est du cap Satisfaction, il devait être à l'ouest. D'après nos observations, il est situé par 8 degrés 18 minutes de latitude australe, et par 154 degrés 10 minutes 38 secondes de longitude orientale.

Voulant rendre notre route utile, sans cependant la prolonger, je pris le parti de passer à l'ouest des îles nommées par Shortland *îles de la Trésorerie*, et de côtoyer l'île Bougainville, qui n'avait pas été reconnue dans la partie occidentale : d'ailleurs cette route, entre la Louisiade, la Nouvelle-Bretagne et l'île Bougainville, n'avait pas encore été suivie; et l'opinion, quoique assez vraisemblable, de la jonction de toutes ces terres avec la Nouvelle-Guinée, rendait cette navigation curieuse et intéressante. Mais en prenant ce parti, j'étais déterminé à ne pas m'opiniâtrer à le suivre, si j'avais lieu de craindre que cette route ne me mît sous le vent des détroits par où il fallait passer pour se rendre aux îles de l'Admiralty, où je devais remplir l'objet principal de ma campagne, qu'il ne m'était pas permis de perdre de vue.

Le 10 juillet nous eûmes connaissance des îles de la Trésorerie. Ces îles, dont le terrain est fort peu élevé, sont couvertes d'arbres, et offrent un aspect assez agréable. A neuf heures du matin,

elles s'étendaient depuis le nord-ouest jusqu'au nord du monde; elles étaient réunies et semblaient ne former qu'une seule île : lorsque le milieu du groupe fut relevé à l'est, on s'aperçut que l'île la plus nord était beaucoup plus grande que les autres, et qu'elle en était séparée par des canaux fort étroits. Nous reconnûmes la partie occidentale de ce groupe, d'assez près pour pouvoir en donner un plan exact. Le milieu de la plus grande des îles de la Trésorerie est par 7 degrés 23 minutes 38 secondes de latitude australe, et par 153 degrés 9 minutes 15 secondes de longitude orientale.

Après avoir dépassé les îles de la Trésorerie, nous nous portâmes sur les terres que nous aperçûmes à environ midi dans le nord-est. En approchant nous les trouvâmes divisées en plusieurs petites îles, couvertes d'arbres qui en rendaient l'aspect très riant, et groupées d'une manière pittoresque; mais souvent les objets les plus agréables vus de loin cessent de le paraître quand on les voit de près : tel est le sort des choses humaines. Les bouquets d'arbres qui semblaient nous inviter à nous reposer sous leur ombrage étaient, ainsi que l'aride Calédonie, entourés de récifs qui en défendaient l'approche. Les divers intervalles qui séparaient ces îles étaient hérissés de brisans, et il fallut renoncer à pénétrer au milieu de ce groupe.

Sur le rivage des îles dont nous étions le plus près, plusieurs naturels parurent accroupis sur le bord de l'eau; de grandes pirogues à la voile annonçaient une navigation active dans cet archipel d'îles extrêmement petites. Forcé de m'en éloigner, je passai la nuit à courir des bordées pour continuer la reconnaissance de cette côte basse dont les arbres semblaient sortir de l'eau. Quelques mornes furent aperçus au nord-est dans un grand éloignement: le temps très nuageux et disposé à l'orage ne nous permettait pas de juger de la distance à laquelle nous nous trouvions de ces terres élevées.

Tout ce que nous avons vu de la côte occidentale de l'île Bougainville nous a fait présumer que l'abord en est difficile et dangereux, tant vers son milieu à cause des hauts-fonds que nous avons rencontrés sur notre route, que vers ses extrémités à cause des récifs qui défendent l'approche des deux amas d'îles qui y sont situés. Les îles de la partie septentrionale sont en beaucoup plus grand nombre que celles de la partie méridionale; les formes en sont plus variées et l'aspect plus pittoresque. L'apparence de la côte que nous parcourûmes dans cette journée nous laissa dans l'incertitude sur la réalité de la séparation de l'île Bouka d'avec l'île Bougainville; toutes les terres nous ont paru réunies par des terrains bas.

On vit sur la côte quelques pirogues; mais sans doute nous n'avions pas excité leur curiosité, car aucune ne vint vers nous. La côte de l'île Bouka, que nous avions prolongée jusqu'à son extrémité septentrionale, est d'une moyenne hauteur; elle est boisée depuis le rivage jusqu'au sommet des montagnes. Il se détacha de cette côte plusieurs pirogues: quatre d'entre elles n'avaient pas plus de huit hommes; mais la plus grande, qui vraisemblablement était une pirogue de guerre, en contenait quarante, dont seize étaient des rameurs et le reste des gens armés d'arcs et de flèches: elles vinrent par le travers des deux bâtimens; mais les insulaires qui les montaient refusèrent d'abord de s'approcher, quelques signes d'amitié et quelques invitations qu'on leur fit; enfin des bagatelles mises sur une planche que l'on fila des fenêtres de la grande chambre attirèrent une pirogue auprès de nous; les trois autres, dans la crainte peut-être de se trouver prises entre les deux bâtimens, s'approchèrent de *l'Espérance* qui était de l'arrière.

Les naturels nous montrèrent des arcs et des flèches qu'ils avaient l'air de vouloir tirer, ce qui ne nous parut pas être d'un bon augure; mais nous reconnûmes bientôt qu'ils nous les proposaient en échange, et qu'ils nous en désignaient l'usage pour nous engager à les acheter. Ils attachèrent, de leur

plein gré et sans qu'on le leur demandât, un de leurs arcs à la ligne qui retenait la planche où l'on avait mis des couteaux, des clous, de petits miroirs et un morceau d'étamine rouge que nous leur donnions. Cette action excita notre générosité, et chacun s'empressa à l'envi de leur faire passer ce qu'il avait sous la main; mais alors ils devinrent plus réservés, et quelque chose qu'on leur donnât, ils n'envoyèrent plus que des flèches.

Les étoffes rouges parurent leur faire plus de plaisir que le fer, les miroirs et même que les instrumens tranchans. On désirait avoir un second arc, et on le leur fit connaître, en montrant d'une main celui qu'ils avaient donné, et de l'autre des mouchoirs rouges qu'on leur proposait : ils parurent accepter l'échange, et firent signe d'envoyer les mouchoirs qu'on leur avait montrés; mais en retour nous ne reçûmes que des flèches. Ils mettaient tant d'adresse dans ce commerce, qu'il semble que ce n'était pas leur coup d'essai : peut-être d'autres navires que ceux de M. de Bougainville avaient-ils abordé depuis peu à ces îles.

Au reste les habitans sont tels que les a dépeints le navigateur français. Ils sont entièrement nus; leurs cheveux sont crépus et noirs; plusieurs les ont peints en rouge; les taches de craie qu'ils se peignent sur différentes parties du corps faisaient ressortir la couleur noire de leur peau. Sans doute

ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Dans leur physionomie, et dans leurs gestes, rien ne put nous faire juger qu'ils fussent d'un caractère féroce; ils nous parurent portés à la gaîté.

M. de Saint-Aignan joua un air un peu vif sur son violon : le son de cet instrument nouveau pour eux sembla leur être agréable; ils riaient et sautaient sur le banc de leur pirogue. Ils proposèrent en échange de ce violon, non-seulement l'arc qu'on leur avait déjà demandé, mais des massues qu'ils n'avaient pas encore montrées. L'air de Marlborough [1], qui avait fait une grande sensation chez d'autres peuples sauvages où avait abordé M. de La Pérouse, ne parut pas les affecter; les airs d'une mesure vive sont plus de leur goût que les autres. Ils répétèrent avec une grande facilité plusieurs mots de notre langue; mais il nous fut très difficile de saisir leur prononciation; du moins ne trouvai-je pas autant de conformité entre les mots prononcés par eux et répétés par nous, qu'entre ceux que nous avions articulés et qu'ils répétaient eux-mêmes.

Pendant cette entrevue le calme survint; le courant nous entraîna vers la côte; le navire ne gouvernait plus, et il fallut mettre les embarcations à

[1] Le voyage de La Pérouse n'avait pas encore été publié à l'époque du départ du contre-amiral d'Entrecasteaux.

la mer pour nous éloigner de terre : à la vue des canots, les naturels reprirent bien vite la route du rivage ; mais leur départ ne fut marqué par aucun acte de trahison semblable à celui qu'ils avaient commis contre la frégate *la Boudeuse*, commandée par M. de Bougainville.

Les pirogues de l'île Bouka sont d'une construction légère et d'une forme élégante : elles sont très propres à marcher à la rame, et ont à cette allure une vitesse étonnante : mais rien ne nous fait juger qu'elles pussent aller à la voile, car elles n'ont point de balancier, et sont véritablement trop volages.

Après nous être avancés dans l'est de manière à relever un cap de la partie orientale de l'île Bouka dans le sud-est, nous fûmes fondés à croire qu'il n'existait pas de terre plus au nord, ce que confirmait la latitude observée. Nous fîmes route, à deux heures après midi, pour le cap Saint-Georges.

Le cap nord de l'île Bouka a été placé, d'après nos observations, par 5 degrés 30 secondes de latitude australe, et par 152 degrés 14 minutes 45 secondes de longitude orientale.

La nuit fut orageuse ; nous la passâmes à la cape. Le 16 juillet le temps devint sombre, et l'on ne revit plus les terres de l'île Bouka, d'où les courans seuls avaient pu nous éloigner. Nous vîmes

dans le nord une île basse que nous jugeâmes devoir être celle de sir Ch. Hardy; dans l'après-midi on crut apercevoir des terres de l'avant; et peu après on distingua, à travers les nuages, une terre très élevée que l'on présumait être le cap Sainte-Marie, qui est au nord du cap Saint-Georges. Le temps ne s'éclaircit point le reste du jour; nous nous tînmes sur les bords pendant la nuit pour nous défendre des courans qui devaient porter au nord. Le lendemain 17 juillet, la terre était encore embrumée, et ce ne fut qu'en l'approchant que nous pûmes reconnaître le cap Saint-Georges. Des trois mouillages situés à la partie orientale de la Nouvelle-Irlande, je crus devoir choisir le havre Carteret, parce que j'avais l'espoir d'y trouver en abondance des noix de coco, et surtout parce que sa position dans un canal assurait la circulation de l'air, ce qui n'avait pas lieu dans l'anse aux Anglais et dans le port Praslin, l'un et l'autre entourés de très hautes montagnes. Ce dernier avantage fut le seul, en effet, que nous retirâmes de la préférence donnée au havre Carteret, où nous mouillâmes à quatre heures du soir. A peine pûmes-nous recueillir dans ce havre une douzaine de noix de coco : l'eau y est bonne, claire et abondante; on s'en procure aisément en établissant une communication par le moyen de jumelles dans lesquelles est versée l'eau que l'on

puise sans peine. On y fait le bois avec facilité; mais ce bois présente un grand inconvénient, celui de remplir le navire de toutes sortes d'insectes venimeux.

Les arbres du rivage de ce havre ont l'air de sortir de l'eau; les montagnes, boisées depuis le bord de la mer jusqu'à leurs sommets, sont escarpées et se présentent sous l'aspect de massifs élevés, revêtus d'une verdure si épaisse qu'elle ne laisse pas même apercevoir la tige des arbres. D'après le récit de M. de Bougainville, qui avait mouillé au port Praslin dans la même saison et dans le même mois, nous devions nous attendre à avoir des pluies abondantes; mais elles le furent au-delà de notre attente: depuis le 17 juillet au soir, que nous avions mouillé dans le havre Carteret, jusqu'au 24, jour de notre départ, il ne cessa de tomber des torrens d'eau qui nous retraçaient la scène du déluge.

§ 6.

Départ du havre Carteret. Reconnaissance de la côte méridionale de la Nouvelle-Hanovre, des îles de l'Admiralty, de plusieurs îles situées au nord de la Nouvelle-Guinée, et d'une partie de la côte nord de cette dernière terre. Passage dans le détroit de Sagewien et dans les Moluques. Arrivée à Amboine.

Nous n'avions jamais eu autant d'empressement à reprendre la mer, et nous sortîmes du havre Carteret. Étant parvenu à l'extrémité du canal

Saint-Georges, et me trouvant près des îles de l'Admiralty, je n'eus plus d'autre objet en vue que de tâcher de découvrir les traces de M. de La Pérouse, en faisant usage des renseignemens contenus dans les dépositions qui m'avaient été envoyées au cap de Bonne-Espérance par M. de Saint-Félix; mais au milieu du grand nombre d'îles qui forment cet archipel, le hasard seul pouvait me faire rencontrer celle dont il est fait mention dans le récit des deux capitaines français. Je me décidai à visiter les plus orientales, dont avait eu connaissance le bâtiment hollandais qui transportait le capitaine Hunter à Batavia, et à parcourir ensuite la partie septentrionale de cet archipel, qui était inconnue à l'époque du voyage de M. de La Pérouse, et dont je présumais qu'il aurait dû entreprendre la reconnaissance, si toutefois il était venu dans ces parages. Je fis diriger la route sur l'île Jésus-Maria, et nous en eûmes connaissance le 28 juillet, dans l'après-midi. Cette île, assez étendue, d'un abord très dangereux, est entourée de récifs, ainsi que la plupart des îles que nous avions rencontrées depuis notre départ de la Nouvelle-Hollande; on ne trouva de fond qu'à environ une demi-lieue de terre : c'est à cette distance que l'île fut rangée pour que rien sur la côte ne pût échapper à nos regards.

On vit entre les récifs et la terre plusieurs pi-

rogues : deux ou trois groupes de naturels furent aperçus sur les pointes les plus saillantes ; ils étaient entièrement nus et très noirs. Aucune pirogue ne s'avança vers nous : la lame était trop forte pour que nous pussions y envoyer nos embarcations; et d'ailleurs, à bord des frégates, on voyait ce qui se passait sur le rivage aussi distinctement qu'on aurait pu le voir dans des canots mouillés près des récifs.

L'île Jésus-Maria nous a paru peu cultivée; elle est d'un aspect très agreste : le petit nombre des sauvages que nous avons aperçus nous donne lieu de penser que la population n'en est pas considérable, et le peu de terrains cultivés que nous avons vus semble justifier cette conjecture.

Après avoir parcouru une partie de l'île Jésus-Maria, je crus devoir visiter l'île de la Vendola que l'on relevait à l'est-nord-est. Je me déterminai à remonter vers celle-ci, parce qu'il était dit, dans la déposition du capitaine Préaudet, que c'était à l'île située le plus à l'est qu'avaient été aperçus les hommes vêtus d'étoffes européennes. Je jugeai cependant qu'il était important d'avoir l'opinion de M. Huon, tant sur cet objet en particulier que sur la route que je m'étais proposé de suivre, et j'eus la satisfaction de trouver qu'il était de mon avis.

Le 29 juillet au matin, je fis diriger la route sur

la Vendola, et à midi nous n'en étions plus qu'à deux lieues. Cette île a moins de trois milles de circonférence : la veille nous avions jugé, d'après sa petitesse, qu'elle était inhabitée; mais en l'approchant nous la vîmes couverte de cocotiers, et nous ne tardâmes pas à y apercevoir des naturels : on vit des pirogues; mais elles ne faisaient aucun mouvement pour venir vers nous. N'apercevant pas d'abord de récifs le long de la côte, je pensai que nous devions tâcher d'avoir une entrevue avec ces naturels qui ne pouvaient manquer de communiquer avec ceux des autres îles de l'Admiralty. Nous tournâmes l'île pour nous placer sous le vent; mais elle est si petite qu'elle ne présente aucun abri. Je fis mettre en panne, et j'expédiai une embarcation armée et pourvue d'objets d'échange, aux ordres de M. Rossel; en même temps je fis signal à *l'Espérance* de faire partir un de ses canots. Nous nous tînmes à portée de soutenir ces embarcations, dans la crainte qu'on ne trouvât des hommes aussi féroces que ceux dont le capitaine Carteret a fait un portrait si désavantageux.

La Vendola, qui à une certaine distance ne paraît que comme un rocher isolé, offre, à mesure qu'on s'en approche, l'aspect le plus agréable : nous nous aperçûmes d'abord qu'elle était bien cultivée; ensuite on crut voir des enclos; les cases nous parurent nombreuses, vastes et assez élégantes : aussi

le nombre d'habitans que renferme cette île est-il considérable. Ces habitans nous appelaient à grands cris, et nous faisaient toutes sortes de signes d'amitié, tels que d'élever et d'agiter des branches d'arbre, de montrer des cocos, etc. Le rivage en était couvert; ils couraient le long de la plage, et firent le tour de l'île aussitôt que nous. Nos canots approchèrent du rivage dans l'intention de débarquer; mais ils furent retenus au large par une chaîne de récifs qui s'étend à une demi-encâblure de la côte. Les insulaires accoururent en foule, les uns en se jetant à la nage, d'autres en marchant sur les récifs; tous montraient un air assuré, une physionomie ouverte, confiante, et qui n'annonçait rien de sinistre. Les échanges se firent avec beaucoup de calme : ils n'avaient pas de choses précieuses à nous donner; mais ils se défaisaient sans peine de leurs armes, de leurs ornemens, et enfin de tout ce qu'on leur demandait. Ils parurent assez indifférens pour toutes les bagatelles qui leur furent présentées, et même pour les étoffes rouges; mais à la vue du premier clou, ils manifestèrent un empressement extrême pour en avoir; tout le reste fut en quelque sorte dédaigné, et il est hors de doute que le fer est ce dont ils font le plus de cas.

Ces peuples parurent, ainsi que tous les habitans du Grand-Océan, avoir de l'inclination pour le

vol : on remarqua cependant que c'étaient les hommes avancés en âge qui se livraient le plus à ce penchant; il y avait plus de loyauté et de franchise parmi les jeunes gens. Nous comptâmes environ cent cinquante individus sur le rivage. Les femmes formaient un groupe et se tenaient à l'écart; mais bientôt elles se rapprochèrent des hommes. Je pense que tous les habitans de l'île étaient à peu près rassemblés; néanmoins la population parut immense pour un terrain d'une aussi petite étendue. Il ne fut pas possible, comme on l'a dit, de mettre pied à terre, à cause des récifs; d'ailleurs M. Rossel, s'il avait pu débarquer, n'aurait rien appris de plus qu'en voyant ainsi tous les habitans réunis autour de son canot. Il les a jugés d'un naturel confiant; leur physionomie lui a paru agréable; ils n'ont rien de dur dans les traits; ils sont d'une belle stature, ainsi que les habitans de l'île reconnue la veille.

Nous n'avons pas jugé que les habitans de la Vendola eussent eu en leur possession ni armes ni habillemens européens; car on n'en a pas aperçu le moindre vestige. On n'a rien remarqué qui fût conforme aux faits énoncés dans les récits de MM. Magon de l'Épinay et Préaudet. Cependant, comme tous les naturels de ces îles portent des ornemens de coquilles blanches et des ceintures d'un rouge sombre, on peut conjecturer que des hommes

préoccupés du passage de M. de La Pérouse dans cet archipel, qu'il n'avait cependant pas ordre de visiter, auront pu prendre ces ornemens pour des ceinturons, et confondre la couleur de la peau de ces insulaires avec celle des habits uniformes de la marine de France. Le signe qui avait été pris pour être celui d'un homme qui voudrait se raser n'est autre chose que le geste que les naturels font avec une coquille dont ils se servent pour cet usage, et qui fait partie des ustensiles qu'ils proposèrent en échange. Nous croyons pouvoir nous arrêter à ces conjectures; car avant que nous fussions arrivés au point d'où la vue distincte des objets ne laissait plus d'incertitude, on croyait déjà voir ces mêmes hommes couverts d'étoffes, etc., etc. : tant on aime le merveilleux et tant on est disposé à le saisir avec avidité!

Ces insulaires ont les parties naturelles couvertes avec une coquille : j'ignore si elle est un ornement, ou si c'est par décence qu'ils la portent; mais cet usage me semble particulier aux habitans de ce groupe d'îles; il n'en est fait mention dans aucun voyage. Les femmes ont les reins entourés d'une ceinture. L'air de contentement peint sur tous les visages, un beau climat, une île fertile et abondante surtout en cocotiers, tout semble annoncer que cette peuplade jouit d'un sort heureux; mais ce qui paraît rendre leur position plus avantageuse

encore, c'est qu'ils sont séparés de six ou sept lieues des autres îles de ce groupe, très rapprochées entre elles, et dont la proximité peut donner lieu à des dissensions.

Comme l'objet le plus important de cette entrevue était de s'assurer si les habitans de la Vendola possédaient les dépouilles des équipages de quelques navires européens, dès que je le jugeai rempli, je fis signal aux embarcations de revenir. N'ayant obtenu aucun éclaircissement dans l'île la plus au sud, ni dans celle qui est la plus à l'est, je crus convenable de me rendre à l'île qui porte plus particulièrement le nom d'île de *l'Admiralty*. Je voulais prendre connaissance de la pointe nord-est de cette île, pour en suivre la côte septentrionale.

Le milieu de la Vendola est par 2 degrés 14 minutes de latitude australe, et par 145 degrés 49 minutes 52 secondes de longitude orientale.

Le 31 juillet, à la pointe du jour, nous fîmes route sur les îles Negros, et nous longeâmes la côte, ou plutôt les îles et les récifs qui forment un cordon autour de l'île principale. Ces îles présentent l'aspect le plus agréable; elles sont toutes couvertes d'arbres d'un vert qui n'est ni trop foncé ni trop pâle. Les cocotiers croissent en grand nombre dans la plus grande partie de ces îles, et nous avons remarqué que celles qui en produisent étaient

seules habitées, soit que l'eau de coco supplée à l'eau de source ou de rivière qu'il est difficile de rencontrer dans des îles aussi petites et aussi basses, soit que l'amande de ce fruit soit pour les habitans une partie nécessaire de leur subsistance. Il paraît cependant qu'ils se livrent à la pêche. Un très grand nombre de pirogues furent aperçues entre les récifs et les îles; plusieurs se détachèrent et vinrent à nous en passant par-dessus les récifs. Je fis mettre en panne pour les attendre : elles s'arrêtèrent à une petite distance, sans doute afin de s'assurer de nos dispositions; mais quelques clous et d'autres objets mis sur une planche au-dessus de laquelle flottait un petit pavillon d'étoffe rouge les décidèrent à s'approcher. Les insulaires qui étaient dans ces pirogues se saisirent des clous avec la plus grande avidité : le fer seul parut avoir quelque prix à leurs yeux, car ils laissèrent sur la planche les morceaux d'étoffes et les autres objets que nous voulions leur donner. Ils se dessaisissaient de tout ce qu'on leur demandait : on obtint d'eux leurs ornemens, leurs armes et même les coquilles qui couvraient leur nudité. Ces hommes ont une physionomie riante, montrent peu de défiance, et portent tous les caractères d'un peuple content de son sort. Leurs armes se bornent à des sagaies terminées par une pierre dure et acérée, et à des espèces de flèches qu'ils lancent à la

main, car on ne leur a pas vu d'arcs; ils n'ont point de massues. A en juger par la nature des armes qu'ils avaient dans leurs pirogues, on pourrait penser que ces insulaires ne font point la guerre entre eux; et sans doute la même douceur de caractère et les mêmes mœurs sont le partage des naturels de la grande île, sans quoi il est à présumer que ceux-ci ne tarderaient pas à envahir les possessions des paisibles habitans des petites îles dont ils sont environnés.

Après une entrevue d'environ deux heures, nous continuâmes notre route. Alors les pirogues s'approchèrent de *l'Espérance;* mais comme elle ne tarda pas à se mettre aussi en marche, quoique je lui eusse fait le signal de ne pas faire attention à notre manœuvre, ces pirogues mirent toutes à la voile pour nous suivre, et les hommes qui les montaient nous engagèrent par signes à aller à terre avec eux. C'était un spectacle vraiment curieux que de voir cette petite flottille après qu'elle eut déployé ses voiles; mais ce qui nous parut bien plus surprenant, c'est la vitesse d'une des pirogues, qui doublait notre sillage et qui nous eut dépassés dans un clin d'œil, quoique le vent fût assez frais et que nous eussions beaucoup de voiles.

Nous continuâmes à côtoyer ces îles jusqu'au soir du même jour, et partout nous aperçûmes

un très grand nombre de pirogues, dont plusieurs étaient occupées à la pêche. Nous mîmes en panne à la chute du jour : alors quelques pirogues s'approchèrent à une certaine distance; mais, soit que la nuit qui s'avançait inspirât de la crainte à ces nouveaux venus, soit qu'ils fussent naturellement moins confians que ceux que nous avions vus le matin, toutes nos invitations devinrent infructueuses. Après une heure d'attente sans avoir pu réussir à les attirer près de nous, je voulus leur donner le spectacle d'une fusée, prévoyant bien que cet artifice commencerait par les étonner, mais qu'il pourrait ensuite exciter leur admiration et peut-être leur curiosité. Au moment où la fusée partit, ils cessèrent de répondre à nos cris et restèrent dans le silence; lorsque ensuite elle éclata et qu'elle retomba en pluie de feu, la frayeur s'empara d'eux, et ils s'éloignèrent avec précipitation. Peu après nous les vîmes revenir, mais ils se tinrent toujours à une grande distance. J'imaginai de faire mettre sur une planche, avec des clous et d'autres objets d'échange, une bougie enveloppée d'une lanterne de papier, afin que ce corps flottant pût être aperçu et recueilli par eux. Mais ils parurent plus effrayés de cette lumière qui, détachée de la frégate, semblait s'avancer vers eux en marchant sur l'eau, qu'ils ne l'avaient été de l'éclat de la fusée. Ils soupçonnèrent sans doute qu'il y

avait quelque chose de merveilleux dans la marche apparente de ce feu errant sur les flots; car, à mesure que la dérive qui nous éloignait de la bougie leur faisait croire qu'ils s'en rapprochaient eux-mêmes, ils s'écartaient en prononçant à très haute voix et d'un ton précipité des mots par lesquels ils avaient l'air de conjurer, en quelque sorte, un génie malfaisant; enfin ils se retirèrent tout-à-fait. Le temps était si calme et la mer si belle, que cette bougie resta allumée près de deux heures. Lorsque les naturels arrivèrent à terre, ils allumèrent des feux, soit qu'ils crussent pouvoir attirer ainsi l'objet qu'ils imaginaient voir marcher sur les eaux, soit au contraire qu'ils voulussent l'écarter de leurs habitations. Au reste, ce spectacle, dont ils parurent si effrayés, fut très réjouissant pour l'équipage. Si j'avais pu prévoir néanmoins l'effet qu'il produirait, je leur aurais épargné cet effroi, qui pouvait accroître une défiance bien naturelle, que l'on doit tâcher de faire disparaître en évitant avec la plus scrupuleuse attention tout ce qui pourrait l'entretenir.

Quoique ces îles paraissent entièrement bordées de récifs, je présume qu'il serait possible de découvrir plusieurs passages par où des bâtimens tels que les nôtres pourraient entrer dans l'espace de mer assez considérable qui est entre les récifs et la terre. On doit trouver sur la grande île de

l'eau et des rafraîchissemens, et se procurer entre les récifs une pêche abondante.

La pointe nord de la plus orientale des îles Negros de Morelle [1] a été placée sur les cartes par 1 degré 58 minutes 50 secondes de latitude australe et 144 degrés 56 minutes 50 secondes de longitude orientale.

Nous passâmes la nuit en panne, et le 1er août nous reprîmes nos opérations. Après avoir fait quelques milles, nous nous trouvâmes à l'extrémité occidentale de la grande île de l'Admiralty; nous aperçûmes au large un grand nombre de petites îles entourées de récifs et semblables à celles qui bordent la côte septentrionale que nous avions parcourue la veille. Je fis diriger la route au plus près du vent, babord amures, afin de prolonger les récifs qui défendent l'approche de ces îles. A midi nous étions dans le nord de l'île la plus occidentale, et nous la vîmes, comme toutes les autres, environnée de récifs. Je continuai de gouverner au sud-ouest pendant quelque temps, afin de m'assurer s'il existait des dangers plus au sud; mais à trois heures de l'après-midi n'en ayant découvert aucun, et me trouvant presque hors de vue de la dernière île, je fis route pour le cap de Bonne-Espérance de la Nouvelle-Guinée.

Le 2 août, à la pointe du jour, nous eûmes

[1] Ou plutôt Maurelle, comme l'écrit La Pérouse.

connaissance de plusieurs îles découvertes par M. de Bougainville, et nommées par le capitaine Morelle *los Ermitanos*. Elles étaient assez élevées dans le nord-ouest, et semblaient laisser des intervalles assez considérables pour nous permettre de passer entre elles; mais en approchant, nous les vîmes terminées par des terres basses et cernées par un banc de sable très étroit, en dedans duquel on voyait un grand espace où la mer était tranquille. Nous passâmes au nord de ces îles, afin de pouvoir les côtoyer ensuite sous le vent. Nous vîmes plusieurs pirogues déborder la pointe nord de l'île la plus considérable, et les insulaires, après les avoir transportées sur le banc de sable, vinrent à nous; nous mîmes en panne pour les attendre. Ils s'approchèrent, mais sans montrer la même confiance que les habitans des îles de l'Admiralty : les démonstrations d'amitié que nous leur fîmes ne purent les déterminer à entrer en marché avec nous; ils se tinrent toujours à une distance telle que les échanges ne pouvaient avoir lieu. On essaya la méthode de communication par la petite planche garnie de morceaux de fer, de clous, etc.; mais il paraît qu'il s'éleva entre les naturels un débat pour savoir si l'on irait ou non chercher la planche; enfin ils l'abandonnèrent, et nous continuâmes notre route. Le temps était trop précieux pour le perdre dans une entrevue tout-

à-fait stérile. Au reste nous ne pûmes pas juger si les habitans de ces îles avaient communiqué avec des Européens.

Ces insulaires sont d'une belle stature; nous ne leur avons point vu d'armes; peut-être en avaient-ils de cachées, peut-être aussi ne sont-ils que pêcheurs. Ils voulurent jeter à bord de *l'Espérance* quelques fruits qui, à cause de l'éloignement, ne purent y arriver, et qui tombèrent à l'eau. On crut d'abord que c'étaient des pierres, et que ceux qui les lançaient avaient des vues hostiles; la même opinion eut lieu à bord de *la Recherche*, d'après la même cause; mais on finit par être détrompé. C'est ainsi peut-être que plusieurs de ces peuples ont été taxés de cruauté et de perfidie, sur de fausses interprétations données à des actes qui pouvaient avoir des motifs tout-à-fait opposés; c'est ainsi peut-être qu'ils nous ont jugés nous-mêmes malfaisans, quand nous ne cherchions qu'à exciter leur curiosité pour les engager à prendre les objets utiles que nous voulions leur procurer. Nous fîmes le tour de ces îles, et leur position fut parfaitement déterminée. La latitude de l'îlot du nord-est est de 1 degré 28 minutes 30 secondes australe, et sa longitude de 142 degrés 47 minutes 20 secondes orientale.

Le capitaine Morelle, commandant la frégate espagnole *la Princesa*, avait aperçu ces îles à huit

lieues de distance, et les avait nommées, comme nous l'avons dit, *los Ermitanos*. Il faut, ce me semble, être bien jaloux d'imposer des noms, pour en donner à des terres découvertes depuis long-temps, sans les avoir reconnues soi-même avec quelque détail.

Lorsque nous eûmes terminé la reconnaissance de ce groupe d'îles, nous reprîmes la route de l'ouest. Vers les deux heures de l'après-midi, nous aperçûmes de l'avant l'île appelée *la Boudeuse* par M. de Bougainville. En approchant de cette île, on découvrit les îles Basses, qui s'étendaient de l'ouest-nord-ouest au nord. Nous passâmes la nuit en louvoyant à petites voiles pour en faire la reconnaissance le lendemain au jour.

Le 3 août, nous dirigeâmes la route pour nous approcher des îles Basses et les prolonger, en les laissant très près à stribord. A la pointe du jour nous avions mis le cap à l'ouest, et nous fûmes obligés de venir successivement jusqu'au sud-quart-sud-ouest pour doubler la dernière île dans le sud. Ces îles, que le capitaine Morelle a nommées *les Mille Iles*, sont en très grand nombre : nous en avons placé sur la carte une trentaine; mais il est à présumer que dans la partie septentrionale de ce petit archipel, il s'en trouve que nous n'avons pas pu voir. Toutes ces îles nous parurent liées par des récifs. Au moment de dou-

bler les terres qui nous parurent former l'île la plus méridionale, un grain violent nous força de virer de bord et de mettre bientôt après à la cape. Le temps s'éclaircit vers le soir et nous vîmes distinctement ces terres se diviser en deux petites îles qui étaient environnées de récifs.

La pointe méridionale de celle des îles Basses qui est située le plus au sud, fut placée par 1 degré 40 minutes 30 secondes de latitude australe et par 141 degrés 43 minutes de longitude orientale.

Je me décidai à passer la nuit à la cape, pour vérifier si l'archipel des îles Basses était terminé par les deux dernières îles que nous venions de doubler. Nous les revîmes le 4 à la pointe du jour, et n'ayant aperçu aucune autre terre, je fis mettre le cap à l'ouest.

Vers midi, on aperçut une nouvelle île à stribord; peu après, *l'Espérance* nous en signala une autre à babord. La position de ces deux îles a été parfaitement fixée. Nous ne les vîmes pas d'assez près pour pouvoir assurer qu'elles sont, ainsi que les îles Basses, bordées de récifs; mais comme elles nous parurent peu élevées, je pense qu'il est convenable de ne les approcher qu'avec prudence. L'île la plus nord est l'île du Rour, et la plus sud l'île Matty. Le capitaine Carteret les découvrit en septembre 1767. L'île du Rour est par 1 degré 33

minutes 40 secondes de latitude australe et par 140 degrés 52 minutes 30 secondes de longitude orientale. La latitude de l'île Matty a été trouvée de 1 degré 46 minutes et sa longitude de 140 degrés 36 minutes 30 secondes.

Depuis le 4 jusqu'au 12 août, époque à laquelle nous aperçûmes les îles Schouten, nous ne fîmes que très peu de chemin; nous fûmes contrariés par de petits vents d'ouest qui nous forcèrent de louvoyer.

Le 14, les deux îles de la Providence furent successivement aperçues.

Le 15, le temps resta pluvieux et couvert jusque vers les six heures du soir; mais alors il s'éclaircit, et l'on vit distinctement la côte de la Nouvelle-Guinée.

Le 17 août à midi, nous nous trouvions de 16 minutes 20 secondes au nord de la ligne équinoxiale, et par 131 degrés 39 minutes de longitude orientale, c'est-à-dire, d'environ 19 minutes à l'ouest du méridien de la pointe occidentale de la baie du Geelvink. Les courans qui nous portèrent constamment au nord pendant tout le temps que nous mîmes à traverser l'ouverture de cette baie immense, semblent indiquer qu'il doit y avoir au fond un grand fleuve, ou plutôt un détroit, par lequel il serait possible de communiquer avec la partie de mer qui sépare la Nouvelle-Guinée de la

Nouvelle-Hollande. En effet, les eaux poussées par les vents de sud-est et de sud-sud-est, qui sont constans dans le sud de la Nouvelle-Guinée, pourraient, en entrant dans la baie du Geelvink, y occasioner un courant assez rapide pour se faire sentir dans toute l'étendue de cette baie, et même à quelques lieues au large de son ouverture. Quoi qu'il en soit, depuis le 9 août jusqu'au 12, c'est-à-dire depuis l'instant où nous avons été sous le méridien de la pointe orientale de la baie du Geelvink, jusqu'à celui où nous nous sommes trouvés à peu près sous le méridien de l'extrémité occidentale de l'île Schouten, le courant nous a entraînés dans le nord de trois lieues trois quarts à quatre lieues un tiers par jour, et depuis l'extrémité occidentale de l'île Schouten jusqu'à la pointe Dory, les courans nous ont portés, dans la même direction, de cinq à six lieues par jour.

Enfin le 19 août à midi on releva, presque à l'ouest, le cap le plus nord de la Nouvelle-Guinée, qui devait être le cap Good-Hoop (de Bonne-Espérance); la latitude de ce cap fut trouvée, d'après nos observations, de 0 degré 19 minutes 5 secondes australe.

Nous ne tardâmes pas à voir les deux petites îles Mispalu, qui sont de quelques lieues plus à l'occident, et sur le même parallèle à peu près que le cap de Bonne-Espérance. La côte, dans un espace

de dix lieues environ, court à peu près est et ouest, et il est difficile de reconnaître quelle est la pointe qui s'avance le plus vers le nord. Cependant nous avons bien reconnu le cap de Bonne-Espérance; il est par 130 degrés 5 minutes 30 secondes de longitude à l'orient de Paris [1].

Les jours suivans, nous prolongeâmes la côte de la Nouvelle-Guinée : mon projet était d'entrer dans le grand archipel d'Asie, en passant le détroit nommé *Gallewo* qui est formé par la Nouvelle-Guinée et l'île Sallawatty, parce qu'il était moins connu que les autres; mais les vents de la partie du sud nous empêchèrent d'y pénétrer, et il fallut se décider à diriger la route pour passer par le détroit de Sagewien, entre l'île Sallawatty et l'île Batenta.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'île appelée *Pulo Sagewien* qui termine le détroit à l'ouest, les courans ne furent plus aussi favorables qu'ils l'avaient été à l'entrée et au milieu du canal. Ce ne fut que dans la matinée du 24, et après avoir couru plusieurs bordées, que nous parvînmes à

[1] Le cap de Bonne-Espérance de la Nouvelle-Guinée a été placé en longitude par rapport à la position la plus occidentale des îles Mispalu, dont la longitude a été conclue de celle de Sourabaya et des différences en longitude obtenues par la montre, en 1792 et 1793.

La plus occidentale des îles Mispalu se trouve par 0 degré 19 minutes 15 secondes de latitude australe, et par 129 degrés 47 minutes 3 secondes de longitude à l'orient de Paris.

dépasser l'île Sagewien. La pointe nord-ouest de l'île Sagewien est par 0 degré 56 minutes 45 secondes de latitude australe, et par 128 degrés 13 minutes de longitude orientale.

Les vents de la partie du sud ne nous laissant aucune espérance de passer à l'est de l'île Mysol, nous fîmes route pour attérir sur la côte septentrionale de l'île Céram, et pour nous rendre par l'ouest de cette dernière île à Amboine.

Le 25 août au matin, on eut connaissance du groupe des îles Popo, et l'on découvrit en même temps d'autres îles dans le sud-est : la position des unes et des autres a été parfaitement déterminée.

La pointe la plus sud de l'île Popo se trouve sur le parallèle de 1 degré 15 minutes 45 secondes de latitude australe, et sur le méridien de 127 degrés 21 minutes 15 secondes de longitude orientale.

Le lendemain 26, on aperçut de nouvelles îles que l'on reconnut être celles que le capitaine Forest a nommées *Kanary ;* nous trouvâmes quelque différence entre les positions que le navigateur Anglais leur a données et celles que nous avons déduites de nos observations.

La position de la pointe nord-ouest de la grande île Kanary doit être regardée comme bien déterminée; cette pointe est par 1 degré 47 minutes 30 secondes de latitude, et par 127 degrés 11 minutes 30 secondes de longitude orientale.

Nous n'eûmes connaissance de l'île Céram que le 29 août : on aperçut, le 30, les îles qui sont à la pointe occidentale du golfe de Saway, formé par la côte de l'île Céram; la plus considérable, appelée *Mattalima*, est par 2 degrés 45 minutes de latitude australe, et par 126 degrés 34 minutes 30 secondes de longitude orientale.

Le 1er septembre, nous suivîmes la côte nord de l'île Céram : nous parvînmes le 2 à l'extrémité occidentale de cette île, et nous vîmes la côte fuir dans le sud-ouest. Dès que nous nous trouvâmes à l'ouverture du canal formé par l'île Céram et l'île Bonoa, les vents qui soufflèrent du sud-ouest nous firent craindre d'être forcés de passer à l'ouest de Bonoa et de nous mettre sous le vent d'Amboine. Nous louvoyâmes néanmoins, pour tenter le passage du canal. En y pénétrant, nous éprouvâmes, ainsi que Dampier et M. de Bougainville, l'action de lits de marée qui faisaient le même bruit que le courant d'une rivière très rapide. Nous vîmes à l'extrémité de la pointe septentrionale de Bonoa une pirogue dans laquelle étaient un petit nombre de naturels, et qui suivait de très près la terre, dont nous n'étions pas nous-mêmes éloignés de plus de deux milles : on avait aperçu avant le jour, sur le rivage, un très grand feu que l'on jugea avoir été allumé par des pêcheurs; cependant la côte ne nous paraissait pas être ha-

bitée ; elle est boisée jusqu'au rivage, et n'offre aucune trace de culture. Quelques roches qui, regardées d'un peu loin, ont l'air d'enclore des terrains défrichés, peuvent avoir induit en erreur ceux qui, n'ayant vu cette terre que dans l'éloignement, l'ont crue bien cultivée. Au reste, la côte est extrêmement remarquable par sa configuration pittoresque et variée, qui présente les formes les plus singulières.

Nous fûmes contrariés pendant quelques jours par des calmes et par des courans très variables ; enfin nous parvînmes, le 5 septembre, à l'extrémité occidentale de l'île d'Amboine. C'est dans la nuit du 5 au 6 que nous nous avançâmes dans le golfe où se trouve le fort hollandais.

§ 7.

Réflexions générales sur le gouvernement d'Amboine. Productions de cette île. Commerce. Religion. Population.

L'île d'Amboine, qui est le chef-lieu des établissemens hollandais dans les Moluques, ne présente rien qui soit propre à fixer l'attention d'un observateur, ni dans l'aspect du pays, ni dans les mœurs et les usages des habitans. Les naturels de cette île sont paresseux et ennemis du travail, comme le sont en général les habitans de la zone torride, à qui la terre offre, presque sans culture,

tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. L'indolence qui leur est naturelle est entretenue par le régime de la Compagnie hollandaise, dont l'intérêt, qui étouffe toute industrie, est de borner le travail à la culture du girofle, culture circonscrite encore, parce que la Compagnie, obligée d'en recevoir la récolte entière, ne désire pas qu'elle s'étende fort au-delà de la consommation annuelle en Europe et dans les autres parties du monde. On n'y permet pas même la culture du riz, denrée de première nécessité pour les gens aisés; soit qu'on veuille en le leur vendant les tenir dans une plus grande dépendance, soit qu'on ait en vue de réserver cette culture à l'île de Java dont elle forme le principal revenu, et où celle du girofle est interdite. Quoi qu'il en soit, l'importation du riz est devenue l'objet d'un commerce avantageux pour les employés de la Compagnie, et remplit les vues de l'administration, puisqu'elle fait sortir des mains des habitans de l'île d'Amboine le numéraire que l'on y verse tous les ans pour les achats de girofle, et qui deviendrait trop abondant s'il restait dans la circulation.

Quant aux mœurs des naturels d'Amboine, elles ont dû être modifiées et même altérées par le mélange de ces insulaires avec les nations européennes sous la domination successive desquelles ils ont passé; et à peine, en effet, peut-on distinguer le

caractère primordial de ce peuple qui, même avant la conquête des Portugais, était déjà mêlé d'Arabes, de Malais, de Javanais, etc. Aussi les relations des premiers voyageurs n'offrent-elles rien de particulier ni d'intéressant au sujet de cette île, ni même des autres îles réputées vraies Moluques, et dont Amboine et Banda n'étaient autrefois que des dépendances. Ces îles n'ont acquis de la célébrité que par les épiceries qui y ont été de tout temps recueillies exclusivement à toutes les autres régions de la terre : car ces précieux aromates, connus des Grecs et des Romains, et plus anciennement encore des Chinois, ont été également recherchés par les nations modernes.

L'un des premiers soins des navigateurs qui ont pénétré dans les Indes orientales a été de découvrir les îles qui produisent les épiceries : les Portugais, les Espagnols et les Hollandais y ont successivement établi des comptoirs et des forts; mais les Hollandais sont parvenus enfin à dominer sur toute l'étendue de mer où elles sont situées. Si ces îles offrent quelque intérêt sous le rapport de leurs rares productions, elles n'en méritent pas moins, lorsqu'on envisage la manière dont les Hollandais s'y sont affermis, le degré d'opulence où les a élevés la possession exclusive qu'ils se sont attribuée d'une denrée dont la consommation est universelle, la politique qu'ils ont constamment suivie, tant

pour écarter toutes les nations de ce riche commerce, que pour prévenir les exportations frauduleuses.

Mais nous remarquerons aussi que les mêmes causes qui ont contribué à l'élévation rapide de la Compagnie hollandaise paraissent devoir en accélérer la décadence. C'est la soif des richesses qui a fait entreprendre toutes ces expéditions lointaines; l'intérêt, ce puissant mobile, réuni à l'héroïsme chevaleresque qui n'était pas encore tout-à-fait éteint, a produit dans les deux mondes ces prodiges d'audace et de valeur qui nous semblent incroyables; mais parvenues, par une saine politique, à la jouissance tranquille de richesses immenses, les mêmes Compagnies, qui n'ont plus eu besoin, pour les conserver, de déployer le courage qui les leur avait acquises, se sont uniquement livrées à l'esprit de lucre qui, en isolant les hommes, a détruit tout esprit public, et a dû rendre les individus à qui ces Compagnies ont confié la direction de leurs affaires plus soigneux d'avancer les leurs que celles de leurs commettans. Telle est la situation actuelle de la Compagnie hollandaise, dont l'affaiblissement doit être attribué moins aux dépenses énormes dont elle est surchargée qu'aux malversations de ses employés. Le mal est sans remède, parce que les abus sont trop invétérés,

et que trop de gens en profitent pour que l'on puisse espérer de les réformer.

Le même esprit de lucre qui anime tous les employés de cette Compagnie dirige les vues de l'administration générale : aussi en résulte-t-il un régime destructif de toute industrie, parce qu'il tend à réduire la culture aux seules productions dont elle tire quelque avantage, ce qui exige qu'on ne favorise ni les progrès de la population ni le goût du travail, afin que les habitans, bornés au plus simple nécessaire, puissent fournir au taux le plus bas les fruits de leur labeur. L'administration met une si grande importance à prévenir ainsi le surhaussement du prix des denrées, que quand elle est contrainte de recevoir des bâtimens étrangers, le conseil a l'attention de nommer des commissaires qui leur fournissent toutes les provisions dont ils peuvent avoir besoin, afin d'empêcher une concurrence qui contrarierait ses vues. Ce n'est pas tout : les habitans sont tenus à un genre de contribution tyrannique qui se reproduit à tous les momens; c'est l'obligation qu'on leur a imposée de fournir gratuitement toutes les productions du pays nécessaires à la consommation des principaux employés de la Compagnie.

Les Hollandais étendent ce régime oppressif jusque sur les princes qui sont sous leur dépendance. Ils ne leur laissent quelque ombre d'autorité que

pour conserver par eux le commerce exclusif des productions de leurs propres pays. Jaloux surtout de celui des épiceries dont les îles de Ternate et de Tidor produisaient une plus grande abondance que les îles d'Amboine et de Banda, possédées en toute souveraineté par la Compagnie, ils sont parvenus à forcer les prétendus souverains de ces premières îles à faire arracher les plantes de girofliers et de muscadiers qui croissaient dans les divers lieux de leur domination, afin que ces plants ne pussent être cultivés que dans les seules îles qui appartiennent à la Compagnie sans partage d'autorité.

Mais toutes ces précautions sont vaines : cette Compagnie a beau vouloir soumettre à un régime prohibitif toutes les îles Moluques et en interdire l'abord à toutes les nations ; elle a beau entretenir dans toutes les îles voisines de ses possessions des résidens dont la plus importante fonction est de faire extirper jusqu'aux germes de ses plants, que les oiseaux ou les vents y portent sans cesse, et que la nature y fait croître presque sans culture ; jamais elle ne pourra entièrement les détruire : elle n'empêchera pas non plus l'exportation des épiceries, favorisée peut-être, et même très vraisemblablement, par ses propres employés qui ne peuvent trouver que dans ce commerce illicite le dédommagement de la modicité du traitement que leur assigne la Compagnie.

C'est principalement par les petites embarcations de Céram que se fait cette exportation, et c'est aux Anglais qu'en est vendu le produit. Aussi l'île de Céram est-elle approvisionnée en munitions de guerre, et fournie des plus belles toiles de l'Inde que l'on vend aux habitans d'Amboine, et dont le prix équivaut à un cinquième de la valeur des épiceries qui sortent de l'île par le commerce interlope ou par les écoulemens illicites. Le commerce important des productions des Moluques sera enlevé à la Compagnie hollandaise par la naturalisation des arbres à épiceries sur un sol qui puisse leur convenir, tel que celui de l'Ile-de-France, et plus encore celui de Cayenne, où les progrès de la culture du giroflier et du muscadier ont de quoi alarmer cette Compagnie, et peuvent accélérer l'effet de la destruction dont elle porte les principales causes dans son sein.

Je n'entrerai dans aucun détail sur les moyens de défense que peut opposer cette colonie. Pour en parler avec connaissance de cause, il aurait fallu prendre des renseignemens, ce que je devais m'interdire, d'après les engagemens que j'avais pris avec l'administration. Mais en tout il m'a paru que cette île était assez fortifiée pour se défendre contre les pirateries des insulaires qui l'environnent. Si l'on avait à craindre une guerre contre quelque puissance européenne, sans doute on ne se borne-

rait pas aux moyens actuels de défense : en effet, il y a une si grande quantité de postes à fournir dans les îles circonvoisines, qu'il reste fort peu de troupes disponibles à Amboine même.

Je ne parlerai pas non plus du nombre des résidences et des postes qui dépendent du gouvernement d'Amboine; il en est fait mention dans toutes les histoires des Moluques : je me bornerai seulement à remarquer que les Hollandais ont deux postes à l'île de Céram, l'un à Saway, et l'autre à l'extrémité sud-ouest de cette île.

Il existe une grande diversité d'opinions sur l'état de la population d'Amboine et des lieux de sa dépendance. Quelques personnes qui paraissent dignes de confiance la font monter à cent cinquante mille âmes, sans y comprendre celle de Bourou; d'autres la portent seulement à soixante-douze mille. Je pense que la première évaluation est établie d'après les anciens comptes rendus à la Compagnie, et qui probablement ont été exagérés. On voulait présenter ces îles sous le point de vue le plus florissant; mais il est peu vraisemblable que des pays soumis à un régime prohibitif, et où il n'y a ni culture, ni commerce, ni industrie, puissent avoir une aussi nombreuse population.

Les Chinois sont les seuls étrangers admis à Amboine; mais ils sont obligés de s'y faire naturaliser : le nombre de ceux à qui la permission de

s'y établir a été accordée, n'est pas considérable. Tous sont marchands; plusieurs d'entre eux ont le privilége exclusif de vendre tels objets en particulier, et ils paient un droit considérable pour jouir de ce privilége : ils font aussi le commerce maritime, mais ils ne peuvent pas l'étendre au-delà des possessions hollandaises; le commerce direct avec leur ancienne patrie leur est conséquemment interdit. C'est à Batavia et à Macassar, où les bâtimens venant de Chine sont admis, que ces Chinois naturalisés vont se pourvoir des marchandises de la Chine : les marchandises d'Europe sont achetées et débitées par eux dans le pays. Leur chef, appelé vulgairement *lieutenant des Chinois*, est douanier de la Compagnie.

La plus grande partie des habitans d'Amboine professent le christianisme, introduit chez eux par les Portugais : ils étaient catholiques sous leur domination; mais depuis qu'ils ont passé sous celle des Hollandais ils sont devenus calvinistes, et il ne reste plus actuellement parmi eux la moindre trace du catholicisme; les Hollandais ont mis un soin remarquable à l'éteindre entièrement. Ils entretiennent à grands frais, dans toute l'étendue de l'île, des écoles où les enfans apprennent à lire et à écrire, et sont élevés en même temps dans les principes du calvinisme.

Il y a deux temples à Amboine; ils sont desservis

par quatre ministres : dans l'un l'office se récite en hollandais, et dans l'autre en malais. Les Chinois ont leur pagode, et les Musulmans une mosquée.

Les îles qui sont aux environs d'Amboine produisent beaucoup plus de clous de girofle que l'île principale : l'exportation totale de cette épicerie est, année commune, de dix-huit cents balles pesant chacune cinq cents livres, ou plutôt de trois mille six cents balles en deux ans; ce qui complète la cargaison de trois vaisseaux, dont il en est expédié deux la première année et un seulement l'année suivante. L'irrégularité périodique des recettes a sans doute déterminé cette inégalité dans les envois que l'on fait chaque année. Quelques personnes font monter au double, c'est-à-dire à trois mille six cents, le nombre des balles qui sont exportées chaque année par la Compagnie hollandaise. On a permis, depuis quelque temps, la culture de la muscade à Amboine; ce fut après un ouragan qui avait fait périr une grande partie des muscadiers de Banda que la Compagnie se vit forcée de prendre cette mesure. On regarde cependant la noix d'Amboine comme étant d'une qualité inférieure à celle de Banda.

L'île d'Amboine est sujette à de fréquens tremblemens de terre; c'est communément à l'époque du changement de mousson, mais plus particu-

lièrement dans le mois de novembre, qu'on en ressent les secousses. Ils sont très violens dans les années de grande sécheresse. La crainte de ces tremblemens de terre force les habitans à construire au milieu de leurs jardins, avec des bambous ou des branches de sagoutier, des cabanes dans lesquelles ils se retirent pendant qu'ils ont lieu. A l'exception des édifices publics, il y a dans la ville peu de maisons bâties en pierre.

Le sagou est la principale nourriture du peuple d'Amboine : la pêche contribue aussi à sa subsistance; elle est extrêmement abondante et fournit de très beaux poissons. Le pays serait fertile s'il était cultivé. Le cacao y est d'une bonne qualité : le café y réussit assez bien; mais il est inférieur pour la qualité à celui de Java, d'où il a été transporté, et par conséquent bien plus inférieur encore au café des Antilles.

La latitude d'Amboine a été conclue de plusieurs observations de hauteurs d'étoiles voisines du méridien; elle est de 3 degrés 41 minutes 41 secondes australe : la longitude en a été déterminée par des distances de la lune au soleil; elle est de 125 degrés 58 minutes 44 secondes [1].

Il ne nous fut pas possible de déterminer exac-

[1] La longitude d'Amboine, telle qu'elle est donnée ci-dessus, peut être en erreur de plusieurs minutes. Celle qui est adoptée place Amboine par 125 degrés 47 minutes 5 secondes à l'Orient

tement l'heure de la pleine mer. Il paraît cependant que la mer doit être pleine à midi trente-trois minutes, les jours de nouvelle et pleine lune, et qu'elle monte de sept à huit pieds.

§ 8.

Départ d'Amboine. Reconnaissances d'une partie de la côte occidentale de l'île Timor, des îles Savu, et de la partie de côte de la terre de Nuyts située à l'ouest de la baie de l'Espérance. Mouillage à la baie de l'Espérance.

Nous partîmes d'Amboine le 13 octobre 1792, à huit heures du matin, à la faveur d'une brise très faible du sud-est; et nous étions sortis du golfe avant midi. La route fut dirigée sur l'île Timor.

Le 19 nous vîmes la terre à travers des vapeurs épaisses qu'un soleil très ardent avait élevées ; à peine l'apercevait-on à deux lieues de distance, quoiqu'elle fût très haute. Le peu de confiance que nous avions dans les cartes de ces parages nous laissa dans l'incertitude sur la position précise de cette terre, par rapport à Timor, et il nous fut d'abord impossible de reconnaître à quelle île appartenait la côte qui était en vue. Nous continuâmes à gouverner au sud, certains de découvrir Timor

de Paris ; elle a été conclue du résultat de l'occultation de l'étoile du Lion observée à Sourabaya, et de la différence entre Sourabaya et Amboine.

dans cette direction : nous aperçûmes une terre peu d'heures après; mais nous ne la vîmes, comme la précédente, que quand nous étions près de la toucher. La nuit qui approchait ne nous laissa pas le temps de visiter une ouverture que l'on apercevait dans l'est, et qui était marquée par deux caps que nous distinguions mieux que toutes les autres parties de la côte ; mais cette ouverture, qui pouvait être l'entrée d'un détroit, aurait pu être simplement celle d'une baie assez profonde pour que les terres les plus éloignées eussent été dérobées à notre vue par la brume.

Nous passâmes la nuit à courir de petites bordées pour nous entretenir à peu près à la même place; mais le lendemain, à la pointe du jour, nous n'eûmes connaissance d'aucun des points qui avaient été relevés la veille. Nous vîmes une côte très élevée qui fuyait au sud-ouest-quart-sud, dans l'espace de sept à huit lieues. Enfin la hauteur du soleil, observée à midi, qui nous plaçait par 8 degrés 47 minutes 26 secondes de latitude australe, leva nos incertitudes, et ne nous permit plus de douter que nous ne fussions à la côte occidentale de Timor. Nous reconnûmes que pendant la nuit du 19 au 20 nous avions été portés dans le sud-ouest par un courant très violent; et nous eûmes la certitude que la première terre que nous avions aperçue le 19 était l'île Kisser. L'ouver-

ture que nous n'avions pas pu visiter était l'entrée du canal qui sépare cette île de la côte septentrionale de Timor.

Dans la journée du 21 octobre, nous prolongeâmes la côte à environ une lieue de distance, à l'aide des brises de terre et du large, qui furent assez régulières, mais très faibles : le 22, à la pointe du jour, nous la vîmes qui commençait à se diriger presque à l'ouest. A huit heures trois quarts du matin, nous entendîmes l'explosion et nous aperçûmes la fumée d'un coup de canon qui avait été tiré sur le rivage : je savais que nous ne devions pas être très éloignés de l'établissement portugais de Lefao; mais je ne pensais cependant pas qu'il fût aussi près de nous. Cet établissement était caché au milieu des arbres élevés qui bordent le rivage, et nous n'en étions pas à plus d'une lieue dans le nord-est, lorsque nous n'avions encore aperçu ni le fort ni aucune des maisons qui sont dans le voisinage. Je fis mettre les pavillons de poupe et de distinction : les Portugais envoyèrent au large une pirogue qui vint nous reconnaître; mais elle se tint quelque temps à une demi-lieue des frégates, et ensuite fit route pour retourner à terre, sans nous avoir approchés davantage. Le fort de Lefao ne fut aperçu que lorsque nous le relevâmes au sud. Sa latitude est de 9 degrés 12

minutes 15 secondes australe, et sa longitude de 121 degrés 55 minutes orientale.

Dans la soirée du 22, nous eûmes connaissance de la petite île Goula-Batou : elle est par 9 degrés 15 minutes de latitude australe, et par 121 degrés 31 minutes de longitude orientale. Les courans continuèrent à nous porter dans le sud et dans l'ouest, et les relèvemens de Goula-Batou nous firent connaître leur violence. Pendant la nuit nous ne perdîmes pas de vue cette petite île, et nous fûmes à portée de remarquer que, malgré le calme, nous la doublions d'une manière très sensible.

Le 25, au jour, on vit les îles Savu; nous prolongeâmes la côte septentrionale de ces îles, à environ deux milles de distance, et à huit heures et demie nous vîmes le canal qui sépare la petite île d'avec la plus grande. La description que le capitaine Cook a faite des îles Savu se ressent de l'impression qu'il avait conservée de l'aspect des côtes de la Nouvelle-Hollande. Les ressources que ces îles lui promettaient après une navigation longue et périlleuse devaient les lui faire envisager sous le point de vue le plus avantageux. La grève, qui avait paru si agréable et si riante à cet illustre navigateur, n'avait réellement que le mérite de pouvoir être abordée sans danger. D'ailleurs le rivage n'offre à la vue qu'une plage de sable, et c'est seulement à quelque distance des bords de la mer que

commence une verdure inanimée qui ne réveille aucune idée de fraîcheur. Les collines que Cook avait vues s'élever en amphithéâtre ne sont que de très petits coteaux qui n'ont rien de pittoresque. En général l'aspect de ces îles est tellement monotone, qu'à peine nous fut-il possible de distinguer quelques points assez remarquables pour pouvoir être relevés.

Nous aperçûmes le 26 la petite île appelée *Nouveau-Savu ;* elle fut placée, d'après nos observations, par 10 degrés 42 minutes 30 secondes de latitude australe, et par 118 degrés 49 minutes 20 secondes de longitude orientale. Le 27 nous vîmes dans le nord-nord-est les terres élevées de l'île Sandelbos. Quoique nous eussions gouverné pendant toute la nuit au sud, ces mêmes terres furent encore aperçues le lendemain matin. Cette vue nous fit présumer l'existence d'un courant qui nous avait portés au nord : en effet, l'observation de la latitude nous apprit que ce courant nous avait entraînés de 10 minutes dans cette direction ; mais il continuait à se diriger à l'ouest, et nous trouvions assez régulièrement des différences de 20 minutes à 24 minutes entre la longitude estimée et la longitude observée.

Le 5 novembre, étant par 14 degrés 57 minutes de latitude australe, et par 111 degrés 49 minutes de longitude orientale, on vit un très grand nom-

bre d'oiseaux qui volèrent autour du vaisseau jusqu'à la nuit; mais on ne put reconnaître la direction qu'ils prirent pour se rendre au lieu de leur retraite. L'apparition de ces oiseaux dans un parage aussi peu connu nous fit redoubler d'attention pour tâcher de découvrir les terres qu'ils semblaient annoncer; mais aucune ne s'offrit à notre vue.

Le 14, nous étions sur le parallèle et dans l'est de la plus septentrionale des îles Trials : sans doute nous n'en étions pas éloignés, car on voyait une prodigieuse quantité d'oiseaux. La latitude était le 23 de 30 degrés 8 minutes australe, et la longitude de 96 degrés 53 minutes orientale. La route commença à prendre de l'est. Peu de jours après les vents passèrent à l'ouest, et nous fîmes route pour nous rendre au cap Leeuwin avec des vents frais et une mer très grosse.

Le 5 décembre, à quatre heures et demie du matin, nous vîmes la terre dans le nord-est, à environ quatre ou cinq lieues de distance. Le temps était brumeux et ne nous permettait de distinguer que quelques points de la côte. Notre latitude nous plaçait un peu plus au nord que le cap Leeuwin; je fis gouverner à l'est-sud-est, pour aller en prendre connaissance. Nous découvrîmes bientôt toute la côte, qui paraissait se diriger au sud-est. De loin elle avait semblé former plusieurs îles;

mais en approchant nous vîmes que les parties détachées se trouvaient liées par des terres plus basses. Cette côte est en général médiocrement élevée; nous la longeâmes d'assez près pour reconnaître qu'elle est extrêmement nue et très aride : ce ne sont partout que des dunes de sable entrecoupées de bruyères d'un vert noirâtre, ou des rochers taillés à pic. Rien d'ailleurs ne pouvait nous faire espérer d'y trouver un abri : sans la fumée aperçue dans un seul endroit, nous eussions jugé que le pays était inhabité. L'aspect du rivage, qui est très escarpé, ainsi que celui des îles ou roches situées le long de terre, annoncent que la côte doit être vivement battue par la mer, et qu'il est impossible d'en faire la reconnaissance pendant la mauvaise saison : en effet, dès la première nuit, nous éprouvâmes un coup de vent qui nous obligea de mettre à la cape sous les deux basses voiles. La pointe Leeuwin fut placée par 34 degrés 25 minutes 50 secondes de latitude, et par 113 degrés 15 minutes de longitude orientale. Les premières terres dont nous avions eu connaissance dans le nord-est sont celles près desquelles M. de Saint-Alouarn mouilla en 1772. Elles nous parurent séparées de la grande terre, et nous les appelâmes *îles Saint-Alouarn*.

L'aspect de la partie de la terre de Nuytz que nous visitâmes dans la journée du 6 ressemblait

à celui de la côte qui avait été reconnue la veille : il serait également dangereux de l'approcher par des vents qui viendraient du large, parce qu'on ne pourrait pas s'en relever. Cependant cette côte, qui n'avait présenté que de légères sinuosités, commençait à former des baies profondes, et le sol en était moins sablonneux. A six heures du soir, nous découvrîmes une vaste baie à l'ouverture de laquelle il y avait deux petites îles; ce ne fut qu'après l'avoir dépassée que nous pûmes reconnaître qu'on y aurait été à l'abri des vents du large. Je désirais vivement aller mouiller dans cette baie : mais alors nous étions déjà beaucoup sous le vent, et le temps était si mauvais qu'il eût été impossible d'y entrer en louvoyant. A environ une lieue de la côte, nous trouvâmes cinquante brasses d'eau. Le fond, qui à cette distance est d'un sable pur sans être très fin, me fit conjecturer qu'il ne devait pas être moins bon dans l'intérieur de la baie, où doit vraisemblablement se déposer la vase formée par les débris de toutes les terres qui entourent le mouillage [1]. Le cap méridional de l'entrée de cette baie est par 35 degrés 10 minutes de latitude australe, et par 115 degrés

[1] La baie dont il est ici question est une rade très belle, où des vaisseaux de toutes les grandeurs peuvent mouiller. Le capitaine Vancouver, qui l'a découverte en 1791, y a relâché avec les bâtimens qu'il commandait. Il lui a donné le nom de *King's Georges the third sound*, ou *rade du Roi Georges III*.

42 minutes 40 secondes de longitude orientale.

Dans la matinée du 8, on découvrit une petite île qui, examinée de plus près, parut être environnée de brisans. Sur cette pointe, dont le sol était purement de sable, de la fumée s'élevait de trois ou quatre endroits. Nous fûmes forcés de passer au large de la petite île et d'un rocher qui n'en était pas éloigné; ensuite on se rapprocha de la côte pour continuer de la prolonger. Des îlots furent découverts dans l'après-midi : ils étaient si près les uns des autres que, vus d'une petite distance, ils paraissaient n'en former qu'un seul. Dans la soirée nous passâmes entre la terre et ce groupe de rochers.

Le 9, nous vîmes de nouvelles îles entourées de récifs; et comme la mer était assez grosse, ils nous parurent former dans l'est une chaîne non interrompue qui ne laissait aucun espoir de trouver un passage. Il fallut venir au plus près pour tâcher de sortir de cet archipel en louvoyant.

En approchant du mouillage, nous vîmes avec satisfaction que la mer y était moins grosse qu'au large, et que nous y serions abrités par une petite île et par plusieurs récifs.

§ 9.

Séjour dans la baie de l'Espérance. Reconnaissances des îles et des récifs dont cette baie est environnée. Excursions faites dans le pays.

La position extrêmement critique où les deux frégates s'étaient trouvées nous rendit précieuse la découverte de l'abri où nous jetâmes l'ancre le 9 décembre 1792. J'ai cru devoir donner à ce mouillage le nom de *baie de l'Espérance*, de celui de la frégate qui y était entrée la première. Cette baie doit être considérée comme très avantageuse et comme très sûre. Quoiqu'en apparence elle soit ouverte dans plusieurs directions, on y est cependant abrité par les récifs et les îles qui l'environnent. D'aucun point de l'horizon la mer n'y peut venir de plus de trois ou quatre lieues ; le fond y est d'une excellente tenue. Au reste, un tel abri n'est dû qu'à l'amas d'îles situé au large de la côte ; car la grande terre ne paraît offrir aucun lieu où il serait possible de se réfugier dans un mauvais temps. C'était partout la même aridité : on ne voyait que des rochers ou des dunes de sable, qui laissaient peu d'espoir de trouver de l'eau.

Mon premier soin fut d'envoyer reconnaître la partie de la côte près de laquelle nous étions à l'ancre. Toutes nos recherches pour trouver une

aiguade furent infructueuses, et je vis avec peine qu'il nous restait trop peu d'eau pour que je pusse me flatter d'achever la reconnaissance de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, si nous ne trouvions pas les moyens de renouveler notre provision d'eau aux îles Saint-François, et même avant d'arriver à ces îles; car nous étions réduits, depuis plusieurs jours, à une mesure d'eau qui ne permettait plus de nouveaux retranchemens.

Le 13, à trois heures du matin, M. Willaumez et M. Beautemps-Beaupré partirent dans le grand canot de *la Recherche* pour lever le plan des îles qui nous entouraient. D'autres canots furent envoyés à l'île près de laquelle nous étions mouillés, et l'on monta au sommet. Tout ce qui put être découvert de l'espace dans lequel nous avions louvoyé par un vent forcé, dut faire regarder comme un prodige que nous ne nous fussions pas brisés sur quelqu'un des récifs au milieu desquels nous avions passé sans pouvoir les distinguer d'avec les vagues, qui semblaient être autant de brisans, et qui dérobaient à notre vue les dangers qu'il fallait éviter.

M. Willaumez, dans un seul endroit, découvrit près du rivage un petit filet d'eau qui aurait pu fournir tout au plus à la consommation journalière de cent cinquante hommes; partout ailleurs, ce n'est qu'à une demi-lieue dans l'intérieur du pays

qu'il a pu trouver de l'eau douce : c'est en traversant des dunes d'un sable sans consistance, sur lequel il est très pénible de marcher, qu'il est parvenu jusqu'aux mares où elle a été puisée. Il est à présumer que ces espèces de montagnes de sable sont formées par les tempêtes, qui doivent être d'une grande violence sur ces côtes, à en juger du moins par la manière dont elles sont battues par les vagues. L'eau de la mer jaillit jusqu'au sommet des plus hautes îles, et l'on en trouve, à une grande élévation, dans les crevasses des rochers.

La partie de côte qui était au nord de notre mouillage ne présentait également que des dunes de sable, dont la blancheur éblouissante n'était coupée que par la verdure inanimée de quelques broussailles éparses qui, pour la plupart semblaient avoir subi récemment l'action du feu. On ne découvrit aucune trace d'habitation dans l'espace parcouru par les différentes personnes qui étaient allées à terre les jours précédens. On doit croire que les naturels habitent loin du rivage et qu'ils ne tirent de la mer aucun de leurs alimens, puisqu'on n'a point rencontré de débris de poisson ni de coquillages.

Les réparations de *l'Espérance* furent terminées ce même jour, et je me proposais de mettre à la voile le lendemain; mais un événement inattendu

nous força de retarder notre départ. M. Huon avait envoyé dans la matinée un canot à la grande terre : M. Riche et plusieurs officiers qui s'y embarquèrent furent prévenus que ce canot avait ordre de revenir à bord à une heure après midi, afin qu'il fût de retour avant que la brise du large eût pris de la force, à cause des dangers auxquels les embarcations pouvaient être exposées près du rivage. Le canot partit avant dix heures, et lorsqu'il fut arrivé à terre, chacun se dispersa, ou du moins suivit la route qui lui convenait. M. Riche s'éloigna seul, et bientôt on le perdit de vue. Le groupe le plus nombreux se dirigea vers des feux que l'on voyait s'allumer de distance en distance, sans que l'on pût apercevoir la moindre trace d'habitans dans les environs, et sans qu'il fût possible d'assigner la cause d'un incendie aussi subit. Mais les jours suivans nous vîmes des naturels, et nous conjecturâmes qu'à cette époque ils ne devaient pas être éloignés. Ils avaient mis probablement le feu à ces broussailles desséchées pour nous dérober leur fuite et se soustraire à la vue d'étrangers dont ils ignoraient les intentions et qui avaient dû les effrayer.

Dans cette course sur un sable brûlant, plusieurs personnes tombèrent en défaillance. A l'heure indiquée pour le retour, tout le monde, excepté M. Riche, se trouva au rendez-vous. Ce retard

n'eut rien d'étonnant dans le premier moment; mais vers les cinq heures, ne le voyant point paraître, on eut des inquiétudes sur son sort. La défaillance qu'avaient éprouvée quelques personnes bien plus robustes que lui, donna lieu de craindre que ce naturaliste, d'une complexion délicate, n'eût éprouvé le même accident, et que, seul et privé de secours, il n'eût succombé sous l'excès de la fatigue que les hommes les plus forts de l'équipage du canot avaient eu de la peine à supporter. M. de La Grandière, qui commandait le canot, l'attendit jusqu'à sept heures du soir; mais ne pouvant rester plus long-temps à terre, parce qu'il était sans vivres et qu'il craignait d'être surpris par le mauvais temps, il se détermina à retourner à bord. On laissa au lieu du rendez-vous le manteau et les armes de M. Riche, ainsi que du biscuit et de l'eau-de-vie, avec un billet pour lui annoncer, en cas qu'il revînt pendant la nuit, l'indispensable nécessité où l'on s'était trouvé de partir sans lui; on l'invita aussi à ne pas s'écarter, et on lui promit de venir le prendre le lendemain.

M. Huon envoya en effet, le 16 de grand matin, un canot pour aller chercher M. Riche. Dès qu'on eut mis pied à terre, on se rendit au lieu où le manteau et les armes de ce naturaliste avaient été déposés la veille; mais les ayant trouvés à la même place, et sans qu'ils eussent éprouvé le

moindre dérangement, l'on reconnut avec chagrin qu'il n'était pas encore venu au lieu du rendez-vous. L'officier qui commandait le canot se mit alors à visiter le pays, pour tâcher d'en découvrir les traces. Il vit dans cette course les premiers naturels qui aient été aperçus; mais toutes ses recherches pour retrouver M. Riche ayant été infructueuses, il revint à bord à une heure après midi, conformément aux ordres qu'il avait reçus.

Lorsqu'à l'heure indiquée je vis revenir le canot sans M. Riche, je commençai à concevoir de l'inquiétude; mais lorsque j'eus appris que l'on avait vu d'assez près un groupe d'habitans, je fus très alarmé sur son sort. Cette première apparition de naturels dissipa une partie de mes espérances et me fit craindre que M. Riche, qui était seul et sans armes, n'eût été rencontré par ces sauvages, et qu'il n'eût été enlevé ou égorgé par eux. Je jugeai qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour aller à son secours, si toutefois il en était encore temps. Je fis prier MM. la Billardière et Deschamps de venir se concerter avec moi : je leur exposai les divers comptes qui m'avaient été rendus, et je ne leur cachai pas la trop juste crainte que j'avais de la fin malheureuse de leur collègue; car il me paraissait impossible de s'égarer dans l'espace assez étroit compris entre le rivage de la mer et les étangs salés qui étaient dans l'intérieur des terres.

Il fut convenu que messieurs les naturalistes iraient avec les détachemens qui devaient être envoyés pour parcourir le pays. Je fis armer le grand canot de *la Recherche*, moitié par l'équipage de cette frégate et le reste par celui de *l'Espérance*. En arrivant à terre, l'équipage du canot devait se diviser en deux parties; les hommes de chaque frégate devaient se réunir sous les ordres d'un de leurs officiers : ces deux détachemens, à chacun desquels devait se joindre un de messieurs les naturalistes, avaient ordre de suivre des directions différentes. On avait fait déjà des recherches dans l'est et dans le nord-est du lieu où les canots abordaient ordinairement : ces nouvelles recherches devaient s'étendre dans le nord et dans le nord-ouest.

Le canot partit dans la soirée du même jour : je donnai aux officiers l'ordre de se mettre en marche le lendemain de très grand matin, afin de profiter de la fraîcheur. Dans la crainte qu'on ne fût obligé de rester plusieurs jours à terre, j'avais fait prendre des vivres pour quatre jours. Le temps fut très favorable au débarquement. Le soleil ne parut presque pas le lendemain, et permit de prolonger, sans être incommodé par la chaleur, une course qui s'étendit jusqu'aux étangs salés, dont on visita les bords. Nos yeux étaient sans cesse fixés sur la passe par où le canot devait re-

venir : enfin il parut à midi. Nous restâmes dans une grande perplexité, presque jusqu'à l'instant où il aborda *l'Espérance*. Toutes les lunettes avaient été dirigées sur ce canot dès qu'il fut aperçu, et nous n'avions pas pu découvrir M. Riche : on y avait cependant brûlé des amorces, et c'était le signal qui devait mettre fin à nos alarmes; mais, la fumée en ayant été confondue avec celle des coups de fusil que l'on avait tirés par intervalle, notre incertitude fut prolongée jusqu'au dernier instant. Nous reconnûmes enfin M. Riche, et notre satisfaction fut d'autant plus grande que nous avions perdu presque tout espoir de le retrouver: il arriva à bord de *l'Espérance*, épuisé de fatigue.

Le séjour forcé que nous fîmes dans ce mouillage nous permit de constater pour l'île de l'Observatoire 119 degrés 34 minutes 35 secondes de longitude orientale, et de 33 degrés 55 minutes 17 secondes de latitude australe.

Pendant les premiers jours de notre relâche au port de l'Espérance, l'on prit du poisson, mais en petite quantité; sur la fin, la pêche devint plus abondante, sans doute parce que le poisson avait été attiré près des frégates par les immondices que l'on jetait à la mer. On tua quelques phoques ou veaux marins, qui me parurent, ainsi qu'à tout le monde, n'être point désagréables à manger. Les pingouins se trouvent en très grand nombre

sur toutes les îles : je n'en ai pas mangé; mais nos équipages s'en sont nourris pendant notre séjour à ce mouillage, et ils les ont trouvés meilleurs que les phoques. Les requins y sont d'une grosseur monstrueuse. Nous tuâmes sur les îles quelques oiseaux qui ressemblent aux oies d'Europe : mais nous les trouvâmes d'une chair bien plus délicate. L'on vit plusieurs autres espèces d'oiseaux; ils étaient tous très farouches, d'où l'on peut conjecturer que les naturels les chassent pour s'en nourrir. On ne remarqua nul comestible parmi les végétaux. Les kangourous sont les seuls quadrupèdes que l'on ait aperçus.

§ 10.

Départ de la baie de l'Espérance. Reconnaissance d'une partie de la côte de la terre de Nuyts, située à l'est de la baie de l'Espérance. Mouillage au port du Sud, terre de Van-Diémen.

Nous appareillâmes le 17 décembre, à quatre heures et demie du matin, pour sortir du port de l'Espérance. Nous reconnûmes l'archipel de la Recherche, dont nous voulions donner un plan exact et détaillé.

Le 23, à cinq heures et demie du soir, nous étions à un mille dans le sud du groupe des îles du sud-est, qui nous parut devoir être très voisin de l'extrémité orientale de tout l'archipel auquel

nous avons donné le nom *d'archipel de la Recherche.* La pointe sud-ouest de l'île la plus méridionale du groupe du sud-est a été placée par 34 degrés 26 minutes 35 secondes de latitude australe, et par 121 degrés 20 minutes de longitude orientale.

Nous passâmes d'autres îles formant le groupe que nous avons appelé *groupe de l'Est.* L'extrémité méridionale de l'île la plus sud est par 33 degrés 53 minutes 45 secondes de latitude australe, et par 121 degrés 52 minutes 30 secondes de longitude orientale. Lorsque nous eûmes doublé ces îles, il ne nous fut plus permis de douter que nous étions parvenus à l'extrémité orientale de l'archipel de la Recherche, qui est composé d'un amas d'îles et de récifs dont plusieurs s'étendent à près de dix lieues au large. Cet archipel rend l'approche de la côte très dangereuse dans un espace de quarante-deux lieues de l'est à l'ouest, ou de 2 degrés 32 minutes en longitude.

A sept heures du soir, nous étions à deux lieues de terre; toutes les parties de la côte que l'on découvrait dans l'est et dans l'ouest présentaient le même aspect. C'était un rocher calcaire taillé à pic, d'une hauteur égale dans toute son étendue, et dont les couches étaient parfaitement horizontales, ainsi que le plateau du sommet. L'espèce de verdure que l'on voyait à la partie supérieure

était d'une teinte noirâtre, qui contrastait d'une manière désagréable avec la blancheur de la craie. Nul oiseau ne se détacha de cette côte aride; nulle apparence de fumée ne se fit remarquer : tout annonçait que cette terre, dont l'aspect est affreux, n'était pas peuplée; il semblait que son aridité en eût éloigné les hommes et les oiseaux. Cette nouvelle partie de la côte de la terre de Nuyts se prolonge presque en ligne droite : elle est battue par des vagues dont aucune île n'arrête la violence; et elle est tout aussi dangereuse que celle qui est à l'ouest de l'archipel de la Recherche.

Le 25, les vents passèrent à l'est et ne nous permirent pas de suivre la direction de la côte. Nous fûmes obligés de louvoyer; mais toutes les bordées furent prolongées jusqu'à un demi-mille de terre. A cette distance on trouva vingt-quatre brasses d'eau, sur des fonds de gros sable et de gravier mêlé de corail. Cette côte s'est offerte sous le même aspect que le jour précédent : elle est tellement taillée à pic que les caps formés par les sinuosités presque imperceptibles qui s'y rencontrent ressemblaient à la partie angulaire d'un mur de fortification, et avaient même beaucoup moins de talus.

La partie de côte que nous parcourûmes le 28 était aussi basse que celle qui avait été vue la veille;

mais elle présentait un aspect moins aride. Nous aperçûmes plusieurs colonnes de fumée s'élever au-dessus des arbres qui semblaient croître dans l'eau. Nous nous tînmes à environ une demi-lieue de cette côte; depuis le point où la terre avait commencé à diminuer de hauteur, jusqu'à celui qui était par notre travers, nous avions vu la côte s'abaisser insensiblement; j'étais disposé à croire que la partie la plus basse devait être terminée par des récifs, ainsi que la carte de Nuyts semblait l'indiquer. En effet, nous trouvant à midi par 126 degrés 5 minutes de longitude orientale, le brassiage diminua tout à coup à l'aspect de ces terres noyées que l'on n'apercevait que quand elles étaient par notre travers, et qui disparaissaient presque aussitôt; on ne se serait certainement pas douté qu'elles fissent partie d'un vaste continent, qui peut être considéré comme une cinquième partie du monde; on aurait plutôt été tenté de croire qu'elles appartenaient à de petites îles semblables à celles dont le Grand-Océan est couvert, et que l'on ne voit qu'au moment d'y faire naufrage. Vers deux heures après midi, l'on aperçut de l'avant une côte taillée à pic, et semblable à celle que nous avions parcourue immédiatement après avoir doublé l'archipel de la Recherche. On ne voyait pas le plus petit monticule dans l'intérieur des terres.

Le 29 nous suivîmes la côte, dont l'aspect n'a-

vait pas changé ; aucun point remarquable ne s'offrit à notre vue. Les vents passèrent à l'est le 30, et nous fûmes forcés de louvoyer. Dans le courant de la journée il se forma une brume épaisse qui embrassa toute la circonférence de l'horizon. Cette brume n'était pas plus élevée que la côte, et y ressemblait tellement que l'on ne pouvait pas la distinguer d'avec la terre. Il n'y a personne qui, montant sur le pont, ne se fût d'abord mépris. Ce phénomène dura toute la journée, et se termina par un orage sans vent et sans pluie, mais pendant lequel la foudre sillonnait l'atmosphère dans toutes les parties de l'horizon.

Nous fîmes route le 31 à la pointe du jour, pour rallier la terre, qui était si embrumée que l'on ne put la voir avant midi. Elle parut d'abord, au travers de la brume, comme une terre assez haute ; mais ensuite nous reconnûmes qu'elle était aussi basse que les parties que nous avions déjà visitées. Il n'est pas étonnant que Nuyts n'ait donné aucun détail sur cette côte stérile, dont l'aspect est si uniforme que l'imagination la plus féconde ne trouverait rien à en dire. Nous ne remarquâmes pas la plus légère apparence de végétation sur la partie qui fut prolongée dans cette journée. Le rivage était bordé de récifs, et l'on entendait très distinctement le bruit des vagues qui venaient s'y briser.

Le 3 janvier 1793, le manque d'eau me fit prendre le parti d'abandonner la reconnaissance de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; et nous partîmes pour la terre de Van-Diémen.

C'est un phénomène vraiment surprenant que le vaste continent de la Nouvelle-Hollande, qui s'étend dans un espace de trente degrés en latitude et de quarante degrés en longitude, n'offre, dans presque toutes ses faces, qu'une terre sablonneuse, aride, et qui, sous des latitudes très différentes, conserve le même aspect et la même stérilité. L'on y découvre, il est vrai, quelques filets d'eau douce placés à de grandes distances les uns des autres; mais ils ne peuvent être aperçus que par un effet du hasard. Les récits des voyageurs m'avaient fait connaître que les côtes orientales et occidentales de la Nouvelle-Hollande étaient presque entièrement dépourvues d'eau; et je me croyais d'autant mieux fondé à espérer d'en trouver à la côte méridionale, que je pensais y rencontrer les embouchures de toutes les grandes rivières. Mes espérances ont été entièrement frustrées. Je pense que le manque d'eau douce et la contrariété des vents ont forcé Nuyts, ainsi que nous, à terminer ses découvertes aux îles Saint-François et aux îles Saint-Pierre.

Il paraît que les vents de sud-est sont ceux qui soufflent le plus constamment, pendant l'été, à la

côte de la terre de Nuyts. Il semble qu'ils ne commencent à reprendre le dessus sur les vents d'ouest qu'à la fin de décembre. La nature du temps que nous éprouvâmes sur cette côte pendant les vingt premiers jours de décembre ne rappelait aucune idée de la belle saison : ce n'était que par la courte durée des vents forcés qu'il était possible de juger que nous étions en été, car d'ailleurs nous eûmes peu de jours sereins et très peu de calmes. Le thermomètre était, le matin, à 10 degrés au-dessus de zéro, et indiquait une température bien différente de celle que l'on éprouve à la fin de juin dans l'hémisphère septentrional. Il paraît que les courans suivent la côte et prennent leur direction d'après celle des vents qui y ont régné.

Les vents de l'est au sud-est nous conduisirent jusqu'au parallèle de 37 degrés de latitude australe : leur durée diminua mes regrets d'avoir été forcé d'abandonner la reconnaissance de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, laquelle ne peut être bien faite qu'avec des vents qui permettent de la prolonger, en se tenant à une petite distance de terre. Je crois qu'on ne doit entreprendre cette reconnaissance que dans les mois de janvier et de février.

Le 17 à midi, nous étions par 42 degrés 26 minutes de latitude australe, et par 141 degrés 4 mi-

nutes de longitude orientale. Je me proposais d'atterir au nord du cap sud-ouest de la terre de Van-Diémen, pour reconnaître la direction que prend la côte dans cette partie, et pour voir surtout si elle offrirait quelque abri où il fût possible de trouver de l'eau. Mais le vent qui battait en côte soufflait avec tant de violence que, loin de nous permettre d'attaquer la terre, il nous aurait obligés de gouverner tout-à-fait au large si elle eût été en vue.

Le 18 nous aperçûmes la terre au travers de la brume; nous la prolongeâmes à quatre ou cinq lieues de distance.

Le 19 nous fîmes route au sud-sud-est, pour longer la côte, à environ deux lieues de distance. Cette côte est beaucoup plus montueuse que la terre de Nuyts; mais elle est tout aussi aride, et offre aussi peu d'abri : il est vraisemblable qu'elle est également dépourvue d'eau. Le terrain en est si inégal, et les montagnes sont tellement entremêlées de terres basses, que, vue de quatre à cinq lieues, elle semble être formée par un amas d'îles : il y a cependant quelques rochers peu éloignés de terre.

Le 20 nous continuâmes à suivre la côte méridionale de la terre de Van-Diémen. Je comptais aller mouiller, le jour suivant, dans le détroit que nous avions découvert en 1792; mais le vent étant

devenu contraire dans la matinée du 21 janvier, je me déterminai à entrer dans le port du Sud.

§ 11.

Séjour au port du Sud. Entrevues avec les habitans de la terre de Van-Diémen. Réflexions générales sur les mœurs et le caractère de ce peuple. Navigation dans le canal situé à la partie méridionale de la terre de Van-Diémen.

Le port du Sud a, dans cette saison, l'avantage inappréciable de fournir une grande abondance de très bonne eau que l'on peut faire avec une extrême facilité. Pour peu que l'on soit enfoncé dans ce port, on le voit fermé de toutes parts; par conséquent on y est à l'abri de tous les vents. Il a encore l'avantage d'être exposé à un courant d'air et à de très fortes rafales qui en rendent la température assez fraîche, même en été, et qui en chassent toutes les exhalaisons putrides. Le thermomètre était tous les matins à 10 ou 12 degrés : dans les beaux jours il montait jusqu'à 22 degrés. Les jours parfaitement clairs y sont cependant très rares. Je pense que l'on doit attribuer au voisinage du cap méridional et des montagnes qui l'avoisinent les temps nébuleux que nous y avons éprouvés : je ne doute pas qu'à une plus grande distance de ces montagnes le temps ne soit plus constamment serein.

La saison de la sécheresse est celle où, d'après

le récit des voyageurs, le poisson semble s'éloigner des côtes voisines de l'établissement que les Anglais ont fait à la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; mais nous en avons trouvé dans ce havre presque autant que l'année précédente.

Pendant que l'on était occupé à réparer les deux frégates et à compléter notre provision d'eau et de bois, j'envoyai visiter le port du Nord dans lequel nous avions relâché en 1792. On trouva l'aiguade où nous avions fait notre eau entièrement à sec. Le jardin n'avait pas réussi; rien ou presque rien n'avait poussé, soit que la saison fût peu favorable, soit que les graines qui avaient été semées fussent altérées. Je donnai ordre à M. La Haye, jardinier botaniste, de se rendre sur les lieux pour tâcher d'en découvrir la cause. M. La Billardière profita de cette occasion pour aller compléter la collection qu'il avait faite en 1792 et recueillir les mêmes plantes dans deux saisons différentes.

Nous fûmes tourmentés dans ce havre, ainsi que le capitaine Cook l'avait été à la baie de l'Aventure, par de très grosses mouches, dont la piqûre faisait tomber promptement en putréfaction les oiseaux, les poissons, et généralement toute espèce de chair : le bourdonnement en est très fort et très importun. En général, les mouches sont beaucoup plus incommodes à la terre de Van-Diémen que dans nos climats.

On vit, outre des kangourous, deux autres espèces d'opossum, mais qui sont de forme différente et beaucoup plus petites.

Il semblait que notre première arrivée à la terre de Van-Diémen en avait fait disparaître les habitans: on en découvrit partout des traces; mais on n'en aperçut pas un seul. Il est certain néanmoins qu'ils étaient venus dans les lieux voisins de notre mouillage : car on remarqua dans le port du Sud une case que l'on n'y avait pas vue en 1792; et l'on ne retrouva plus, dans le port du Nord, une plaque de fer-blanc qui avait été clouée à un arbre sur lequel on avait sculpté une figure humaine.

Dans une excursion au sein des terres nos naturalistes aperçurent des sauvages. Ignorant leurs dispositions, la prudence exigeait qu'ils vinssent promptement prendre leurs fusils et rejoindre leurs compagnons. Les naturels les suivirent : on leur fit signe de quitter leurs armes, et ils posèrent à terre l'espèce de javelot terminé en pointe dont ils se servent avec adresse et avec assez de force pour le ficher dans un arbre : je pense qu'ils en font usage contre les animaux; et c'est, à ce qu'il paraît, leur seule arme offensive. Ces messieurs quittèrent aussi leurs fusils : les naturels s'avancèrent avec confiance ; et dès ce moment, la plus parfaite cordialité s'établit. Quelques-unes des femmes ne craignirent pas de s'approcher : elles étaient,

ainsi que les hommes, entièrement nues. On voulut faire connaître à ces naturels l'usage de nos armes à feu; l'explosion d'un premier coup de fusil mit les femmes en fuite : les hommes en parurent effrayés, mais ils ne s'éloignèrent pas. Cependant quand ils virent recharger les armes, ils firent signe de ne pas continuer.

Lorsque MM. les naturalistes reprirent le chemin du rivage, les naturels voulurent les accompagner et se mirent en marche avec eux. L'équipage du canot vint à leur rencontre, et les mêmes signes d'amitié eurent lieu entre les naturels et ces nouveaux venus. Une telle confiance semble ne devoir laisser aucune incertitude sur les dispositions pacifiques de ce peuple; mais on pourrait croire que l'expérience qu'ils ont pu faire antérieurement de la supériorité de nos armes aurait également produit cette apparence d'amitié, si un trait plus décisif ne prouvait, de la manière la plus convaincante, qu'ils ne sont pas malfaisans, lors même qu'ils n'ont rien à redouter de ces armes qui leur inspirent une si grande terreur. Lorsque MM. La Billardière, La Haye et leurs deux compagnons de course passèrent près de la case où ils s'étaient reposés pendant la nuit, les naturels leur firent connaître qu'ils les avaient vus couchés et endormis : M. La Haye croyait en effet avoir entendu rompre assez près de lui des branches d'arbres. Ces quatre

personnes surprises sans défense au milieu de la nuit auraient certainement été les victimes de la férocité de ces sauvages, si ces derniers avaient été aussi méchans qu'ils le parurent à M. Marion en 1772 : les entrevues que nous eûmes par la suite avec eux annoncent au contraire qu'ils sont bons et sans méfiance.

Cette première entrevue excita dans les deux frégates un extrême désir de visiter des hommes si différens de l'idée qu'on se forme de tous les sauvages, d'après les relations des différens voyageurs. Un canot de *l'Espérance* alla, le lendemain 9 février 1793, au port du Nord : on trouva les naturels rapprochés du bord de la mer, et l'on fut à portée de les voir plus long-temps, et d'être témoins d'un de leurs repas. Ils étaient séparés par familles, et il y avait autant de feux que de familles. Le mari était placé auprès de sa femme; l'un et l'autre étaient entourés de leurs enfans. Plusieurs personnes s'assirent à côté d'eux, et la présence de ces étrangers ne les dérangea en aucune manière. Leur repas consistait en oreilles de mer et en coquillages qu'ils font cuire sur le brasier. Ils firent goûter sans peine de leurs mets à ceux qui témoignèrent le désir d'en manger, mais ils ne voulurent toucher à aucun des nôtres : leur répugnance n'a été surmontée que pour accepter quelques pates de homard qui furent présentées à l'un d'eux par

M. Ventenat; cette nourriture sans apprêt leur était trop connue pour leur être suspecte. Ils témoignèrent le même éloignement pour les boissons qui leur furent offertes. Peut-être le souvenir de quelque fâcheux événement occasioné par des mets qui leur étaient inconnus, et qui leur avaient été présentés par des étrangers, leur a-t-il inspiré cette aversion, ou l'espèce de méfiance dont ils ne nous ont d'ailleurs donné des marques que dans cette seule circonstance. Je serais porté à croire, d'après la confiance qu'ils nous ont témoignée dans toutes les autres occasions, qu'ils ne veulent manger que des mets dont une habitude contractée dès l'enfance, qui a pour eux la force de l'instinct, leur a fait connaître l'usage.

Mais un spectacle plus intéressant encore que celui de leurs repas, c'était de voir les témoignages de tendresse que ces hommes simples et bons prodiguaient à leurs enfans. Cette première affection de la nature est parmi eux dans toute sa pureté et toute sa force. Ils les caressaient et jouaient avec eux de la manière la plus intéressante. Les petites querelles de ces enfans étaient apaisées sans violence et par une légère correction, suivie de caresses qui faisaient promptement cesser les pleurs. Oh! que les peuples civilisés et qui s'enorgueillissent de l'étendue de leurs connaissances auraient à s'instruire à cette école de la nature!

La séparation des divers ménages aux heures des repas donna lieu à une observation qui a été regardée comme certaine par les personnes qui l'ont faite, et qui a été combattue par beaucoup d'autres. Dans deux de ces ménages, un seul homme était au même feu, entre deux femmes, dont chacune avait ses enfans auprès d'elle. L'on soupçonna que ces deux femmes appartenaient à ce même homme : on le lui demanda par les signes les plus expressifs; et l'on crut comprendre qu'il faisait connaître que l'une et l'autre étaient à lui, ainsi que leurs enfans. Les mêmes signes furent employés pour lui demander s'il en usait avec la même liberté à l'égard des autres femmes et de celles-ci : il rejeta cette idée avec horreur, en montrant les hommes à qui elles étaient unies. Ces mêmes familles, vues le lendemain par d'autres personnes, s'offrirent sous un point de vue différent de celui sous lequel on les avait vues la veille; et il fut impossible d'obtenir des éclaircissemens sur ce fait que je désirais constater. Au reste, dans une peuplade aussi peu nombreuse, qui ne connaît d'autres lois que celles de la nature, la pluralité de femmes ne peut exister que passagèrement, et dans certaines circonstances; elle doit avoir lieu quand le nombre des filles excède celui des garçons, parce que, dans cet état de nature, nul individu de l'un ou de l'autre sexe ne peut rester oisif : mais lorsque

le nombre des uns et des autres est le même, un seul homme ne peut avoir plusieurs femmes, parce qu'il n'en jouirait qu'au préjudice de quelque autre membre de la société.

On a cru remarquer que c'était aux deux hommes les plus robustes que cet excédant de femmes était tombé en partage : est-ce à raison de leur force? est-ce un choix libre des femmes mêmes, ou une convention de la peuplade? c'est ce dont on ne pouvait être instruit que par un plus long séjour parmi eux. Peut-être serait-on disposé à croire que la première femme doit être affligée de s'en voir associer une seconde, et que ce doit être un sujet de jalousie et de discorde dans le ménage : mais comme les fonctions pénibles sont à leur égard plus multipliées, et reviennent plus souvent que les témoignages d'amitié de leurs maris, il me paraît que l'une et l'autre femme ne peuvent que gagner à cette association.

La seconde entrevue se passa, ainsi que la première, avec tous les témoignages de la plus sincère cordialité : quoique le nombre des curieux fût plus considérable, les naturels ne témoignèrent aucune inquiétude. Il est vrai, et c'est une justice que je dois rendre aux équipages des deux frégates, que l'on évita avec soin ce qui pouvait leur causer quelque ombrage : tous les matelots, à l'envi, se dépouillèrent de ce qu'ils avaient pour le leur donner.

Le 10 février nous eûmes une troisième entrevue qui confirma l'opinion que l'on s'était formée de ces hommes simples et bons, en qui l'on n'avait aperçu aucun des vices que l'on reproche à tous les habitans du Grand-Océan. Il existait entre eux et nous une telle familiarité qu'ils assistaient à nos repas avec le même plaisir que nous marquions à être témoins des leurs; mais cette troisième fois nous fûmes mieux servis par les circonstances, et nous vîmes la manière dont se fait la pêche qui fournit à leur subsistance. Le hasard fit aussi découvrir qu'ils mangent du goëmon; car, voyant une des longues feuilles de cette plante marine entre les mains d'un des officiers, ils la prirent, la firent griller et la mangèrent. A l'heure destinée pour leur repas, les femmes allument le feu où doivent être cuits les alimens; elles allument ensuite plusieurs autres feux moins considérables dans les environs du premier. Après avoir attaché autour de leur cou un sac destiné à recevoir leur pêche, elles plongent, armées d'un petit bâton aminci par le bout, avec lequel elles prennent des homards, des oreilles de mer et d'autres coquillages qu'elles déposent dans le sac dont elles se sont munies. Sorties de l'eau, elles se mettent entre plusieurs des petits feux préparés d'avance pour se sécher en tout sens, et vont ensuite se placer autour du feu principal, où elles font cuire le pro-

duit de leur pêche, qu'elles distribuent à leurs maris et à leurs enfans : elles renouvellent cet exercice jusqu'à ce que l'appétit de toute la famille soit satisfait. Les femmes vont aussi chercher à boire pour tout le ménage : ce dernier usage paraît commun à cette peuplade, ainsi qu'à tous les habitans des îles du Grand-Océan. Quand on fit signe aux hommes qu'ils auraient dû leur épargner cette peine, on crut comprendre qu'ils répondaient que cet exercice les ferait mourir : mais le signe dont ils se servirent pouvait également exprimer que leur rôle était de se reposer; et c'est ce qui me paraît le plus vraisemblable.

Ils annoncèrent, dans cette entrevue, qu'ils viendraient au port où nous étions mouillés après deux révolutions du soleil; et ils tinrent parole : nous les aperçûmes en effet le 12, assez près de nous Ils allumèrent des feux pour se faire reconnaître, et nous allâmes avec empressement les joindre : nous ne trouvâmes en tout que cinq hommes et plusieurs enfans; mais les femmes n'étaient pas sans doute bien éloignées. Après les avoir comblés de présens, on les engagea à venir à bord, et, pour exciter leur curiosité, on fit voir au plus intelligent d'entre eux les bâtimens dans une lunette d'approche. Plusieurs vinrent jusqu'au canot; mais lorsqu'ils y furent rendus, ils refusèrent de s'embarquer. Un seul, et c'est celui qui avait regardé

dans la lunette, se décida à venir sans témoigner de méfiance ni de crainte. On le mena à bord de *la Recherche;* je n'y étais pas alors : mais je ne tardai pas à m'y rendre, sans me douter cependant de la rencontre que je devais y faire.

Ce fut avec autant de plaisir que de surprise que je vis cet homme qui avait osé se livrer, seul et sans défense, à la merci de gens dont les dispositions lui étaient inconnues. Sa confiance me parut faite pour donner l'idée la plus favorable de cette peuplade, mais surtout de cet homme, remarquable d'ailleurs par une belle stature et par son intelligence. Tout ce qu'il vit à bord était nouveau pour lui, et ne pouvait manquer de lui causer un grand étonnement; aussi le manifestait-il à chaque nouvel objet qui se présentait à sa vue : il parcourut toutes les parties du vaisseau. On lui fit voir des cochons, des chèvres, des poules et des oies : il parut reconnaître les oies, sans doute parce que ces oiseaux ressemblent beaucoup aux cygnes, qui sont communs à la Nouvelle-Hollande. Je lui donnai un coq; et j'y aurais ajouté volontiers des poules, s'il ne nous avait fait signe qu'il allait manger le coq qui était entre ses mains. Je crains qu'une chèvre et un jeune bouc que j'ai laissés dans les bois n'éprouvent le même sort. Lorsqu'il eut visité toutes les parties de la frégate, on le reconduisit à terre, où il fut reçu avec empressement par ses compatriotes

qui, m'a-t-on dit, avaient témoigné quelque inquiétude de la durée de son absence. Mais je suis disposé à croire que l'on prit pour de l'inquiétude ce qui n'était que l'effet de l'impatience qu'ils avaient de se remettre en route, parce que le soleil baissait et qu'ils étaient pressés d'aller rejoindre leurs femmes; car en nous quittant ils annoncèrent qu'ils reviendraient le lendemain. Mais le vent nous ayant permis d'appareiller à la pointe du jour, nous ne pûmes les attendre : il fallut en profiter pour aller à la rencontre du canot que j'avais expédié depuis quatre jours dans le détroit pour en compléter la reconnaissance.

Le mardi-gras fut le jour où l'entrevue dont nous venons de parler eut lieu. Les équipages des deux frégates étaient à terre presque en entier. Ce fut à qui donnerait le plus de vêtemens à nos nouveaux amis; on les couvrit d'étoffes de toute espèce; on leur pendit au cou des médailles, des sonnettes, des miroirs, des colliers, etc. C'étaient de véritables figures de carnaval : au reste, ces divers objets ne faisaient pas sur eux une grande impression; ils désiraient, à la vérité, tout ce qu'ils voyaient, mais ils l'abandonnaient sans peine. Tout paraissait les distraire, et rien ne pouvait les occuper : ils sont à cet égard comme les enfans. Les jours précédens, quand on offrit des colliers et d'autres ornemens aux femmes, elles en parèrent

leurs enfans et ne voulurent rien garder pour elles. La facilité avec laquelle les naturels nous laissaient caresser ces enfans prouve l'extrême confiance qu'ils avaient en nous; jamais ils n'ont été inquiets de les voir entre nos bras.

Comme ils ne présumaient pas qu'une aussi grande quantité d'hommes pût être sans femmes, ils crurent sans doute qu'un même vêtement confondait les sexes; aussi tous ceux à qui leur jeunesse ou une figure plus agréable pouvait faire trouver un peu de rapport avec le sexe féminin eurent-ils à subir une visite très exacte.

Quoique bien pris dans leur taille, et d'une belle corpulence, ils ont les bras et les jambes très grêles; la forme des nôtres les surprenait beaucoup, et ils tâtaient avec surprise les mollets de ceux qui étaient à portée d'eux.

La position des femmes lorsqu'elles sont assises est assez remarquable: un de leurs talons est placé de manière à couvrir les parties naturelles; mais leur entière nudité dans toute autre situation ne permet pas de supposer que ce soit par pudeur qu'elles cachent ce qu'elles ne craignent pas de laisser voir quand elles ne sont pas assises. Les jeunes filles ont fait quelques difficultés avant de s'approcher de nous: cependant on a toujours réussi à les faire venir; et comme il n'y a point eu d'indiscrétion commise, les hommes n'ont témoigné aucune espèce de ja-

lousie. La seule chose qu'ils aient paru vouloir dérober à notre vue avec beaucoup de soin, ce sont leurs armes, lesquelles ont toujours été cachées dans le bois et gardées par des femmes qui jetaient de grands cris quand on en approchait. Il est difficile de pénétrer leur motif; car j'ai de la peine à me persuader que ce fût uniquement pour mettre en sûreté ces armes peu redoutables et faciles à remplacer qu'ils tâchaient de nous éloigner du lieu où nous présumions qu'elles avaient été déposées. Ce lieu serait-il consacré à la Divinité? mais aucune de leurs actions n'a pu nous faire soupçonner qu'ils eussent des idées religieuses. On a vainement essayé d'obtenir des éclaircissemens sur cet objet; ils n'entendaient pas ce qu'on voulait leur demander: aucun signe n'a pu le leur faire comprendre. Je suis disposé à en conclure que l'idée de la Divinité leur est étrangère. Cependant il faudrait les avoir fréquentés plus long-temps pour se permettre d'affirmer quelque chose à cet égard.

Parmi les animaux qu'on leur fit voir, il y avait un singe qui d'abord les étonna beaucoup, et qui finit par les amuser. On leur montra aussi un chevreau: je ne sais s'il fut jugé d'une espèce plus relevée que le singe; mais ils lui proposèrent de s'asseoir, en répétant le mot *médi* (asseyez-vous): c'est un terme de leur langue qui nous est trop

familier même pour qu'on ait pu s'y méprendre.

Quoique tout ce qui frappait leur vue excitât leurs désirs, nous ne remarquâmes pas qu'ils fussent enclins au larcin; ils n'insistaient jamais quand on leur refusait ce qu'ils avaient demandé. Les petits enfans à qui on avait donné des couteaux s'amusaient à couper les boutons de nos habits; mais c'était plutôt un essai de leur adresse qu'un vol, puisqu'ils ne les cachaient pas après les avoir détachés. Une petite espièglerie d'un jeune homme prouve d'une manière moins douteuse qu'ils n'ont pas en général ce vice, si reproché aux insulaires du Grand-Océan, et qui a souvent obligé les Européens à les traiter avec rigueur. Le jeune homme dont je viens de parler aperçut un sac rempli de coquillages qui avait été caché par un matelot, ou peut-être qui avait été simplement placé sur un arbre: il l'emporta, le laissa chercher longtemps et finit par le remettre où il l'avait pris, en se moquant de celui qui croyait l'avoir perdu. Jamais nous n'avons remarqué en eux la moindre apparence d'humeur ou de colère.

Leur manière d'être ne s'est pas démentie un seul instant; ils ont toujours été obligeans à notre égard, ont paru vivre entre eux avec beaucoup d'accord: nous n'avons remarqué ni dans leur conduite, ni dans leurs mœurs, rien qui pût affaiblir l'opinion avantageuse qu'ils nous avaient d'abord

donnée de leur caractère. Oh! que l'on dut rougir de les avoir soupçonnés l'année dernière de se nourrir de chair humaine! Ce sont des hommes intéressans sous tous les rapports, et avec lesquels j'aurais souhaité que nous eussions passé tout le temps que nous avons été forcés de rester à ce mouillage.

La peuplade que nous avons vue semble offrir la plus parfaite image du premier état de société, où les hommes ne sont pas encore agités par les passions, ni corrompus par les vices qu'entraîne quelquefois la civilisation. Composée de quelques familles réunies, sans autre propriété que celle de leurs femmes et de leurs enfans, elle ne doit avoir dans son sein aucune cause de dissension : n'ayant d'autres chefs que ceux qui sont désignés par la nature elle-même, c'est-à-dire les pères de famille et les vieillards, il doit exister entre les hommes qui la composent une affection mutuelle, dont les liens se resserrent encore par les mariages qu'ils sont obligés de contracter dans le petit nombre de familles qui vivent rassemblées. Ces hommes, assurés d'ailleurs de trouver facilement leur subsistance, doivent jouir de la paix et du contentement. Aussi leur physionomie ouverte et riante offre-t-elle l'image d'une félicité qui n'est jamais troublée par des réflexions importunes, ni par des désirs impuissans. Moins avancés sans doute dans la ci-

vilisation que les peuples de la Nouvelle-Zélande, ils n'en ont pas non plus l'humeur féroce. Les haines qui divisent les habitans de cette île paraissent être inconnues à ceux de cette partie de la Nouvelle-Hollande.

De tous les objets que nous avions offerts à nos bons amis de la terre de Van-Diémen, nous ne leur en avions donné aucun sans leur en avoir fait connaître l'usage. Celui d'entre eux que j'ai annoncé comme le plus intelligent se servit très promptement, et avec adresse, d'une hache dont on lui fit présent : il en donna plusieurs coups à un arbre dans le même sens, et si juste qu'il frappait toujours au même point. On lui fit voir qu'il fallait que ce fût tantôt dans un sens et tantôt dans un autre : il le comprit très bien et il abattit l'arbre sur-le-champ. L'usage de la scie lui devint aussi très promptement familier. Il apprit à se servir d'hameçons. On alluma devant lui, avec un verre de lunette, un morceau de l'amadou dont les habitans se servent et qui est d'écorce d'arbre. Il essaya d'en allumer un autre morceau. De toutes les leçons qu'il a reçues, c'est certainement celle qu'il retiendra le mieux, parce qu'en voulant diriger le point lumineux sur cet amadou, il le détourna sur sa cuisse et il ressentit une douleur qui ne lui permettra jamais d'oublier l'effet de ce verre.

Il paraît que nous étions au port du Sud au moment où les habitans commençaient à se rapprocher de ce lieu pour venir y chercher une subsistance qu'il leur est plus facile de s'y procurer en été que dans la saison rigoureuse. Quand nous arrivâmes dans ce port, leurs feux nous firent juger qu'ils devaient être au nord du grand lac, qui est peu éloigné du nord : ces feux se rapprochèrent chaque jour, et il me parut que les naturels devaient continuer leur course vers le cap méridional; car, quelque intimité qui ait régné entre nous, je ne pense pas qu'ils soient venus au port du Sud uniquement pour nous voir. La peuplade que nous avons vue était composée de quarante-huit individus, dont dix hommes jeunes ou vieux, quatorze femmes de divers âges, et vingt-quatre enfans depuis un an jusqu'à douze, parmi lesquels le nombre des garçons égalait celui des filles.

La latitude du port du Sud est de 43 degrés 34 minutes 30 secondes australe ; la longitude est de 144 degrés 36 minutes 54 secondes occidentale.

Le 13 février nous mîmes à la voile. Je chargeai M. de Saint-Aignan de diriger la route des frégates dans la passe qu'il avait sondée. Lorsque nous eûmes dépassé les brisans dont elle est bordée, nous fîmes route pour nous rendre dans le détroit, en longeant la côte. Nous passâmes à l'ou-

vert de la baie des Moules, et nous ne commençâmes à nous éloigner de terre que lorsque nous fûmes parvenus à la pointe méridionale de l'entrée de la baie de l'Espérance. Nous avions eu froid dans la matinée; mais dès que nous eûmes doublé l'île du Satellite, la température changea, et la chaleur devint assez forte.

Dans le courant de l'après-midi, on vit sortir de la baie de l'Isthme le canot que j'avais expédié sous les ordres de M. de Welle; il nous joignit avant le coucher du soleil. Après avoir remonté jusqu'à quatre lieues en dedans de la rivière Huon, M. de Welle avait conduit M. Beautemps-Beaupré dans la baie de l'Isthme, d'où l'on découvre parfaitement le cap Cannelé, l'île aux Pingouins, et les terres que Cook avait prises pour les îles Maria. La facilité de mesurer une base sur la langue de terre qui sépare la baie de l'Isthme de celle de l'Aventure m'avait engagé à donner ordre à M. de Welle d'y aborder, afin de donner à M. Beautemps-Beaupré les moyens de fixer avec exactitude la position de ces points principaux. La rivière Huon, dans laquelle les circonstances n'avaient pas permis de s'enfoncer l'année dernière, se présente d'abord comme une espèce de bras de mer d'environ un mille et demi de largeur, qui commence par prendre sa direction au nord-ouest, et forme un coude à sept milles en dedans de son entrée, et se pro-

longe ensuite au nord, quelques degrés est, dans l'espace de cinq milles. A l'extrémité de ce bras de mer, on rencontra l'embouchure d'une rivière qui est fermée par une barre, où il n'y a qu'une brasse d'eau : près de cette embouchure, l'eau était presque douce. Le port des Cygnes est sur la rive orientale de la rivière Huon, et est situé à environ un mille et demi en dedans de l'entrée : c'est encore une retraite excellente, où l'on peut mouiller à l'abri de tous les vents. On découvrit au bord occidental de la même rivière un grand ruisseau, dans lequel les plus grosses chaloupes peuvent entrer. Son embouchure est marquée sur la carte par 43 degrés 14 minutes 10 secondes de latitude.

On ne vit aucune trace d'habitans sur le rivage de la rivière Huon; on n'aperçut même pas de feux qui pussent faire présumer qu'ils n'étaient pas éloignés. Lorsqu'on fut rendu à l'endroit où elle forme un coude, on vit la mer couverte de cygnes; on les tirait, du canot, à bout portant, sans que jamais ils aient essayé de se réfugier à terre : c'est en faisant route qu'on en a tué un assez grand nombre pour nourrir l'équipage du canot pendant toute sa course.

La baie de l'Isthme offrit à l'équipage du canot une grande quantité de poissons et de coquillages, tels que des raies, de petits mulets, des morues, des moules, des huîtres, etc.; mais l'ample provi-

sion qu'il avait de cygnes lui fit dédaigner ce dernier genre de nourriture.

Le lendemain, 14 février, nous restâmes au mouillage ; et les équipages se reposèrent. Je fis prier M. Huon d'expédier une des embarcations de *l'Espérance* pour reconnaître le port du nord-ouest, situé sur la côte de babord, près de la sortie du canal : je fis de nouveau partir un canot de *la Recherche*, sous les ordres de M. Willaumez, pour aller visiter les baies profondes que nous avions aperçues en 1792 au fond de la baie des Tempêtes, et vérifier si les terres appelées par Cook *îles Maria* étaient séparées de la terre de Van-Diémen par un détroit; ce qui me paraissait encore problématique, d'après les cartes de M. Marion, du capitaine Cook et de Tasman.

On vit le 16 des naturels sur la côte orientale du canal, et assez près de la baie de l'Aventure. On alla les joindre dans l'après-midi : ils étaient au nombre de dix-huit, dont quatre enfans de douze à quinze ans, tous mâles. Ils furent trouvés, en général, d'une plus belle stature que ceux que nous venions de quitter, quoiqu'ils parussent être de la même race. Ils parlaient le même langage, et ils comprirent un grand nombre de mots de notre vocabulaire : nous en profitâmes pour l'augmenter de plusieurs mots dont ils nous apprirent la signification.

MM. Willaumez et Beautemps-Beaupré revinrent le 20 février à bord de *la Recherche*. Ils me rendirent compte du peu de succès qu'avaient eu leurs recherches pour trouver un passage entre les terres appelées par Cook *îles Maria* et celles qui sont au nord; mais ils m'annoncèrent la découverte d'un grand nombre de baies nouvelles et considérables qui s'étendaient dans le nord jusqu'au parallèle de 42 degrés 42 minutes de latitude, et dans l'est jusqu'au méridien du cap Pilar. Il semble que tous les abris de la Nouvelle-Hollande soient réunis dans les environs du cap Sud, à l'est duquel on trouve une suite non interrompue de havres, de ports, de baies, qui forment un vaste abri de dix-huit lieues en latitude et de quatorze en longitude : je ne crois pas qu'il y ait, dans toute l'étendue du globe, un aussi grand nombre d'excellens mouillages réunis dans un aussi petit espace.

En sortant du canal, M. Willaumez fit route au nord, et prolongea la côte. Il parvint à l'entrée d'un grand enfoncement, qu'il prit d'abord pour un bras de mer : il le remonta en suivant toujours la côte de babord, où il trouva une petite anse, au fond de laquelle se jette un ruisseau qui peut fournir une grande abondance de très bonne eau. Avant d'arriver à cette anse, on trouva, au milieu du canal, quatorze et quinze brasses d'eau : ensuite, à mesure qu'on s'avançait, le brassiage dimi-

nua; et la sonde ne rapportait plus que sept, six et quatre brasses. Le canot s'arrêta à environ quatre lieues en dedans de l'entrée, près d'un coude, au-delà duquel il fut facile de reconnaître que ce qui avait été d'abord pris pour un bras de mer était effectivement l'embouchure d'une rivière assez considérable. M. Willaumez sortit de cette rivière, que nous avons appelée *rivière du Nord*, en rangeant d'assez près la rive orientale, et vint visiter la double baie à l'entrée de laquelle il y a sept brasses et demie d'eau; mais plus en dedans il ne trouva que quatre brasses.

Le canot côtoya ensuite la partie méridionale de la presqu'île du nord, et passa entre l'île Willaumez et la terre. Lorsqu'il eut doublé la pointe des lacs, il se dirigea vers une baie profonde, qui, d'après sa position, pouvait avoir communication avec la baie de Fréderik-Hendrikx, découverte par Tasman, et dans laquelle M. Marion avait mouillé en 1772. Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de ce canot; il ne lui restait plus que pour un jour de vivres, lorsqu'il arriva à l'île Saint-Aignan. Cependant M. Willaumez profita de la bonne volonté que l'équipage témoigna dans cette circonstance; il diminua la ration de chaque homme, afin de pouvoir tenir la mer un jour de plus, et aller au fond de la baie dont nous venons de parler. Il parvint à la pointe Renard avant la chute du jour; mais alors

le temps devint très mauvais ; il fut obligé de chercher un abri derrière cette pointe, et de passer la nuit à terre. Le lendemain, lorsque le jour parut, on vit des terres dans l'est qui firent d'abord soupçonner qu'il n'y avait pas de passage dans cette partie : on ne pouvait cependant rien assurer à cet égard, parce qu'elles étaient tellement hachées qu'un canal aurait pu former des sinuosités au pied des montagnes qu'on voyait dans l'éloignement, et échapper à la vue. Le mauvais temps empêcha M. Willaumez de s'avancer davantage ; il fit route pour venir rejoindre les frégates, et aborda *l'Espérance*, comme je l'ai dit plus haut, le soir du cinquième jour écoulé après son départ.

Il est à remarquer que le seul endroit où il eût été possible de trouver un passage est sur le même parallèle que la pointe Renard, dont la latitude se trouve être de 42 degrés 53 minutes 40 secondes, c'est-à-dire à peu près la même que celle du mouillage de M. Marion. On peut présumer, d'après cela, que, s'il existe un canal, il doit communiquer avec la baie dans laquelle ce navigateur a relâché : dès lors le bassin qu'il a pris pour un lac d'eau salée pourrait bien n'être que la partie orientale du grand enfoncement que MM. Willaumez et Beautemps-Beaupré ont vu à l'est de la pointe Renard. D'après des données aussi incertaines, nous ne pouvons pas affirmer que la partie que

nous avons appelée *île d'Abel Tasman* tienne aux terres qui sont dans le nord : mais nous croyons avoir acquis la certitude qu'elle ne peut en être séparée que par le canal indiqué dans le plan de M. Marion, ou bien par un autre canal qui serait à l'est et sur le même parallèle que celui-ci ; à moins qu'on ne veuille adopter l'opinion peu vraisemblable qu'il pourrait y avoir un autre canal entre la pointe Renard et le mouillage de M. Marion, lequel devrait remonter beaucoup au nord, et irait aboutir à la mer, au-delà de l'île sur laquelle est située la baie aux Huîtres, où le capitaine Cox a mouillé ; car les côtes de tous les autres golfes ont été visitées.

J'étais très disposé à douter qu'il y eût une séparation, d'après la configuration des terres que nous apercevions à l'est lorsque nous sortîmes, en 1792, du détroit que nous venions de découvrir. Il est à regretter que nous n'ayons pas pu aller assez loin cette année pour éclaircir ce doute; mais il est au moins certain que M. Marion avait raison de croire qu'il était mouillé dans la baie de Fréderick-Hendrikx de Tasman, et que la baie aux Huîtres de Cox est effectivement à la côte de l'île que Tasman a nommée *île Maria*. Le capitaine Cook, qui est venu mouiller en janvier 1777 dans la baie de l'Aventure, découverte quatre ans auparavant par le capitaine Furneaux, a conservé les noms que celui-ci

avait donnés aux caps et aux terres qui sont dans les environs de cette baie. Il appelle *cap Fréderik-Henry* la pointe septentrionale de la baie de l'Aventure, et nomme *îles Maria* les terres qu'il avait vues à l'est-nord-est de cette baie. Au reste, ces deux navigateurs ne purent s'apercevoir de l'erreur qu'ils avaient commise, parce qu'ils ne visitèrent pas la côte orientale de la partie que nous avons appelée *île d'Abel Tasman*. Cook fit route pour la Nouvelle-Zélande après avoir doublé le cap Pilar; et Furneaux, après avoir dépassé ce cap, fut contraint par des vents forcés de prendre le large, et de se tenir à plus de quatre lieues des terres qui sont au nord du même cap. Il n'est pas étonnant qu'à cette distance la véritable île Maria lui ait paru tenir à la côte vis-à-vis de laquelle elle est placée, et qu'il se soit décidé à donner le nom d'îles Maria aux terres de l'île d'Abel Tasman, dont les montagnes sont assez découpées pour faire croire qu'elles sont séparées de la terre de Van-Diémen par plusieurs canaux.

§ 12.

Sortie du canal situé à la partie méridionale de la terre de Van-Diémen. Relâche à la baie de l'Aventure. Reconnaissance des îles des Trois-Rois, de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande et des îles Kermadec. Arrivée à Tongatabou.

Nous sortîmes du canal dans la matinée du 21 février. Nous comptions aller mouiller à la baie aux Huîtres, située à la côte de l'île Maria, pour remplacer l'eau qui avait été consommée depuis notre départ du port du Sud. Mais le vent nous étant contraire, je fis route pour la baie de l'Aventure, où j'étais assuré de ne pas manquer d'eau, parce que c'était dans cette même saison que les capitaines Furneaux et Cook y en avaient trouvé. Nous mouillâmes le 22 février.

Ce mouillage est beaucoup mieux fermé qu'on ne le jugerait à la première inspection. Il est vrai que le cap Trobriant, appelé par Cook *Frédérik-Henry*, est beaucoup plus rapproché de l'île aux Pingouins qu'il ne l'est sur la carte du voyageur anglais. La baie de l'Aventure est parfaitement abritée; la tenue en est très bonne, et les navires n'y sont pas exposés directement à la mer du large; cependant les vents d'est et de sud-est battent sur la côte occidentale, et y élèvent une très grosse mer qui, refluant à la côte méridionale, forme une barre sur toutes les parties du rivage, et rend souvent assez

difficile la communication avec la terre. Ce mouillage réunit d'ailleurs tous les avantages que l'on peut désirer pour une courte relâche : on est assuré d'y trouver de l'eau dans toutes les saisons; le bois s'y fait avec une grande facilité; la pêche y est extraordinairement abondante, ainsi que dans le détroit, mais surtout celle de nuit et au flamfleau. L'équipage de *l'Espérance*, qui avait trouvé ce moyen de pêcher avant celui de *la Recherche*, s'est approvisionné pour trois mois en poissons secs ou salés.

Du haut de l'île aux Pingouins, on découvrit une partie du détroit par-dessus les terres basses qui séparent la baie de l'isthme de celle de l'Aventure : il se présente de là comme une prolongation de la baie qui est nommée *baie de Fréderik-Henry* sur la carte du capitaine Furneaux.

On n'aperçut aucune trace récente du séjour des naturels dans cette baie ; il est assez vraisemblable qu'ils l'ont abandonnée depuis qu'elle a été visitée plusieurs fois par des navires étrangers.

Dix-huit hauteurs d'étoiles, prises près du méridien, sur la pointe de l'observatoire, ont donné pour la latitude de cette pointe 43 degrés 21 minutes 29 secondes australe. La longitude de cette même pointe est de 145 degrés 3 minutes 40 secondes.

Le temps a été en général assez sombre pendant notre dernier séjour à la terre de Van-Dié-

men ; les beaux jours ont été beaucoup plus rares dans cette saison que l'année dernière au commencement de l'hiver. S'il était permis de prononcer, d'après une seule expérience, sur l'espèce de temps qui a lieu à la terre de Van-Diémen pendant l'été, nous serions autorisés à ne pas en donner une idée favorable. Peut-être faut-il attribuer le froid qu'on y éprouve dans la matinée aux vents de la partie du Sud qui règnent presque continuellement pendant que le soleil est dans l'hémisphère austral. En effet, ces vents passent sur des glaces qui ne fondent jamais, et les vapeurs dont ils se chargent doivent rendre le temps nébuleux et très froid lorsque le soleil n'est que depuis peu de temps sur l'horizon.

La côte de la baie de l'Aventure, sur laquelle on est descendu en plusieurs endroits, offre un aspect plus riant que la côte du continent. Le pays est moins fourré, et il est moins pénible d'y marcher que partout ailleurs. La terre y semble meilleure et plus susceptible de culture ; elle est peuplée d'un grand nombre d'oiseaux, et l'on y a vu aussi plusieurs kangourous. Mais, de tous les aspects, le plus pittoresque et tout à la fois le plus sauvage, c'est celui de l'extrémité méridionale de l'île d'Abel Tasman, ou le cap Pilar, que nous avions vu en 1792.

Il y a lieu de croire que le couple de cochons

laissé à la baie de l'Aventure par le capitaine Cook n'a pas prospéré, puisqu'on n'en a aperçu aucune trace, soit qu'ils y aient péri naturellement, soit qu'ils aient été détruits par les habitans, qui ne sont pas encore assez avancés dans la civilisation pour connaître le prix d'un pareil don. Ces hommes, accoutumés à ne chercher leur subsistance qu'au moment où ils éprouvent le besoin de la faim, ne peuvent imaginer de se la procurer par des moyens dont leur manière de vivre semble devoir éloigner d'eux l'idée. Il est à regretter que les Européens ne puissent pas leur faire sentir l'utilité des présens qu'ils font à leur contrée, car ces naturels donnent, à d'autres égards, des marques de prévoyance qui peuvent faire présumer qu'ils ne négligeraient pas de profiter des avantages qu'on voudrait leur procurer, s'il était possible de les leur faire connaître. En effet, il paraît très vraisemblable que le feu qu'ils mettent aux arbres et aux arbustes de petite dimension qui ne peuvent leur servir d'abri, a pour objet, en les faisant mourir, de les laisser ainsi se dessécher jusqu'à l'époque de leur retour. Ces hordes errantes, qui ne font nulle part de long séjour, ont besoin de trouver promptement dans les lieux où ils s'arrêtent tout ce qui leur est nécessaire; et les feux destinés à cuire leurs alimens, ainsi que ceux qu'ils allument pour sécher leurs femmes au sortir de l'eau, exigent l'emploi

d'un bois facile à allumer. Aussi la terre est-elle couverte et embarrassée d'arbres abattus qui rendent les courses dans ce pays très pénibles, et qui offrent partout l'image de la destruction. Néanmoins les arbres renversés, tombant promptement en pouriture, fertilisent cette terre sablonneuse qui, sans engrais, serait moins propre à la végétation.

Le 27 février nous remîmes à la voile. La route fut dirigée sur le cap Pilar, que nous doublâmes; ensuite nous prolongeâmes la côte orientale de l'île d'Abel-Tasman jusqu'à la baie où je supposais que M. Marion avait mouillé. Il ne fut pas possible de la méconnaître, soit par la direction que prend la côte aux approches de cette baie, soit par le rocher qui est au nord du cap Fréderik-Hendrikx. Nous reconnûmes aussi et nous relevâmes au nord-est l'île Maria, où le capitaine Cox avait mouillé. Dès qu'il ne me resta plus d'incertitude sur la position de la baie de Marion, je signalai la route à l'est pour doubler l'île Maria et nous éloigner de terre.

Notre trajet de la baie de l'Aventure à la Nouvelle-Zélande n'offre rien de remarquable; c'est la première traversée pendant laquelle nous n'ayons pas éprouvé de contrariété. Le 11 mars, nous aperçûmes les îles des Trois-Rois dans l'est-nord-est, à environ trois lieues de distance. Lorsque nous en

eûmes connaissance, elles parurent confondues en une seule île. Ce n'est que lorsque nous relevâmes le groupe au nord que nous pûmes distinguer trois petites îles, qui occupent un espace de six milles à peu près sur le même parallèle. Le canal qui sépare l'île la plus occidentale, qui est la plus petite, d'avec celle du milieu, est fermé par des rochers placés à de très petites distances les uns des autres. Le canal qui est entre l'île du milieu et la plus orientale des trois îles nous parut libre. Cette dernière île, quoique très petite, est cependant plus étendue que les deux autres; elle est aussi beaucoup plus élevée dans son milieu; mais le rivage est bordé de rochers escarpés et très arides : nous y vîmes cependant de la fumée, qui nous fit présumer qu'elle était habitée.

Après avoir doublé les îles des Trois-Rois, nous eûmes connaissance d'une partie de l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zélande, que nous jugeâmes devoir être le cap Maria Van-Diémen de Tasman. Je fis alors diriger la route à l'est-sud-est, pour prendre connaissance du cap Nord et déterminer sa position en longitude. La plus orientale des îles des Trois-Rois est par 34 degrés 13 minutes 10 secondes de latitude australe, et par 169 degrés 49 minutes 45 secondes de longitude orientale, d'après la montre n° 14. Le cap Nord de la Nouvelle-Zélande est plus est que cette île de 51

minutes 30 secondes; ainsi sa longitude doit être de 170 degrés 41 minutes 15 secondes orientale. La longitude du même cap, prise dans le volume des observations du premier voyage de Cook, publié par M. Wales, est de 170 degrés 58 minutes 35 secondes, et diffère de la nôtre de 17 minutes 20 secondes. Mais comme ce célèbre navigateur n'avait pas de montres marines pendant son premier voyage, cette différence ne doit pas paraître considérable.

Pendant que nous prolongions cette partie de la Nouvelle-Zélande, nous vîmes des pirogues qui venaient vers nous. Je fis diminuer de voiles pour les attendre, et elles nous joignirent assez promptement. Les hommes qui les montaient ne firent aucune difficulté de s'approcher : mais comme ils abordèrent de l'arrière de la frégate, et que l'on s'était porté en foule sur la dunette, soit pour les voir, soit pour entrer en marché avec eux, ils restèrent dans leurs embarcations. Je crois qu'ils seraient montés à bord si le grand nombre de curieux ne les avait effrayés : au reste une entrevue avec eux ne pouvait rien avoir d'intéressant; les naturels de ces îles ont été visités si souvent, leurs usages et leurs mœurs sont si bien connus et décrits, qu'il aurait été difficile de rien ajouter à ce qui en a été dit. Ils sont moins noirs que les habitans de la terre de Van-Diémen ; leurs

membres sont plus musculeux et leur taille plus élevée : mais leur physionomie annonce beaucoup moins de bonté; elle a même quelque chose de sombre et de farouche. Il paraît cependant qu'ils ne sont pas portés à la défiance, puisque, ne connaissant pas nos dispositions à leur égard, ils n'ont pas craint de venir à la rencontre de nos bâtimens qui se trouvaient à quelque distance de la côte.

On entra en marché avec eux : ils avaient du poisson, des nattes; des armes, telles que des javelots, des lances, dont une avait seize pieds de longueur, un casse-tête d'une pierre dure et parfaitement polie; des hameçons de toutes les grandeurs, faits de coquilles et d'os d'animaux, des lignes de pêche, faites avec le lin de la Nouvelle-Zélande, et beaucoup mieux tressées que nos cordonnets les plus fins. Ils étaient enveloppés depuis la ceinture jusqu'aux pieds par une espèce de couverture très grossière : les extrémités des feuilles qui servent à la fabriquer sortent en dehors du tissu, et s'appliquent sur l'étoffe même qu'elles rendent très épaisse et très pesante. On leur donna des haches, des clous et quelques morceaux d'étoffe. Ils ont paru faire plus de cas du fer travaillé que des autres objets.

Leur parure consistait en plumes dont ils ornent leurs cheveux, et en colliers faits de différens os

d'animaux. Ils cédèrent quelques-uns de leurs colliers, et l'on reconnut avec horreur que des os humains en faisaient partie. Pour faire connaître à l'un d'eux l'usage des couteaux, quelqu'un fit semblant de se couper le doigt, et le porta à la bouche en feignant de le manger : ce signe parut faire un grand plaisir à ce sauvage féroce, et il manifesta sa joie en se frottant les mains et en riant de tout son cœur. Tous les échanges, au reste, se firent avec beaucoup de bonne foi. Ils restèrent près de nous jusqu'à la nuit.

Dès que nous eûmes quitté le cap Nord, je fis gouverner de manière à nous rendre à l'île de Tongatabou, sans nous exposer à tomber sous le vent de cette île, et en évitant de suivre une route déjà tracée. Nous fûmes favorisés par les vents : le 15 mars, étant par 31 degrés 41 minutes de latitude australe, et par 178 degrés 32 minutes de longitude orientale, nous découvrîmes un rocher fort élevé et très acore, près duquel nous passâmes à sept heures du soir. Il était d'une si petite étendue, et nous en étions si près lorsque nous le doublâmes, que, dans l'espace de cinq minutes, il fut relevé successivement au nord-est, au nord et à l'ouest. L'élévation de ce rocher isolé le rend peu dangereux ; il faudrait que la nuit fût très obscure pour en dérober la vue avant qu'on eût pu l'éviter. Nous l'appelâmes *rocher de l'Espérance* ; il est par

31 degrés 27 minutes 30 secondes de latitude australe, et par 178 degrés 45 minutes de longitude orientale.

Le lendemain 16 mars, à la pointe du jour, on vit à l'ouest un second rocher un peu plus considérable que celui qui avait été aperçu la veille. Nous croyons que c'est le même qui se trouve dans les cartes anglaises sous le nom *d'île Curtis*. On aperçut presque aussitôt plus loin un îlot qui dans les mêmes cartes est appelé *île Macaulay*. Je fis diriger la route au nord-nord-ouest, pour nous rapprocher de ce dernier îlot, dont nous passâmes assez près pour reconnaître qu'il est bordé de rochers escarpés, recouverts, d'espace en espace, par une verdure languissante. On voyait au milieu du même îlot plusieurs bouquets d'arbres. L'île Curtis est située par 30 degrés 36 minutes 15 secondes de latitude australe, et par 178 degrés 56 minutes 30 secondes de longitude orientale; la latitude de l'île Macaulay est de 30 degrés 16 minutes, et sa longitude de 179 degrés 8 minutes 30 secondes.

Le soir de ce même jour, à l'instant du coucher du soleil, on crut voir dans le nord une seconde île d'une assez grande étendue: elle fut aperçue d'abord par M. Raoul; plusieurs personnes montèrent au haut des mâts pour vérifier l'existence de cette île, et crurent en effet l'apercevoir. Nous

passâmes la nuit à la cape, et nous revîmes la même île le 17, à la pointe du jour: elle fut appelée *île Raoul*, du nom de celui qui l'avait découverte. C'est à plus de quinze lieues de distance qu'elle avait été aperçue la veille; car, malgré la dérive qui par des vents de sud avait dû nous en approcher, nous en étions encore, au jour, à onze ou douze lieues.

L'île Raoul est formée par une montagne élevée et très escarpée, qui est couverte de bois: en l'approchant, nous remarquâmes près de la pointe orientale des rochers et des îlots qui paraissaient s'étendre à plus d'un mille et demi au large. Je fis gouverner sur la pointe la plus ouest, près de laquelle nous rencontrâmes un haut-fond, qui ne s'étend pas à plus de trois encâblures du rivage. Ensuite nous revînmes jusqu'au nord-est, pour prolonger autant qu'il était possible la côte septentrionale. Cette île est de forme triangulaire, et n'a pas plus de quatre lieues de tour. Nous la côtoyâmes d'assez près pour reconnaître qu'elle n'offre aucun abri ni aucun mouillage: ses bords escarpés sont battus par une lame très forte, qui en rend l'approche dangereuse pour des canots. La pointe nord-ouest de l'île Raoul est par 29 degrés 16 minutes 45 secondes de latitude australe, et par 179 degrés 35 minutes 40 secondes de longitude orientale.

Le 22, à deux heures après midi, on vit l'île Eoa : nous nous en approchâmes, et, à l'entrée de la nuit nous vînmes en travers pour courir de petites bordées. Le 23 mars, au point du jour, je fis diriger la route pour longer la côte orientale de cette île : nous rangeâmes ensuite de très près la pointe orientale de Tongatabou. Il est extrêmement important de suivre le récif dont cette dernière île est bordée, afin de ne pas dépasser l'entrée du havre qui est formée par l'interruption de ce même récif, et qui est si étroite que l'on a de la peine à la reconnaître quand on vient du large.

§ 13.

Séjour dans le havre de Tongatabou. Principaux événemens arrivés pendant cette relâche.

Nous mouillâmes dans le havre de Tongatabou à midi trois quarts. Ce fut un spectacle vraiment curieux que de voir la multitude de pirogues qui parurent tout à coup sur la mer en dedans des récifs au moment où nous donnâmes dans l'entrée. Le nombre s'en était accru à mesure que nous avancions; elles sortaient par tous les interstices, et bientôt nous en fûmes environnés : quelques-unes étaient en avant des frégates et paraissaient nous marquer la route qu'il fallait suivre; d'autres semblaient placées sur les pointes des brisans pour

nous servir de balises. Nous ne pûmes croire à des attentions aussi désintéressées avant de connaître les habitans de l'île; mais, après les avoir vus de plus près, nous eûmes lieu de juger que, s'ils sont obligeans, c'est toujours avec l'assurance de recevoir la récompense de leurs services.

Dès que nous fûmes dans le havre, nous le vîmes entièrement couvert de pirogues, grandes et petites, et nous en fûmes assaillis de toutes parts; de prétendus chefs montèrent à bord et furent suivis par une multitude d'hommes qui semblaient leur appartenir : quelque fatigante que fût cette cohue, il fallut bien la supporter en attendant que nous eussions pu nous établir à terre. On acheta, dans ce premier moment, quelques cochons et quelques fruits.

M. Dauribeau descendit sur l'île de Panghaimodou, et alla dans la soirée reconnaître le lieu le plus propre pour faire les échanges et pour dresser les tentes astronomiques, ainsi que celles où l'on devait faire les salaisons. Cette petite île, dont nous étions fort près, nous parut plus favorable à ces établissemens que la pointe de l'Observatoire du capitaine Cook, où l'on ne peut pas d'ailleurs aborder dans tous les temps. Un tel inconvénient me parut très grave dans ces pays, où les dispositions des habitations doivent toujours être regardées comme très suspectes, et où conséquemment la communi-

cation avec les vaisseaux ne doit jamais être interceptée un seul instant. M. Dauribeau traça l'enceinte qui devait renfermer les quatre tentes; et les dispositions furent faites pour les monter le lendemain à la pointe du jour.

Comme il ne devait y avoir qu'un seul marché pour les deux frégates, je chargeai un officier de diriger les échanges, et je lui donnai pour maintenir l'ordre un bas officier des troupes de la marine de chaque bâtiment. M. de la Grandière, lieutenant à bord de *l'Espérance*, me parut le plus propre à conduire cette opération délicate, qui demandait autant de prudence que de fermeté. Le 24, dès que les tentes furent établies, je fis défendre de faire aucun marché à bord des frégates; et il ne fut permis d'acheter à terre que des comestibles, jusqu'à ce qu'on eût pu se procurer une quantité suffiante de ces objets de première nécessité.

On avait aperçu, dans le centre de l'île Panghaimodou, un lieu où étaient creusés plusieurs trous qui fournissaient de l'eau médiocrement bonne. Moyennant quelques bagatelles, on obtint du propriétaire la liberté d'en faire dans ce même lieu. On creusa tout l'espace où étaient contenues ces petites sources; ce qui forma un réservoir assez grand pour remplir nos barils. Nous fîmes marché avec quelques-uns des insulaires pour le transport

de l'eau, et ils s'y prêtèrent volontiers : mais, peu accoutumés à porter sur leurs épaules des poids aussi considérables que des barils de galère pleins, ils furent blessés surtout par les cercles de fer qui resserrent ces barils, et il fallut renoncer à ce moyen. *L'Espérance* avait une charrette dont on n'avait pas encore fait usage : le sol de cette île, assez égal, permettait de s'en servir; elle fut aussitôt montée : ce spectacle, très nouveau pour les habitans de Tongatabou, les amusa beaucoup, et facilita le marché que l'on fit avec eux pour la traîner; un grain de verre, donné à chaque homme par voyage, nous dispensa d'y employer nos gens.

Le marché fut ouvert le 25 mars : il était abondamment pourvu en cochons, figues, bananes, ignames et cocos. On se procura une assez grande quantité de cochons pour la consommation journalière des frégates et pour les salaisons auxquelles on travailla dès ce même jour. Les échanges se firent avec une très grande tranquillité dans la matinée; mais, malgré ce calme apparent, on avait remarqué que les gens armés, soit qu'ils le fussent dans la vue de trafiquer de leurs armes ou dans des desseins hostiles, étaient plus turbulens que les marchands d'autres objets : ils étaient placés parmi ceux-ci, et nous avions de la peine à les contenir hors des limites qu'on avait tracées sur

le terrain. Le tumulte augmenta le soir, et nous sembla d'un mauvais augure : il nous détermina à prendre des précautions dont il sera parlé plus bas, et que l'événement a prouvées être très nécessaires. Il nous fut impossible de connaître si ces hommes turbulens étaient de la classe des guerriers ou de celle des chefs, ou bien si le nombre n'en était composé que d'une masse de gens sans aveu et sans propriété.

Dans cette même soirée on crut devoir leur inspirer de la crainte, en leur faisant connaître l'usage de nos armes à feu : deux oiseaux furent attachés à un arbre assez éloigné, et un des meilleurs tireurs se présenta, comme assuré de les abattre du premier coup; mais il les manqua deux fois. Une seconde personne renouvela le même essai; son fusil ne partit pas. Des risées s'élevèrent de tous côtés, mais plus encore de celui des gens armés; un d'eux tendit son arc, et abattit un de ces oiseaux. Cet acte d'adresse eut des applaudissemens sans nombre, et contrasta d'une manière fâcheuse avec le peu de succès de nos premières tentatives. Une troisième personne se présenta et tua le second oiseau : mais la première impression était faite; et l'on remarqua que la confiance de ces gens en leur propre force était augmentée, et que la crainte de nos armes à feu était extrêmement affaiblie. L'air insultant que l'on aperçut en eux

me fit juger que nos moyens de défense étaient trop faibles, et qu'il fallait qu'une des deux frégates se rapprochât sans délai de l'île Panghaimodou, afin de les intimider par la vue de notre artillerie. *L'Espérance* étendit tout de suite une touée de quatre grelins sur laquelle elle se hala, et se mit dans la nuit même à une très petite portée de mitraille du lieu où étaient établies les tentes.

La nuit fut sombre et pluvieuse : à quatre heures du matin des coups de fusil partirent du camp; on y répondit en même temps du bord de *l'Espérance*, laquelle mit un feu au grand mât. Ce signal d'alarme me décida à me rendre en diligence à bord de cette frégate pour en connaître la cause, et de là à terre pour prendre le parti le plus convenable. J'appris qu'une de nos sentinelles avait été assommée d'un coup de massue, dont la violence avait été heureusement amortie par son casque. Elle avait eu la force en tombant de donner l'alarme; mais son fusil avait été enlevé. On me dit qu'à l'instant même on s'était mis sous les armes, et qu'on avait demandé du secours à *l'Espérance*. D'après les dispositions que la multitude dont on était environné la veille avait montrées, on avait craint qu'ils n'eussent formé le projet d'une attaque générale : mais dès qu'ils virent que l'on s'était rassemblé, ils n'osèrent plus se porter à aucun acte d'hostilité. Ces hommes malintentionnés fu-

rent contenus sans doute par la promptitude avec laquelle tout le camp se trouva en armes et en état de les repousser. Je mis pied à terre au moment où le jour commençait à permettre de distinguer les objets : la tranquillité paraissait être rétablie ; mais j'aperçus néanmoins qu'il y avait de la fermentation du côté où étaient les gens armés : on voulut les forcer à s'éloigner, ils s'y refusèrent. Ils agitaient leurs massues et leurs lances avec un air d'insulte qu'il eût été peut-être nécessaire de réprimer ; mais je ne voulais pas encore employer les moyens de rigueur. Aucun chef n'avait paru : dès la veille les principaux d'entre eux s'étaient retirés d'assez bonne heure, instruits vraisemblablement des projets de cette populace qu'ils n'avaient ni les moyens ni la volonté de contenir.

D'après l'événement qui avait eu lieu pendant la nuit, il ne nous restait que deux partis à prendre pour nous mettre en sûreté contre les attaques de ces insulaires : celui de nous retrancher dans une enceinte fortifiée et entourée d'un fossé, d'où l'on aurait pu repousser par la force toute entreprise de leur part, ou bien celui de nous résoudre à ne laisser subsister à terre aucun établissement fixe, et nous borner à faire des échanges pendant le jour, et à revenir à bord avant la nuit. La construction d'un retranchement devait exiger un temps considérable, et pouvait d'ailleurs occasioner de nou-

veaux actes d'hostilité que je voulais éviter. Le dernier parti me parut préférable, et ce fut celui auquel je m'arrêtai. Je fis successivement démonter les tentes qui avaient été dressées la veille. Comme on commençait à exécuter les ordres que j'avais donnés, deux prétendus chefs se présentèrent : ils eurent, dans le premier instant, l'air d'en imposer à la multitude et de l'écarter; et ils me firent les plus vives instances pour conserver notre établissement. J'exigeai pour condition que l'assassin de la sentinelle serait remis entre nos mains dans la matinée même, et que le fusil nous serait rendu. Cependant, comme de leur part tout se passait en promesses et que rien ne s'effectuait, je donnai l'ordre de continuer à enlever tous les effets. Plusieurs voyages des deux chaloupes furent nécessaires pour achever le transport des objets qui avaient été déposés à terre.

A trois heures de l'après-midi la chaloupe qui avait fait le voyage se rendit à bord. La garde avait été sous les armes pendant toute cette opération, afin d'empêcher que les naturels n'y missent obstacle : mais il n'y eut de leur part aucun mouvement. La plus grande partie des habitans parurent affligés de la mésintelligence qui avait fait suspendre les échanges dont ils étaient plus avides que nous, quoique nous en eussions plus besoin qu'eux. Un chef que nous n'avions pas encore vu

parut ce même jour; il apporta une pièce immense d'étoffe pour le soldat qui avait été blessé. Ce présent de peu de prix en valut à ce chef de beaucoup plus considérables; il avait été, me disait-on, attendu dès la veille, et lui-même annonçait le grand chef des îles des Amis pour le jour suivant : mais j'avoue que je ne comptais guère sur la vérité de cette annonce, qui me parut d'abord n'avoir été faite que pour obtenir des présens d'une plus grande valeur. En effet, parmi les personnages de quelque importance qui nous avaient visités le dernier venu fut toujours désigné comme étant revêtu de la plus grande autorité : mais je me trompais cette fois; j'aurai bientôt occasion de rendre compte de la visite que le souverain de ces îles nous fit le lendemain.

Il n'y eut point de marché le 27. Je fis écarter soigneusement toutes les pirogues dont les frégates furent environnées dès la pointe du jour. Cette suspension d'échanges me parut produire un très bon effet; et je pense que c'est un des meilleurs moyens que l'on puisse employer pour forcer les chefs à maintenir l'ordre, parce que, étant peut-être les seuls propriétaires, ils ont le plus grand intérêt à entretenir un commerce dont ils retirent tout l'avantage. Ce même jour, le grand chef de l'île, accompagné de plusieurs personnes de sa suite et de quelques-uns des chefs que nous avions vus les

jours précédens, vint à bord, menant avec lui l'homme qui avait frappé la sentinelle : cet homme était garrotté et avait déjà reçu deux ou trois coups de massue, dont il était grièvement blessé. Un des chefs, nommé *Feinou*, que nous crûmes être celui qui avait eu des liaisons particulières avec le capitaine Cook, proposa de le tuer en notre présence; mais je rejetai avec horreur une pareille proposition, que je jugeai ne devoir pas être feinte, d'après la manière dont il avait été maltraité. Je déclarai que je ne voulais autre chose que de le faire châtier à bord de la frégate par quelques coups de corde : ce qui fut exécuté à l'instant. Feinou parut de nouveau vouloir l'assommer, mais on le retint. Je fis venir ensuite le soldat canonnier, nommé Dupont, qui avait été blessé, afin que lui-même demandât la grâce du coupable et obtînt sa liberté. Mais comme le naturel était toujours menacé par Feinou, je crus devoir le faire mener à bord de *l'Espérance*, pour le dérober à la vue de ce chef; et je fis recommander de ne le mettre à terre sur l'île Panghaimodou qu'à la nuit close. Il paraît que ce malheureux homme n'était pas sans inquiétude : car aussitôt qu'il fut débarqué, il demanda de quel côté Feinou était allé; et ayant appris qu'il était encore dans l'île, il se glissa le long de la grève en se tenant courbé, sans oser pénétrer dans l'intérieur.

La réparation que je venais d'obtenir m'inspira quelque confiance et me fit espérer que la bonne intelligence ne serait plus troublée. Je fis au chef principal des présens qui parurent lui être très agréables; j'en fis aussi aux chefs inférieurs. J'engageai le premier à dîner avec moi; ce fut une exclusion pour tous les autres, ainsi que j'aurai occasion de l'expliquer plus bas en parlant des usages de ce peuple.

Dans le nombre des cadeaux qui furent faits au chef principal qui était d'un âge très avancé, celui d'une serinette lui fit le plus grand plaisir; il parut redescendre à l'âge de la première enfance, par la satisfaction qu'il manifesta, ainsi que par le désir de faire jouer sans cesse ce frêle instrument dont il ne voulut pas se dessaisir un seul instant.

Ce vieux chef, nommé *Toubou*, m'engagea d'une manière très pressante d'aller à Tongatabou : mais comme le fusil du soldat n'avait pas été rendu, je lui fis entendre que je n'irais le voir que quand l'objet volé aurait été restitué : il le promit pour le lendemain, et Feinou le rapporta en effet à l'époque fixée. D'après cette conduite qui me parut loyale, j'annonçai que les échanges qui avaient été suspendus recommenceraient le jour suivant, 28 mars. Feinou retourna ensuite à Panghaimodou, où il s'assit au milieu du peuple, qu'il harangua sans doute; et après avoir pris la *cava* avec

ceux qui l'avaient accompagné, il se rendit à Tongatabou.

Quelques chefs vinrent m'annoncer, le 29, une fête que Toubou devait me donner le lendemain. Je me rendis le 30, de très grand matin, à Tongatabou ; mais comme l'on ne nous avait pas fait connaître exactement le lieu où il était possible de mettre pied à terre, je fus obligé de longer la côte pour chercher un endroit propre au débarquement. Cette côte est bordée d'un récif qui s'étend à près d'une encâblure au large, et nous ne pûmes y débarquer qu'avec le secours d'une pirogue. Tous les officiers qui n'étaient pas de service descendirent avec moi; un d'eux à tour de rôle, et la moitié des équipages des trois embarcations furent destinés à garder les canots. Nous fûmes reçus à terre par Feinou; il nous dit que Toubou n'était pas encore rendu au lieu où se devait donner la fête. Peu d'instans après, le temps s'obscurcit, devint furieux et nous força d'aller chercher un abri sous les hangars destinés à cette fête, où le chef devait nous recevoir, et où la pluie nous obligea de le devancer.

Toubou arriva quelque temps après, et la fête commença; mais elle ne parut pas d'abord devoir être d'une grande magnificence. J'ignore si l'on avait fait beaucoup de préparatifs; mais il est certain que le très petit nombre de spectateurs, le

peu de musiciens et d'acteurs, la lenteur avec laquelle s'élevaient les piles d'ignames, de bananes et de poissons, le peu de considération dont paraissait jouir le chef lui-même, ne promettaient rien de brillant, ni qui dût ressembler à la beauté de la fête décrite par M. Anderson. J'offris à Toubou, ainsi qu'à quelques personnes de sa suite, les choses qui me parurent devoir leur être les plus utiles. A un grand nombre de belles pièces d'étoffe, de toiles peintes, de bijouteries, de différens ouvrages en fer, j'ajoutai un bouc et une chèvre pleine, ainsi qu'une couple de lapins mâle et femelle, élevés par le maître de l'équipage de *l'Espérance*, qui eut l'attention de me l'offrir. L'indifférence que Toubou témoigna quand on lui présenta ces animaux me fit regretter de les avoir mis entre les mains d'un homme qui ne paraissait pas en sentir le prix.

Je me trouvai à portée de prendre, dans cette circonstance, des informations sur les bœufs et les chevaux qu'avait laissés le capitaine Cook dans son dernier voyage aux îles des Amis. Quelques naturels nous avaient dit qu'ils avaient prospéré, ou du moins avions-nous cru l'entendre : je demandai avec beaucoup d'instance à les voir ; mais les uns me répondirent qu'ils étaient morts, et les autres, qu'ils étaient à l'île d'Hapaé. Je jugeai, d'après ces réponses, qu'on ne voulait pas nous les montrer;

et je crus que l'empressement que nous témoignions de voir ces animaux leur était suspect, et qu'ils se refusaient à les faire paraître, dans la crainte qu'on ne leur en demandât, comme on leur demandait des cochons, des volailles, etc. Ne pouvant donc obtenir aucun éclaircissement à cet égard, et la fête étant d'ailleurs très peu animée, rien ne pouvait m'engager à prolonger mon séjour à Tongatabou. Je me hâtai de profiter d'un moment d'éclaircie pour me rendre au rivage et revenir à bord. Lorsque nous arrivâmes à nos canots, la mer était extrêmement basse; et le récif, à découvert dans l'espace de près d'une encâblure, empêchait les pirogues de pouvoir accoster : il fallut se résoudre à marcher dans l'eau pour se rendre aux embarcations.

Le penchant irrésistible de ces peuples pour le vol ne peut être contenu par la crainte d'être surpris en présence de leurs chefs. Pendant la fête que Toubou nous donna, il n'y eut pas de poche qui n'eût été fouillée; et ils prirent tout ce qu'on avait eu la maladresse de ne pas soustraire à leur filouterie. Quand je parlerai du caractère de ce peuple, je tâcherai de rendre raison de ce vice si commun parmi les habitans des îles du Grand-Océan. Tandis que ceux qui assistaient à la fête exerçaient leur adresse sur nous, leurs compatriotes trouvaient également à exercer la leur sur nos deux frégates,

malgré la surveillance continuelle et très exacte qui y était observée. Nous avions déjà essayé de faire éloigner les pirogues dont nous étions investis de toutes parts, en les poursuivant avec nos canots; mais, comme on ne voulait pas employer des moyens de force, toutes les tentatives furent inutiles : pendant que nos canots les écartaient d'un côté, elles revenaient de l'autre. On avait aussi dirigé sur elles le tuyau d'une pompe à incendie; ce jet d'eau un peu fort étonna d'abord ceux qui les montaient : mais comme il ne leur faisait pas grand mal, ils s'y accoutumèrent, et finirent par y prendre plaisir. L'espérance d'obtenir quelques bagatelles par le petit nombre d'échanges qui avaient encore lieu, malgre les défenses que j'avais faites, les empêchait de s'éloigner.

Ils furent retenus près de nous, surtout par un genre de marché que j'avais interdit plus particulièrement que les autres, mais vis-à-vis duquel échoue toute autorité; c'est celui des filles prostituées, dont les pirogues étaient remplies, et que les chefs offraient avec une licence qui ne se rencontre pas même parmi les peuples les plus corrompus : l'espoir d'en introduire quelques-unes à bord, malgré les rondes fréquentes que j'y faisais faire pour les expulser, les empêcha constamment de s'éloigner de nous. Il faut convenir que les équipages ne montraient pas un grand zèle pour exé-

cuter des ordres qui contrariaient leurs désirs ; mais je ne devais ni autoriser un pareil désordre, ni employer des moyens de sévérité pour le faire cesser.

La douceur avec laquelle nous avions jusqu'à ce moment, traité ces insulaires, semblait les enhardir à piller avec plus d'effronterie : les vols devenaient si fréquens qu'il fallut enfin prendre le parti de nous faire justice par nous-mêmes, et de punir à bord ceux qui avaient été pris sur le fait. On en fustigea quelques-uns, en présence des pirogues qui nous environnaient ; l'agilité de beaucoup d'autres leur donna les moyens de s'échapper. Lorsque je vis qu'il était impossible d'arrêter le plus grand nombre des voleurs, j'autorisai à tirer sur eux avec des fusils chargés à sel, quand ils n'étaient pas loin du navire; et de tirer à petit plomb, quand ils étaient à une plus grande distance. Afin de faire juger aux chefs que nous avions à bord, et à la multitude d'hommes qui nous entouraient, de la modération avec laquelle on en usait à leur égard, je voulus leur faire connaître la facilité que nous aurions à les exterminer s'ils nous forcaient à prendre des voies de rigueur : je fis tirer, en leur présence, une caronnade de trente-six, chargée à mitraille. Ils virent, avec une surprise mêlée d'admiration et d'effroi, l'eau jaillissant dans une immense étendue ; et je ne doute

pas que ce spectacle n'ait épouvanté ceux qui en furent témoins : mais ni cette épreuve, ni la punition que nous avions infligée à tous ceux que l'on avait pris sur le fait, ne purent réprimer cette passion pour le vol, qui a enfin occasioné le fâcheux événement dont nous aurons bientôt à rendre compte.

J'ai fait remarquer déjà que, dans les visites que nous avions reçues des différens chefs, il avait été observé un ordre qui, soit étiquette, soit politique, nous avait paru réglé sur le degré de considération ou de pouvoir, de manière que le plus élevé en dignité était le dernier qui fût venu à bord; et c'est d'après cela que le vieux Toubou avait été jugé devoir être le chef principal. Le 31 mars, je reçus une nouvelle visite qui dérangea toutes nos combinaisons; ce fut celle d'une femme que l'on m'annonça comme étant la véritable souveraine des îles des Amis. Ma première pensée fut que c'était une nouvelle ruse employée pour extorquer des présens, et j'étais peu disposé à faire un bon accueil à cette reine : elle venait, accompagnée de beaucoup de femmes qui disaient être de sa suite, et que je soupçonnais venir dans d'autres desseins. Cependant, comme deux des principaux chefs qui étaient à bord s'échappèrent en secret, et très promptement, dès qu'ils s'aperçurent que cette femme arrivait, et comme tous ceux qui res-

tèrent lui rendirent les hommages dus à la plus haute dignité, je fus convaincu que ce n'était pas un jeu, et je m'empressai de lui faire des présens convenables. J'appris qu'elle s'appelait Tinée, et qu'elle allait s'établir pour quelques jours sur l'île de Panghaimodou, où elle avait fait construire une hutte de feuillages pour y passer les nuits; l'on me dit aussi qu'elle devait tenir sa cour près du lieu où se faisaient les échanges. C'est probablement à un sentiment de curiosité, et à l'espérance de recevoir quelques présens, que l'on devait attribuer le séjour que cette reine venait faire à Panghaimodou : peut-être aussi, à raison de son éminente dignité, s'était-elle crue obligée de se rapprocher pour nous donner une fête semblable à celle du vieux Toubou.

Nous avions annoncé un feu d'artifice, qui fut tiré sur l'île Panghaimodou le 2 avril. J'avais fait descendre à terre un détachement de canonniers-matelots des deux frégates, dans la meilleure tenue; cette troupe, quoique peu nombreuse, exécuta avec précision plusieurs évolutions, et fit ensuite l'exercice à feu : les insulaires en furent effrayés, malgré la précaution qu'avaient eue messieurs les officiers de se placer entre eux et la troupe. L'on profita de cette circonstance pour leur faire connaître jusqu'où nos armes pouvaient atteindre. Une décharge à balles, faite sur le rivage, leur en apprit

la portée, par le jaillissement de l'eau et les ricochets des balles, dont ils furent extrêmement étonnés. Aux approches de la nuit, on lança quelques fusées; elles réussirent parfaitement bien: leur vétusté ne leur avait rien fait perdre de leur force; car elles s'élevèrent à une très grande hauteur, et elles furent d'un plus grand effet à mesure que la nuit devenait plus obscure. Ce feu d'artifice avait attiré un très grand nombre de spectateurs, non-seulement sur l'île de Panghaimodou, mais encore sur la côte de Tongatabou, d'où l'on entendait de grands cris d'applaudissemens et de joie. Les fusées, contre mon attente, parurent leur faire plus d'impression que les soleils et les chandelles romaines, malgré la diversité de couleurs et la variété de formes des masses de feu que présentent ces dernières pièces d'artifice.

La côte de Tongatabou nous offrit aussi, pendant cette même nuit, un spectacle assez curieux; elle était bordée de feux qui formaient une superbe illumination. On m'a assuré que ces feux avaient été allumés pour attirer le poisson près du rivage; mais je serais porté à croire que les habitans de l'île voulaient nous rendre témoins d'un spectacle analogue à celui que nous leur donnions : en effet, la petite quantité de poissons qui parut à notre marché le jour suivant ne me sembla nullement proportionnée au grand nombre d'hommes qu'il

aurait fallu supposer avoir été occupés à la pêche.

Les naturels commirent, ce même jour, le vol le plus hardi et le plus insolent qu'ils se fussent encore permis ; ils arrachèrent un sabre à un officier qui était assis entre deux de ses camarades, et le voleur eut le temps de se sauver avant qu'on n'eût pu l'atteindre : ce vol avait été précédé de plusieurs autres. L'île Panghaimodou, où il ne réside peut-être aucun chef, devenait le réceptacle de tous les fripons que notre marché y attirait. On nous prévint que cet amas d'hommes, qui n'étaient soumis à aucune police, avaient formé le projet d'attaquer nos gens à force ouverte, ou de les entraîner au milieu d'eux, en se faisant poursuivre. Quelques personnes furent engagées par des femmes à se rendre à bord ; mais ces premiers avis ne parurent pas mériter de fixer l'attention.

Le lendemain 3 avril, jour de la fête donnée par la reine, je me rendis à terre avec plusieurs officiers des deux états-majors ; j'y trouvai un si grand nombre d'insulaires rassemblés que je ne crains pas de le faire monter à cinq ou six mille. J'offris à cette princesse les présens que je lui avais destinés. Une pièce de toile peinte, d'un grand aunage, fut reçue avec d'extrêmes applaudissemens ; car c'est souvent par la longueur des étoffes qu'ils jugent de leur beauté. La reine était au milieu des femmes de sa suite ; les hommes étaient plus loin d'elle, et

formaient un grand cercle : les musiciens s'assirent au milieu de ce cercle au nombre de trente-un, et vis-à-vis de la reine; les danseurs, au nombre de trente-sept, se rangèrent sur trois lignes en avant des musiciens. Leur musique, quoique assez monotone, n'est pas sans agrément. Leur danse, quoique peu variée, ressemble à nos ballets pantomimes : nous n'avons pas pu en concevoir les sujets ; mais il est vraisemblable que c'est la représentation de quelque chose qui les intéresse. Les danseurs avaient tous une petite pagaie qui semblerait annoncer que le sujet du ballet était relatif à quelque événement de mer. Ils chantaient en dansant; mais nous ne connaissions pas assez leur langue pour pouvoir distinguer les paroles, et moins encore en deviner le sens. La mesure, qui était tantôt lente et tantôt vive, donnait de l'action à la danse, et produisait un très bon effet. Il règne dans ces ballets un ensemble aussi parfait que dans ceux de nos meilleurs spectacles; et je ne doute pas qu'ils ne fissent le plus grand plaisir, même au théâtre de l'Opéra. Il y eut, selon l'usage, une pile de bananes, d'ignames, etc., qui m'était destinée; je dus aussi accepter l'étoffe étendue sur le sol, et sur laquelle j'avais marché pour aller prendre place, ainsi que la natte sur laquelle je m'étais assis.

Dès que la fête fut terminée, je pris congé de la reine Tinée, et je me rendis à bord de *l'Espé-*

rance ; il n'était alors que trois heures : tout me paraissait tranquille, et j'étais bien éloigné de prévoir ce qui allait se passer. Peu de temps après que je fus arrivé nous entendîmes des cris tumultueux; on demandait du secours à *l'Espérance :* nous vîmes une partie de nos gens courir sur la grève, et à l'aide de la lunette, on crut en apercevoir de plus éloignés qui poursuivaient les naturels jusque sur le récif qui joint l'île de Panghaimodou à Tongatabou. Mais on ne tarda pas à remarquer que la chance avait tourné, et que les poursuivans étaient poursuivis à leur tour ; de nouveaux cris, venus de terre, nous apprirent que des hommes de nos équipages avaient été massacrés, et que quelques autres étaient engagés au milieu des insulaires. Dès lors il n'y eut plus à délibérer, et il fallut repousser la force par la force. Je fis tirer quelques coups de pierriers et deux coups de canon à mitraille sur le groupe de naturels qui paraissait serrer de fort près quelques-uns de nos gens que nous pouvions distinguer par leurs vêtemens et la différence de couleur. La direction qu'il fallut donner aux pierriers pour tâcher de disperser ce groupe faisait passer les balles par-dessus une grande pirogue amarrée au rivage, et cela fit croire mal à propos qu'on avait tiré sur elle. Un des coups de canon fut si bien ajusté que le boulet tomba près des insulaires et les mit en fuite.

La dispersion de nos gens continuant toujours, je craignis qu'ils ne donnassent dans quelque embuscade, et que, surpris par la nuit, ils ne fussent victimes de leur imprudence. Je descends alors à terre pour rallier tout le monde, et pour prendre les mesures les plus convenables, d'après le compte que l'on me rendrait de la situation des choses. J'appris qu'à la suite de quelques vols faits par les naturels, on s'était mis à poursuivre ceux que l'on soupçonnait de les avoir commis. Dans la mêlée qui en était résultée, il y avait eu des coups de massue donnés et des coups de fusil tirés. Je fis embarquer tous les hommes qui étaient sans armes et ranger en ordre ceux qui en avaient. M. Mérite revint bientôt après avec M. de Trobriand, et accompagné de tous les hommes de l'équipage sur le sort desquels j'avais eu de l'inquiétude.

On retint comme otages plusieurs chefs qui voulurent s'enfuir pendant ce tumulte. Cependant pour ne pas les effrayer, M. de Saint-Aignan s'assit au milieu d'eux. Comme nous ne pouvions être assurés qu'il ne manquait personne qu'après un appel fait à bord des deux bâtimens, je fis embarquer avec moi le jeune Toubou qui était du nombre de ceux que l'on avait arrêtés. Il me répétait souvent qu'il était Français ; que tous les habitans de Tongatabou étaient des voleurs qu'il fallait tuer : mais il paraissait très épouvanté, et il ne venait

qu'avec une répugnance extrême. Il engagea un nommé Titsifa, chef, à ce que je présume, ou principal propriétaire de Panghaimodou, de venir avec lui, et ce dernier s'y décida sans peine. Je les menai à bord; et dès que l'appel, auquel tout le monde répondit, fut achevé, nous redevînmes bons amis; ils soupèrent avec l'état-major, et couchèrent dans la grande chambre. Le lendemain nous les renvoyâmes à Panghaimodou, où les échanges se firent comme s'il n'était rien arrivé.

J'attachais un très grand prix à terminer cette campagne sans effusion de sang; aussi ai-je été vivement affecté de ce fâcheux événement : mais il n'y avait plus à hésiter. Le danger où se trouvaient alors quelques-uns de nos gens ne permettait pas de différer d'employer les moyens de rigueur que j'ai toujours été dans la ferme résolution d'éviter autant que cela dépendait de moi. Les avis qui nous avaient été donnés à diverses reprises, la conduite toujours plus insolente de quelques-uns de ces insulaires, le peu de police qui régnait dans l'île Panghaimodou à cause de la faiblesse du gouvernement actuel, l'absence très remarquable pendant les deux jours précédens de quelques chefs qui paraissaient avoir le plus d'influence, l'assassinat d'une sentinelle dès le premier moment de notre arrivée, sans qu'il y eût alors le moindre prétexte à cet acte d'hostilité, tout annonçait qu'il y avait le 3

avril un complot formé contre nous par des gens sans aveu et sans discipline. Les chefs étaient vraisemblablement informés de ce complot; mais ils n'eurent pas le pouvoir d'en arrêter les suites.

Cet événement inattendu n'a pas paru troubler la bonne intelligence qui avait jusqu'alors régné entre les habitans de Tongatabou et nous. Les chefs, qui n'avaient pas osé se montrer dans ce moment d'orage, revinrent le lendemain. Jusqu'au 9 avril, jour que j'avais fixé pour notre départ, la tranquillité n'a pas cessé d'exister un seul instant. Le vieux Toubou et la reine sont venus nous faire leurs adieux. Dans la matinée du jour de notre départ, le nombre de pirogues qui nous entouraient était prodigieux; mais pour n'être pas gênés dans nos manœuvres, on ne laissa monter à bord que les personnes distinguées par leur rang. Le vieux Toubou arriva au moment où nous commencions à faire route, et il ne fut pas possible de le recevoir.

§ 14.

M. de La Pérouse n'a pas relâché aux îles des Amis. Conjectures sur la forme du gouvernement, et sur l'ordre de la succession au trône. Caractère des habitans. Leurs mœurs et leurs usages. Description de l'île de Tongatabou. Observations sur la culture du sol de cette île.

L'objet le plus important de notre relâche à Tongatabou, métropole des îles des Amis, était de tâcher d'y découvrir des traces de M. de La Pérouse. D'après les renseignemens divers que nous avons pris des insulaires les plus intelligens, il est hors de doute qu'il n'a relâché dans aucune des îles voisines de Tongatabou. On se souvient parfaitement bien, dans cette île, de tous les voyages de Cook, et de tous les intervalles qu'il y a eu entre ces voyages; on se rappelle aussi le voyage de Bligh à Anamoka, qui est postérieur aux voyages de Cook. Les habitans nous ont parlé de l'événement qui est arrivé à Bligh dans l'île de Tofao : ils ont nommé le meurtrier de l'homme qui avait été assassiné en démarrant sa chaloupe; c'était un des chefs d'Anamoka [1], que le capitaine Bligh avait connu dans ses précédens voyages. Les habitans de Tongatabou se servent du nom de grandes pirogues pour désigner les vaisseaux européens qui sont venus les visiter: et ils nous ont

[1] Ou Anamoucka

dit que nulle autre grande pirogue n'avait mouillé à Tongatabou et à Anamoka. On s'est informé s'il n'en avait pas relâché à l'île de Vavao, laquelle fait partie du même archipel, et est soumise au chef suprême des îles des Amis, résidant à Tongatabou. Ils nous ont marqué deux époques : l'une, assez éloignée, semblerait concourir avec celle du voyage de la frégate espagnole *la Princesa :* l'autre, plus rapprochée, paraîtrait s'accorder avec celle où M. de La Pérouse a passé en vue de Vavao; mais comme ils n'ont fait mention que d'un seul navire, et comme nous ne connaissons pas très exactement leur mesure du temps, il est possible que le bâtiment dont ils ont voulu nous parler soit la corvette anglaise *la Pandora,* qui a, je crois, aussi reconnu la même île en revenant de Taïti. Nous avons remarqué quelques différences dans les époques auxquelles ils nous ont dit que des bâtimens européens avaient paru : mais tous se sont accordés à dire que ces bâtimens étaient partis sans avoir éprouvé d'accident; et le récit qu'ils font de l'événement arrivé au capitaine Bligh annonce qu'il n'y a de leur part aucune dissimulation.

On a trouvé à Tongatabou plusieurs effets de fabrique anglaise, dont une grande partie provenait du capitaine Cook : il n'y en avait qu'un très petit nombre de ceux que le capitaine Bligh avait laissés à l'île d'Anamoka; ce qui annonce, cepen-

dant, la circulation de ces divers objets dans toutes les îles qui composent l'archipel des îles des Amis. Nous n'avons aperçu aucun des effets provenant de manufactures françaises dont les frégates de M. de La Pérouse étaient pourvues. Les médailles que nous avons données aux habitans de ces îles étaient pareilles à celles que cet officier avait dû distribuer dans le cours de son voyage ; et elles ont paru absolument nouvelles à leurs yeux. J'en ai fait montrer à un habitant de l'île de Vavao, à qui elles étaient également inconnues. Les relations continuelles qui existent entre toutes les îles me font croire qu'un événement aussi important pour ces peuples que l'arrivée de navires étrangers ne peut être ignoré à Tongatabou, qui est le centre de toutes les communications. On peut dès lors regarder comme certain que M. de La Pérouse n'a relâché ni dans cette dernière île ni à Anamoka. Si *la Boussole* et *l'Astrolabe* sont du nombre des bâtimens qui ont été vus près de Vavao, on doit en conclure que M. de La Pérouse s'est éloigné de cette dernière île sans avoir éprouvé d'accident. On ne peut pas supposer qu'il ait relâché dans quelqu'une des autres îles de cet archipel, et qu'il en soit parti sans avoir laissé de traces de son passage, puisqu'on en retrouve du passage de Cook, plus reculé que celui de M. de La Pérouse d'un grand nombre d'années, et du passage de Bligh,

postérieur d'un an seulement à l'époque où M. de La Pérouse a pu y passer lui-même.

L'application assez suivie que plusieurs personnes ont mise à faire un vocabulaire de la langue des îles des Amis, nous a donné les moyens de prendre des informations sur le gouvernement de ces îles. Il nous a paru conforme à ce qu'en dit le capitaine Cook, dont une longue expérience, et l'avantage inappréciable d'avoir eu un interprète, rendent l'autorité d'un très grand poids dans les objets même étrangers à la navigation. Il paraît, ainsi qu'il le dit, que la souveraineté se perpétue dans la même famille; mais il ne nous a pas semblé que cette famille eût un nom particulier. La succession au trône n'est pas du père au fils, mais du prince régnant à ses frères et ensuite à ses sœurs, et que le pouvoir revient après, par ordre de primogéniture, aux enfans des aînés qui ont régné, la préférence étant toujours accordée aux mâles. Il se présente cependant une nouvelle difficulté. La princesse qui règne après les puînés ses frères, quoique ses cadets, ne peut pas exercer l'autorité; elle ne la confère pas à son mari : elle ne peut la transmettre à ses enfans; à qui donc la loi confie-t-elle l'autorité dont les femmes ne peuvent pas avoir l'exercice? c'est sans doute aux plus proches parens de la princesse régnante, du côté maternel, lesquels doivent en jouir tant que vit la reine;

mais, après sa mort, cette autorité doit passer à l'héritier véritable du trône, pris toujours dans la même famille, ainsi qu'on l'a expliqué plus haut. Aussi nous a-t-on dit que les Toubou devaient conserver le pouvoir pendant la vie de la reine Tinée et celle de sa sœur Nanatchi.

Cette disposition présumée, mais très vraisemblable, présente un grand et très grand inconvénient, celui de distinguer les hommes qui exercent le pouvoir d'avec ceux à qui l'on rend les honneurs; ce qui affaiblit les deux principaux ressorts de tout gouvernement. L'autorité doit être moins respectée lorsqu'on ne lui rend pas les hommages dus à la souveraineté; et les hommes sans pouvoir n'ont jamais une grande considération. De cette division de deux choses qui devraient être inséparables résultent une anarchie générale et des factions entre la famille propriétaire de la souveraineté et celle qui n'en a que l'exercice. Aussi avons-nous trouvé le gouvernement sans force; nulle police ne contenait le peuple : la classe des guerriers, surtout, semblait ne reconnaître aucune autorité. Il paraît que les deux familles rivales tâchent de se les attacher; ce qui leur assure l'impunité. Le respect pour la famille royale se maintient cependant; et quoique dépouillés de pouvoir, les individus de cette famille reçoivent des hommages de la famille même qui jouit de l'autorité. Les marques de

respect sont de ne boire ni manger en présence de la personne revêtue d'une plus haute dignité, de se mettre la tête sous ses pieds, de ne pas s'asseoir à côté d'elle, etc.; car nous avons vu tous les Toubou rendre ces honneurs, non-seulement à la reine Tinée, mais même à ses enfans, quoique ceux-ci ne soient pas destinés à monter sur le trône : à plus forte raison les rendent-ils à Fatafé, qui doit régner après la mort de Tinée et de sa sœur.

Mais si la famille de Fatafé a l'honorifique de la souveraineté, les Toubou en ont les droits utiles; ils se saisissent de tous les présens, et même du produit des échanges. Nous en avons été témoins plusieurs fois, mais particulièrement dans une circonstance remarquable. Fatafé était chez moi, ainsi qu'une personne dont on nous a assuré qu'il avait épousé la fille; un Toubou, frère du chef principal, entra dans le moment où le beau-père de Fatafé venait de recevoir quelques présens : il s'empressa de les cacher quand il aperçut ce Toubou; mais il n'y mit pas assez de dextérité pour n'être pas vu par lui; et Toubou, sans nulle autre formalité, lui prit dans la ceinture ce qu'il avait reçu. L'instant d'après, Fatafé remit de bonne grâce, à Toubou, les présens qui lui avaient été faits; ce dont il se serait certainement dispensé, s'il n'y avait pas été obligé et s'il n'eût pas craint

d'éprouver la même humiliation. Fatafé et son beau-père sortirent ensuite avec Toubou. Fatafé, qui passa le premier, s'arrêta à la porte, tendit le pied en arrière, et Toubou lui rendit les hommages dus aux personnes de la famille royale. C'est la circonstance où la distinction entre les hommes qui exercent le pouvoir et ceux à qui l'on rend les honneurs m'a paru le plus frappante.

Le droit, ou plutôt l'abus de la force, qui consiste à exiger des inférieurs ce qu'on leur a donné, ou même ce qu'ils ont obtenu par échange, est, à mon avis, la vraie cause de la disposition au vol qu'ont tous les habitans des îles du Grand-Océan. Un pareil vice, qui ne peut pas provenir du climat, tient évidemment de la nature du gouvernement, qui, en autorisant les chefs à dépouiller les inférieurs, doit exciter dans ces mêmes inférieurs le désir de se procurer par adresse ce qui leur a été enlevé par force; aussi sont-ils tous d'une dextérité qu'égale à peine celle des filous des plus grandes capitales de l'Europe : ce qui prouve que le vol a lieu habituellement parmi eux. Les étrangers, sans doute, sont plus exposés à ces larcins, parce que les objets qu'ils leur portent sont pour ces insulaires d'un très grand prix. D'ailleurs les chefs, à qui tôt ou tard les objets volés doivent appartenir, les autorisent peut-être, ou du moins les laissent impunis. Sans doute on arrêterait ce brigandage, si

dans le principe on faisait usage des moyens de rigueur auxquels on est inévitablement obligé de recourir après avoir usé de condescendance. Mais l'humanité s'opposera toujours à ce qu'on les emploie avant d'y avoir été forcé : le simple vol n'est pas un motif suffisant pour en venir à ces moyens extrêmes, qui ne peuvent être justifiés que par la nécessité de se défendre.

Cette disposition au vol influe nécessairement sur le caractère des habitans des îles des Amis ; forcés d'employer toutes sortes de ruses pour dérober sans être vus et cacher ce qu'ils ont pris, ils sont dans un état continuel de défiance qui les rend dissimulés et traîtres, surtout à l'égard des étrangers, dont ils tâchent de gagner la bienveillance pour pouvoir plus aisément trouver l'occasion de les voler. Comme ils redoutent les armes des Européens, ils n'hésitent pas à terrasser ceux-ci d'un coup de massue, afin de les dépouiller avec moins de danger. Ils ne sont pas, il est vrai, féroces par caractère ; mais néanmoins il paraît que les sentimens d'humanité leur sont inconnus. La police des chefs se fait à coups de massue. Les inférieurs emploient les mêmes moyens pour parvenir à leur but. Les uns et les autres commettent ainsi des actes de cruauté, qui les accoutument à n'attacher aucun prix à la vie des hommes. Ils sont cependant disposés naturellement à la gaîté, et je les crois

moqueurs : une maladresse, une espièglerie les amuse infiniment. D'une aube à l'autre nous étions environnés de pirogues, et il y avait peu d'instans où l'on n'entendît de grands éclats de rire parmi eux. Il faut que ce caractère de gaîté soit à l'épreuve de tout ce qui peut leur arriver pour n'être pas affaibli par le régime oppressif sous lequel ils gémissent; car, ainsi qu'on l'a déjà dit, les chefs les dépouillent à leur gré, et rien n'a pu nous faire juger que ces peuples dussent jamais espérer obtenir justice contre eux.

Je suis disposé à croire, ainsi que Cook, que ce gouvernement a de très grands rapports avec l'ancien régime féodal, dont les inconvéniens augmentent à proportion de la faiblesse du chef principal. Aussi avons-nous trouvé ce pays dans un état d'anarchie qui nous a forcés à nous faire justice par nous-mêmes, n'en ayant aucune à attendre de la part des chefs. Ceux-ci sont presque tous grands propriétaires et forment une première classe. Il y a deux autres classes, l'une appelée la classe des *moas,* et la troisième celle des *touas.* La distinction entre ces deux dernières classes ne nous est pas bien connue; et je crois en effet qu'elle n'est pas bien marquée : presque toutes les prérogatives étant pour la première classe, ce qui en reste pour la seconde n'est pas assez sensible pour pouvoir être remarqué.

La classe des chefs jouit du droit d'avoir plusieurs femmes, et les deux autres classes sont réduites à n'en avoir qu'une. Ils ont paru très étonnés quand ils ont appris qu'à cet égard il n'y avait parmi nous aucune différence, et que depuis le grand *égui*, ou *égui-lai* (c'est ainsi qu'ils distinguent le premier chef) jusqu'au dernier de ses sujets, tout homme ne pouvait avoir qu'une femme.

La plupart des femmes, dans la classe de celles qui appartiennent aux chefs, ont une physionomie très agréable : leur regard est intéressant; il a de l'expression, sans annoncer de la coquetterie. Elles ont en général la main très belle, et leurs doigts pourraient servir de modèles : il est dommage qu'elles soient obligées de se couper les phalanges du petit doigt et de l'annulaire à la mort de leurs plus proches parens. C'est un usage bien bizarre que celui de se mutiler ainsi en témoignage de douleur. Qu'un violent désespoir porte l'homme qui en est atteint à des mouvemens qui peuvent même abréger ses jours, on le conçoit; mais que de sang-froid on se coupe les doigts, c'est un acte réfléchi dont on ne trouve pas la source dans la nature, et que la raison désavoue.

Nous remarquâmes avec plaisir que les femmes sont mieux traitées aux îles des Amis que dans les plus occidentales du Grand-Océan, où elles sont employées à tous les travaux pénibles; aussi parais-

sent-elles d'une complexion plus forte et jouir d'une meilleure santé que toutes celles que nous avions vues jusqu'à présent. Elles sont ici uniquement destinées aux travaux du ménage et à l'éducation des enfans.

Les femmes, ainsi que les hommes, ceux du moins d'un rang distingué, sont d'une extrême propreté; les uns et les autres aiment passionnément les parfums; et quoique accoutumés à l'odeur désagréable de l'huile de coco, nos eaux de senteur leur étaient extrêmement agréables. Ce n'est, je pense, que pour rendre la peau plus douce qu'ils font usage de cette huile. Peut-être aussi, sous la zone torride, des corps nus et exposés à l'ardeur du soleil ont-ils besoin de cette onction pour arrêter une transpiration trop forte; cependant il n'y a que les gens aisés qui s'en servent.

La hardiesse avec laquelle ils entreprennent sur mer des voyages de cent cinquante lieues est vraiment surprenante. En effet, ils vont très souvent dans leurs pirogues jusqu'aux îles Fidgi, qui sont à trois journées de Tongatabou; et si l'on évalue, ainsi que Cook, chaque journée à cinquante lieues, ces îles doivent être à environ cent cinquante lieues de distance. Dépourvus comme ils le sont de tous moyens de se diriger quand ils perdent la terre de vue, et avec d'aussi frêles embarcations que leurs pirogues, il doit en périr un très grand nombre.

Cela pourrait servir à expliquer la manière dont se sont peuplées les îles du Grand-Océan, mais ne ferait pas concevoir aussi facilement comment elles auraient pu l'être par l'ouest, comme M. Forster a très ingénieusement cherché à le prouver. Depuis qu'on fréquente cette mer, on n'a pas entendu parler de pirogues qui aient été entraînées vers l'est. Dans ce dernier voyage du capitaine Cook, Omaï a trouvé dans l'île Wateeoo trois de ses compatriotes qui y avaient été jetés par la tempête; mais cette île est à plus de cent soixante lieues dans l'ouest-sud-ouest, c'est-à-dire sous le vent de Taïti. On peut concevoir comment les îles qui sont peu distantes de la côte d'Asie, où la mousson de l'ouest règne pendant six mois de l'année, auraient pu être peuplées par l'occident; mais cette mousson, ne s'étendant pas fort au-delà des Philippines, ne peut servir à expliquer comment les îles plus orientales auraient pu être peuplées de la même manière.

Ce peuple ne m'a pas paru belliqueux, et il est difficile qu'il le soit. Les chefs sont trop efféminés; ils mènent une vie trop voluptueuse pour pouvoir s'accoutumer aux fatigues et aux dangers de la guerre. Les autres classes ont trop peu d'intérêt à défendre leur patrie pour que l'on puisse attendre d'elles une grande valeur; aussi est-ce avec beaucoup de désavantage qu'ils combattent les habitans

des îles Fidgi, avec qui ils sont souvent en guerre. Ils reconnaissent eux-mêmes leur infériorité, et ils s'en dédommagent en les traitant de peuple féroce, et en les accusant de dévorer leurs ennemis. Un naturel des îles Fidgi, que nous avons vu à Tongatabou, n'en est pas disconvenu. Il paraît que les habitans de ces dernières îles, quoique très féroces, sont plus industrieux que ceux des îles des Amis. Les armes qui viennent de Fidgi sont meilleures et beaucoup mieux travaillées que celles des îles des Amis, et les pirogues y ont la même supériorité. Il n'y a pas jusqu'à leurs étoffes qui ne méritent la préférence. En un mot, on annonce comme étant d'un plus grand prix tout ce qu'on rapporte de ces îles. Le naturel de Fidgi dont je viens de parler n'était pas plus bel homme que ceux des îles des Amis, car il est impossible de voir une plus belle race d'hommes, surtout celle des chefs, qui vivent dans une très grande aisance. Mais, avec une aussi belle stature, il avait le caractère de la physionomie plus fortement prononcé. Il nous a paru doué de plus d'intelligence, et avoir plus de désir de s'instruire que cette foule d'habitans des îles des Amis, qui n'était conduite à bord que par un esprit d'intérêt. Le naturel des îles Fidgi était amené sans doute par le même motif; mais l'empressement de parcourir nos vaisseaux, d'en examiner toutes les parties, l'emporta sur le premier

sentiment, et ce ne fut qu'après avoir satisfait sa curiosité qu'il s'occupa d'échanges. Après notre départ de Tongatabou j'appris qu'il avait témoigné le désir de venir avec nous : si j'en avais été instruit, je m'y serais prêté volontiers. Cet homme aurait pu nous rendre de grands services; il réunissait tous les avantages que peuvent donner une belle figure et une grande intelligence; il provenait d'un groupe d'îles qui n'avaient pas encore été fréquentées par les Européens, et dont la langue diffère de celle des îles des Amis; il connaissait également ces deux langues, et peut-être aurait-il pu nous servir d'interprète dans toutes les îles du Grand-Océan, si, comme le pense M. Forster, elles ne sont peuplées que par deux races d'hommes, et qu'il n'y ait que deux idiomes bien distincts.

Malgré les fréquentes guerres que les naturels des îles des Amis ont avec les habitans de Fidgi, dès que les hostilités sont finies, il y a entre eux de fréquentes communications. Les habitans des îles des Amis tirent des îles Fidgi des vases de terre cuite, des plumes d'une espèce de perroquet rouge, et du bois de sandal qui est très abondant. On a essayé plusieurs fois de transplanter le bois de sandal à Tongatabou; mais, soit ignorance dans l'art de la culture, soit que le sol de l'île ne convienne pas à cet arbre, toutes les tentatives ont été infructueuses. Fidgi fournit aussi aux îles des

Amis les pierres dont se servent les habitans pour suppléer au défaut de fer dans la fabrication de leurs haches et de tous les autres instrumens tranchans dont ils font usage. J'ignore quels sont les objets donnés en échange aux habitans de Fidgi.

L'île de Tongatabou paraît être d'une fertilité étonnante; des bois immenses de cocotiers et de bananiers, des champs couverts d'ignames, ne laissent apercevoir aucun espace qui ne soit cultivé et en rapport. Les propriétés y sont marquées et garanties par des enclos beaucoup mieux faits encore que ceux d'Amboine. Le paysage y est extrêmement agréable; on peut, à toute heure du jour et partout, se mettre à l'abri des rayons du soleil. Les riches propriétaires de ces îles logent sous de grands hangars, très artistement construits, et qu'ils ferment avec des nattes pendant la nuit. Le peuple n'habite que de simples huttes, dont le plancher, ainsi que celui des hangars, est élevé d'un demi-pied au-dessus du sol, sans doute pour laisser circuler l'air. On ne trouve dans toute l'étendue de l'île Tongatabou que de l'eau de mauvaise qualité; la nature, si libérale envers ses habitans, leur a refusé cet objet essentiel, auquel néanmoins ils peuvent suppléer par l'eau des cocos qu'ils ont en très grande abondance. Ce défaut d'eau sera toujours un grand obstacle à ce que ces îles soient fréquentées par les Européens. Les naturels nous

ont dit qu'il y en avait à Koa, île voisine de Tofao; j'étais trop pressé pour pouvoir aller m'en assurer: mais si l'on trouve en effet de l'eau dans cette île, et qu'elle y soit facile à faire, il ne manquera rien aux ressources que peuvent offrir les îles des Amis.

Quant aux cochons, volailles, etc., etc., il y a peu ou point de pays où l'on puisse, comme à Tongatabou, se procurer dans l'espace de quinze jours près de quatre cents cochons, six cents cocos par jour environ, cinq cents volailles, des ignames autant que l'on pourrait en consommer, ainsi que des bananes et des cannes à sucre. Le fruit à pain y était moins abondant que les autres objets: il paraît qu'il est plus négligé, parce que les habitans et surtout les chefs n'en font pas un grand usage. L'on a embarqué sur chaque frégate plus de mille cocos, et de tous les autres comestibles autant qu'il était possible d'en conserver. Il serait difficile, dans quelque relâche que ce pût être, de se pourvoir d'autant de rafraîchissemens; aussi les équipages trouvaient-ils que c'était le meilleur pays de la terre. Mais ce n'est pas à raison des comestibles seulement que ce mouillage était si fort de leur goût; la malheureuse facilité qu'ils ont eue de se lier avec les femmes qu'ils y ont rencontrées, et dont quelques-uns se sont ressentis, contribuait beaucoup à le leur rendre agréable.

C'est à l'extrême abondance de toute espèce de vivres que sont dues sans doute la prodigieuse population des îles des Amis, et la bonne constitution des habitans, que l'on remarque surtout parmi les chefs qui jouissent de tous les agrémens de la vie. Aussi, d'abord, avais-je été tenté de croire que ces chefs étaient choisis à l'embonpoint et à la taille; mais, quoique d'une belle stature, on remarquait en eux quelque chose d'efféminé, suite naturelle d'une vie oisive et voluptueuse.

Leur plus grand exercice est celui de la danse : dans les fêtes publiques, eux seuls, je crois, ont le droit de figurer; car il est peu croyable qu'ils consentissent à se mêler avec les autres classes. L'on en vit des plus considérables danser, à la fête que nous donna la reine Tinée; ses fils et d'autres chefs qui nous étaient connus étaient acteurs dans la danse : d'où je crois être fondé à conclure qu'ils étaient tous de la même classe. Le peuple me semblerait être d'une race différente; cependant il paraît jouir d'une santé qui annonce de l'aisance. La seule marque de misère que l'on ait aperçue dans ces îles, c'est une espèce de gale ou de maladie cutanée dont presque tous les hommes des classes inférieures sont infectés, et dont il paraît que ceux de la première classe ont les moyens de se préserver. On a vu aussi plusieurs ulcères dans les diverses classes d'habitans; mais ils paraissent

ne pas s'en inquiéter, et ils n'y portent aucun remède.

Si les bœufs et les chevaux laissés par Cook à Tongatabou n'ont pas eu un sort heureux, les cochons qu'il y a déposés ont beaucoup prospéré. L'espèce de cochons naturelle à ces îles était excessivement petite; mais croisée avec ceux d'Europe, elle fournit actuellement des cochons du poids de près de deux cents livres. On a fait à bord, et conséquemment avec beaucoup d'incommodité, des salaisons; cependant elles étaient d'une assez bonne qualité.

Nous avons fait notre eau à Panghaimodou: elle n'était point saumâtre, mais elle était bourbeuse et fade; on la puisait dans un creux éloigné de trois ou quatre cents pas du lieu de l'embarquement : aussi a-t-on été obligé de transporter les pièces sur une charrette, comme on l'a dit plus haut.

Quoique nous n'ayons pu prendre qu'une très petite provision d'eau, nous n'avons pas hésité à en destiner tout ce qui était nécessaire pour arroser les plants d'arbres à pain que nous avions embarqués sur les deux frégates : on avait pu placer environ trois cents pieds de ces arbres sur chaque bâtiment.

§ 15.

Départ du havre de Tongatabou. Reconnaissance des îles Tanna, Annatom et Erronan. Découverte des îles Beaupré. Arrivée dans le havre de Balade.

Nous mîmes à la voile le 9 avril 1793, à six heures et demie du matin; et à huit heures quarante-cinq minutes nous étions en dehors de la passe du nord. Je fis diriger la route à l'ouest-nord-ouest jusqu'au lendemain, pour nous écarter des bancs de l'île de Tongatabou, dont l'étendue nous était inconnue. Le 10, à la pointe du jour, je fis gouverner à l'ouest pour nous rendre à la Nouvelle-Calédonie. J'espérais que sur cette route, qui n'avait pas encore été suivie, nous pourrions découvrir quelque île nouvelle; mais il ne s'offrit à notre vue que la petite île de la Tortue, dont nous eûmes connaissance à cinq heures et demie du soir.

Le 15 avril, à environ midi, nous aperçûmes l'île d'Erronan au nord-ouest; et peu de temps après *l'Espérance* nous signala l'île d'Annatom au sud-ouest. Nous passâmes entre ces deux îles qui sont les plus méridionales de l'archipel *del Espiritu Santo*. Dans la soirée, l'on vit très distinctement le volcan de l'île Tanna. La fumée qui en sortait nous le fit paraître comme au milieu des nuages, tandis que le ciel était serein dans toutes les autres par-

ties de l'horizon. Nous eûmes à l'entrée de la nuit le spectacle de ce volcan. La latitude de l'île d'Erronan est de 19 degrés 32 minutes 15 secondes australe, et la longitude de 167 degrés 39 minutes 51 secondes orientale.

Nous eûmes constamment, pendant cette traversée, des vents très violens de l'est au sud-est. Aux approches de l'archipel *del Espiritu Santo*, les courans nous jetèrent dans le nord à près de 24 minutes par jour; et ils continuèrent à nous porter dans cette direction avec la même force, jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Calédonie. La prudence exigeait que, en suivant une route nouvelle dans cette mer parsemée d'écueils, nous prissions de grandes précautions pendant la nuit. Aussi avais-je fait régler la voilure de manière à pouvoir revenir au plus près du vent en cas de rencontres imprévues : cependant, pour les prévenir autant qu'il était possible, j'avais donné ordre aux officiers de quart de mettre à la cape toutes les fois que le temps viendrait à s'obscurcir.

Le 17 au soir, veille de notre attérage à la Nouvelle-Calédonie, l'on entendit, vers trois heures du matin, un grand nombre d'oiseaux crier près de la frégate indice presque certain à cette heure, du voisinage de quelque terre. Une terre très basse s'offrit à la vue; on vit cette terre entourée de brisans sur lesquels nous eussions donné, sans la

précaution de l'officier de quart. Cet écueil dangereux fut reconnu de très près. Il peut avoir de neuf à onze milles de longueur du nord au sud, et sept à huit milles de largeur de l'est à l'ouest. Nous vîmes deux petites îles boisées, placées à la partie orientale de ce récif, et une troisième plus grande que les deux autres au milieu; nous les avons nommées *îles Beaupré*. La latitude de l'île la plus septentrionale est de 20 degrés 15 minutes 30 secondes, et sa longitude de 163 degrés 50 minutes orientale.

Nous eûmes connaissance de la Nouvelle-Calédonie le 18, à une heure et demie. Vers quatre heures et demie, nous étions à un mille du récif qui est près de la côte orientale de cette grande île; elle nous parut en être bordée, ainsi que la côte occidentale que nous avions reconnue en 1792. Nous aperçûmes sur le flanc d'une montagne dont le sommet se perdait dans les nuages une tache blanche qui, vue de plus près, fut reconnue pour être une superbe cascade; on en remarqua plusieurs autres dans les environs de celle-ci : toutes ces chutes d'eau produisaient un effet très pittoresque, au milieu des arbres d'un vert sombre dont la montagne était recouverte.

Comme l'entrée du havre de Balade, où je me proposais de mouiller, n'était marquée que par l'interruption du récif qui borde la côte, nous

prolongeâmes ce récif de très près, pour ne pas manquer l'ouverture qui conduit au mouillage. La vue de l'île Balabea, et la latitude observée à midi qui était de 20 degrés 5 minutes 49 secondes, ne m'ayant laissé aucun doute que l'ouverture que nous avions dépassée ne fût l'entrée de Balade, je n'hésitai pas à y donner. Nous vîmes enfin l'île de l'Observatoire de Cook, lorsque nous arrivâmes à l'entrée de la passe; mais elle est si basse qu'il n'est point étonnant que dans la matinée elle ait paru confondue avec les brisans qui l'entourent : c'est plutôt un banc de sable qu'une île, quoiqu'il y croisse quelques genêts.

Ce ne fut qu'en approchant l'île de l'Observatoire, appelée par les habitans du pays *Bouguioué*, que l'on commença à trouver un fond de bonne qualité ; car il avait été jusqu'alors de gros gravier, mêlé de corail et quelquefois de roche. Nous laissâmes tomber l'ancre sur du sable fin et vaseux par six brasses et demie d'eau, à cinq cents trente-cinq toises de l'île Bouguioué.

Les insulaires de Balade nous parurent au premier aspect tels qu'ils ont été dépeints dans le voyage du capitaine Cook : néanmoins, malgré la confiance que devait nous inspirer le récit de ce célèbre navigateur, nous ne trouvâmes pas qu'ils fussent une aussi belle race d'hommes que l'avance M. Forster. Ils ont la même stature et ils prennent

les mêmes attitudes que les habitans de la terre de Van-Diémen. On doit juger, d'après cela, qu'ils sont d'une taille bien inférieure à celle des naturels des îles des Amis. Ils ont peu de corpulence : leurs bras et leurs jambes sont très grêles : une excessive maigreur décèle leur misère. Il semble que leurs moyens de subsistance soient très insuffisans, quoique la population de l'île nous ait paru bien moins considérable que ne le pense M. Forster. Loin de pouvoir nous fournir des cocos, des bananes et des ignames, ils nous donnèrent tout ce qu'ils avaient dans leurs pirogues pour un ou deux des cocos qui restaient à bord. La première journée que nous vîmes ces hommes se passa très tranquillement : le jour suivant ils revinrent; mais comme on avait à manœuvrer, on ne les laissa pas monter à bord.

Dans l'après-midi du 22, M. de Cretin et un officier de *l'Espérance* allèrent à terre dans la chaloupe pour préparer le lieu où devait se faire l'eau. Les habitans se rendirent en assez grand nombre près de l'aiguade; et à peine le travail était-il commencé, qu'on en fut environné : un d'eux eut la hardiesse d'entrer dans le cercle qui avait été tracé pour leur servir de limite, et de venir au milieu de nos gens enlever une hache. On le poursuivit sans pouvoir l'atteindre : un soldat voulut tirer sur lui avec un fusil chargé à petit plomb; mais M. de

Cretin s'y opposa. A peu près au même moment, mais dans un autre endroit, MM. Rossel et de Bonvouloir, prenant des angles horaires, furent également entourés de naturels : on eut grand soin de les forcer à s'éloigner pour pouvoir observer sans être importuné par eux; mais tandis que M. de Bonvouloir, assis sur son sabre, était occupé à placer le niveau de l'instrument, deux de ces insulaires traversèrent en courant le cercle qui leur avait été tracé. Le premier enleva le bonnet de police de M. de Bonvouloir : cet officier se leva aussitôt pour arrêter le voleur; et dans le même instant le second emporta son sabre. Ce trait de filouterie est digne de remarque, et paraît prouver que ce n'était pas le premier coup d'essai de ces deux hommes. Dans la même après-midi on prit à M. de Welle, qui se promenait avec M. Willaumez, le sabre qu'il avait à son côté.

Tous ces vols, d'une audace plus caractérisée que les derniers vols qui nous avaient été faits aux îles des Amis, eurent lieu dès le second jour que nous mîmes pied à terre. Nous y descendions assurément avec les dispositions les plus pacifiques, parce que nous étions convaincus que c'étaient des gens tranquilles et avec qui il était inutile de prendre des précautions.

Mais ce qui doit surprendre le plus ceux qui ont lu le récit dans lequel M. Forster fait une

peinture si séduisante des mœurs simples et de l'humanité des habitans de la Nouvelle-Calédonie, c'est que ce peuple, qui lui avait paru si bon, et qui avait témoigné, à ce qu'il dit, une si grande horreur en voyant des matelots manger de la chair, parce que ces insulaires crurent que c'était de la chair humaine, c'est que ce peuple, dis-je, est lui-même anthropophage : il est avide de chair humaine, et il ne s'en cache pas; ainsi il semblerait que ce n'est pas un usage nouvellement établi parmi eux. Les préventions favorables que nous avions sur le caractère de ce même peuple devaient, comme on le pense bien, nous empêcher d'abord de croire fondée une accusation aussi injurieuse à la nature humaine, et aussi contraire à l'opinion que nous nous étions formée de sa douceur. Mais ce jour même on fit une découverte qui ne permit plus de révoquer en doute qu'ils ne se souillent de cette affreuse nourriture. Un os humain, où restaient encore quelques lambeaux de chair grillée, fut donnée par un de ces féroces insulaires à M. Piron qui l'avait vu s'en repaître. L'instant d'après, M. Piron le remit à M. La Billardière qui le reconnut pour avoir appartenu aux os du bassin d'un enfant de quatorze à quinze ans.

Mais afin de s'en assurer d'une manière plus positive, on demanda à l'insulaire d'où provenait cet os, et il montra l'endroit qu'avait désigné M. La

Billardière. Le même os, ayant été porté à bord, fut présenté à deux naturels qui achevèrent de manger ce qui y était encore attaché. On vit aussi entre les mains d'un autre homme un morceau de chair qui à la peau fut reconnu pour être de la chair humaine. Tous leurs gestes enfin tendaient à prouver qu'ils s'en nourrissent. Ils croyaient sans doute se laver de cette infamie en faisant entendre qu'ils ne mangent que leurs ennemis : mais que ce soit pour assouvir leur faim ou leur vengeance, il est de fait qu'ils commettent cet acte de férocité, dont le moindre degré de civilisation devrait les corriger, et qui, étant des plus atroces, peut faire supposer qu'ils sont capables de tous les autres. Ce même peuple, dont on avait fait un si grand éloge et que l'on avait dépeint comme doué d'un caractère doux, rentre donc dans la classe des peuples les plus féroces. Le 23 j'envoyai faire de l'eau et du bois ; une garde de huit hommes, fournie par chaque bâtiment, fut destinée à protéger cette double opération. Pendant que l'on s'occupait de ces travaux, quelqu'un crut avoir entendu crier au secours : un officier s'enfonça dans les bois avec une patrouille pour courir au lieu d'où les cris étaient partis, car on craignait que quelqu'un des nôtres ne fût engagé au milieu de la foule des naturels rassemblés dans le voisinage. Aucun de nos gens ne fut aperçu ; mais on vit les insulaires qui,

armés et rangés en bon ordre, s'avançaient vers le lieu où l'on faisait de l'eau. On transporta sur-le-champ à la chaloupe les pièces à eau qui étaient remplies; ensuite les soldats qui avaient protégé cette opération se rapprochèrent de ceux qui coupaient du bois. Les travaux furent suspendus, et l'on se réunit afin de se mettre en état de défense : on s'occupa néanmoins de rembarquer les outils des travailleurs. Plusieurs naturels étaient restés près de l'aiguade; et l'on n'avait pas cru devoir les forcer à s'éloigner, parce qu'ils n'avaient témoigné aucune mauvaise intention : mais dès qu'ils s'aperçurent que l'on embarquait les haches, ils tentèrent d'assommer à coups de massue le matelot qui les portait. Un soldat qui était auprès de ce matelot le défendit sans cependant faire encore usage de ses armes à feu. Cependant la troupe des naturels, dont le nombre avait été évalué à trois cents hommes, précipita sa marche, et commença l'attaque : les hommes du premier rang avaient la sagaie levée; et ceux du dernier lançaient des pierres, dont quelques-uns de nos gens furent atteints. La prudence ne permettait pas de les laisser s'approcher de trop près, et on leur fit signe de s'arrêter; mais ils n'en tinrent aucun compte. Alors, pour éviter d'en être enveloppé, on tira quelques coups de fusil qui les mirent en fuite. Lorsqu'ils furent à quelque distance, ils firent halte, et sem-

blèrent vouloir revenir sur leurs pas; mais des coups de fusil tirés de nouveau les détournèrent de leur dessein. Nous apprîmes le jour suivant que deux hommes de cette troupe avaient été blessés à la cuisse.

Le bruit des coups de fusil que j'avais entendu du bord me donna des inquiétudes. Je voyais sur la grève un grand nombre d'habitans qui tantôt fuyaient, tantôt revenaient sur leurs pas. Je voulus, pour les intimider, leur faire connaître la portée de nos armes, et je fis tirer deux coups de canon que l'on pointa entre le lieu où ils étaient et l'aiguade : les boulets, dont ils purent entendre le sifflement, et qui en tombant élevèrent une grande quantité de sable, les mirent en fuite. Nous les vîmes alors s'enfoncer dans les bois, et la tranquillité parut bientôt régner dans notre camp. Les embarcations ne tardèrent pas à se rendre à bord, et je fus instruit par M. de Luzançay du détail que je viens de donner. Le même jour, et quelque temps avant cet événement, les insulaires avaient essayé de retenir de force plusieurs embarcations qui étaient allées à terre pour différens objets.

Depuis que nous avions fait connaître aux habitans de la Nouvelle-Calédonie la supériorité que nous donnaient nos armes à feu, ils devinrent moins entreprenans, et ils semblèrent avoir renoncé à tout projet d'attaque. La tranquillité dont

nous commencions à jouir nous faisait espérer que l'on pourrait, sans danger, faire de nouvelles incursions dans leur pays, pourvu que l'on fût en assez grand nombre pour éviter les surprises. Aussi messieurs les naturalistes se proposèrent-ils d'en faire encore quelques-unes : ils désiraient pouvoir y employer deux jours; et j'y consentis très volontiers. J'avais moi-même le désir qu'on se rapprochât de la côte occidentale, que M. de La Pérouse avait reçu ordre de parcourir, et où, peut-être, il eût été possible de se procurer sur son sort des renseignemens que nous ne pouvions pas espérer d'obtenir au havre de Balade, situé à la côte orientale, que cet illustre et infortuné navigateur ne devait point visiter.

Le 28 avril, messieurs les naturalistes entreprirent une course avec un grand nombre de personnes qui se joignirent à eux : elle devait être de deux fois vingt-quatre heures; mais le temps devint si mauvais qu'ils furent forcés de revenir dans la soirée. Une seconde troupe moins nombreuse alla le même jour au village de Balade, et l'on eut de nouvelles preuves que ce peuple est anthropophage. Toutes les parties d'un squelette où des traces de feu se faisaient remarquer étaient attachées à un poteau. A quelques pas, un second poteau portait le crâne d'un jeune homme, et au-dessus était le fourreau du sabre pris à M. de Bon-

vouloir : sans doute ils l'avaient regardé comme une des dépouilles de leurs ennemis, et l'avaient placé là pour servir de trophée. Ce fourreau fut repris; mais on ne retrouva pas le sabre. On détacha du squelette grillé plusieurs os, auxquels restaient encore quelques ligamens qui annonçaient avec évidence que l'on n'avait pas laissé à la chair le temps de se corrompre. L'insulaire à la porte duquel était attaché ce squelette fit connaître, de la manière la plus expressive, que c'étaient les restes d'un malheureux qui avait été dévoré.

Quelques jours auparavant, on avait reçu de ces insulaires un genre d'instrument que le capitaine Cook n'avait pas connu, et dont nous avions ignoré quelque temps l'usage. D'après les premières informations nous avions cru que c'était un instrument de danse; mais comme on n'avait remarqué parmi eux aucune apparence de gaîté, et comme l'espèce de danse qu'ils avaient figurée en le tenant à la main, ainsi que les habitans de Tongatabou tiennent leurs espèces de sagaies, était accompagnée de grimaces qui n'offraient pas l'image de la joie, nous étions restés dans l'incertitude à cet égard. Nous apprîmes enfin par plusieurs d'entre eux que cet instrument était destiné à éventrer les corps de leurs victimes, et à détacher la chair des os. Toutes les circonstances de cette horrible cérémonie nous furent représentées : elle commence

en effet par une danse pendant laquelle un des acteurs tient une pique d'une main, et l'instrument dont je viens de parler de l'autre. Ils n'omirent aucun détail sur la manière dont ils assassinent la malheureuse victime destinée à leur servir de festin, et dont ils la dépècent ensuite : ils nous représentèrent le partage qui s'en fait; et enfin ils nous donnèrent l'idée de l'avidité horrible avec laquelle ils la dévorent après l'avoir fait cuire. Oh! l'effroyable peuple!

Il n'est point étonnant que l'instrument dont nous venons de parler n'ait pas été connu du capitaine Cook : soit par un sentiment de honte, soit à raison du prix qu'on y attache dans le pays, ce ne fut que plusieurs jours après notre arrivée à Balade que les habitans en échangèrent un, mais en secret. La nouveauté de cet instrument le fit rechercher, et pour lors ils en apportèrent plusieurs; mais il paraît qu'il était plus rare que tous les autres objets qu'ils avaient échangés avec nous. Il est vraisemblable qu'ils ont usé d'une aussi grande circonspection vis-à-vis du capitaine Cook, et que le court séjour de cet illustre navigateur à Balade a été cause qu'il en est parti sans avoir connaissance de l'instrument singulier qui avait excité notre curiosité dès qu'on l'aperçut. Ce ne fut que le 28 avril qu'ils nous en apprirent l'usage, et nous crûmes remarquer qu'ils le faisaient avec

répugnance. Au reste, il paraît que les chefs seuls ont le droit de s'en servir.

Dans une course qui fut faite le 29 par un grand nombre d'officiers des deux frégates, on parvint au sommet des montagnes situées près de notre mouillage, et l'on descendit jusqu'à mi-côte. On crut voir de là que la vallée dont parle Cook, et au milieu de laquelle serpente une rivière assez large, était aussi stérile que la partie de côte la plus proche des frégates. Le sol semblait ne produire qu'une espèce d'herbe très grossière, qui cependant était assez haute. Quelques cases éparses dans l'étendue de ce vallon annonçaient que la population y était proportionnée au peu de fertilité de cette contrée : aussi ne rencontra-t-on qu'un très petit nombre de naturels, dont l'excessive maigreur prouvait, d'une manière convaincante, que ce sol ingrat ne pouvait pas même fournir à la subsistance de ce petit nombre d'habitans. Le besoin pressant de la faim les porte à manger d'une terre calcaire, qui peut dans le premier moment apaiser l'appétit de celui qui la dévore, mais qui certainement ne peut pas servir de nourriture : ils mangent aussi des racines peu substantielles, ce qui fait connaître également que le pays est dénué de toute ressource.

Du 30 avril au 3 mai, on fit plusieurs incursions dans l'intérieur de l'île, et l'on n'y vit rien d'extra-

ordinaire; elles servirent cependant à confirmer l'opinion que nous nous étions faite de la misère et de la férocité des habitans de cette malheureuse contrée.

Le 4 mai, messieurs les naturalistes revinrent à bord des frégates après avoir fait une course de deux jours et demi. Ils s'étaient dirigés vers l'ouest, pour contourner la montagne au sommet de laquelle on était déjà monté, et pour pénétrer, par ce nouveau chemin, dans le vallon dont parle le capitaine Cook. On trouva que cette vallée était plus cultivée qu'on ne l'avait cru d'abord; mais l'on y rencontrait à chaque pas des traces de dévastation et de nouvelles preuves de la férocité de ces peuples. Un très grand nombre de cases brûlées, des cocotiers abattus, des têtes attachées à des piques pour servir de trophée, annonçaient la manière barbare dont ils se font la guerre. Je ne crois cependant pas que leurs guerres soient générales; ce sont vraisemblablement des rixes de canton à canton, dans lesquelles les animosités et les vengeances qui s'entretiennent par le besoin de la faim s'exercent encore avec plus de fureur que dans une guerre générale. Ce qui me fait juger ainsi, c'est que nous avons été, à différentes reprises, plusieurs jours sans voir beaucoup de naturels, et que toutes les fois qu'ils ont paru en plus grand nombre, nous avons vu entre leurs

mains de nouveaux lambeaux de chair grillée qu'ils dévoraient en notre présence.

Une pirogue à deux voiles, qui nous avait paru venir du large, arriva à bord de *la Recherche*, dans l'après-midi. Il y avait sept hommes dans cette embarcation; mais ils ne ressemblaient pas à ceux de la Nouvelle-Calédonie. Ils étaient cependant comme eux absolument nus, et ils avaient les parties naturelles relevées et attachées par une ceinture. Ces hommes, dont la peau était plus noire que celle des habitans de Balade, paraissaient être plus robustes et d'une plus belle stature que ces derniers. Ils nous firent entendre qu'ils venaient d'une île nommée par eux *Hohoua;* et ils nous indiquèrent la direction dans laquelle cette île devait être, en montrant l'est-nord-est. On distingua dans leur langage plusieurs mots de la langue des îles des Amis, et ils comprirent très bien les mots de cette langue que nos gens prononcèrent en cherchant à se faire entendre par eux. On les trouva beaucoup plus intelligens que les insulaires de la Nouvelle-Calédonie, avec qui ils paraissaient avoir eu peu de relations. Des habitans de Balade vinrent à bord pendant qu'ils y étaient, et ils n'eurent aucune communication avec ces étrangers. On me dit que les nouveaux-venus, qui étaient arrivés assez tard, avaient témoigné quelque désir de passer la nuit à bord; mais on les avait renvoyés

avant d'avoir pu se former une idée bien précise de l'objet de leur demande. Nous nous flattions qu'ils reviendraient le lendemain ; mais nous ne les revîmes plus. Leur départ me causa d'autant plus de regrets que j'avais espéré en tirer des éclaircissemens que nous n'avions pas pu obtenir des habitans de la Nouvelle-Calédonie. Malgré la longueur du séjour que nous avions fait à Balade, nous n'avions pas pu acquérir une grande connaissance de la langue qu'on y parle; au lieu que ces nouveaux insulaires, qui entendaient et parlaient celle des îles des Amis, auraient pu nous donner des renseignemens sur les îles qu'ils habitent, et sur celles qui sont peut-être dans leur voisinage.

Il nous fut impossible d'apprendre à quelle distance de Balade est l'île Hohoua. Mais comme la direction qui nous avait été indiquée était à peu près celle où restaient les petites îles entourées de récifs, sur lesquels nous faillîmes nous perdre le jour même de notre attérage à la Nouvelle-Calédonie, on peut supposer que les hommes qui sont venus nous visiter étaient partis de ces îles. Nous n'oserions cependant pas l'assurer, parce que nous ignorons jusqu'où s'étend leur navigation : il paraît néanmoins difficile que leurs pirogues, peu différentes de celles de Balade, puissent se hasarder bien loin au large. Ces dernières ne s'éloignent de terre que par un très beau temps ; pendant toute la

durée de notre séjour, elles ne sont jamais sorties en dehors des récifs qui bordent la côte. En général, la manière dont les habitans de Balade manœuvrent leurs embarcations annonce qu'ils sont très ignorans dans la navigation : aussi le nombre de leurs pirogues est-il peu considérable. Les habitans des îles des Amis sont sur cet objet, ainsi que sur tous les autres, bien plus avancés que les habitans de la Nouvelle-Calédonie.

Le 6 mai, à minuit et demi, nous perdîmes M. Huon, commandant la frégate *l'Espérance*, à la suite d'une maladie de deux mois, qui s'est terminée en fièvre étique.

Cet événement avait été prévu depuis plusieurs jours, et l'on n'avait pas attendu l'instant de sa mort pour manifester une douleur bien sincère. Ce malheur, vivement ressenti par toutes les personnes employées dans l'expédition, le fut bien plus encore par ceux qui avaient des relations particulières avec lui.

L'île de Bouguioué me parut plus propre que la grande terre à remplir ses dernières volontés : c'est là que son corps a été déposé à l'entrée de la nuit, afin de dérober la vue de cette triste cérémonie aux naturels. Les états-majors des deux frégates et une grande partie des deux équipages ont accompagné le convoi. Pendant que l'on rendait à M. Huon les derniers devoirs religieux, les seuls de

ce genre qui aient été rendus dans cette terre barbare, les sanglots de tous ceux qui étaient présens n'ont pu laisser aucun doute sur la sincérité des regrets que nous causait sa perte.

Le 7 mai 1793, nous fîmes les derniers préparatifs pour notre départ. Le 8, M. Dauribeau alla prendre possession du commandement de la frégate *l'Espérance*, et M. Rossel prit celui de *la Recherche* en qualité de capitaine de pavillon.

§ 16.

Caractère des habitans de l'île Balade. Leurs mœurs et leurs usages.

Nous prîmes des informations pour tâcher de savoir si les habitans de la Nouvelle-Calédonie avaient vu sur leurs côtes quelques bâtimens européens. Nous crûmes entendre qu'ils se souvenaient du capitaine Cook; mais je n'oserais pas l'assurer. Au reste, nous ne vîmes aucun des objets qu'il dit avoir laissés dans leur île. Cependant, l'avidité que ces insulaires témoignaient pour les haches, auxquelles ils donnent le même nom que les habitans des îles des Amis, semblait annoncer que la connaissance qu'ils en ont leur avait été donnée par Cook, et que ce navigateur leur en avait également appris le nom. En général il faisait très grand cas du fer, et ils nous ont paru en sentir le prix.

Dans l'une des excursions que l'on avait faites pour aller sur le sommet d'une des montagnes voisines de notre mouillage, on fut informé par des naturels que l'on avait vu deux navires près de la côte occidentale. Quoique nous n'ayons pas de notion certaine sur l'époque à laquelle ces navires avaient été aperçus, il me paraît cependant qu'ils ont voulu parler de nos propres frégates; mais c'est là tout ce que nous pûmes apprendre par eux. Nous n'étions pas assez avancés dans la connaissance de leur langue pour pousser plus loin nos informations.

Plusieurs personnes qui firent des vocabulaires de la langue de Balade parurent convaincues, contre le sentiment du capitaine Cook, que le nom de Balade est celui de l'île entière. Elles en jugeaient sur ce que, étant au haut d'une des montagnes voisines de notre mouillage, plusieurs de leurs guides leur montrèrent Balade dans toutes les directions, et leur apprirent en même temps le nom de diverses îles, telles que Balabéa, l'île de l'Observatoire de Cook, qu'ils appellent *Bouguioué*, en faisant très bien la distinction de celles qui étaient habitées d'avec celles qui ne l'étaient pas. Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, rien n'est si facile que de se méprendre sur les renseignemens que donnent ces gens, dont l'habitude est d'imiter les gestes qu'ils voient faire et de répéter les paroles qu'ils

entendent. Les sons qu'ils articulent en parlant ressemblent si peu aux sons de notre langage, qu'il est impossible de les saisir et de les représenter avec les lettres de notre alphabet. Aussi trouve-t-on une assez grande diversité entre les mêmes mots écrits dans les différens vocabulaires. Les différences ont été assez grandes pour avoir fait penser que cette langue avait plusieurs mots pour exprimer les mêmes choses; mais, en supposant toutefois que les mots qui nous ont paru avoir la même signification soient réellement différens, il est plus probable qu'ils appartiennent à chacun des dialectes que parlent vraisemblablement les habitans des cantons voisins de Balade qui, à notre arrivée, étaient rassemblés en assez grand nombre.

Nous ne remarquâmes aucune trace de police ni de subordination parmi les habitans de la Nouvelle-Calédonie; ils semblent vivre indépendans les uns des autres, ou du moins l'autorité de ceux qui nous avaient été désignés comme chefs était si faible, qu'elle ne nous parut avoir que très peu d'effet. Les égards qu'ils avaient pour ces chefs approchaient plus de la déférence que de la soumission. L'une serait sans doute préférable à l'autre, mais malheureusement l'expérience a prouvé qu'elle ne pouvait suffire au maintien du bon ordre.

Le droit que les chefs des îles des Amis s'arro-

geaient d'enlever à ceux qui étaient moins constitués en dignité ce que nous leur avions donné, m'avait paru être une des principales causes du penchant que les habitans de ces îles ont pour le vol. Comme nous avons retrouvé ce même penchant dans les naturels de la Nouvelle-Calédonie, j'ai dû juger que les chefs de cette île usaient du même droit à l'égard de leurs inférieurs, quoique en général leur influence m'ait paru moins marquée. Aussi ai-je reconnu que je ne m'étais pas trompé. Dans une promenade que nous fîmes, accompagnés de plusieurs naturels, nous donnâmes quelques bagatelles à ceux que nous présumions être chefs et à ceux qui nous avaient rendu quelques légers services; et plusieurs des objets donnés à ces derniers furent pris sans difficulté par les autres.

Nous avons visité plusieurs de leurs cases, et nous n'y avons pas trouvé de vestiges des effets qui leur avaient été donnés par le capitaine Cook. Il paraît qu'ils cachent avec le plus grand soin tout ce qu'ils reçoivent, ce qui annonce la méfiance avec laquelle ils vivent entre eux. Il a été impossible d'imaginer où ils avaient enfoui ce que nous leur avions donné ou ce qu'ils nous avaient pris; car on n'aperçut dans leurs cases aucun des objets d'échange. Une natte est le seul meuble que l'on ait vu dans quelques-unes de ces misérables huttes;

dont l'ouverture qui sert de porte est si petite, qu'on n'y peut entrer qu'en se tenant extrêmement courbé. Ces cases sont enfumées au point d'être inhabitables : c'est sans doute pour se garantir de la piqûre des moustiques, en plus grand nombre et plus incommodes ici qu'on ne peut l'exprimer. qu'ils y allument du feu. La petite entrée dont nous venons de parler est fermée par des joncs qu'ils ne lient pas ensemble, mais qui sont en assez grande quantité pour ne pas paraître détachés lorsqu'ils les ont étendus le long d'un morceau de bois placé intérieurement au-dessus de cette espèce de porte.

La taille commune des habitans de la Nouvelle-Calédonie est peut-être un peu au-dessus de la moyenne : cependant on n'a vu qu'un seul homme de six pieds, et l'on en a remarqué un assez grand nombre qui n'avaient pas plus de cinq pieds un ou deux pouces. Ces hommes sont entièrement nus ; mais ils ont la verge enveloppée avec une espèce d'écorce d'arbre ou plus simplement encore avec des feuilles, et ils la relèvent avec un cordon qui leur sert de ceinture. Ils y attachent tous les morceaux d'étoffe qu'on leur donne : les parties naturelles, ainsi que la tête, sont les endroits qu'ils ornent avec le plus de soin; quelques-uns cependant ont des colliers et des bracelets. La manière dont ils enveloppent les parties naturelles ne me donne pas lieu de penser que ce soit par décence :

il me paraît plus vraisemblable que c'est pour garantir cet organe, plus délicat que les autres, de la piqûre des mouches et des accidens auxquels il serait exposé par la nudité. Quelques-uns parmi eux ont le prépuce fendu. Les femmes de ce pays ont le regard féroce et les traits désagréables; elles portent pour tout vêtement une ceinture, qui fait plusieurs fois le tour de leur corps, et dont les franges retombent sur les cuisses pour couvrir les parties naturelles. Nous avons remarqué que les femmes mariées portaient des ceintures noires, et que celles des filles étaient blanches.

On a cru apercevoir chez ce peuple des traces de maux vénériens; mais comme les femmes sont ici beaucoup plus chastes que celles des îles des Amis, et qu'elles n'ont jamais consenti à pousser la complaisance aussi loin, c'est un fait qui a besoin d'être éclairci, et qui me paraît peu vraisemblable. Cependant nous avons vu peu de gens parfaitement sains. Des ulcères dans les différentes parties du corps y sont très communs, ainsi que des gonflemens considérables dans les aines; mais ce dernier accident provient sans doute de l'usage qu'ils ont adopté de se lier la verge assez fortement pour empêcher la circulation du sang dans cette partie.

Malgré l'épreuve que ces insulaires avaient faite de nos armes à feu, leur férocité ne s'est jamais

démentie. Ils ne se sont presque jamais rassemblés près de nos embarcations ou près de nos travailleurs sans que quelques-uns d'entre eux n'aient jeté des pierres et fait mine de nous attaquer; mais quelques coups de fusil tirés en l'air les ont toujours dispersés et nous en ont délivrés. Au reste ces petites rixes particulières, quoiqu'elles aient été fréquentes, n'ont pas empêché la communication des pirogues avec les frégates; et jusqu'au dernier moment, les insulaires ont continué de venir à bord pour traiter avec nous.

On a évalué à quatre ou cinq cents le nombre d'hommes qui étaient auprès de l'aiguade et sur le rivage, le 23 avril, jour où les habitans manifestèrent des vues hostiles. Après leur dispersion, à peine en a-t-on compté soixante ou quatre-vingts dans les divers lieux qu'on a parcourus. Si la population n'est pas plus grande dans les cantons voisins que dans celui de Balade, il a fallu que l'on vînt de très loin pour parvenir à former un rassemblement de cinq cents hommes. Quoi qu'il en soit, il me paraît douteux que la population de l'île entière soit aussi nombreuse que le suppose M. Forster.

La grande différence qui existe entre les habitans de la Nouvelle-Calédonie tels que les a dépeints le capitaine Cook, et tels que nous les avons vus, nous a fait un devoir de chercher à décou-

vrir les causes de l'étrange contradiction qui se trouve entre le récit du navigateur anglais et le nôtre. Il me paraît très vraisemblable qu'à l'époque où le capitaine a relâché à Balade ces insulaires jouissaient de la paix, et que leur férocité naturelle, qui était alors comme suspendue et assoupie, ne s'est développée qu'à la suite de quelque longue guerre qu'ils auraient eue à soutenir depuis son départ. Il me paraît aussi qu'un état de guerre qui aurait duré sans interruption pendant plusieurs années peut suffire pour expliquer le changement que nous avons trouvé dans le caractère et les mœurs de ce peuple, sans qu'il soit nécessaire de supposer que, lors de notre relâche, le pays fût habité par une nouvelle race d'hommes. En effet, il n'est pas possible d'admettre que dans l'espace de vingt ans l'ancienne race eût été entièrement anéantie. Une pareille destruction aurait infailliblement entraîné une ruine totale; et quoique le pays eût considérablement souffert, il ne nous a cependant pas paru avoir éprouvé une aussi grande dévastation, puisque la culture n'était pas entièrement négligée.

Nous jugeâmes que les habitans étaient en guerre pendant notre séjour à Balade, ou que les hostilités venaient de cesser, parce qu'on remarqua un très grand nombre d'hommes dont les blessures étaient récentes. D'ailleurs la chair humaine dont on les

vit se nourrir, et qui ne pouvait être que celle de leurs ennemis, annonçait que les hostilités n'étaient pas d'une date bien reculée; car on ne peut pas supposer qu'ils eussent la cruauté de garder longtemps leurs victimes; la faim qui les presse ne leur permettrait pas ce raffinement de barbarie, dont l'idée seule fait frissonner.

Je suis disposé à croire que les effets laissés à Balade par le capitaine Cook ont attiré la guerre aux habitans de ce canton; et que cette guerre n'avait pas été heureuse pour eux, puisqu'il ne leur restait rien de ce qu'ils avaient reçu en présent ou en échange. Notre passage pourrait également leur être funeste. En effet, les divers objets que les Européens donnent aux peuples qu'ils visitent doivent exciter la jalousie et la cupidité de ceux qui n'y ont eu aucune part, et susciter des guerres sanglantes. Le butin que l'on fait dans ces guerres, dont l'unique objet est d'enlever à une peuplade des effets auxquels les peuplades voisines n'ont aucun droit, ne pouvant être considéré que comme un vol public fait avec violence, doit inspirer le goût des vols privés : c'est peut-être une des causes de l'introduction de ce vice parmi les habitans de la Nouvelle-Calédonie, s'ils en étaient effectivement exempts lorsque Cook les a visités.

Un assez grand nombre de cases abandonnées nous fit encore mieux juger que ce pays avait été

affligé de quelque fléau ; les marques de dévastation qu'on rencontrait presque à chaque pas m'ont porté à croire que ce fléau était celui de la guerre. L'excès de la misère se faisait particulièrement remarquer dans l'intérieur des terres; les femmes et les enfans qu'on y a rencontrés étaient de vrais squelettes : c'était un spectacle qui faisait compassion. Les naturels qui vinrent à bord dans des pirogues ne parurent pas avoir autant souffert; la pêche sans doute fournit à leur subsistance. Probablement par une des suites inévitables de la guerre, plusieurs champs qui semblaient avoir été jadis cultivés étaient en friche au moment où nous les vîmes : le sol, à la vérité, nous a paru être peu susceptible de culture. Les arbres y viennent mal; les cocotiers ne s'élèvent pas à la moitié de la hauteur de ceux des îles des Amis; l'espèce des bananiers y est excessivement petite. On a remarqué cependant quelques morceaux de terres en rapport, ce qui donne lieu de penser que l'art de la culture ne leur est pas entièrement inconnu. Des canaux d'arrosage et des sillons pratiqués avec assez d'intelligence annoncent que c'est plus par paresse que par ignorance que les autres terrains restent en friche.

L'éloignement que les habitans de la Nouvelle-Calédonie paraissent avoir pour les travaux de l'agriculture est peut-être la première des causes

qui ont rendu ce peuple anthropophage. N'ayant pas pu se résoudre à pourvoir à leur subsistance par une vie laborieuse, ils ont mené une vie errante et agitée, qui les a réduits à manquer du nécessaire, et les a mis dans le cas de se livrer au plus révoltant de tous les excès. Tout semble lié dans l'ordre moral, ainsi que dans la nature, où les événemens les plus faits pour étonner ne proviennent souvent que d'un enchaînement dont la première cause est bien simple, et paraît n'avoir aucune proportion avec le dernier effet qu'elle produit. Quoi qu'il en soit, la paresse de ces insulaires ne peut être révoquée en doute; ils ne sortent de leurs cases que pour aller en course, et ils en sortent bien tard. Ils se rendaient tous les jours à l'endroit où nous faisions de l'eau et du bois, soit par curiosité, soit plus vraisemblablement encore dans l'espérance de nous piller; mais ils n'y arrivaient que quand le soleil était déjà fort élevé. Leur logement très resserré, et où ils allument sans cesse du feu pour se garantir de l'importunité des moustiques, les rend si frileux qu'ils n'osent pas s'exposer à la fraîcheur de la nuit. Ils paraissaient transis de froid quand ils venaient à bord les jours où le vent était frais; aussi recevaient-ils alors avec plaisir toutes les espèces d'habillemens qu'on leur donnait, et s'en couvraient-ils très volontiers.

Le jardinier-botaniste a semé à Balade une grande quantité de graines ; mais on ne doit pas se flatter qu'elles aient réussi. Tout ce que nous avons remarqué dans le caractère et dans les mœurs des habitans ne permettait pas d'espérer que rien de ce qu'on aurait déposé dans cette contrée pût y prospérer; aussi n'ai-je pas voulu y laisser un bouc et une chèvre que je m'étais proposé d'y mettre à terre. Il est aisé de juger que nous n'avons pas retrouvé la race des cochons que Cook leur avait apportés; ces hommes féroces, qui n'épargnent pas leurs semblables, ne leur ont certainement pas donné le temps de se reproduire.

Nous eûmes beaucoup de peine à faire notre eau; mais nous fîmes du bois avec une grande facilité. Il était important de se pourvoir à Balade de ces deux objets essentiels, parce qu'il aurait peut-être été moins aisé de se les procurer dans les divers lieux que nous avions à parcourir, où nous devions trouver des habitans non moins féroces, mais plus aguerris et plus nombreux que ceux de la Nouvelle-Calédonie.

Le peu de ressource qu'offre cette grande île, les écueils dont elle est environnée, la férocité des habitans, la difficulté même d'y faire de l'eau, quoiqu'elle y soit assez abondante, tout cela est fait pour en éloigner les navigateurs. Si ce n'eût été pour tâcher de découvrir des traces de M. de

La Pérouse, je me serais dispensé d'y venir une seconde fois; mais la continuité du récif qui prolonge la côte occidentale nous ayant empêchés d'y aborder l'année dernière, il était devenu nécessaire d'y retourner, pour nous assurer si ce n'était pas sur ce même récif que M. de La Pérouse avait fait naufrage. J'avais attribué à cette position vraiment singulière, qui semble isoler ces insulaires du reste du monde et doit les garantir de la visite toujours funeste des étrangers, les mœurs douces et simples que je croyais être leur partage, et la tranquillité dont je supposais qu'ils devaient jouir, d'après les récits du capitaine Cook et de M. Forster. Mais dès que nous eûmes connu ces hommes barbares, je trouvai que la barrière qui les environne est faite pour les contenir dans leurs limites, et pour empêcher qu'on aille se faire dévorer par eux; car c'est le sort auquel doivent s'attendre les infortunés navigateurs qui feraient naufrage sur des côtes aussi périlleuses et seraient forcés de chercher un asile au milieu de ces féroces sauvages.

Les diverses escarmouches qui eurent lieu pendant notre séjour à Balade n'ont, à ce que j'espère, causé la mort à aucun des habitans : trois ou quatre furent blessés; et ce n'est qu'après des provocations réitérées que nous en vînmes à cette extrémité. Les insulaires des îles des Amis, moins

méchans qu'eux, avaient été plus maltraités. Il y eut deux hommes tués à Tongatabou, et deux des nôtres y furent grièvement blessés.

Dans l'un et dans l'autre lieu, les naturels ont toujours été agresseurs, et l'ont été à plusieurs reprises avant que l'on se soit décidé à les repousser par la force. Les chefs de ces deux îles semblaient applaudir à la justice que l'on exerçait contre les malfaiteurs, qui cependant, je crois, étaient autorisés par eux-mêmes. Des sentimens exagérés d'humanité ont fait juger, beaucoup trop légèrement sans doute, que le capitaine Cook en avait usé avec trop de rigueur à l'égard des insulaires du Grand-Océan; mais d'après ce qui nous est arrivé, il me paraît certain qu'il faut renoncer à les visiter, ou qu'il est indispensable de leur en imposer par une très grande sévérité. Nous avons trouvé le souvenir de ce célèbre navigateur cher à plusieurs habitans de Tongatabou, et principalement à la famille de Fatafé, avec laquelle il avait eu des relations plus particulières qu'avec les autres familles. Cependant quelques habitans qui avaient été moins bien traités par lui le taxaient de dureté. Au reste, il est certain qu'il y a eu plus de gens blessés par des armes à feu qu'on ne le dit dans la relation de son dernier voyage, où l'on ne fait mention que d'un seul homme blessé à la cuisse par une balle. J'ai vu un autre homme blessé

également par une balle qui était entrée à la partie supérieure de l'épaule et qui était sortie derrière le dos; les deux cicatrices étaient trop bien marquées pour laisser la moindre incertitude sur la nature de la blessure.

J'avais d'abord eu le projet de faire lever le plan du havre de Balade; mais il est semé d'un nombre si considérable d'écueils et de récifs, il y a si peu d'endroits où le fond soit d'une bonne qualité, que j'ai cru devoir y renoncer. Je me suis borné à faire déterminer avec exactitude les positions des bancs les plus voisins du seul endroit où l'on trouve un fond propre au mouillage. Cet endroit est à environ six encâblures dans l'ouest de l'île Bouguioué.

La latitude de l'observatoire est de 20 degrés 17 minutes 11 secondes australe, et la longitude de 162 degrés 4 minutes 31 secondes orientale. Cette longitude a été obtenue par des distances du soleil à la lune, dont les résultats ont été corrigés des erreurs des tables : elle est moins orientale que celle qui a été déterminée par Cook, de 16 minutes 8 secondes; mais nous avons des raisons de croire que la longitude du navigateur anglais est trop orientale de plusieurs minutes.

§ 17.

Départ de Balade. Reconnaissance de la partie orientale des écueils qui se prolongent dans le nord-ouest de la Nouvelle-Calédonie. Reconnaissance de l'île Santa-Cruz.

Nous mîmes à la voile le 9 mai 1793, pour sortir du havre de Balade. Le peu de ressources qu'offre le pays, la férocité des habitans et la perte que nous venions d'y faire, nous firent abandonner ce havre avec une très grande satisfaction. Nous étions, à huit heures et demie du matin, en dehors de la passe. Je me proposais d'aller reconnaître les récifs que Cook avait découverts à l'extrémité de la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie, et de vérifier jusqu'où ils s'étendent de ce côté; mais le calme qui survint nous empêcha d'en approcher.

Le lendemain, 10 mai, nous vîmes les récifs de très bonne heure. Comme, d'après la carte de Cook, ils forment dans cette partie un grand enfoncement où il aurait été inutile de s'engager, je fis gouverner au nord-ouest, pour en traverser l'ouverture et aller directement prendre connaissance des brisans situés à la pointe septentrionale: mais le vent étant tombé dans la matinée, il nous fut impossible de les voir de tout le jour. Un peu avant midi, on aperçut dans l'ouest quelques-unes des îles qui avaient été vues l'année précédente;

elles étaient dans un très grand éloignement. Les routes de la nuit furent combinées de manière à nous trouver le lendemain dans le sud et à une distance convenable des derniers brisans découverts par Cook.

Le 12 mai nous relevâmes, au nord-ouest, la petite île de la Surprise, en avant de laquelle on vit des brisans, à la distance d'environ deux lieues. Quelques instans après, nous découvrîmes les îles Huon, mais dans un très grand éloignement. On n'apercevait alors aucun récif dans l'ouest. Il paraît qu'il y a de ce côté une interruption d'environ sept lieues, qui répond à celle que nous avions remarquée en 1792, après avoir parcouru la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie. Je pense qu'il doit y avoir un passage à cet endroit, à en juger du moins par la violence des courans qui, comme l'année précédente, nous avaient portés dans l'ouest. Nous passâmes aussi cette année au milieu de lits de courans dont le bruit se fit entendre pendant toute la nuit et une grande partie de la matinée. Lorsque nous relevâmes l'île de la Surprise à l'ouest, nous vîmes les récifs se prolonger dans le nord : mais dans cette partie ils ne conservent pas la même direction, ainsi que ceux de la côte occidentale ; et, par cette raison, ils doivent être beaucoup plus dangereux.

Le 13, à la pointe du jour et dans le moment

même où l'on arrivait pour faire route à l'ouest, on vit des brisans dans le nord, à une très petite distance de la frégate. Ils s'étendaient de l'ouest à l'est, et nous fûmes obligés de gouverner au plus près du vent, et de faire route à l'est-nord-est pour les éviter. En les doublant au vent, nous passâmes sur un haut-fond que l'on vit distinctement de chaque côté du vaisseau. Les récifs que nous avions suivis dans la matinée sont d'autant plus dangereux qu'ils se terminent par des pointes de roches dont quelques-unes découvrent, mais dont le plus grand nombre sont à différentes profondeurs au-dessous de l'eau. A environ dix heures, l'horizon étant très pur, nous vîmes les brisans se prolonger dans l'ouest-sud-ouest pour aller se joindre à la plus septentrionale des îles Huon, et nous n'en aperçûmes aucun dans le nord.

D'après nos observations, les récifs de la côte orientale se terminent à 18 degrés une minute de latitude australe, et à 160 degrés 40 minutes de longitude orientale; c'est-à-dire par une latitude de 4 minutes plus sud que celle où finissent les brisans situés à l'ouest des îles Huon, et par une longitude qui est de 19 minutes plus orientale. Ainsi la Nouvelle-Calédonie est terminée à ses deux extrémités et cernée dans toute son étendue par une chaîne de récifs très dangereux. Nous nous sommes trouvés deux fois, et à la pointe du jour,

à une telle proximité de ces mêmes récifs, que nous n'avons eu que l'espace nécessaire pour achever l'évolution qui nous les a fait éviter : mais cette année le temps était aussi beau qu'on pouvait le désirer, et il était très mauvais en 1792. A sept heures et demie, je fis signaler la route au nord-est-quart-nord, pour nous rendre à la côte méridionale de l'île Santa-Cruz de Mendana.

Le 19 on vit une terre qui semblait divisée et former deux îles; le milieu restait à l'est 1 degré nord. On découvrit en même temps, mais moins distinctement, une autre terre plus étendue, qu'on releva du nord-est au nord-ouest. Nous jugeâmes que celle-ci était l'île de Santa-Cruz de Mendana, et les deux autres îles celles que Carteret désigne sous les noms *d'îles du lord Edgecombe* et *d'Ourry*. Une autre île fut vue peu de temps après dans l'est. Toutes ces îles font partie du groupe appelé par Carteret *îles de la Reine Charlotte*. La pointe septentrionale de l'île du lord Edgecombe est par 11 degrés 15 minutes 15 secondes de latitude australe, et par 164 degrés 8 minutes de longitude orientale.

L'île que nous avions relevée à l'est 32 degrés sud n'avait pas été aperçue par Carteret; nous l'appelâmes *île de la Recherche :* nous la vîmes dans un si grand éloignement que nous ne pûmes la placer sur nos cartes avec précision; on a cepen-

dant déterminé sa latitude et sa longitude, et elle doit être, à quelques minutes près, par 11 degrés 40 minutes de latitude, et par 164 degrés 25 minutes de longitude. Les positions que nous avons données aux îles du lord Edgecombe et d'Ourry, par rapport à Santa-Cruz, sont bien différentes de celles que l'on trouve sur la carte du capitaine Carteret; mais ce navigateur avait passé à une si grande distance de ces îles que l'on ne doit pas être surpris de cette différence.

Le 21 nous vîmes toutes les pirogues de l'île prendre la route de terre; elles revinrent cependant bientôt après, et les échanges commencèrent à avoir lieu. La physionomie des habitans de l'île Santa-Cruz est en général désagréable et sinistre; ils sont encore plus enclins au vol que les habitans de la Nouvelle-Calédonie. Des arcs, des flèches et des sagaies nous parurent être les armes dont ils font usage : ils avaient dans leurs pirogues du fruit à pain de deux espèces, des ignames, des cocos, des patates sucrées; mais nous n'y vîmes aucun animal. On fit crier un cochon pour s'assurer s'ils connaissaient ce quadrupède; et on jugea qu'il ne leur était pas étranger, parce qu'ils nous montrèrent leur île, comme pour nous indiquer qu'il y en avait à terre.

Nous avions commercé pendant toute la matinée avec les pirogues dont nous étions environnés;

nous nous flattions qu'il n'y aurait à se garantir que de la filouterie des insulaires, et nous étions loin de prévoir qu'il faudrait employer contre eux des voies de rigueur : mais l'événement dont M. Willaumez me rendit compte à son retour nous prouva que l'on ne peut pas se tenir trop sur ses gardes, toutes les fois que l'on a des communications avec eux. Nos canots avaient été entourés de vingt ou trente pirogues. Nos gens faisaient des échanges avec les naturels, et étaient sans méfiance à leur égard, quand tout à coup ils aperçurent dans une de ces pirogues un homme se lever, tendre un arc et le diriger sur eux. Au même moment on coucha en joue l'agresseur; cette menace ne le retint pas, et il décocha sa flèche qui blessa un matelot du canot de *l'Espérance*. On tira des deux canots sur la pirogue d'où la flèche était partie : l'homme qui avait commis l'acte d'hostilité fut atteint d'une balle, et on le vit tomber. Ses compagnons se jetèrent à la mer, ainsi que plusieurs hommes des autres pirogues, qui au même instant prirent toutes la fuite. On ne fit feu sur aucune d'elles. La pirogue qui avait été abandonnée fut amenée et embarquée à bord de *la Recherche*. On y trouva trois arcs et trois paquets de flèches. Nous avions remarqué à bord que ces insulaires avaient un grand soin de casser la pointe de toutes les flèches qu'ils avaient échangées contre d'autres objets, et nous avions

conjecturé d'après cela qu'elles étaient empoisonnées. Mais les expériences que nous fûmes à portée de faire sur les flèches qui avaient été trouvées entières dans la pirogue abandonnée nous firent connaître notre erreur. Ainsi il est probable que la pointe des autres n'avait été rompue que dans la vue de les rendre moins dangereuses si l'on avait voulu en faire usage contre eux ; ou, plus vraisemblablement encore, pour conserver cette pointe et l'adapter à de nouvelles flèches. La pirogue que nous avions embarquée avait été creusée dans un tronc d'arbre, comme presque toutes les pirogues des habitans du Grand-Océan; mais elle était d'un bois beaucoup plus léger, et si spongieux qu'il était imbibé d'eau.

Lorsque M. Willaumez m'eut rendu compte de l'acte d'hostilité que les insulaires de Santa-Cruz avaient commis, il entra dans les détails nautiques. Il me dit que l'ouverture qui avait été prise pour l'entrée d'un grand golfe était celle du canal qui sépare les terres de l'île Howe d'avec l'île principale. A la première vue on avait effectivement jugé que ces terres faisaient partie de l'île Howe; mais comme en approchant de la côte nous n'avions pas distingué l'entrée orientale du canal qui est indiqué sur la carte de Carteret, nous avions cru qu'elles tenaient à l'île Santa-Cruz. M. Villaumez jugea que le canal avait une lieue de longueur et un mille de

largeur; il ne trouva pas de fond au milieu, ni même près des côtes qui le bordent.

Dès que le canot fut embarqué nous fîmes route, toutes voiles dehors, par un bon vent d'est, pour longer la côte méridionale de Santa-Cruz. Quoique l'aspect en soit uniforme, il est néanmoins très riant. Cette côte présente une masse de verdure assez élevée qui paraît impénétrable aux rayons du soleil : on apercevait près du bord de la mer des cases peu distantes les unes des autres, dont plusieurs paraissaient environnées de murs d'appui faits en pierres sèches; un très grand nombre de pirogues étaient à sec sur le rivage. Cette côte est bordée de rochers sur lesquels la lame est assez forte pour empêcher des embarcations telles que les nôtres d'en approcher. Les naturels mettent leurs pirogues en mer avec une grande agilité : nous en vîmes lancer à l'eau plusieurs qui tentèrent, mais vainement, de nous joindre; nous faisions alors un sillage trop considérable pour qu'elles pussent nous atteindre. Je fis diriger la route au sud-ouest jusqu'au cap Mendana, ensuite nous gouvernâmes à l'ouest pour doubler le cap Boscawen. Depuis ce cap la route prit, ainsi que la côte, très rapidement du nord.

Mais quel fut notre étonnement de voir à trois heures et demie dans le nord 3 degrés ouest, une île qui avait la même configuration que l'île du

Volcan. La position que cette dernière île devait avoir, d'après nos relèvemens et notre route, était si différente de celle qu'elle occupe sur la carte de Carteret que nous restâmes quelque temps sans croire que ce fût réellement l'île du Volcan; notre incertitude était encore accrue par l'extrême petitesse que cette vue inopinée nous obligeait de donner à l'île de Santa-Cruz : mais la baie Trévanion que nous ne tardâmes pas à apercevoir dissipa tous nos doutes, et nous fit connaître que nous étions déjà parvenus à l'extrémité occidentale de cette île. Il faut que le capitaine Carteret ait éprouvé des courans bien violens portant à l'est pour avoir donné à Santa-Cruz une étendue d'environ dix-huit lieues de l'est à l'ouest, tandis qu'elle n'en a réellement que sept à huit. Nous ne devions pas espérer d'arriver avant la nuit à l'extrémité occidentale de Santa-Cruz; et c'est à la pointe nord-ouest de cette île que nous nous trouvions à six heures du soir. L'on compta soixante-dix pirogues entre l'île Trévanion et la pointe occidentale de la baie du même nom. Le désir que j'avais de communiquer avec les habitans de Santa-Cruz pour tâcher de découvrir des traces de M. de La Pérouse me détermina à aller mouiller dans cette baie.

Nous passâmes la nuit à courir des petits bords. *L'Espérance* tira quelques fusées : la crainte d'effrayer les insulaires m'avait empêché de leur don-

ner ce spectacle ; mais quand j'eus remarqué que, loin d'en être épouvantés, ils semblaient y applaudir, j'en fis lancer aussi quelques-unes. Nous fûmes contrariés par les courans qui nous portèrent dans le nord-ouest et me firent craindre d'avoir de la peine à gagner la baie Trévanion. Le 22 au jour nous continuâmes de louvoyer; mais au lieu de nous élever au vent, nous dérivions considérablement dans l'ouest. Les côtes près desquelles nous virâmes de bord, et surtout la pointe nord de l'île Trévanion, étaient couvertes d'hommes qui nous parurent agiter des bâtons et des lances.

La partie septentrionale de l'île Santa-Cruz est plus peuplée que la partie méridionale que nous venions de parcourir : les habitans se hasardent fort loin au large dans leurs frêles pirogues, soit pour communiquer avec les îles qui sont dans le voisinage, soit pour aller pêcher sur des récifs assez éloignés que nous n'avons cependant pas aperçus ; nous en vîmes qui revenaient de très loin ; le temps était à la vérité parfaitement beau.

J'avais annoncé dans la matinée au capitaine de *l'Espérance* que mon projet était d'aller mouiller dans la baie Trévanion, si les courans ne s'y opposaient pas; mais vers deux heures la bordée ne nous portant qu'à l'extrémité occidentale de l'île de ce nom, je renonçai à entrer dans cette vaste baie. Je fis hisser le signal de virer de bord et de prendre

les amures à tribord. Les vents de sud-est nous permirent de mettre le cap à l'est-nord-est, et de prolonger la côte sans trop nous en éloigner. Bientôt ils passèrent au sud-sud-est, et nous pûmes la suivre parallèlement. Je profitai de cette variété de vent pour prolonger la bordée pendant la nuit, et pour aller jusqu'au cap Byron au sud-ouest : mais nous ne pûmes découvrir l'île Swallow dont nous ne devions cependant pas être bien éloignés. Nulle terre ne paraissait dans l'est, et l'on voyait la côte orientale de Santa-Cruz fuir au sud-ouest. Nous fîmes route pour prolonger d'assez près la côte septentrionale. Mon projet était de m'arrêter au premier endroit où je trouverais un assez grand nombre d'habitans rassemblés, afin de communiquer avec eux. On en aperçut plusieurs sur le rivage, auprès d'un petit hameau dont la position était très agréable ; je fis mettre en panne vis-à-vis de cet endroit. Les naturels paraissaient vouloir nous engager à aller à terre : ils lancèrent quelques pirogues à l'eau, et se dirigèrent vers nous ; mais on ne put les déterminer à s'approcher : je me décidai alors à envoyer des embarcations pour avoir une entrevue avec eux. Je demandai le canot de *l'Espérance* par un signal, et je fis mettre le canot de *la Recherche* à la mer. Je donnai ordre aux officiers qui devaient les commander d'aller auprès du petit village dont je viens de parler, et

de ne mettre pied à terre que dans le cas où ils seraient assurés de pouvoir le faire sans courir de danger. Je leur recommandai d'examiner les habitans avec une extrême attention, afin de s'assurer s'ils avaient quelques marchandises européennes, et surtout de celles qui auraient pu provenir des bâtimens de M. de La Pérouse. Dès que nos canots se furent mis en marche, les pirogues qui s'étaient avancées au large prirent la fuite, et les naturels se retirèrent sur le rivage : à la vue des étoffes rouges qu'on leur montra en s'approchant d'eux, ils ne tardèrent pas à venir près de nos canots. Les échanges se firent de part et d'autre avec tranquillité, mais avec une extrême méfiance de la part des naturels. Ils avaient des arcs et des flèches dont ils ne se dessaisissaient qu'avec beaucoup de peine : ceux d'entre eux qui, plus avides de nos marchandises qu'attachés à leurs armes, voulurent trafiquer de leurs arcs, furent fortement réprimandés par leurs compagnons; mais ceux-là même eurent l'attention de ne donner les arcs qu'à un des deux canots et les flèches à l'autre. Ils nous cédèrent quelques-uns de leurs ornemens, tels que des bracelets assez bien travaillés, des colliers, etc., etc. Dans le nombre des colliers il y en avait plusieurs de grains de verre; mais ces grains provenaient certainement de manufactures anglaises, et c'était le seul effet européen que nous

eussions aperçu dans l'entrevue qui avait eu lieu avec les habitans de la côte méridionale de l'île.

On aperçut dans les pirogues de ceux-ci une hache dont le manche ressemblait aux manches des haches des îles des Amis, mais qui, au lieu de pierre, avait pour tranchant un morceau de cercle de barrique. Ce fer ne pouvait venir que d'un navire européen; mais comme aux îles des Amis et à la Nouvelle-Calédonie nos équipages avaient fait passer pour des haches plusieurs morceaux de fer ainsi disposés, j'ai pensé que celle-ci provenait du *Swallow*, ainsi que les grains de verre que nous avions vus : d'ailleurs un objet d'aussi peu d'importance, et dont les navires les moins bien approvisionnés ne manquent jamais, ne pouvait en aucune manière faire présumer le passage de M. de La Pérouse. Il était si abondamment pourvu en tout genre, que ce n'est pas à quelque chose d'aussi mesquin que l'on pouvait reconnaître ses traces; tous les lieux où ses bâtimens et les nôtres auront passé en offriront certainement de moins équivoques.

On vit quelques cochons, mais point de volailles: il faut sans doute que les premiers ne soient pas communs, car les habitans ne voulurent point en échanger.

Après une entrevue d'une heure ou deux, qui fut, sinon amicale, du moins tranquille, on vit

ces hommes s'éloigner tout à coup avec précipitation, sans que rien ait pu donner lieu à une séparation aussi brusque : on pensa qu'ils avaient été appelés par un de leurs chefs. Ce départ précipité ne parut pas être d'un favorable augure ; messieurs les officiers commandant les canots jugèrent devoir revenir avant que quelque acte d'hostilité de la part de ces insulaires les eût mis dans la nécessité d'user de représailles. D'ailleurs il n'y avait plus dans les canots d'objets d'échange à leur donner, et nous n'avions plus d'éclaircissemens à en attendre.

On vit quelques femmes ; mais elles ne s'approchèrent pas du bord de la mer. Elles étaient beaucoup plus décemment vêtues que toutes celles des lieux que nous avions visités jusqu'à présent : leur jupe descendait jusqu'aux genoux, et une pièce d'étoffe leur couvrait la tête et le reste du corps.

Les embarcations ne purent pas aller jusqu'au rivage; on fut obligé de mouiller sur un mauvais fond, et très près d'une chaîne de roches qui en défend l'approche : les cablots se trouvèrent tellement endommagés, qu'ils rompirent lorsqu'on voulut lever les grappins. On ne trouve pas de fond à quelques toises au large de ces rochers. Dès que nos canots furent de retour à leurs bords respectifs, je donnai ordre de les embarquer; ensuite

nous fîmes route à l'ouest-sud-ouest pour nous rendre à la Terre des Arsacides.

Quoique la côte de Santa-Cruz ne présente aucun point de vue pittoresque, elle est cependant d'un aspect très riant : mais la verdure fraîche, et de teinte variée, qui commence au rivage et s'élève jusqu'au sommet des montagnes, est plus agréable à la vue qu'elle n'est utile aux habitans ; car elle n'offre aucune trace de culture. Les cocos ne paraissent pas mieux y réussir qu'à la Nouvelle-Calédonie : les bananes, les patates, les ignames et les fruits à pain ne doivent pas y être très abondans ; du moins les naturels n'en ont-ils point offert comme objets d'échange. Il semblerait que le bord de la mer est seul habité, et que la communication n'a lieu dans cette île qu'avec des pirogues : aussi le rivage est-il couvert de cases, que l'on a construites dans tous les points où le bois très fourré laisse entrevoir quelques espaces libres, ce qui en rend la position infiniment agréable. Ces cases sont plus élevées que celles des îles des Amis; elles sont de forme oblongue, ont des portes et des fenêtres : elles semblent beaucoup plus commodes et plus vastes. Autant l'aspect du paysage est riant, autant la physionomie des naturels est-elle repoussante : ce n'est pas précisément un caractère de férocité qui y est empreint; mais à une extrême laideur se trouve joint un air sombre qui

inspire la méfiance et le dégoût. Je ne doute pas que nous eussions été forcés d'avoir recours aux voies de force, si nous avions fait un long séjour parmi eux : cette considération m'a entièrement détourné du projet que j'avais eu d'aller mouiller dans la baie Trévanion, où tout annonce qu'avait été formé l'établissement de Mendana.

On a eu un morceau d'étoffe de cette île, qui ne donne pas une opinion bien avantageuse de l'industrie des habitans. Quatre ou cinq feuilles de papier très grossier collées ensemble en donnent une idée exacte.

La pointe nord-est de l'île Santa-Cruz, appelée par Carteret *cap Byron*, est située par 10 degrés 41 minutes de latitude australe, et par 163 degrés 44 minutes 30 secondes de longitude orientale. La pointe sud-ouest de la même île, ou le cap Boscawen, est par 10 degrés 51 minutes 15 secondes de latitude, et par 163 degrés 23 minutes 30 secondes de longitude.

§ 18.

Reconnaissance de la partie méridionale de l'archipel des îles Salomon.

Le 25 mai au jour, je fis gouverner à l'ouest pour aller reconnaître la partie méridionale des îles Salomon de Mendana. Le temps était assez

clair; cependant nous n'aperçumes le cap Surville et les deux îles de la Délivrance qu'à dix heures. La hauteur du soleil, observée à midi, nous plaça par 10 degrés 48 minutes 11 secondes de latitude australe. Nous passâmes dans l'après-midi au sud des îles de la Délivrance, que je crois être les îles Santa-Catalina et Santa-Ana de Mendana. L'île Santa-Catalina se trouve, d'après nos observations, par 10 degrés 53 minutes 50 secondes de latitude australe, et par 160 degrés 6 minutes 30 secondes de longitude orientale.

La partie de côte que nous avions parcourue pendant la journée court à peu près directement à l'ouest dans l'espace d'environ quatre lieues; ensuite elle prend sa direction à l'ouest-nord-ouest et nord-ouest-quart-ouest. Elle offre à la vue un grand nombre de golfes assez profonds; mais ils sont tous ouverts aux vents du sud. Nous avions cependant aperçu à l'ouest du cap Sydney une baie ouverte à l'ouest-nord-ouest, dont le rivage était formé par une belle plage de sable : il y a lieu de croire que l'on pourrait s'y mettre à l'abri des vents dominans de ces parages. Quelques îles très rapprochées de la côte pourraient offrir aussi des mouillages, si l'on pouvait trouver fond dans les environs; mais je ne le présume pas, car toutes ces terres sont coupées à pic et fort élevées. Presque tous les caps sont terminés par un rocher

conique, au sommet duquel il y a une touffe d'arbres qui se présente comme une corbeille de verdure; l'on voyait de distance en distance plusieurs rochers semblables à ceux-ci.

Cette côte très hachée et très verdoyante est d'un aspect pittoresque et agréable; mais elle n'est guère habitée, et ne paraît pas susceptible de l'être, d'après l'épaisseur des bois qui s'étendent depuis le sommet des montagnes jusqu'au rivage. Aussi ne vit-on que peu de villages dans l'étendue assez considérable que nous avions reconnue : tous ces villages sont situés dans les lieux où le bois s'éclaircit un peu. Nous n'aperçûmes qu'une seule pirogue dans la journée; elle ressemblait aux pirogues de l'île Bouka, mais elle était beaucoup plus gondolée : on crut apercevoir de l'avant et de l'arrière de celle-ci comme une espèce de pavillon qui semblait être d'étoffe; je me déterminai à mettre en panne pour m'en assurer. Cette pirogue approcha; mais elle ne vint pas jusqu'à portée de la voix : néanmoins on distingua clairement que ce que l'on avait pris pour de l'étoffe n'était qu'une branche d'arbre assez garnie de feuilles pour ne laisser entrevoir aucun jour. Pendant que nous étions occupés à la considérer, il s'éleva un assez fort grain de pluie et de vent : elle retourna à terre et nous continuâmes notre route.

Nous passâmes la nuit à louvoyer avec des vents

de l'est à l'est-sud-est assez frais et une très grosse mer. Plusieurs grains assez violens, qui nous avaient forcés d'amener les huniers, me firent craindre de nous trouver le lendemain sous le vent du cap qui avait été relevé au nord la veille à sept heures du soir. Mais, à notre grand étonnement, quand le jour parut, nous nous aperçûmes que les courans nous avaient portés de cinq à six lieues dans l'est-sud-est. Ce ne fut qu'à environ dix heures que nous nous trouvâmes vis-à-vis du cap près duquel nous avions commencé la veille à tenir le vent. Nous continuâmes à suivre la côte, qui présentait toujours le même aspect. Les extrémités de tous les caps étaient assez avancées et assez élevées pour faire croire que celui qui paraissait le plus éloigné était une île; mais en l'approchant on apercevait qu'il tenait à la terre ainsi que les autres.

A dix heures, on vit quelques pirogues qui venaient vers nous : *l'Espérance* diminua de voiles pour les attendre. Afin de ne pas la détourner du projet qu'elle avait formé de communiquer avec ces pirogues, je rendis ma manœuvre indépendante, et je fis forcer de voiles pour dépasser avant midi le cap Phillip, qui bornait l'horizon dans le nord, et qui nous aurait empêchés d'observer la hauteur méridienne.

Lorsque nous fûmes parvenus à l'ouest de ce

cap, nous nous trouvâmes vis-à-vis d'une baie d'environ quatre ou cinq lieues d'ouverture, et dont la profondeur est de près de deux lieues. La pointe occidentale de cette baie, que nous appelâmes *pointe Achard*, est encore plus escarpée que toutes les terres qui avaient été vues jusqu'à ce moment : la mer y brise avec violence, et nous découvrîmes à la partie orientale une plage de sable, sur laquelle les lames formaient une barre très forte. Il y avait un grand nombre de naturels rassemblés sur cette plage. Après avoir doublé la pointe, on aperçut sur sa partie occidentale une grande quantité de cases, non-seulement près du rivage, mais encore sur le sommet de la plus haute montagne. La côte continuait à offrir un aspect agréable par sa verdure : mais les points de vue étaient peu variés, et nous aurions fini par nous en lasser, si la triste monotonie de la mer ne nous avait fait tourner les regards vers cette côte verdoyante sur laquelle nos yeux aimaient à se reposer. Nous fûmes obligés de contourner la pointe Achard, pour éviter des hauts-fonds qui s'étendent à une ou deux encâblures au large. Depuis cette pointe, la côte court directement au nord, et je fis gouverner de manière à la prolonger : mais bientôt après, le calme étant survenu, nous fûmes obligés de nous éloigner de terre. Plusieurs pirogues s'approchèrent alors des frégates, et l'on

communiqua avec les naturels qui s'étaient embarqués. Cette communication consista, de leur part, à recevoir tout ce qui leur était proposé, sans rien donner en échange. On ne vit rien dans leurs pirogues, pas même des armes; mais je crois qu'elles avaient été échangées à bord de *l'Espérance*, près de laquelle ces insulaires étaient restés quelque temps. A la nuit, toutes les pirogues retournèrent à terre.

Le 28, au jour, on voyait la mer ouverte à l'est, et, dans cette direction, plusieurs petites îles qui s'étendaient du nord-est à l'est. On découvrait aussi des terres au nord, dans un assez grand éloignement, et l'on en voyait d'autres plus élevées à travers les nuages et dans l'ouest. Le cap de la Recherche restait au sud-ouest, à plus de deux lieues de distance. Nous avions côtoyé l'île la plus méridionale des îles Salomon, appelée *San Cristoval* par Mendana, et les îles qui étaient à l'est devaient être les îles du Golfe, les Trois-Sœurs et l'île des Contrariétés de Surville. Les terres que l'on apercevait dans le nord me parurent devoir être les îles Sesarga et Buenavista de Mendana. Les hautes montagnes enveloppées de nuages, que l'on voyait dans l'ouest, étaient vraisemblablement celles de l'île Guadalcanar. Je fis diriger la route pour aller reconnaître les îles que l'on relevait au nord; à midi nous étions presque sur le même

parallèle que la partie sud de l'île des Contrariétés, qui, d'après nos observations, se trouve placée par 9 degrés 53 minutes de latitude australe, et par 159 degrés 48 minutes 7 secondes de longitude orientale.

Les vents qui soufflaient à l'ouest, et les courans qui nous portaient à l'est avec assez de force, ne nous permettant pas de passer au vent de la pointe méridionale des terres qui étaient dans le nord, je fis prendre la bordée du sud pour aller reconnaître les îles du Golfe : cette bordée nous rapprocha considérablement des îles des Trois-Sœurs, et à six heures on les vit très distinctement de dessus le pont.

Le récit de ce qui s'était passé la nuit précédente à bord de *l'Espérance* me parut confirmer l'opinion que les voyageurs anciens et modernes ont donnée de la perfidie des habitans de cet archipel. Cette frégate avait été entourée de plus de soixante pirogues ; deux hommes, malgré l'obscurité, étaient montés à bord, et y étaient restés quelque temps : la bonne intelligence paraissait établie. Ils avaient invité les équipages à venir à terre; et quand ils se retirèrent, rien de leur part ne pouvait faire naître le moindre soupçon. Aussi était-on sans méfiance, et une grande partie des gens de quart se tenaient sur la dunette et sur les passavans pour parler aux hommes des pirogues dont

on était environné. Vers quatre heures du matin, il partit d'une de ces pirogues plusieurs flèches, dont une blessa le patron de la chaloupe ; une seconde passa entre les jambes du maître d'équipage, et d'autres tombèrent à bord sans toucher personne. On tira un coup de fusil sur la pirogue d'où les flèches avaient été lancées; mais la balle ne l'atteignit pas. Il y avait quelques fusées préparées pour faire des signaux; on en lança une sur cette pirogue, et il paraît qu'elle tomba à bord : elle ne pouvait pas faire grand mal; cependant elle causa une grande frayeur aux naturels qui la montaient, ainsi qu'à ceux des autres pirogues, et ils prirent tous la fuite. Leur effroi ne fut pas de longue durée, et ne les empêcha pas de revenir l'instant d'après, tant était grande leur avidité pour les objets que nous leur donnions. Ils continuèrent à nous inviter à nous rendre à terre. Ce fut peut-être pour nous y attirer qu'ils avaient constamment refusé de faire des échanges à bord des frégates, et leurs dispositions nous étant connues d'après l'acte d'hostilité qu'ils avaient commis, cette conduite nous les fit juger capables d'un genre de perfidie beaucoup plus dangereux que celui qui les avait portés à en venir aux voies de fait sans y avoir été provoqués.

Dans la matinée du 29 nous nous trouvions à un peu plus d'une lieue dans l'ouest de la pointe

sud de l'île des Contrariétés. Plusieurs pirogues se détachèrent de la côte, et vinrent près de *la Recherche*. Elles étaient de la forme la plus élégante, et d'une légèreté dont il est difficile de se former une idée : c'étaient sans contredit les mieux faites et les plus agréablement ornées que nous eussions vues jusqu'à présent. Les nageurs s'asseyent sur des bancs très bas, placés au fond de la pirogue pour lui donner de la stabilité. On communiqua avec sept de ces pirogues; mais il fut impossible de rien obtenir des naturels, quelques cadeaux qu'on leur ait faits pour les engager à trafiquer avec nous.

Les habitans de l'île des Contrariétés sont nus, comme presque tous les insulaires du Grand-Océan; mais nous n'en avions pas encore vu qui fussent parés d'autant d'ornemens. Ils avaient de fort beaux colliers de nacre de perles, ou plutôt de morceaux de coquilles artistement travaillées ; ils avaient aussi un grand nombre de bracelets, des plumes dans leurs cheveux, etc., etc. Ils se refusèrent, comme nous venons de le dire, à faire toute espèce d'échange; mais ils nous invitèrent, ainsi que les habitans de San-Cristoval, à venir sur leur île, où ils nous firent entendre qu'ils nous donneraient tout ce que nous pouvions désirer. Leur visite ne fut pas longue; ils partirent tous à

la fois, sans que nous ayons pu pénétrer la cause d'un départ aussi précipité.

Nous continuâmes à nous rapprocher de Guadalcanar. Le 3 mai à midi nous étions par 9 degrés 59 minutes de latitude, et par 159 degrés 2 minutes de longitude; nous nous trouvions à peu près à égale distance de toutes les terres dont nous avions eu connaissance après avoir doublé la pointe septentrionale de San-Cristoval. Les positions respectives de ces terres, que nous avons fixées d'après nos observations, nous parurent s'accorder de la manière la plus surprenante avec celles qu'elles occupent sur la carte systématique publiée dans l'ouvrage de M. de Fleurieu. J'aurais désiré pouvoir visiter les îles que nous apercevions dans le nord; et je ne doute pas que tout ce que nous aurions vu dans cette partie n'eût servi à confirmer plusieurs autres points du système ingénieux contenu dans l'ouvrage dont nous venons de parler. Mais quelque intéressant qu'il pût être, pour la reconnaissance parfaite de cet archipel, de passer dans le canal qui sépare les îles Sésarga et Buenavista de l'île Guadalcanar, il me paraissait plus important encore de ne pas m'écarter de la route de M. de La Pérouse, qui, d'après ses instructions, devait suivre la partie méridionale des îles Salomon; et je ne voulus pas perdre à des reconnaissances étrangères au but principal de ma mission

le temps qui me restait pour remplir les objets qui m'avaient été prescrits. Au reste, la séparation de l'île San-Cristoval et de l'île Guadalcanar se trouve constatée; l'existence d'un canal qui sépare les îles Buenavista et Sesarga de Guadalcanar a un degré de probabilité qui approche de la certitude, puisque nous avons vu un espace entièrement libre entre les terres qui à midi avaient été relevées au nord, et les hautes montagnes de Guadalcanar, qui au même instant restaient à l'ouest. Ainsi un des principaux points du système de l'auteur des *Découvertes des Français, etc.*, se trouve vérifié, et l'identité de cet archipel avec celui des îles Salomon découvertes par Mendana a acquis le même degré de certitude que si toutes les îles qui le composent avaient été visitées dans le plus grand détail.

Le 31 je fis diriger la route au nord-ouest pour nous rapprocher du cap le plus oriental de Guadalcanar. Il est d'une élévation médiocre; mais les terres situées dans l'ouest sont très hautes. On vit près de ce cap une île couverte d'arbres qui n'en est séparée que par un canal fort étroit, et plusieurs petits îlots également très boisés, dont quelques-uns sont liés par des brisans. Nous prolongeâmes la côte à environ deux milles et demi de distance. Le rivage de la partie que nous avions vue dans la matinée n'est point aussi accore que

celui de la côte méridionale de San-Cristoval; on apercevait à quelque distance de terre un changement de couleur sur la surface de la mer qui indiquait que l'on devait y trouver peu d'eau.

L'extrémité est de l'île située près du cap le plus oriental de Guadalcanar a été placée par 11 degrés 49 minutes 15 secondes de latitude australe, et par 158 degrés 35 minutes 30 secondes de longitude orientale. Le cap de la Recherche, qui est à l'extrémité occidentale de San-Cristoval, se trouve par 10 degrés 12 minutes 35 secondes de latitude, et par 159 degrés 2 minutes 3 secondes de longitude : ainsi le canal qui sépare l'île de San-Cristoval de Guadalcanar doit avoir dix lieues de largeur.

Nous devions, d'après notre estime, être le 2 juin dans l'ouest du cap Hunter; on ne tarda pas à le voir. Les terres qui restaient par notre travers commençaient à s'abaisser; aussi étaient-elles moins chargées de nuages. Le temps parut s'éclaircir à mesure que nous approchions de l'extrémité de la chaîne de hautes montagnes qui s'étend depuis le cap Henslow jusqu'au cap Hunter : je crois qu'il est rare de voir leurs sommets entièrement dépouillés, et je ne suis pas surpris que le lieutenant Shortland n'ait aperçu distinctement de cette chaîne que la montagne qu'il appelle *le mont Lammas*. Cette partie de l'île Guadalcanar, ainsi que la partie orientale de la Nouvelle-Irlande,

est si élevée qu'elle arrête les nuages; et le temps doit y être constamment pluvieux. Pendant les trois jours que nous fûmes retenus près de ces hautes montagnes, nous éprouvâmes des grains et des orages; nous n'aperçûmes que les parties du rivage que nous amenions successivement par notre travers, et nous ne vîmes presque jamais le sommet des montagnes.

Le 3, au jour, nous nous trouvâmes à environ deux lieues dans le sud-est du cap Hunter. Les terres sont moins élevées à l'ouest que dans la partie dont nous venions de nous éloigner; aussi le temps était plus serein : il nous permit de faire des observations astronomiques. La côte est, ainsi que celles dont nous avions eu connaissance, couverte d'arbres, depuis le sommet des montagnes jusqu'au rivage : quelques petits rochers terminent les caps les plus avancés. On doit trouver fond le long de la plage dont elle est bordée; du moins le changement de couleur qui se fait apercevoir sur la surface de la mer à quelque distance au large semble l'annoncer.

A environ huit lieues et demie dans l'ouest du cap Hunter et à l'endroit où la côte forme un coude pour se diriger au nord, on aperçut très près de terre une petite île qui n'a pas plus de cent toises de circonférence, et qui semble tenir à la côte par des récifs. La grande quantité d'arbres dont elle

est couverte, et la variété de ces arbres, rendent cette île remarquable; on y a vu un très grand nombre de cocotiers et de bananiers, ainsi que d'autres arbres dont l'espèce ne nous est pas connue : plusieurs naturels étaient assis sur le rivage. Cette petite île se trouve par 9 degrés 31 minutes 33 secondes de latitude australe, et par 157 degrés 21 minutes 15 secondes de longitude orientale. Dans le nord-nord-ouest de la petite île, on a découvert un récif assez étendu, et situé à un peu plus d'une lieue de terre.

Un haut-fond nous empêcha de nous approcher de l'extrémité occidentale de l'île Guadalcanar que nous pouvions néanmoins parfaitement distinguer. Cette extrémité, qui fut appelée *cap de l'Espérance*, est par 9 degrés 16 minutes 30 secondes de latitude, et par 159 degrés 25 minutes 36 secondes de longitude. On voyait une île très élevée et plusieurs îles basses qui s'étendaient de l'est au nord de Guadalcanar. Dans un grand éloignement, on apercevait des terres élevées et des îles qui s'étendaient du nord à l'ouest; on supposa que celles-ci appartenaient au cap Marsh de Shortland.

Le 4 juin nous découvrîmes de l'avant le cap Pitt. Une nouvelle terre fut aperçue à quatre heures et demie, et je jugeai que ce devait être le cap le plus occidental de la grande baie appelée par Shortland *Hummock-bay*. Lorsque le cap Pitt fut

doublé, je fis prendre les amures à babord pour nous porter au large. Le cap Pitt est par 8 degrés 53 minutes de latitude australe, et 154 degrés 54 minutes 30 secondes de longitude orientale.

Pendant le temps que nous restâmes à la cape la dérive nous fit doubler le cap Nepean. D'après nos observations, ce cap est par 8 degrés 51 minutes 30 secondes de latitude australe, et par 154 degrés 28 minutes 45 secondes de longitude orientale.

Le 6 je fis gouverner sur une pointe que nous reconnûmes, en approchant, pour être la pointe la plus occidentale de celle des îles Hammond qui est la plus proche du cap Pleasant de Shortland. Nous distinguâmes très bien le canal qui existe entre la pointe orientale de cette île et le cap Pleasant. J'avais eu le projet de passer dans ce canal : mais comme les courans nous avaient portés à l'ouest pendant toute la nuit, il nous aurait été impossible d'y entrer en louvoyant, et je fus obligé d'y renoncer. Je fis forcer de voiles, afin de pouvoir doubler avant midi la pointe la plus méridionale des îles Hammond, dont alors nous étions très près; mais le vent ayant calmé, je fis gouverner au sud pour nous éloigner de terre, et être aux environs de midi à une distance qui nous permît d'observer la latitude du côté du nord.

§ 19.

Reconnaissance de la partie septentrionale de l'archipel de la Louisiade, et de la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée. Passage par le détroit de Dampier. Reconnaissance de la partie septentrionale de la Nouvelle-Bretagne.

Le 8 juin 1793, je fis gouverner au sud pour aller nous placer sur le parallèle du cap de la Délivrance. Les courans, qui nous avaient portés constamment dans le nord lorsque nous étions près des côtes méridionales des îles Salomon, changèrent de direction et nous entraînèrent dans le sud aussitôt après que nous les eûmes quittées. Le 9 à midi, nous nous trouvions, d'après nos observations, de 27 minutes plus au sud que par notre estime. Ce même jour, notre latitude était de 11 degrés 28 minutes 19 secondes australe, et nous plaçait sur un parallèle de 19 minutes plus sud que le cap de la Délivrance de M. de Bougainville. Notre longitude nous fit connaître que nous étions à environ trente lieues dans l'est de ce cap, et je fis diriger la route pour aller en prendre connaissance.

Le 11 juin, à dix heures et demie, nous vîmes la terre : à notre grande surprise, elle fut relevée du sud au sud-sud-ouest ; mais la latitude observée à midi, qui était de 10 degrés 59 minutes 20 secondes, nous apprit que les courans nous avaient

portés de 44 minutes 41 secondes au nord, et que la partie orientale de la Louisiade devait effectivement se trouver dans cette direction. Comme la hauteur du soleil avait été observée plus de douze minutes avant son passage au méridien et plus de douze minutes après, j'avais été disposé, dans le premier instant, à rejeter cette latitude; mais l'accord trouvé entre les résultats des différens observateurs de *la Recherche* et de *l'Espérance* ne put me laisser aucun doute sur l'exactitude de leurs observations.

A midi le cap de la Délivrance de la Louisiade restait au sud 5 degrés ouest. Il est par 11 degrés 20 minutes 37 secondes de latitude australe, et par 152 degrés 6 minutes 15 secondes de longitude orientale. Je fis gouverner au plus près du vent pour nous approcher de terre; et, à près de quatre heures, nous prolongeâmes la côte nord de l'île la plus orientale des terres de la Louisiade. Les parties les plus élevées de cette île étaient alors cachées dans les nuages; mais on apercevait près du bord de la mer des bois épais, séparés par des espaces revêtus d'une verdure très agréable. Nous vîmes une petite île, au sud de laquelle la côte formait une belle baie, où il y avait lieu de présumer qu'on pourrait trouver un excellent abri : malheureusement l'abord en était défendu par une chaîne non interrompue de brisans qui

se prolongeaient dans l'ouest aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Au coucher du soleil, nous relevâmes à l'ouest 39 degrés nord une nouvelle terre qui était dans un grand éloignement.

Le 12 juin l'on aperçut dans le sud-sud-ouest l'extrémité ouest de l'île dont la veille nous avions parcouru la côte septentrionale : l'on découvrit en même temps le prolongement des brisans dont nous avions été forcés de nous éloigner dans la matinée. On voyait dans le sud de ceux-ci une seconde chaîne de brisans, laquelle nous parut être le bord méridional d'un banc de sable parsemé de roches, qui s'étend à une grande distance dans l'ouest de l'île dont nous venons de parler. Nous suivîmes, à un mille de distance, les brisans de la partie septentrionale du banc, et nous le vîmes se terminer à environ treize lieues de la pointe occidentale de la même île. Nous distinguâmes alors, en avant d'une terre très haute qui avait été aperçue quelque temps auparavant, une île peu élevée, couverte de cocotiers, et dont le rivage était bordé de récifs qui s'étendaient dans la direction de l'est-sud-est et de l'ouest-nord-ouest. Nous prolongeâmes cette chaîne de brisans à environ un mille et demi de distance; et lorsque nous eûmes doublé l'extrémité occidentale de l'île qui fut appelée *île Piron*, nous prîmes les amures à tribord. On voyait alors la terre que nous avions aperçue derrière

l'île Piron se prolonger à l'ouest, et l'on découvrait plusieurs petites îles qui en étaient détachées.

Le 13, à la pointe du jour, nous aperçûmes des îles qui s'étendaient du nord-est au nord-ouest : ces îles, qui n'avaient pas été vues le jour précédent, nous firent soupçonner que nous avions été entraînés pendant la nuit par des courans violens. Dès que le jour nous permit de distinguer les objets, elles nous parurent liées par des récifs. Aucune des autres terres dont nous étions environnés n'avait de ressemblance avec celles qui avaient été vues la veille : elles étaient toutes entourées de récifs et de rochers dont quelques-uns paraissaient au-dessus de la surface de la mer.

On reconnut, en approchant de l'extrémité de l'île Renard, que ce qui avait été pris pour un haut-fond n'était qu'un remous occasioné vraisemblablement par un lit de marée. Nous vîmes dans le nord des îles Renard plusieurs îlots liés entre eux par des récifs. On découvrit aussi une terre assez élevée, qui s'étendait de l'ouest au nord. L'espace de mer compris entre cette terre et les îlots paraissait entièrement libre. En effet, quoique nous fussions en calme, on commençait à ressentir une houle du nord-est qui nous fit présumer qu'il n'y avait aucun banc dans cette partie. La pointe la plus ouest des îles Renard est par 10 degrés 52 minutes 40 secondes de latitude australe,

et par 150 degrés 48 minutes 12 secondes de longitude orientale.

Le 14, dès que nous eûmes doublé le cap Henri, nous revînmes au nord-ouest, et enfin à l'ouest, pour prolonger à deux ou trois milles de distance la côte septentrionale de l'île Saint-Aignan, qui court dans cette dernière direction. A une heure et demie, étant près de la pointe occidentale de cette île, on découvrit les îles de Boynes. Le cap Henri, qui forme l'extrémité orientale de l'île Saint-Aignan, se trouve par 10 degrés 41 minutes 15 secondes de latitude australe, 150 deg. 36 min. 30 secondes de longitude orientale. La pointe nord de la plus septentrionale des îles de Boynes est par 10 degrés 39 minutes 5 secondes de latitude, et par 150 degrés 4 minutes 48 secondes de longitude.

L'île Saint-Aignan est bordée par des rochers très escarpés, derrière lesquels de très hautes montagnes couvertes de bois commencent à s'élever presque à pic. On remarqua, dans les intervalles où le bois était moins épais, plusieurs cases près desquelles on aperçut les premiers habitans que nous ayons vus depuis notre arrivée sur les côtes de la Louisiade. Les gens du canot de *l'Espérance*, qui étaient allés pour sonder près des îles Renard, n'y avaient remarqué aucune trace d'habitans; et nous n'aurions pas hésité à prononcer qu'elles étaient désertes, si nous n'avions pas vu de

la fumée sur la côte septentrionale de la plus grande de ces îles.

Une nouvelle île assez élevée, quoique d'une petite étendue, fut aperçue à quatre heures dans l'ouest-nord-ouest. Comme nous venions de dépasser les îles de Boynes et que l'on n'apercevait aucune terre dans le sud, je fis diriger la route vers cette nouvelle île, afin de pouvoir fixer sa position. A six heures nous tînmes le vent.

La partie des terres de la Louisiade que nous avons reconnue n'est qu'un amas d'îles dont les plus grandes n'ont pas beaucoup plus de dix lieues de longueur. Les courans qui ont lieu dans cet archipel en rendent la navigation d'autant plus dangereuse que la plupart des îles dont il est composé sont environnées ou liées par des récifs près desquels on ne trouve pas de fond.

Les relèvemens que nous prîmes le 15 au jour sur la pointe occidentale de l'île Saint-Aignan et sur la plus orientale des îles Bonvouloir nous apprirent que les courans nous avaient portés dans le nord-ouest. Nous n'aperçûmes dans la matinée aucune terre au sud-ouest; je jugeai alors que nous devions être à peu près sur le méridien de la partie méridionale de la Louisiade, située à l'est de l'île d'Ouessant, où M. de Bougainville indique qu'il doit y avoir une interruption : la force et la direction des courans que nous avions éprouvés la nuit

précédente semblaient confirmer cette opinion. Après avoir doublé la plus occidentale des îles Bonvouloir, je voulus faire route au sud et pénétrer au milieu des îles de la Louisiade; mais un très petit banc de sable, à peine visible, et un haut-fond qui n'en était pas éloigné, nous obligèrent de changer de route. Voyant qu'il serait imprudent de s'engager au milieu de ces îles, je me décidai à passer à l'est de celles que l'on relevait alors au nord-ouest.

Le 16 juin, un peu avant le crépuscule, nous aperçûmes du feu sur une des îles Bonvouloir; nous passâmes dans le nord de la plus septentrionale de ces îles, en la rangeant de fort près. On vit plusieurs naturels sur le rivage, et l'on entendit leurs cris. Deux petites pirogues, où il n'y avait que deux ou trois hommes, se détachèrent de la côte pour venir à nous; mais comme notre sillage était alors assez considérable, elles renoncèrent promptement à nous poursuivre. Peu de temps après, une plus grande pirogue mit à la voile et se dirigea vers les frégates; je fis diminuer de voiles pour l'attendre. Afin d'attirer les naturels, je fis mettre des clous et des couteaux sur une planche surmontée d'un petit pavillon d'étoffe rouge, et nous laissâmes cette planche aller en dérive; mais comme *l'Espérance* était bien plus près que nous de la pirogue, les naturels nous

abandonnèrent pour s'approcher de cette frégate.

Ces hommes parurent timides et méfians, et il fut impossible de déterminer aucun d'eux à monter à bord de la frégate. M. Legrand, officier de *l'Espérance*, qui était allé à la nage à bord d'une de leurs pirogues, ne put jamais les y décider. Il parut même que sa présence leur avait causé de l'inquiétude, quoiqu'il fût seul et nu au milieu d'eux. On leur fit quelques présens; mais ils n'avaient rien à donner en retour. Ils jetèrent cependant à bord de la frégate quelques ignames, des patates et des bananes; mais on ne trouva pas de vestiges d'armes dans leurs pirogues. On n'y vit qu'une seule hache, dont ils ne voulurent pas se défaire. La pierre qui en formait le tranchant n'était pas disposée comme le fer de nos herminettes, ainsi que le tranchant des haches des îles des Amis; mais elle était dans le sens du manche, ainsi que le fer des nôtres.

Les habitans des îles Bonvouloir sont d'une stature médiocre et d'une complexion faible. Ils avaient peu d'ornemens. Le visage de quelques-uns était barbouillé de noir, et tous avaient les cheveux laineux. Leurs pirogues, qui sont assez bien sculptées et peintes de plusieurs couleurs, différaient de toutes celles que nous avions vues; elles ont deux mâts et un balancier, sur lequel est une espèce de treillage qui empêche de faire mouvoir les pagaies

du côté où il est placé. Ces pagaies sont établies sur des tolets ainsi que nos avirons, et les pirogues ont un gouvernail de l'avant, et un autre de l'arrière. Il est vraisemblable que ces hommes voyaient pour la première fois des Européens : le peu de cas qu'ils firent du fer annonce qu'ils n'avaient jamais eu de communication avec eux, ni même avec aucun des insulaires du Grand-Océan qui connaissent l'usage de ce métal utile.

Le 17, à six heures du matin, nous fîmes route sur le cap Pierson. Nous prolongeâmes la côte élevée qui avait été découverte la veille, et dont la direction est à peu près le nord-nord-est. Cette côte est formée par de hautes montagnes couvertes d'arbres qui commencent à s'élever très rapidement au bord du rivage, sur lequel on voyait des cocotiers de distance en distance. Après avoir doublé le cap Pierson, nous vîmes la côte fuir dans le sud pour former un grand enfoncement; elle nous offrit alors un aspect extrêmement agréable. C'était un des paysages les plus rians que nous eussions encore rencontrés : la verdure en est fraîche et variée; les montagnes sont coupées d'une manière moins uniforme que celles de la côte qui est à l'est du cap Pierson. Les cocotiers que l'on apercevait même sur les parties les plus élevées semblaient annoncer que cette terre était fertile et pouvait alimenter une nombreuse population. On vit plu-

sieurs petits hameaux, dont les habitans se rassemblèrent sur le rivage pour jouir du spectacle que leur offrait la vue de nos bâtimens. Les cases de ces hameux étaient de formes variées et meublaient le paysage d'une manière très pittoresque.

Nous vîmes près du cap Pierson deux grandes pirogues qui s'arrêtèrent à une distance considérable des frégates et qui reprirent bientôt après la route de terre. Il en vint de moins grandes dans la journée. Les hommes de ces dernières pirogues s'approchèrent assez pour nous permettre de faire quelques échanges. Nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent aucune espèce d'armes. En général, ils nous parurent d'une constitution aussi faible que les habitans des îles Bonvouloir.

Le capitaine de *l'Espérance* me fit connaître par un signal que l'on pourrait trouver un mouillage dans l'enfoncement qui était au sud. Je lui donnai l'ordre d'envoyer une de ses embarcations pour sonder le long de la côte. Au même instant nous vîmes tirer des coups de fusil sur deux pirogues qui étaient le long de son bord. Cet événement imprévu me fit juger qu'il serait imprudent de n'expédier qu'une seule embarcation, et je fis mettre un des canots de *la Recherche* à la mer. L'officier qui commandait l'embarcation de *l'Espérance* vint peu de temps après me rendre compte qu'une des deux pirogues sur lesquelles on fut forcé de faire

feu, s'étant approchée de cette frégate, avait lancé à bord une nuée de pierres, sans qu'il eût été commis aucun acte de provocation. Heureusement personne de l'équipage n'avait été blessé. Aussi les coups de fusil furent-ils tirés de manière à épouvanter les agresseurs, qui prirent très promptement la fuite.

Le 18, au jour, nous remarquâmes que les courans nous avaient portés dans le nord. Le temps était parfaitement serein, et l'on voyait distinctement les montagnes élevées qui bordent le golfe à l'ouvert duquel nous nous trouvions. La côte occidentale de ce golfe se prolongeait dans le nord-nord-est et était terminée par des terres basses. On relevait à peu près à l'est une coupure qui nous parut devoir être l'entrée d'une vaste baie, et à travers de laquelle on voyait dans l'éloignement des montagnes très hautes. En approchant, on découvrit au milieu de cette ouverture une île basse. Les deux caps qui formaient l'entrée de la passe étaient terminés par des terres plus basses encore, qui devaient faire craindre que le passage ne fût barré par des récifs.

Le 19, à peine étions-nous sortis du milieu des écueils, que le vent tomba. Le courant nous entraîna sur la côte, dont nous n'étions, au jour, qu'à une très petite distance. *L'Espérance,* qui s'en trouvait encore plus près que nous, fut obligée de se

faire remorquer par ses embarcations pour s'éloigner de terre. Il paraît que la direction des courans qui nous avaient portés dans l'ouest était déterminée par la coupure que nous avions jugée devoir être l'entrée d'une grande baie, mais qui, par cette raison, m'a semblé être celle d'un canal.

Il y eut dans la journée un grand nombre de pirogues autour de nous, et elles vinrent assez près des frégates. Nous ne pûmes déterminer aucun des naturels à monter à bord : un vieillard en témoigna le désir, mais ses compagnons l'en détournèrent. On ne vit dans ces pirogues que des sagaies et des frondes. Les naturels avaient peu d'objets d'échange; mais, ainsi que les habitans des îles Salomon, ils nous invitaient à venir à terre, et je leur supposai les mêmes intentions. Ils ne s'étaient cependant portés à aucun acte d'hostilité envers nous; mais celui qu'ils avaient commis contre *l'Espérance* n'était pas fait pour donner une idée avantageuse de leur caractère. D'ailleurs ils nous montrèrent des os humains, dont ils font des ornemens et qu'ils emploient à divers autres usages. Ils ont de la pudeur et se couvrent les parties naturelles. Quand ils ôtaient la ceinture dont elles étaient enveloppées, ils avaient grand soin de la remplacer sans les laisser découvertes un seul instant. On remarqua que ces hommes témoignèrent pour le fer la même indifférence que ceux qui

avaient été vus les jours précédens, ce qui semble confirmer qu'aucun bâtiment européen n'avait encore visité leurs îles. Les étoffes rouges sont les seuls objets qui parurent exciter leur cupidité. Le pays qu'ils habitent doit produire un grand nombre d'arbres et de plantes aromatiques; tout ce qui nous est venu d'eux en avait conservé l'odeur.

L'officier que j'avais envoyé à bord de *l'Espérance* me rendit compte, à son retour, que cette frégate avait été très près de terre dans la matinée, et qu'elle avait communiqué avec un grand nombre de pirogues. Les naturels qui étaient dans ces pirogues avaient fait remarquer deux autres pirogues qui partaient de deux îles différentes et qui allaient à la rencontre l'une de l'autre. Ils firent parfaitement bien entendre qu'elles allaient s'attaquer, et que les hommes de la pirogue qui remporterait l'avantage tueraient tous ceux qui seraient pris dans l'autre et les mangeraient ensuite; ce qu'ils exprimèrent de la manière la moins équivoque et avec les signes de la plus grande joie, comme s'ils eussent dû prendre part au festin. En effet, ces deux pirogues en vinrent aux prises quelque temps après. Les combattans se tenaient debout sur le balancier de leur pirogue, armés de pierres d'une main, et ayant dans l'autre un bouclier pour se couvrir. Pendant l'espace d'un demi-quart d'heure, on se lança de part et d'autre des

pierres avec beaucoup de force et une grande agilité; mais, soit que le succès ait été indécis, ou qu'on ait employé les voies de la conciliation, les deux pirogues finirent par se séparer, et chacune reprit la route de l'île d'où elle était partie.

Les boucliers que nous vîmes entre les mains des habitans de la Louisiade sont les premières armes défensives que nous ayons encore trouvées parmi les insulaires du Grand-Océan. Il paraît que ceux-ci, qui ont porté l'industrie assez loin pour avoir imaginé une arme propre à les garantir des coups de leurs ennemis, ont aussi acquis de la supériorité dans la navigation. Ils construisent des pirogues plus grandes que celles de toutes les autres îles, car une des pirogues qui étaient près de *l'Espérance* fut estimée avoir plus de cinquante pieds de longueur, et elle paraissait très bien taillée pour la marche.

L'officier qui était allé à bord de *l'Espérance* me rendit aussi compte d'un fait que je ne dois pas omettre. Un des hommes embarqués dans les mêmes pirogues dont cette frégate avait été environnée se leva tout à coup, armé d'une sagaie, et la dirigea sur le second chirurgien, qui était alors sur la préceinte, en dehors du bâtiment. Les mouvemens de cet insulaire furent remarqués assez à temps pour qu'on ait pu le coucher en joue avant que sa sagaie ait été lancée. Cette menace produi-

sit l'effet qu'on s'en était promis, et la pirogue où était l'agresseur s'éloigna sur-le-champ. Voilà donc encore des hommes aussi féroces et aussi traîtres que les habitans de la Nouvelle-Calédonie, et reconnus pour être cannibales. Ces découvertes affligeantes paraissent propres à donner une idée des excès auxquels l'espèce humaine peut se livrer toutes les fois que les mœurs ne sont pas tempérées et adoucies par la civilisation.

Le cap Pierson est par 9 degrés 55 minutes 10 secondes de latitude australe, et par 148 degrés 54 minutes 48 secondes de longitude orientale, d'après la montre n° 14.

Pendant la nuit nous dirigeâmes la route de manière à nous placer dans l'est des hauts-fonds parmi lesquels nous avions été engagés la veille, et qu'il nous avait été impossible de doubler. Nous devions nous trouver, le 20 juin au jour, sur le parallèle de l'îlot situé dans le nord-est de l'île de Well : mais le courant nous avait portés au nord, et lorsque la lumière nous eut permis de distinguer les objets, nous nous trouvâmes à trois lieues dans le nord de cet îlot. On voyait dans l'ouest de petites îles très basses, liées entre elles par des récifs et des bancs de sable. La plus petite de ces îles était remarquable par un seul cocotier, qui semblait croître au milieu des eaux; sur d'autres un peu plus étendues, on voyait, mais avec moins

de surprise, de petits bouquets de cette même espèce d'arbres. A quelque distance dans le nord de ces petites îles, on découvrit de nouvelles îles basses, d'une beaucoup plus grande étendue : je fis gouverner de manière à passer à l'est. Quelque temps après, nous vîmes une île plus élevée que les autres, qui fut appelée l'*île Jurien ;* je me décidai à passer entre cette dernière île et l'île Jouvency. Après avoir doublé l'île Jurien, nous fîmes route au nord-ouest pour visiter la partie nord des îles nouvellement découvertes, que nous appelâmes *îles Trobriand.* A six heures et demie j'ordonnai que nous nous éloignassions de terre. La latitude du cap Denis, que nous avions au nord-ouest, est de 8 degrés 24 minutes australe, et sa longitude de 148 degrés 43 minutes 37 secondes orientale.

Le 22, en nous avançant dans le sud, nous aperçûmes de nouvelles îles très basses. La plupart de ces îles, ou plutôt de celles dont nous avons passé le plus près, étaient liées par des récifs, des bancs de sable ou des hauts-fonds; ce qui me faisait conjecturer que les intervalles qui semblaient être libres ne paraissaient tels que parce que nous en étions éloignés. En effet, plusieurs canaux, où nous n'avons d'abord aperçu aucun écueil, s'étaient trouvés barrés à mesure que nous nous en étions rapprochés. Néanmoins je suis persuadé que l'on

pourrait trouver des passages parmi ces îles et ces écueils; mais je pense qu'il serait imprudent de s'y engager, parce qu'on n'aurait pas la ressource de pouvoir mouiller, lorsqu'on se trouverait entouré de bancs et de hauts-fonds, de manière à ne pouvoir plus avancer ni reculer sans courir de risques.

A environ midi, nous relevâmes dans le sud-ouest des terres très élevées, qui devaient être celles que nous avions vues dans le voisinage du cap La Billardière, et être les mêmes que M. de Bougainville avait relevées le 10 juin 1769, étant dans le cul-de-sac de l'Orangerie. A mesure que nous nous avancions dans l'ouest, nous continuions à découvrir de petites îles basses, boisées, et liées par des brisans qui se prolongeaient dans cette direction aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Le 24 juin au jour, je fis mettre le cap au sud-sud-ouest, et ensuite au sud-ouest; mais à peine avions-nous fait deux lieues dans cette direction, que l'on aperçut des brisans de l'avant. Ils se prolongeaient d'abord directement de l'est à l'ouest, puis ils tournaient insensiblement vers le nord; de sorte que, dans l'espace de moins de six heures, nous gouvernâmes depuis l'ouest jusqu'au nord-nord-est. Lorsqu'on fut rendu à l'endroit où ces brisans formaient le coude, on releva à l'ouest l'île

Riche, qui est assez grande et de hauteur médiocre : à une heure et demie nous avions le cap au nord-ouest, et l'on ne voyait plus de brisans dans le nord. Le vent était faible, et à l'est-sud-est; la houle venait directement de l'est, et les courans portaient à l'ouest avec assez de force. Je crus qu'il n'était pas prudent de revenir dans l'ouest, dans la crainte de nous trouver engagés parmi des écueils, aux approches de la nuit. En conséquence nous tînmes le vent, dans l'intention de venir le lendemain visiter cette partie. Nous vîmes très distinctement dans la matinée de très hautes terres que l'on avait cru apercevoir la veille au coucher du soleil. Elles s'étendaient depuis le sud jusqu'au nord-ouest, où elles ne paraissaient même pas terminées, ce qui me faisait croire que c'étaient les terres de la Nouvelle-Guinée.

Nous prolongeâmes la bordée du nord jusqu'à minuit, et nous prîmes ensuite celle du sud. A deux heures et demie, et au moment où l'on allait virer de bord, on aperçut une tache blanche, à une très petite distance dans le sud de la Recherche. Nous virâmes sur-le-champ pour nous en éloigner. Cette tache, regardée pendant quelque temps comme produite par l'effet d'un raz de marée, fut reconnue pour être un haut-fond isolé, de forme ronde, près duquel nous filâmes une ligne de cinquante brasses sans trouver fond. La

position que ce banc occupe sur nos cartes est très incertaine, parce qu'elle a été fixée d'après l'estime des différentes routes que nous avions faites pendant la nuit.

Le 25 au jour, les vents soufflant du sud-est joli frais, je fis gouverner à l'ouest-nord-ouest pour nous rapprocher des terres de la Nouvelle-Guinée: on ne tarda pas à revoir l'île Riche, qui s'étendait du sud à l'ouest; nous la perdîmes de vue un peu après midi. La pointe la plus nord de l'île Riche est par 8 degrés 2 minutes de latitude australe, et par 145 degrés 37 minutes 20 secondes de longitude. Nous fîmes route tout le reste de la journée à l'ouest-nord-ouest, sans apercevoir aucune terre. Le temps paraissait assez beau; cependant l'horizon était embrumé, et l'on ne pouvait pas distinguer les objets à une grande distance. Au coucher du soleil, on crut apercevoir une terre élevée dans l'ouest-quart-sud-ouest; les courans continuèrent à nous porter dans le nord-ouest, mais avec moins de force que les jours précédens.

Le 26 juin au jour, le temps était très sombre, et l'on ne voyait pas la terre; je fis gouverner à l'ouest-sud-ouest pour nous en rapprocher. Peu après on vit les montagnes de la Nouvelle-Guinée, qui s'étendaient du nord-est au nord-ouest : nous avions été entraînés dans le nord pendant la nuit,

et l'on ne voyait aucun des points dont nous avions eu connaissance la veille au coucher du soleil. Nous fîmes route au sud, pour nous rapprocher des terres qui sont dans le nord-ouest de l'île Riche. A onze heures et demie, le temps commença à s'éclaircir; nous aperçûmes une terre basse au nord-est, et un cap assez élevé à l'ouest. Au même instant le vent passa au nord-ouest; mais il était si faible et la mer si houleuse, que nous ne pouvions pas gouverner avec le cap à l'est-nord-est.

Les courans nous avaient portés directement au nord. Cette nouvelle direction semblait annoncer qu'il n'y avait aucune ouverture dans l'ouest, et que les eaux poussées par les vents de sud-est s'accumulent sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, et prennent leur écoulement le long du cap appelé par Dampier *cap du roi Guillaume* (*king William*). Notre conjecture fut confirmée par la vue des terres élevées que nous aperçûmes enfin dans l'après-midi, et dont nous étions environnés. Nous ne pûmes pas les voir toutes au même instant; mais nous les découvrîmes successivement dans les intervalles où les nuages s'étaient dissipés. On distinguait en avant de ces montagnes, les plus hautes que nous eussions encore vues, des terres de moyenne élévation, dont quelques-unes pouvaient appartenir à des îles situées près de la côte. Nous gouvernâmes pendant toute la soirée à l'est-

sud-est, avec des vents très faibles du nord-ouest, pour tâcher de sortir du golfe dans lequel nous nous étions avancés.

Le 27 nous vîmes en dedans de la pointe méridionale du golfe Huon, qui fut appelée *cap Longuerue*, un groupe d'îles peu élevées, près desquelles nous fûmes retenus par le calme. La latitude du cap Longuerue est de 7 degrés 22 minutes australe, et sa longitude de 145 degrés 3 minutes 22 secondes. Les terres que nous voyions dans le sud doivent tenir à celles qui sont à l'ouest de l'île Riche, et paraissent former la partie orientale de la Nouvelle-Guinée. Ainsi la Louisiade, découverte par M. de Bougainville, est un archipel situé dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée; il peut avoir 6 degrés d'étendue en longitude, et pas plus de 2 degrés et demi en latitude dans les endroits de sa plus grande largeur, laquelle doit se trouver sur le méridien des îles d'Entrecasteaux et Trobriand, et par conséquent un peu à l'est du cul-de-sac de l'Orangerie de M. de Bougainville.

Le 28 à midi nous nous trouvions par 7 degrés 8 minutes 20 secondes de latitude, et 145 degrés 32 minutes de longitude, c'est-à-dire à huit lieues et demie dans le sud-sud-est du cap Cretin. C'eût été sans doute un très beau spectacle que de nous voir entourés de montagnes qui forment divers étages, et dont les plus hautes se perdent dans les nues;

mais je pense que l'on ne peut en jouir que très rarement. Des montagnes si prodigieusement élevées doivent retenir les nuages, et en être presque toujours enveloppées : aussi avons-nous éprouvé dans ce golfe beaucoup de pluie et de fréquens orages.

Vers les trois heures après midi, il s'éleva un vent léger de l'est-sud-est, à l'aide duquel nous pûmes nous rapprocher de trois petites îles basses, situées à une lieue deux tiers dans le sud-est du cap Cretin. La plus septentrionale de ces îles est par 6 degrés 47 minutes 45 secondes de latitude australe, et par 145 degrés 29 minutes 40 secondes de longitude orientale.

C'est en chenalant au milieu de ces écueils, par un vent assez frais, que nous parvînmes à nous en tirer. Lorsque nous nous trouvâmes dans le nord de tous les dangers, je fis diriger la route sur le cap Glocester de Dampier, et nous accostâmes de fort près la côte de la Nouvelle-Bretagne qui est d'un aspect très agréable : sa population doit être très nombreuse, car le rivage est couvert d'habitations entourées d'un grand nombre de cocotiers.

Tandis que nous étions occupés à considérer cette côte fertile, nos yeux en furent détournés pour jouir du spectacle, non moins curieux, d'une irruption subite du volcan qui est sur l'île la plus proche de la côte de la Nouvelle-Bretagne. On ne

pouvait pas apercevoir les flammes, parce que nous étions en plein jour : mais on voyait des masses d'une fumée très épaisse sortir du sommet de la montagne; et l'on apercevait un torrent de laves qui se précipitait à la mer en formant plusieurs cascades, d'où s'élevaient à différentes hauteurs, et même sur le bord du rivage, des colonnes de fumée d'une teinte blanchâtre. L'île du Volcan est par 5 degrés 32 minutes 20 secondes de latitude australe, et par 145 degrés 44 minutes de longitude orientale, d'après la montre n° 14.

Le 30 juin les vents ne nous permirent pas de prolonger la côte septentrionale de la Nouvelle-Bretagne que j'avais le dessein de visiter. Nous fûmes obligés de faire route au nord, et d'aller reconnaître une île assez haute qui dans la matinée avait été aperçue au nord-est.

Le 1er juillet au jour nous nous trouvions à environ cinq ou six lieues dans l'ouest de l'île qui avait été découverte la veille. On voyait au nord de cette île, que nous appelâmes *île Mérite*, plusieurs autres îles dont la plus orientale paraissait être la plus grande. Le temps était sombre, et l'on apercevait à peine les terres de la Nouvelle-Bretagne. Le vent ayant passé au sud-ouest, je fis diriger la route pour nous en rapprocher; mais bientôt après il revint à l'est, et nous gouvernâmes pour aller reconnaître les petites îles qui étaient en vue. Nous

passâmes au nord de l'île Mérite; et au coucher du soleil nous étions dans le sud de l'île des Lacs qui est la plus orientale de ce groupe, auquel nous avons donné le nom *d'îles Françaises*. Toutes ces îles sont assez élevées; leurs côtes nous parurent très saines : cependant on voyait, à la pointe sud-ouest de l'île Forestier, plusieurs îlots, dont le plus éloigné de terre est à un peu plus d'une lieue au large. La partie la plus élevée de l'île Mérite a été placée par 4 degrés 54 minutes de latitude australe, et par 146 degrés 44 minutes 40 secondes de longitude orientale.

Le 2, au lever du soleil, nous relevâmes au nord la pointe orientale de l'île des Lacs : un nouveau groupe d'îles fut aperçu à l'est. L'horizon était très étendu, et l'on apercevait dans le sud les terres élevées de la Nouvelle-Bretagne, dont nous devions être à douze ou treize lieues de distance. Le calme dura toute la journée; aussi ne fîmes-nous que très peu de chemin. La pointe la plus nord des terres qui avaient été relevées dans la matinée restait encore, à la chute du jour, à peu près dans la même direction.

Une nouvelle direction des courans me fit présumer que nous avions commencé à éprouver l'action du courant rapide qui passe par le canal Saint-Georges, et doit se diriger au sud-ouest et sud-sud-ouest, à quelque distance du cap Stephens.

Les vents étant de la partie sud, nous fîmes route toute la journée pour nous rapprocher d'une île que nous appelâmes *île Villaumez ;* le milieu en est assez élevé, mais les extrémités en sont très basses. Les arbres dont elle est couverte depuis le rivage jusqu'aux plus hauts sommets semblent annoncer que le sol doit être fertile. On n'a remarqué aucune case sur le bord de la mer; et nous aurions cru l'île inhabitée, si nous n'avions pas aperçu plusieurs colonnes de fumée s'élever dans l'intérieur. On vit au milieu de la côte occidentale un assez grand enfoncement qui paraissait offrir un bon mouillage, ouvert cependant aux vents d'ouest; mais cette île de peu d'étendue, et sur laquelle nous n'avions distingué aucun terrain cultivé, me parut offrir si peu de ressources que je ne crus pas nécessaire de nous arrêter pour la visiter. Nous vîmes au sud de l'île Willaumez deux autres îles beaucoup moins grandes et très boisées : nous en appelâmes une *île Raoul*, et l'autre *île Gicquel.* La pointe méridionale de l'île Willaumez est par 5 degrés 15 minutes 3 secondes de latitude australe, et par 147 degrés 39 minutes 45 secondes de longitude orientale.

A midi nous étions à environ huit lieues des terres les plus proches de la Nouvelle-Bretagne qui s'étendaient depuis les îles Raoul et Gicquel jusqu'au sud-ouest. Nous dirigeâmes la route de ma-

nière à passer au nord de l'île Willaumez, dont la pointe septentrionale fut relevée à six heures du soir à l'est 10 degrés sud.

Le 4 juillet au jour nous relevâmes la pointe septentrionale de l'île Willaumez au sud-ouest, à environ deux lieues et demie de distance. La côte de la Nouvelle-Bretagne fut aperçue dans un grand éloignement; elle s'étendait depuis le sud-ouest jusqu'au sud-est. A cinq heures et demie du soir, on découvrit à l'est 9 degrés sud une île dont nous devions être encore à plus de douze lieues. Nous la nommâmes *île du Portail.*

Nous éprouvâmes un orage assez fort pendant la nuit du 5 au 6: la pluie continua sans interruption jusqu'à huit heures du matin : alors le temps s'éclaircit, et, à l'aide de vents variables et très faibles, nous pûmes nous avancer de trois ou quatre lieues dans le nord-est. Un peu avant le coucher du soleil, on vit l'île du Portail dans le sud-est : elle était alors à sept ou huit lieues de distance; et l'on apercevait, au large de son extrémité occidentale, trois petits îlots qui devaient être très élevés relativement à leur grandeur. Au même instant on découvrit de l'avant des terres très hautes, dont l'extrémité septentrionale était vraisemblablement le cap Stephens.

Le 7 juillet nous fîmes route au nord-est avec des vents très faibles du sud-est au sud-sud-est, et

nous nous approchâmes du cap Stephens. Nous pûmes reconnaître ce cap avant la nuit, ainsi que les terres de la Nouvelle-Bretagne, qui paraissaient être très élevées et fuir dans le sud-est.

La vitesse des courans avait diminué à mesure que nous nous étions rapprochés du cap Stephens. Dans les journées des 5, 6 et 7 juillet, c'est-à-dire depuis que nous avions dépassé l'île Willaumez, les observations ne nous avaient jamais placés de plus de 3 ou 4 minutes au sud et à l'est de l'estime. Il paraît que les courans du canal Saint-Georges ne s'étaient fait sentir qu'entre l'île Willaumez et les îles Françaises, et que les courans du détroit de Dampier ne s'étendent pas à l'est des dernières : par cette raison, elles me paraissent être précisément à l'endroit où les eaux qui s'échappent du canal Saint-Georges viennent rencontrer celles qui s'écoulent par le détroit de Dampier.

Le 8, à six heures et demie du matin, on releva le cap Stephens à l'est, et l'on vit les terres de la Nouvelle-Bretagne s'étendre de l'est au sud. La latitude du cap Stephens, d'après nos observations, est de 4 degrés 11 minutes 45 secondes australe, et sa longitude de 149 degrés 20 minutes à l'orient du méridien de Paris.

Lorsque nous fûmes parvenus à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, je me décidai à faire route au nord-ouest pour me rendre à l'île

de Java, où il devenait de jour en jour plus pressant d'arriver. Le vin qui nous restait à bord s'était aigri; nos farines étaient échauffées, et nous commencions à être dépourvus de toute espèce de provisions. La santé de nos équipages, épuisée par les fatigues d'une navigation longue et pénible, exigeait que nous pussions relâcher dans un pays qui nous offrît d'assez grandes ressources pour réparer leurs forces et pour nous approvisionner de nouveau.

Le journal du contre-amiral d'Entrecasteaux finit ici. La relation du voyage a été continuée par M. de Rossel, qui commandait à cette époque la frégate *la Recherche* en qualité de capitaine de pavillon.

§ 20.

Navigation au nord de la Nouvelle-Guinée. Mort du contre-amiral d'Entrecasteaux (20 juillet 1793). Relâche au havre de Boni.

Le 9 juillet 1793, à la pointe du jour, nous aperçûmes l'île Sandwich dans le nord-est, à la distance de six ou sept lieues. Un peu avant midi, on vit dans le nord-nord-ouest les terres de la Nouvelle-Hanovre. La route fut dirigée sur l'extrémité orientale de cette côte, afin de passer à une petite distance des îles Portland, que nous vîmes le 10.

L'état d'affaiblissement des équipages, parmi lesquels le scorbut commençait déjà à se manifester, engagea le contre-amiral Bruni-d'Entrecasteaux à se rendre le plus promptement possible aux Moluques. Nous fîmes route pour passer au nord des îles de l'Admiralty, et des îles appelées *les Anachorètes* par M. de Bougainville. Les sentimens d'humanité dont il n'avait cessé de donner des marques, en prodiguant à ses équipages les soins les plus assidus, lui avaient dicté ce parti; et il le prit uniquement en leur faveur, quoiqu'il fût devenu plus nécessaire pour sa propre conservation que pour celle d'aucun autre individu. Le scorbut, dont il fut attaqué après notre départ de Balade, avait déjà fait chez lui de tels progrès, que le 7 juillet, jour où nous avions achevé la reconnaissance de la Nouvelle-Bretagne, il avait les jambes très enflées : on y apercevait déjà des taches noires qui annoncent ordinairement l'approche des dernières périodes de cette maladie. Son état n'avait cependant pas encore pris ce caractère funeste qui s'est manifesté dans la suite, et nous étions loin de prévoir la perte irréparable dont nous étions menacés. Il semblait que le bonheur, qui depuis la mort de M. Huon n'avait pas cessé d'accompagner notre navigation, eût éloigné de nous tout pressentiment, toute idée funèbre.

Le 11 juillet, à une heure et demie après midi

nous aperçûmes la petite île de la Vendola. Cette petite île isolée, dont la position avait été déterminée avec exactitude en 1792, nous a servi à lier les opérations des deux années.

Après avoir doublé la Vendola, nous fîmes route au nord pour passer à une certaine distance dans l'est du plus oriental des trois îlots appelés *los Reyes* par le capitaine Maurelle. Nous fûmes portés dans l'ouest par un courant très violent.

Le 16, à la pointe du jour, nous découvrîmes les îles des Anachorètes, à une grande distance. Dans la matinée du 17, on vit la petite île basse que M. de Bougainville n'avait aperçue que du haut des mâts de sa frégate. Nous en passâmes à environ trois lieues dans le nord. Sa latitude est de 0 degré 45 minutes australe, et sa longitude de 142 degrés 55 minutes orientale.

Les temps humides que nous éprouvâmes après avoir perdu de vue les îles de l'Admiralty avaient développé les principes de scorbut qui s'étaient manifestés à bord des deux frégates. L'état du contre-amiral d'Entrecasteaux avait surtout empiré de la manière la plus alarmante; ses forces étaient entièrement abattues, et il éprouvait un dégoût presque invincible pour toute espèce d'aliment. L'enflure des jambes avait fait des progrès rapides; et une colique violente, accompagnée d'une diar-

rhée qui semblait annoncer la dissolution du sang, ne cessait de le tourmenter.

M. d'Auribeau et les officiers de *la Recherche*, vivement affligés de son état, et craignant les suites qu'il pouvait avoir, l'avaient engagé depuis plusieurs jours à se rendre sous le plus court délai à l'île Waigiou, et l'avaient vivement sollicité de se séparer de la frégate *l'Espérance*, qui retardait la marche de *la Recherche*.

Nous espérions qu'un séjour à terre de quelque durée contribuerait plus que toute autre chose au rétablissement de sa santé. Il résista à nos instances, et répondit constamment qu'il ne s'écarterait jamais, pour son avantage personnel, des ordres qui lui avaient été donnés dans ses instructions. Nous l'entendîmes souvent, dans cette circonstance, dire que les objets d'une utilité générale, et principalement ceux qui avaient rapport au service de l'État, ne devaient point être sacrifiés à l'intérêt d'un particulier. Il ne céda à nos sollicitations que dans la soirée du 19 juillet, veille de sa mort. Alors il fut résolu que les deux frégates ne navigueraient plus de conserve, et que chacune d'elles se rendrait séparément à l'île Waigiou. A la chute du jour nous forçâmes de voiles, et nous prîmes congé de *l'Espérance*.

Dans la nuit du 19 au 20 juillet, les douleurs de M. d'Entrecasteaux devinrent si violentes et lui cau-

sèrent une telle agitation, que l'on s'aperçut d'un désordre dans les idées qui annonçait du délire. A la pointe du jour nous vîmes encore *l'Espérance* à une grande distance de l'arrière. M. Renard, chirurgien-major de *la Recherche*, qui avait employé en vain toutes les ressources de l'art pour le soulager, me témoigna le désir de consulter M. Joanet, son collègue de l'autre frégate, avant de tenter le dernier moyen qui lui restât à mettre en usage. Nous vînmes sur-le-champ en travers pour attendre *l'Espérance*, et dès que nous fûmes à portée, j'envoyai prévenir M. d'Auribeau du danger dans lequel se trouvait notre malheureux chef, et je lui fis demander que M. Joanet vînt aider de ses lumières le chirurgien-major de *la Recherche*.

On fut d'avis que le seul moyen de calmer les douleurs aiguës que le malade éprouvait était de lui faire prendre un bain; mais à peine fut-il plongé dans l'eau que son état devint désespéré. Des convulsions terribles se déclarèrent, et il perdit entièrement connaissance; les deux chirurgiens-majors, aidés des conseils de M. La Billardière, ne purent parvenir à les calmer. Le mal résista à tous les remèdes, et pendant toute la matinée, les spasmes et les crispations de nerfs continuèrent avec la même violence. A midi, ces symptômes alarmans parurent s'affaiblir, et nous osâmes nous flatter de quelque espoir; mais il ne fut pas de

longue durée : l'homme respectable dont l'existence nous était à tous si précieuse passa insensiblement de la grande agitation qu'il avait éprouvée à un affaissement absolu, et resta privé de toutes ses facultés. Il semblait que la mort seule pût mettre un terme aux souffrances cruelles auxquelles il était en proie depuis le matin. A sept heures et demie du soir il rendit le dernier soupir.

Lorsque je vins annoncer à l'équipage la perte irréparable que nous venions de faire, la consternation fut générale, et le profond silence qui régna pendant le récit de ce funeste événement ne fut interrompu que par des témoignages de la douleur la plus vive et la plus sincère. J'eus, dans cette occasion, la seule consolation que j'étais capable d'éprouver, en voyant que tous ceux dont j'étais environné partageaient ma douleur. J'envoyai un officier porter la nouvelle de ce malheur à bord de *l'Espérance*, et prendre les ordres de M. d'Auribeau, qui, par son grade et son ancienneté, était devenu le chef de l'expédition.

Le 21 on rendit les derniers devoirs religieux et les honneurs militaires à M. d'Entrecasteaux. Il fut facile de reconnaître, pendant cette triste cérémonie, que tout le monde sentait la grandeur de la perte que nous venions de faire. Chacun donna un libre cours à sa douleur, et rendit hommage aux vertus dont celui que nous pleurions

n'avait pas cessé de donner l'exemple. Ces vertus et les talens qu'il réunissait n'avaient pas été reconnus seulement de ceux qui avaient servi sous ses ordres, mais du gouvernement, qui l'avait toujours employé dans les places les plus importantes.

La vaste étendue de ses connaissances, et la solidité d'un jugement mûri par l'habitude de la réflexion et par une étude presque continuelle, l'avaient fait choisir parmi un grand nombre d'officiers distingués, pour être directeur-adjoint des ports et arsenaux de la marine, place où il a mérité les suffrages universels, quoiqu'il ne l'ait remplie que pendant très peu de temps. Des chagrins, dont la cause n'est malheureusement que trop connue, l'engagèrent, par une délicatesse bien rare, à demander sa retraite : mais le maréchal de Castries, alors ministre de la marine, qui avait apprécié son mérite, ne voulut pas que le fruit des services qu'il pouvait rendre à sa patrie fût entièrement perdu. Afin de l'éloigner des lieux où la pensée de ses malheurs devait lui être le plus sensible, on lui confia le commandement de nos forces navales dans l'Inde. Le terme de la station étant expiré, on prolongea son séjour dans ces contrées; et on lui donna en même temps un témoignage éclatant de satisfaction en le nommant gouverneur de l'Ile-de-France.

Par la sagesse de ses règlemens, il parvint à détruire les abus qui s'étaient glissés dans les différentes branches de l'administration de cette île. Il sut si bien concilier les intérêts les plus opposés, qu'il se fit aimer des hommes de toutes les classes. Mais ce fut pendant qu'il commandait la station de l'Inde qu'il développa ce genre de mérite qui le rendait propre à conduire une campagne de découvertes. Il se fraya avec *la Résolution*, vaisseau de cinquante canons, une route nouvelle dans le Grand-Océan, pour aller en Chine à contre-mousson. Ce fut en naviguant dans cette mer parsemée d'écueils, qu'il étonna les marins les plus expérimentés par sa hardiesse à braver les plus grands périls, hardiesse qui aurait pu passer pour témérité dans un autre, mais qu'il justifia toujours par les ressources de son esprit juste, fécond et lumineux : car le péril qui aurait pu surprendre un homme ordinaire était toujours entré dans ses combinaisons; et l'événement prouvait qu'il n'avait semblé le défier que parce qu'il était sûr de le vaincre. Nous osons nous flatter que, après la publication du journal où il rend compte des détails de ses opérations, les géographes et les hommes de l'art le placeront au nombre de ces navigateurs illustres qui ont acquis des droits à la reconnaissance de tous les peuples, et qu'aucun de nos lecteurs ne pourra se défendre d'accorder un sentiment d'in-

térêt à l'homme religieux et sensible qui mérita si bien de l'humanité.

Dans la matinée du 1er août, on vit dans le sud-ouest les terres élevées de la partie occidentale de l'île Schouten; mais nous ne pûmes avoir connaissance de l'île de la Providence que le 3. Cette île ne fut dépassée que lorsque les vents nous eurent permis de faire route à l'ouest. Le 5, nous parvînmes à l'ouverture de la baie du Geelwinck. Le 10 août, un peu après midi, on releva les îles Mispalu, pour lier les opérations de cette année à celles de 1792.

Le 11, à midi, on distingua les sommets des montagnes de l'île Waigiou, et nous dirigeâmes la route au sud-ouest pour nous soutenir contre les courans. Mais les vents furent si faibles, que le 12, à la pointe du jour, on releva à l'ouest 18 degrés nord la plus méridionale des îles d'Aiou, appelée *Aioubaba* par le capitaine Forest. Les autres îles ne pouvaient être aperçues que du haut des mâts; mais on voyait distinctement les terres de Waigiou dans le sud.

Le 14, au jour, nous étions à environ deux lieues de terre, et nous vîmes l'île Manouran dans l'ouest. Le 18, aussitôt après que les frégates eurent pris le mouillage à l'île Boni, dans le havre de ce nom, les malades furent transportés sur le rivage. Nous fûmes à portée de remarquer la ré-

volution subite qui s'opère chez les scorbutiques dès qu'ils ont mis pied à terre. Ceux que nous y avions envoyés n'y avaient pas été plus d'une demi-heure qu'ils éprouvèrent dans les parties inférieures un gonflement semblable à celui qui a lieu dans l'hydropisie : l'enflure se manifesta d'abord dans les parties naturelles et dans les cuisses; ensuite elle descendit dans les jambes, qui devinrent monstrueuses. Cet accident les effraya; mais le chirurgien-major parvint facilement à les rassurer. Ces hommes étaient dans un tel état de faiblesse en arrivant, qu'ils demeurèrent assis sur le rivage tout le temps qu'on les y laissa; mais, au bout de six heures, et en se levant pour se rembarquer, ils sentirent que leurs forces commençaient à revenir, et marchèrent avec beaucoup d'aisance pour se rendre au canot qui était venu les chercher. Vingt-quatre heures après, l'enflure était dissipée et ils se trouvèrent entièrement soulagés.

Le 20 août, M. d'Auribeau, devenu chef de l'expédition par la mort de M. d'Entrecasteaux, prit le commandement de *la Recherche*, et je quittai cette frégate pour commander *l'Espérance*. Le temps que nous fûmes obligés de passer dans ce havre fut employé à faire aux deux bâtimens les réparations les plus urgentes. Nous fîmes notre eau dans une rivière où nos canots pouvaient entrer; mais elle était assez éloignée du mouillage : l'on ne

pouvait remplir les barriques que de basse mer, et les embarcations ne faisaient qu'un seul voyage par jour. Notre provision d'eau et de bois fut cependant complétée le 27 août, époque à laquelle nous nous trouvâmes prêts à mettre à la voile.

Malgré les pluies que nous essuyâmes dans cette relâche, et qui durèrent quelquefois plus de vingt-quatre heures, nos malades se sont assez promptement rétablis. Il paraît que quelques beaux jours et une nourriture saine ont suffi, sinon pour guérir entièrement nos scorbutiques, du moins pour les mettre en état de tenir la mer pendant un court espace de temps. Les équipages des canots qui allaient faire notre eau, ainsi que les détachemens que l'on envoyait pour couper du bois, eurent souvent la pluie sur le corps pendant tout le temps que duraient ces diverses opérations; mais ils n'ont pas paru avoir souffert de l'influence d'un climat qui semblait devoir être aussi malsain, tant il est vrai que le plus court séjour à terre et quelques rafraîchissemens sont les moyens les plus puissans pour rétablir, après les plus longues navigations, la santé des équipages. Il est cependant à remarquer que dans l'état de faiblesse physique où étaient les nôtres, toutes les maladies accidentelles annonçaient que les fibres et les nerfs avaient acquis un très grand degré d'irritabilité. Avant notre arrivée à Boni, et pendant le séjour que nous y

fîmes, plusieurs personnes des deux frégates avaient eu des coliques très violentes, des crampes, ou des crispations de nerfs plus ou moins fortes.

La grande quantité de pirogues qui étaient venues pour nous reconnaître ou nous visiter avant que nous fussions entrés dans le havre nous avait fait espérer que le nombre en augmenterait lorsque nous aurions atteint le mouillage. Mais nous fûmes trompés dans notre attente, et pendant les deux premiers jours de notre relâche nous n'en vîmes pas plus de trois ou quatre par jour. Elles nous apportèrent une petite quantité de poissons, quelques tortues et des ignames. Nous donnâmes en échange des morceaux d'étoffes et des barres de fer. Après avoir prélevé sur ces provisions la quantité qui était nécessaire pour nos malades, l'on put faire des distributions à une partie des équipages. Les jours suivans nous commerçâmes assez régulièrement avec une douzaine de pirogues, qui nous fournirent du poisson, des tortues et des ignames pour notre consommation journalière : nous emportâmes même assez de tortues pour en donner un repas aux deux équipages pendant sept jours.

D'après le récit du capitaine Forest, on peut conjecturer qu'il n'a pas trouvé dans les autres parties de la côte septentrionale de Waigiou plus d'habitans que nous n'en avons vu au havre de

Boni. Cependant je pense, ainsi que lui, qu'il doit y avoir par mer une communication non interrompue entre les diverses parties de l'île. Les habitans des côtes voisines de Boni ont sans doute dû faire un grand nombre de voyages aux îles d'Aiou pour en rapporter la quantité de tortues qu'ils nous ont fournie. Cette opinion semble aussi confirmée par la visite que nous reçûmes du chef principal de Rawk, la veille de notre départ.

Nous n'avons pu, au havre de Boni, observer les marées que très imparfaitement; cependant on a remarqué que la mer était pleine à environ cinq heures les jours de la nouvelle et de la pleine lune; elle monte alors de cinq ou six pieds, et la vitesse du courant est à peu près d'un demi-mille à l'heure.

Nous n'eûmes que fort peu de jours favorables pour faire des observations astronomiques. Cependant on a observé des angles horaires pour vérifier les variations diurnes de nos montres. La latitude du lieu où ces angles horaires ont été observés est de 2 degrés 30 secondes australe. Elle a été conclue de hauteurs prises près du méridien, à bord de *la Recherche*, par M. Pierson. La longitude est de 128 degrés 41 minutes 44 secondes orientale; elle a été déduite de la longitude du port de Cajeli ou Cayeli[1] de l'île Bourou, et de la dif-

[1] Les Hollandais écrivent *Cajeli* et prononcent *Caïeli;* les Anglais

férence de méridiens entre ce port et le havre de Boni.

§ 21.

Départ du havre de Boni, île Waigiou. Relâche à Cajeli, port de l'île Bourou. Réflexions générales sur les mœurs des habitans de l'île Bourou.

Pendant la journée du 28 août, nous fixâmes les positions de cette multitude de petites îles et de rochers qui sont près de l'extrémité de Waigiou. La position de la pointe la plus méridionale de l'île Ruib qui, par son étendue et par son élévation, est la plus remarquable de toutes, se trouve par 4 minutes 35 secondes de latitude australe, et par 127 degrés 45 minutes de longitude orientale.

Nous passâmes, dans la matinée du 29 août, entre l'île Geby et l'île Gagi. La pointe la plus méridionale de l'île Geby a été placée par 9 minutes 45 secondes de latitude australe, et par 127 degrés 3 minutes 10 secondes de longitude orientale. Ces deux îles sont à environ neuf lieues de distance l'une de l'autre.

Nous eûmes connaissance des îles Boo le lendemain. La latitude de la pointe nord-ouest de cette

écrivent *Cayeli* et prononcent comme les Hollandais. Le nom de l'île Bourou s'écrit aussi *Bouro*, mais l'orthographe adoptée dans ce volume est préférable, parce qu'elle est plus conforme à la prononciation.

île est de 1 degré 7 minutes 20 secondes australe; sa longitude est de 126 degrés 46 secondes 50 minutes, d'après la montre n° 10.

Le 31 août, vers midi, nous étions dans l'est de l'île Pisang. La partie la plus élevée de cette île est par 1 degré 22 minutes 30 secondes de latitude australe, et par 126 degrés 24 minutes de longitude orientale. On vit les îles Lawn peu de temps après avoir doublé l'île Pisang; elles se présentèrent sous l'aspect de collines d'une médiocre élévation, qui s'abaissaient en pente douce depuis leurs sommets jusqu'au bord de la mer. L'île Kakek et l'île Gasses parurent ensuite. On vit à tribord de l'île Kakek un îlot qui était un peu plus loin de nous que cette île.

Nous nous trouvions au coucher du soleil à peu près sur le parallèle de la partie méridionale de l'île Oubi, et nous pouvions courir grand largue pour nous rendre à l'entrée du détroit de Boutoun; mais comme je ne croyais pas trouver de grandes ressources dans ce détroit, je pris le parti d'aller relâcher à Cajeli, port de l'île Bourou. La santé de nos équipages, qui à la vérité s'était beaucoup améliorée pendant notre relâche à Boni, n'était pas encore assez raffermie pour risquer de nous rendre directement à Sourabaya. D'ailleurs, la maladie de M. d'Auribeau, qu'on avait reconnue pour une fièvre maligne nerveuse, l'avait mis dans

un état auquel rien ne pouvait être plus contraire que de rester encore long-temps en mer. Je me crus assez autorisé, par ces raisons, à faire route pour la rade de Cajeli, dont nous n'étions pas à plus de vingt lieues, et où nous pouvions espérer mouiller au bout de deux jours.

Le 1er septembre, on eut connaissance des terres de la partie occidentale de l'île Céram. Le 2, à la pointe du jour, on vit dans le sud les îles Bonao, Kelang et Manipa. Le 3, on releva les îles Kelang et Manipa, dont nous avions déterminé la position en 1792.

Nous mouillâmes à Cajeli, port de l'île Bourou, et à deux encâblures du rivage. Des pirogues nous apportèrent bientôt après du poisson, des fruits et des ignames de la part du résident. Dans la soirée, il nous envoya un bœuf que nous avions vu tuer à coups de fusil au milieu d'un troupeau assez nombreux qui passait sur le rivage.

Autant nous avions eu de plaisir au commencement de la campagne à contempler dans des pays nouveaux les beautés de la nature sauvage, autant nous en eûmes à retrouver une terre cultivée et des hommes civilisés. Les mêmes beautés de la nature brute, qui nous avaient d'abord transportés, ne nous frappaient plus que par leur triste monotonie. Nous n'éprouvions que du dégoût à rencontrer des déserts pareils à ceux de la Nouvelle-

Hollande. Le sentiment de curiosité qui avait excité en nous le désir de visiter les peuples sauvages et de connaître leurs mœurs était entièrement éteint. Ces hommes si voisins de l'état de nature, et sur la simplicité desquels nous avions eu des idées exagérées, ne nous inspiraient que des sentimens pénibles : nous avions vu plusieurs d'entre eux se livrer aux excès de barbarie les plus révoltans, et tous étaient encore plus corrompus que les peuples civilisés. Nos yeux, fatigués depuis long-temps du spectacle de côtes arides et désertes, se reposaient avec une douce satisfaction sur un pays fertile qui nous rappelait nos anciennes habitudes ; et notre âme, jadis accablée du poids de ses réflexions sur le sort de ces peuples féroces, s'épanouissait à l'aspect du bourg de Cajeli, de ses mosquées, de ses maisons assez nombreuses pour former une espèce de cité. Nous ne faisions plus de vœux que pour nous rapprocher de notre patrie. A cet éloignement de notre terre natale, tout Européen devenait un compatriote : tout Français eût été de notre famille.

Le 4 septembre j'allai, accompagné de mes officiers, faire une visite au chef de l'établissement; on nous conduisit dans une grande allée d'arbres plantés irrégulièrement, et qui aboutit à une maison assez grande, bâtie en bois, où il fait sa demeure. Cette habitation, meublée avec une grande

simplicité, nous parut plus agréable que le plus beau palais. Le résident de Bourou nous y reçut avec cordialité.

L'île de Bourou serait susceptible d'alimenter un commerce considérable d'épiceries, si la Compagnie hollandaise n'avait pas jugé à propos de réserver la culture de ces aromates aux seuls établissemens d'Amboine et de Banda, et aux petites îles qui les avoisinent. Mais le sol de Bourou est si propre à la reproduction des arbres qui les portent, que la Compagnie est obligée de nommer, tous les deux ans, une commission pour arracher les jeunes plants de giroflier et de muscadier qui croissent encore, malgré le soin que l'on prend de les détruire. Dans son état actuel cette île n'est d'aucun rapport, et il semble que l'on n'y ait formé d'établissement que pour empêcher les autres nations de l'Europe de s'en emparer, et de prendre part au riche commerce dont les Hollandais se sont attribué le monopole.

Les habitans du bourg de Cajeli, connus sous le nom général de *Maures*, sont les descendans des peuples qui ont porté la religion mahométane dans les Indes, et ils la professent encore. Les plus aisés font le commerce avec le peu de bâtimens hollandais et chinois qui viennent mouiller dans la rade. Ils en achètent du riz pour leur subsistance, des toiles et un petit nombre d'autres objets qui se

consomment dans l'île. Le reste de ces Maures est très pauvre et mène une vie peu laborieuse : ils se nourrissent de sagou qu'ils savent préparer de différentes manières, de poissons que la pêche leur fournit en abondance, et des fruits que la terre produit presque sans culture.

Le bourg de Cajeli est bâti sur le bord de la mer, dans une grande plaine marécageuse bornée par de hautes montagnes que l'on voit s'élever en amphithéâtre. Il y a deux rangées de maisons entourées d'enclos de différentes grandeurs, mais tous plantés de cocotiers et d'un grand nombre d'autres espèces d'arbres très touffus qui procurent un ombrage frais. L'allée qui sépare ces deux rangées de maisons est coupée par des ruisseaux très profonds, ou plutôt par des fossés que l'on a creusés pour faciliter l'écoulement des eaux du marais qui est derrière le bourg. L'on a construit sur ces fossés des ponts en bois, d'où la vue perce dans des bosquets d'une verdure très agréable, qui produisent l'effet des plus beaux jardins anglais. La plaine marécageuse dont nous venons de parler est traversée par une rivière dont l'embouchure est à environ quatre milles dans le nord-ouest du bourg. Cette plaine serait très propre à la culture du riz; mais la Compagnie, fidèle au système prohibitif qu'elle a établi dans toutes ses possessions, a défendu la culture de cette denrée

à Bourou. Elle entretient un troupeau de bœufs assez nombreux, qui fournit une partie de la subsistance de la garnison; mais elle ne souffre pas que les habitans du bourg possèdent aucun de ces animaux utiles. En examinant son administration de près, on voit que, même dans les plus petits détails, elle n'a jamais perdu de vue ses intérêts les plus éloignés; tous les règlemens qu'elle a faits ont eu pour objet d'empêcher les habitans de ses possessions des Moluques d'acquérir une aisance qui pourrait réveiller leur industrie, donner du ressort à leurs âmes, et rendre le régime qu'elle a établi plus difficile à maintenir.

L'intérieur du pays est habité par les naturels de l'île, qu'on appelle en malais *Alfourou :* il est divisé, ainsi que le territoire d'Amboine, en districts ayant à leur tête des chefs ou *orangkaies*, parmi lesquels la Compagnie a soin d'entretenir une grande rivalité. Il en résulte qu'ils se surveillent entre eux avec beaucoup de jalousie, ce qui dispense la Compagnie du soin coûteux de les faire épier par d'autres agens. Du reste elle abandonne les habitans de l'intérieur de l'île à l'autorité de ces chefs, et les laisse jouir d'une espèce de liberté. Elle se contente de les entretenir dans la crainte de sa puissance, pour s'assurer qu'ils travailleront de bonne foi à extirper les arbres à épiceries qui croissent dans leur territoire : elle désire

même qu'ils n'aient pas à se plaindre de son gouvernement, afin qu'ils ne songent point à en changer.

Il paraît que la principale nourriture des naturels du pays est le sagou, et qu'ils s'occupent très peu de cultiver la terre. Pendant tout le temps de notre séjour ils ne nous ont apporté qu'une très petite quantité de volailles. La plupart de celles que nous achetâmes, ainsi que les fruits, nous furent vendus par les habitans du bourg. Les légumes nous étaient fournis du jardin de la Compagnie.

Nous menâmes à Bourou une vie douce et frugale, et nous y jouîmes d'un repos qui depuis longtemps nous était inconnu. Les privations et les fatigues que nous avions endurées nous avaient rendus sensibles aux plus faibles jouissances, et contribuaient à nous faire goûter une manière de vivre qui, dans d'autres circonstances, nous aurait peut-être paru trop uniforme. Jamais les mets les plus recherchés ne nous avaient fait éprouver autant de plaisir que la nourriture simple que nous prenions. Les fruits de Bourou nous parurent être les meilleurs de l'Inde : nous trouvâmes, ainsi que M. de Bougainville, et je pense par les mêmes raisons, le bœuf plus savoureux que celui des autres pays chauds, et la chair des volailles incomparablement plus délicate.

Les gens aisés du bourg de Cajeli sont communicatifs; ils aiment beaucoup à voir des étrangers, à en juger du moins par la manière dont ils nous ont accueillis dans les diverses promenades que nous fîmes autour de leurs habitations. La plupart vinrent nous visiter, et nous eûmes toujours lieu d'être satisfaits de leur politesse qui, comme chez tous les Orientaux, consiste en de grandes formalités et en démonstrations d'un très grand respect. Je dois à cette occasion citer la visite que nous reçûmes de deux vieillards qui avaient vu M. de Bougainville pendant le séjour qu'il fit dans cette île. Ils nous abordèrent avec la gravité que ce peuple met dans toutes ses actions; mais dès qu'ils eurent appris que nous étions ses compatriotes, le contentement éclata sur leurs visages, et ils versèrent des larmes de joie. Je comblai de présens ces deux intéressans vieillards, et leur donnai à chacun une des médailles que nous avions eu soin de distribuer dans le cours de notre voyage. Lorsqu'ils se retirèrent, je ne pus m'empêcher de porter envie au navigateur bienfaisant et humain qui le premier leur avait appris à chérir le nom français.

Durant notre relâche à Bourou, le temps fut généralement très beau pendant le jour; mais nous eûmes assez régulièrement de la pluie et de l'orage toutes les nuits. Nous ne remarquâmes pas cependant que l'humidité de l'atmosphère et le voisinage

des marais rendissent le climat insalubre dans cette saison. Nous n'avons entendu dire à aucun des Européens qui habitent Cajeli que ce pays fût sujet à de fréquentes épidémies, et en effet ils paraissaient jouir eux-mêmes d'une assez bonne santé. Dans les douze jours de cette courte relâche, tous nos malades se rétablirent complétement, et le 14 septembre, nous étions prêts à mettre à la voile. M. d'Auribeau fut le seul dont l'état ne s'améliora point par son séjour à terre. Les accidens graves de sa maladie cessèrent à la vérité; mais il n'était pas encore remis de l'assaut qu'il avait eu à soutenir : il était perclus de tous ses membres.

§ 22.

Départ de Cajeli, port de l'île Bourou. Navigation dans le détroit de Boutoun. Arrivée à Sourabaya.

Le 15 septembre nous sortîmes de la rade de Cajeli, en rangeant de très près la pointe des Bœufs. Lorsque nous fûmes au large, je fis diriger la route de manière à prolonger la côte septentrionale de l'île Bourou, dont nous nous tînmes cependant à une assez grande distance, pour éviter les calmes que l'on éprouve ordinairement sous le vent des montagnes élevées. Malgré cette précaution, nous fûmes retardés pendant deux

jours par des vents faibles et contraires : nous ne pûmes doubler la pointe occidentale de Bourou et gagner les vents de la mousson de l'est que dans la soirée du 17. Le même jour à midi, nous étions à environ huit lieues deux tiers dans le sud de l'île Xulla-Bessi. Le milieu de son extrémité méridionale a été placé par 123 degrés 38 minutes 30 secondes de longitude orientale.

Le 22 à la pointe du jour, nous étions encore à cinq ou six lieues de l'entrée du détroit; mais les vents furent si faibles pendant toute la journée que nous ne pûmes y arriver qu'à cinq heures du soir. Nous rangeâmes le cap le plus septentrional de l'île Boutoun, à la distance d'un demi-mille, et nous suivîmes la côte sans nous en écarter. Ce cap est d'une médiocre hauteur : sa partie la plus élevée est couverte d'arbres; mais il se termine par des rochers taillés à pic. En suivant le rivage de très près, nous eûmes occasion de remarquer que la marée avait atteint sa plus grande hauteur; ce qui nous fit juger que ce même jour, qui était le dix-neuvième de la lune, la mer avait dû être pleine entre cinq et six heures à l'entrée du détroit.

Le 23 septembre, vers les six heures, le courant du jusant commença à se faire sentir, et nous mouillâmes près de la côte, par trente-quatre brasses d'eau, sur un fond de vase. La pointe sep-

tentrionale de l'île Mounan restait à l'ouest, et l'on apercevait un passage embarrassé d'îles, entre cette pointe et la côte de Célèbes.

La partie de la côte de Boutoun près de laquelle nous nous trouvions est aussi élevée que celle qui avait été parcourue la veille; elle est également couverte de bois depuis le sommet des montagnes jusqu'au rivage. On voyait cependant, à mi-côte, des parties de roc vif qui formaient des taches blanchâtres, seuls points remarquables de cette côte dont l'aspect d'ailleurs est assez uniforme.

Nous visitâmes avec soin le rivage de l'île Boutoun. On trouva partout le débarquement extrêmement difficile; le bord de la mer est couvert de mangliers, dont le pied est encore baigné lorsque les eaux sont basses. A la fin du flot, la marée s'avance à plus de vingt toises dans cette espèce de taillis, au milieu duquel il est alors impossible de débarquer.

Le détroit de Boutoun est placé par 4 degrés 36 minutes 26 secondes de latitude australe; la longitude est de 120 degrés 24 minutes 33 secondes orientale.

Nous appareillâmes le 25, à une heure et demie après midi, et nous nous dirigeâmes sur la pointe septentrionale de l'île Mounan. A quatre heures et demie nous étions dans le nord de cette île.

Nous eûmes beaucoup plus de difficultés à surmonter pour débarquer sur l'île Mounan que nous n'en avions eu pour mettre pied à terre sur la côte de Boutoun. Le rivage de Mounan est bordé de mangliers très épais, ainsi que celui de Boutoun; mais ces arbres, au lieu d'y croître sur un terrain ferme, ont leur pied dans une vase molle où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Le premier jour, les naturalistes tentèrent d'y débarquer sans pouvoir réussir. Néanmoins ils ne se rebutèrent pas, et ayant trouvé le lendemain un endroit où le sol avait un peu de consistance, ils mirent pied à terre et s'avancèrent dans les bois dont l'île est couverte. Ils virent un grand nombre d'oiseaux curieux, et quelques sangliers. Des canots allèrent sonder dans le nord et dans l'ouest du banc qui est au large de la côte de l'île Mounan : ils trouvèrent toute cette partie remplie de hauts-fonds, qui la rendaient impraticable pour la navigation.

Le plus septentrional des deux petits îlots situés à l'ouest de notre mouillage est par 4 degrés 35 minutes 5 secondes de latitude australe, et par 120 degrés 9 minutes 15 secondes de longitude orientale.

Les marées sont encore plus irrégulières à la côte occidentale de l'île Mounan que dans le détroit de Boutoun. Nous avons eu lieu de remarquer que le courant du jusant qui porte au sud-ouest

y est beaucoup plus faible que celui du flot, et que sa durée est beaucoup plus longue.

Nous levâmes l'ancre le 2 octobre à dix heures et demie, et après avoir louvoyé pendant quelque temps, nous traversâmes le détroit de Boutoun. Nous vînmes mouiller à sept heures trois quarts du soir, à peu près à l'endroit que nous avions quitté pour tenter de passer entre l'île Célèbes et l'île Mounan. A une petite distance de la côte orientale de Mounan, nous perdîmes le fond à cinquante brasses; nous ne le retrouvâmes qu'à une demi-lieue de la côte de Boutoun, par quarante-huit brasses d'eau sur un fond de vase.

L'aspect des côtes de Boutoun avait entièrement changé depuis que nous avions doublé la pointe la plus voisine de notre dernier mouillage. On voyait entre les hautes montagnes de l'intérieur de l'île et le bord de la mer, des collines de différentes hauteurs, sur lesquelles on apercevait des habitations entourées de terrains cultivés. Plusieurs pirogues se détachèrent du rivage, et vinrent à bord des frégates; elles étaient chargées de volailles, d'ignames, de bananes et de giraumons. Les habitans de Boutoun ne voulurent pas se défaire de ces divers objets pour des pièces de notre monnaie; nous fûmes obligés de les échanger contre des haches, des couteaux, des limes et quelques outils de charpentier, dont ils parurent faire grand cas. Les

provisions que nous avions prises à l'île de Bourou commençaient à être épuisées : nous éprouvâmes une grande satisfaction en voyant que nous pouvions espérer de retrouver une sorte d'abondance pendant notre navigation dans le détroit.

Le 5 octobre, nous mîmes sous voiles, à dix heures et demie du matin, pour suivre la côte de Boutoun. On trouva de quarante à trente brasses d'eau à moins d'un mille du rivage. Il paraît que le courant qui sort du goulet ne suit la direction de cette côte que fort près de terre ; car, à quelque distance du rivage, nous éprouvâmes un courant très sensible portant au large, qui provient sans doute de ce que les eaux se répandent dans l'enfoncement qui est à la côte de Mounan.

Les terres dont nous étions environnés offraient un aspect des plus rians. Les hautes montagnes se trouvaient encore plus reculées dans l'intérieur de l'île que celles des côtes que nous avions vues les deux jours précédens; les collines voisines du rivage étaient garnies d'arbres, et couvertes d'une verdure très vive : nous présumâmes que ces côtes devaient être encore plus fertiles que toutes les autres. Le grand nombre de pirogues qui vinrent nous visiter annonçait une population nombreuse; mais les habitations sont ici, comme dans toute l'étendue du détroit, très éloignées des bords de

la mer : on ne vit que deux ou trois cases près du rivage. Nous eûmes toujours plusieurs pirogues le long du bord. Elles nous fournirent assez de volailles, de giraumons et d'ignames pour en faire des distributions à tout l'équipage. Un grand nombre de singes, de perroquets et de cacatois qu'elles apportèrent furent troqués par nos matelots contre de vieilles hardes, dont les habitans parurent très avides. Vers le soir, nos gaillards étaient couverts de ces animaux ; chaque homme de l'équipage avait acheté ou des perroquets ou un singe.

Nous restâmes au mouillage toute la journée du 6, pour attendre *la Recherche :* elle parut à une heure et demie, et nous la vîmes mouiller, dans la soirée, vis-à-vis de l'extrémité méridionale de Pulo-Sapi.

Un canot fut envoyé dans la matinée pour visiter la passe la plus resserrée du détroit de Boutonn. On mit pied à terre à la côte orientale, près d'un rocher miné par les eaux, dont parle M. de Bougainville. Le canal n'a pas, dans cette partie, plus de deux encâblures de largeur ; le rivage est terminé par un plateau de roc, couvert de corail, au large duquel on ne trouve pas de fond. On avança dans l'intérieur des terres sans rencontrer d'habitations ; on aperçut cependant sur des collines assez éloignées plusieurs cases réunies, qui for-

maient de petits hameaux. Ce pays est arrosé par une grande quantité de ruisseaux : le sol nous a paru devoir être très fertile ; mais il n'est cultivé que près des endroits habités, et il pourrait nourrir une population beaucoup plus nombreuse que celle qui existe.

Sortis de la partie la plus étroite du goulet, nous fîmes route avec un vent favorable dans un canal qui s'élargissait à mesure que nous nous avancions au sud. Parvenus à l'extrémité de ce canal, nous vîmes la côte de Mounan former une anse, dont la pointe méridionale est bordée de pêcheries et se rapproche de la côte de Boutoun. Peu de temps après, nous nous trouvâmes à l'ouvert de la baie où la ville de Boutoun est située. Nous courûmes quelques bordées pour gagner le mouillage; mais à cinq heures trois quarts, le courant étant devenu contraire, nous fûmes forcés de mouiller dans le nord de la ville, à un mille de terre, par vingt-sept brasses d'eau, sur un fond de sable et de corail.

On voyait par notre travers la ville de Boutoun, bâtie en grande partie au pied d'une montagne peu élevée, mais très escarpée, au sommet de laquelle on apercevait de grands bâtimens entourés de murailles qui ressemblaient à des fortifications.

Nous restâmes deux fois vingt-quatre heures à ce mouillage, afin d'y prendre une assez grande

quantité de provisions pour nous rendre à Sourabaya, port situé près de l'extrémité orientale de l'île de Java.

Le souverain de l'île Boutoun prend le titre de sultan, comme presque tous les princes mahométans. Il étend sa domination sur l'île Mounan et sur plusieurs îles voisines : son autorité paraît très grande, et sa garde est nombreuse. Il habite dans l'enceinte que nous avons aperçue, où il doit être à l'abri des coups de main que ses ennemis pourraient tenter contre sa personne. Près de cette enceinte est une forteresse assez respectable, dans laquelle on nous dit qu'aucun Européen n'était entré. Nous ne jouîmes pas non plus du privilége d'y être admis; et tout ce que nous pouvons dire de cette forteresse, c'est qu'à en juger par son étendue, il faut une garnison nombreuse pour la défendre.

Les Hollandais entretenaient autrefois à la ville de Boutoun une garde de plus de cent hommes, commandée par un officier; mais cette espèce de garnison ayant été massacrée par les habitans du pays, il y a un peu plus d'un siècle, la Compagnie renonça à tout établissement dans cette île, qui d'ailleurs est de peu d'importance pour son commerce. Elle se contenta d'un traité d'alliance avec le sultan, qui consentit à ce que toutes les îles de sa domination fussent visitées tous les ans par deux

sergens, qu'on y envoie de l'établissement de Macassar, et qui sont chargés de faire extirper tous les plants de géroflier et de muscadier. La Compagnie hollandaise s'est engagée, de son côté, à le protéger contre tous ses ennemis. Nous vîmes les deux sergens hollandais qui étaient venus cette année à la ville de Boutoun pour exécuter les ordres de la Compagnie. Ces agens très subalternes nous avouèrent eux-mêmes qu'ils n'osaient pas paraître devant le sultan de Boutoun sans avoir été appelés, et qu'ils étaient obligés de conserver en sa présence l'attitude du plus grand respect.

Dès le lendemain de notre arrivée, deux chefs du pays, nommés, comme à Bourou, *Orangkaies*, vinrent de bonne heure à bord de *la Recherche*, pour nous demander, au nom du sultan, qui nous étions. M. d'Auribeau les reçut amicalement; mais sans répondre à toutes leurs questions, il se contenta de leur dire que nous étions Français, et par conséquent les amis des Hollandais et de leurs alliés. Ensuite il les pria de nous procurer des bœufs et les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Ces chefs mirent une sorte d'affectation à ne vouloir pas nous promettre les choses les plus simples avant d'avoir connu les volontés de leur souverain. Ils nous firent entrevoir que ce prince était d'un accès très difficile. Peut-être ne faisaient-ils naître tant de difficultés que pour nous

forcer à leur faire des présens et à payer leurs services. Quoi qu'il en soit, leur influence ne nous a pas paru bien grande, et nous n'avons pas eu lieu de nous repentir de l'avoir négligée; car si l'on en excepte des bœufs, nous avons obtenu en abondance toutes les denrées que le pays pouvait fournir.

Plusieurs officiers et les naturalistes allèrent, dans la matinée, à la ville de Boutoun, dont ils visitèrent les environs. Le paysage leur parut très agréable et le terrain bien cultivé. On y trouva une grande quantité de cabris et de volailles, des œufs, du poisson, des fruits en abondance et à un prix très modique. Ces messieurs firent quelques tentatives pour être admis auprès du sultan; mais l'accès du palais leur fut interdit. Cependant les sergens hollandais, dont nous avons déjà eu occasion de parler, les conduisirent dans l'enceinte de murailles qui nous avait paru devoir environner ce palais. Ils y trouvèrent une ville assez considérable, dont les rues sont fort étroites, quoique assez bien alignées. Les maisons n'ont qu'un étage, et sont bâties en bois comme presque toutes celles des Orientaux.

Les habitans de la ville de Boutoun ont poussé l'industrie beaucoup plus loin que les peuples des pays où nous avions relâché depuis notre entrée dans les Moluques. Ils fabriquent une grande quan-

tité de toiles de coton, dont la plupart sont d'un assez beau tissu : on en a même remarqué d'une finesse extraordinaire; mais ils en voulaient un prix excessif.

On vit sous un grand hangar un des bateaux appelés dans le pays *corocoro*, qui était en construction; je ne doute pas que l'on n'en eût rencontré plusieurs autres, si l'on avait visité une plus grande étendue de côtes. Il paraît cependant que les habitans de Boutoun n'ont pas une marine assez forte pour se préserver des incursions des pirates dont ces parages sont infestés. Nous apprîmes d'eux que les Papous, les habitans de l'île Céram et des îles Mindanao, viennent tous les ans dans cette saison croiser sur leurs côtes, où ils font des descentes, pillent les habitations, massacrent les vieillards, et enlèvent les jeunes gens des deux sexes pour en faire des esclaves. Nous vîmes dans la campagne, et à une certaine distance de la ville, plusieurs retranchemens entourés de palissades, où il est probable que les habitans des environs se retirent pour se défendre contre les ennemis qu'ils n'ont pu empêcher de débarquer.

Nous n'avions vu aucun retranchement de cette nature sur les autres côtes du détroit de Boutoun. Il est à présumer que ceux qui les habitent, n'étant point assez nombreux pour se défendre, ne peuvent se soustraire à l'esclavage ou à la mort que

par la fuite. Les Papous sont de tous leurs ennemis ceux qui se sont rendus les plus redoutables. Nous avons eu occasion de remarquer, dans nos conversations avec plusieurs chefs de Boutoun, que les habitans n'entendent jamais prononcer le nom de ce peuple sans témoigner une sorte d'effroi. L'un de ces chefs, nous ayant entendu dire que nous venions des îles Papous, ne voulut jamais consentir à descendre dans l'entrepont : malgré les invitations les plus pressantes, il se retira avec précipitation.

La faiblesse présumée de la marine de Boutoun, dont nous avons déjà parlé, me porte à croire que les habitans ne font en général qu'une guerre défensive contre leurs nombreux ennemis. Ils se contentent de les attendre dans les lieux où ces derniers ne peuvent venir les attaquer, et ils ne vont jamais à leur rencontre sans avoir la certitude du succès. Pendant notre séjour, nous apprîmes qu'un grand nombre de pirates croisaient aux environs des îles Boutoun et Mounan, ainsi que nous l'avions déjà soupçonné d'après les manœuvres suspectes de plusieurs bateaux que M. de Well avait rencontrés près de la côte de cette dernière île.

On nous dit qu'il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût quelque action très chaude aux environs de la ville. Les habitans de Boutoun venaient de

remporter une victoire sur leurs ennemis, à l'instant où nous mouillâmes dans la baie. Un des chefs, de qui je tiens ces détails, nous proposa de nous vendre des esclaves, et demanda dix jours pour nous en procurer soixante. On pourrait juger par-là que, malgré l'impuissance où est ce peuple de repousser l'ennemi de ses rivages, il remporte souvent sur lui des avantages assez décisifs pour faire des prisonniers.

La latitude de la partie la plus nord de la ville de Boutoun est de 5 degrés 27 minutes 53 secondes australe, et sa longitude de 120 degrés 9 minutes 22 secondes orientale. La navigation de ce détroit n'offre ni difficultés ni grands dangers; mais on y est exposé à être retardé par des calmes, des vents et des courans contraires. Toutes les fois que l'on ne sera pas forcé d'y prendre des rafraîchissemens, il vaudra mieux passer entre la côte orientale de l'île Boutoun et les îles Toukan-Bessi.

Malgré l'abondance dont nous étions environnés, il devenait indispensable de nous rendre sans délai dans un port qui offrît plus de ressources que ceux où nous avions relâché depuis notre départ d'Amboine : en effet, l'espèce de provision dont nous venions de nous munir n'était pas de nature à se garder long-temps; de plus, pendant notre navigation dans le détroit, une dyssenterie épidémique avait fait des progrès très rapides à bord

des deux frégates. On doit se rappeler que nous étions tous à peu près en bonne santé en quittant l'île Bourou, nous nous flattions même, avec quelque raison, d'être entièrement rétablis, puisque les symptômes du scorbut avaient disparu. Deux ou trois jours après notre depart de Cajeli, quelques personnes furent attaquées de la dyssenterie : cependant cette maladie ne nous donna d'abord aucune inquiétude; elle fut attribuée à un changement subit de nourriture qui avait eu plus d'influence sur certains tempéramens que sur d'autres. Mais le nombre des malades ayant augmenté, nous commençâmes à craindre que le mal ne devînt général, et nous reconnûmes que la nourriture végétale qui nous avait guéris du scorbut comme par enchantement était en même temps trop relâchante pour nos organes affaiblis par de longues fatigues et de longues privations. Les chaleurs étouffantes que nous éprouvâmes firent prendre à cette maladie le caractère de la putridité; alors elle devint très grave et fort alarmante. *L'Espérance* avait eu dans le détroit plus de vingt malades à son bord, et *la Recherche* plus de trente. Le nombre en devenait tous les jours plus considérable : à l'époque de notre mouillage vis-à-vis la ville de Boutoun, nous avions perdu à bord des deux frégates cinq hommes de la dyssenterie; et il n'y avait guère que la moitié des matelots et des soldats qui fût

en état de faire le quart et de travailler à la manœuvre.

Le 11 nous étions à environ trois ou quatre lieues de terre; on relevait l'extrémité septentrionale de l'île Salayer dans la même direction que la veille. Nous nous approchâmes de la côte pour la prolonger à la distance d'environ quatre ou cinq milles. Le rivage nous parut, dans cette partie, formé par des terres basses; mais on voyait au-delà une chaîne de montagnes arides, assez élevées et très escarpées, qui parcourait l'île dans sa longueur, du sud au nord, et s'abaissait en pente douce jusqu'à la pointe septentrionale qui est aussi basse que les autres parties du rivage. Nous aperçûmes au large de cette pointe une petite île séparée de la terre par un canal étroit et obstrué de hauts-fonds, mais dont la partie septentrionale peut être rangée de très près. On voyait alors dans le nord les terres élevées de la grande île Célèbes, et en avant de ces terres deux petites îles dont les côtes nous parurent très saines. Nous passâmes dans le nord, à peu de distance, de l'île Salayer, et nous fûmes à portée de remarquer que cette chaîne de montagnes qui la divise en deux parties est très étroite, et également taillée à pic sur ses deux faces dans toute sa longueur. A midi la petite île située à l'extrémité septentrionale de Salayer nous restait à l'est. Le milieu de cette île a été placée par 5 de-

grés 45 minutes de latitude australe : la longitude de la même île a été trouvée de 118 degrés 5 minutes.

Dans l'après-midi nous fîmes route à l'ouest-sud-ouest pour passer au sud d'un banc qui, dans plusieurs cartes, est placé à l'ouest du détroit de Salayer : ensuite nous gouvernâmes à l'ouest pour aller prendre connaissance du banc appelé *Brill*, dont il était très important de déterminer la position ; car les vaisseaux qui veulent entrer dans le détroit de Salayer en venant de l'ouest, ou bien ceux qui en sortent en venant de l'est, sont obligés de s'approcher de ce banc pour en éviter d'autres plus dangereux encore. Nous prolongeâmes sa partie sud à un mille de distance, et nous trouvâmes le fond à trente brasses. Le milieu de ce banc a été placé par 6 degrés 5 minutes de latitude australe, et par 116 degrés 31 minutes de longitude orientale.

Le 15 à midi, par 5 degrés 47 minutes 6 secondes de latitude australe, et par 112 degrés 56 minutes de longitude orientale, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux, ce qui nous confirma dans l'opinion que nous étions au nord des îles Kalkoens.

Le 17 au jour nous nous trouvions à environ quatre lieues de la côte de l'île Madura. Nous nous en rapprochâmes pour la prolonger à trois ou quatre milles de distance, par douze brasses d'eau :

nous la vîmes s'étendre de l'est à l'ouest, sans former le plus petit enfoncement. Elle est bordée par une plage, près de laquelle on voyait de distance en distance des dunes de sable. L'intérieur de l'île Madura, dont les terres sont très découpées, offrait à notre vue trois rangées de collines de formes très variées qui s'élevaient en amphithéâtre. Le paysage était des plus agréables. Le terrain de l'île, parsemé d'un grand nombre d'habitations, était cultivé presque partout, et présentait l'image d'une contrée fertile et industrieuse. On vit une très grande quantité de pirogues naviguer près de terre. Un changement aperçu dans la couleur de la mer nous a fait juger que l'on trouverait très peu d'eau à moins d'un mille du rivage.

Le 25 octobre à onze heures du matin, un chef des habitans de l'île de Java vint remettre à M. d'Auribeau une lettre de M. Trobriand. Cet officier lui rendait compte qu'il avait abordé à Sourabaya le jour même de son départ, à quatre heures du soir. Il l'informait des grands événemens qui étaient arrivés dans notre patrie, et ajoutait que la guerre étant déclarée entre la France et la Hollande, le conseil de Sourabaya n'avait pas voulu consentir à le laisser revenir à bord des frégates avant d'avoir reçu des ordres du gouverneur général de l'Inde, résidant à Batavia. On lui avait seulement permis de faire connaître au commandant de l'expédition

les conditions auxquelles on pouvait consentir à nous recevoir avant que les intentions du gouverneur général fussent connues : mais elles étaient de nature à ne pouvoir être acceptées. Dans la crainte que les dispositions de la haute régence ne nous fussent pas plus favorables que celles du conseil de Sourabaya, M. d'Auribeau jugea qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et qu'il fallait s'occuper de mettre l'expédition en sûreté. Il assembla les officiers des deux états-majors, leur représenta l'état des choses, et leur demanda leur avis sur le parti qu'il y avait à prendre. Malgré la grande détresse où nous nous trouvions, on prit, d'un consentement unanime, la résolution de mettre à la voile le lendemain. Nous avions, ainsi qu'il vient d'être dit, les deux tiers de nos équipages malades de la dyssenterie; l'autre tiers, qui était encore diminué des hommes des deux canots, se trouvait dans un tel état d'affaiblissement que l'on devait craindre de voir leur santé succomber aux fatigues d'une plus longue navigation. Il ne restait plus à bord de chaque frégate que pour trente jours de biscuit, encore était-il avarié, et pour un mois d'eau seulement, en réduisant la ration de chaque homme à trois quarts de pinte par jour. Mais les circonstances étaient devenues impérieuses, et il n'y avait plus à hésiter : il fallait nous rendre à l'Ile-de-France sous le plus court délai, et par la route la moins

fréquentée. Nous employâmes le reste de la journée à faire à notre gréement les réparations les plus urgentes, dans l'intention de mettre à la voile le lendemain à la pointe du jour.

A notre grand étonnement, M. de Trobriand revint dans le petit canot au milieu de la nuit du 25 au 26. Il nous annonça que le conseil supérieur de Batavia avait levé toutes les difficultés qui s'étaient opposées à notre entrée dans la rade de Sourabaya. Il était chargé d'une lettre par laquelle le gouverneur de cet établissement prévenait M. d'Auribeau qu'il avait ordre de M. Aalting, gouverneur général de l'Inde, de nous recevoir dans le port, et de fournir à tous nos besoins. Il ajoutait que nous y jouirions des avantages et prérogatives que l'on est dans l'usage d'accorder aux vaisseaux des puissances amies, et qu'il avait donné ordre de nous envoyer des pilotes pour nous y faire entrer. M. d'Auribeau crut alors pouvoir profiter des offres que l'on venait de nous faire. En conséquence, aussitôt que les pilotes furent arrivés, il fit signal d'appareiller, et nous donnâmes dans la passe. Nous fûmes obligés de laisser tomber l'ancre le même jour devant le village de Cresset. Le lendemain, 27 octobre 1793, à sept heures du soir, nous mouillâmes à l'entrée de la rivière de Sourabaya, par dix brasses d'eau, fond de vase.

Arrivés à Sourabaya, nous y avons fait beaucoup

d'observations astronomiques : elles ont servi à déterminer avec précision la position géographique de cette ville, et à corriger celle de tous les lieux dont nous avions eu connaissance entre la Nouvelle-Guinée et l'île de Java.

La campagne des frégates *la Recherche* et *l'Espérance* finit à l'époque où ces opérations ont été achevées. Les détails des événemens ultérieurs sont également étrangers au voyage du contre-amiral d'Entrecasteaux et au but que le gouvernement s'était proposé, tant sous le rapport de la science que sous celui de la recherche de M. de La Pérouse.

FIN DU VOYAGE D'ENTRECASTEAUX.

MARCHAND.

(1790-1792.)

PRÉLIMINAIRE.

Le capitaine Marchand, à son retour d'un voyage au Bengale, fit connaître l'heureux succès des expéditions commerciales que venaient d'accomplir des armateurs anglais à la côte nord-ouest d'Amérique. Sur de telles assurances, la maison Baux, de Marseille, n'hésita point de fréter à son compte un navire de trois cents tonneaux de port, et en confia le commandement à ce digne officier, qui s'adjoignit les capitaines Masse et Chanal, avec un équipage de cinquante hommes. Le navire fut appelé *le Solide,* parce qu'il était en effet d'une construction propre à le garantir des accidens ordinaires d'une navigation qui devait embrasser le tour du monde.

C'était le troisième voyage de ce genre qui jusque-là eût été entrepris par des Français : encore celui de La Pérouse n'avait pas été achevé, et en réalité l'expédition de Bougainville se trouvait la seule qui eût réussi. Quant aux voyages de La Barbinais et de Pagès, ils avaient eu lieu en plus

grande partie par terre, et ne pouvaient être à la rigueur comptés dans le nombre des circumnavigations du globe.

Après avoir ramené heureusement son vaisseau dans un de nos ports de la Méditerranée, le capitaine Marchand repartit pour l'Ile-de-France, où il termina sa carrière.

Il avait emporté sans doute avec lui son journal, mais le savant Fleurieu y suppléa au moyen de celui du capitaine Chanal, qui avait été chargé personnellement de toutes les reconnaissances, soit des îles découvertes, soit des parties de la côte nord-ouest d'Amérique, où *le Solide* fit la traite des pelleteries. Le capitaine Marchand et le capitaine Chanal se communiquaient chaque jour leurs observations, et le résultat en était consigné avec ordre et méthode sur chacun des journaux. La relation qui va suivre est donc d'une exactitude aussi rigoureuse que si le capitaine Marchand l'avait revue ou faite lui-même.

§ 1.

Départ de Marseille. Relâche à Porto-Praya de l'île Santiago. Le cap Horn doublé. Relâche aux îles las Marquesas de Mendoça. Séjour et commerce avec les naturels dans la baie de la Madre de Dios de l'île Santa-Christina ou Wahitahô.

Le capitaine Etienne Marchand fit voile du port de Marseille le 14 décembre 1790.

Le 29, dans l'après-midi, il passa le détroit de Gibraltar et dirigea sa route pour reconnaître les îles du Cap-Vert, où il se proposait de relâcher.

Le 4 janvier 1791, dans la matinée, il eut la vue de l'île Salvage; et le lendemain, à une heure trois quarts de l'après-midi, il découvrait à trente-cinq lieues de distance le pic de Ténériffe [1].

On eut connaissance le 6 de l'île de Palma et de Fer ou Hierro.

Le 14, à neuf heures et demie du matin, on aperçut l'île de Mayo ou Mai, la plus orientale des quatre îles qui forment la partie méridionale de l'archipel des îles du Cap-Vert.

Le capitaine Marchand s'était proposé de faire une relâche dans l'océan Atlantique, afin de s'y procurer l'eau et les rafraîchissemens dont il importait de se pourvoir en remplacement des consommations, ayant d'entreprendre la longue traversée qu'il avait à faire pour passer, sans toucher à aucun port, de l'océan Atlantique dans

[1] Ou pic de Teyde, Teithe ou Terraira.

le Grand-Océan, et se porter à la hauteur de la côte nord-ouest de l'Amérique.

Le Solide mouilla le 15 au matin dans la baie de la Praya, située sur la côte méridionale de l'île de Santiago, la plus considérable des îles du Cap-Vert. Le 18, il reprit la mer et se dirigea pour attérir à l'est de la Terre de Feu, sur celle des États, dont il se proposait de prendre connaissance avant que de doubler le cap Horn.

Le 1er février, vers cinq heures du soir, *le Solide* coupa la ligne à 23 degrés et demi de longitude à l'occident du méridien de Paris.

Le 1er avril, on découvrit la Terre des États. A quatre heures, le cap San-Juan, la pointe la plus orientale de ces terres, fut relevé au sud 1 ou 2 degrés ouest, à treize ou 14 lieues de distance estimée à vue.

En quittant la vue du cap San-Juan, *le Solide* fit route pour doubler par l'est la Terre des États, et de là, en contournant la Tierra del Fuego (la Terre de Feu), sans en prendre connaissance, gagner le parallèle du cap Horn, qu'on se proposait de reconnaître.

Dans l'intervalle du 6 au 7 on dépassa le méridien de ce cap, dont la longitude est de 69 degrés 46 minutes.

Dans le sud de la Terre de Feu et dans le Grand-Océan austral, les courans paraissent avoir la même

marche que celle qu'on avait observée dans l'océan Atlantique méridional, c'est-à-dire que, en général, dans l'un et dans l'autre, les courans qui portent au nord portent aussi dans l'est, et que ceux qui portent au sud portent en même temps dans l'ouest.

Quoique la contrariété des vents eût forcé de s'élever jusqu'au parallèle de 60 degrés, on n'éprouva pas à cette hauteur le froid auquel on s'était attendu : le thermomètre de Réaumur n'est descendu qu'au terme de la glace, et seulement pendant quelques heures de la nuit. Mais on ne peut pas dire que le temps ait été beau : on a eu presque toujours de fortes rafales, de la grêle, de la neige.

On commença à porter vers le nord aussitôt que le vent permit de tenir cette route ; et le 20, d'après les observations, on était parvenu dans le Grand-Océan austral à 51 degrés deux tiers de latitude, et 93 degrés trois quarts de longitude occidentale. Dans cette position, on se trouvait à deux cent dix lieues à l'ouest 3 ou 4 degrés nord du cap Victoria, le point le plus occidental de la côte septentrionale du détroit de Magellan : ainsi, dans l'espace de vingt jours, *le Solide* avait fait le tour de la Terre de Feu. Le capitaine Cook, qui en 1769 avait fait la même route, fut obligé d'y employer trente jours : il avait cependant passé par le détroit de Le Maire, au lieu de doubler la Terre des États

par l'est, ce qui peut, selon le vent, abréger un peu la route.

Depuis que *le Solide* était entré dans le Grand-Océan, on voyait tout le jour voltiger autour du vaisseau les damiers, les albatros, les pétrels de différentes couleurs, les quebrantahuesos, les poules du port Egmont, et toutes les diverses espèces d'oiseaux aquatiques que les voyageurs, et d'après eux les ornithologistes, se sont plu à décrire, et qui, avec les cétacés et d'autres habitans des eaux qui se jouent à leur surface, semblent destinés à récréer le navigateur et à rompre la monotonie de cette solitude que l'œil ne peut mesurer, et où, sans la présence de quelques êtres animés, l'homme qui la traverse, placé entre les abîmes de la mer et l'immensité du ciel, pourrait se croire seul au milieu de l'univers.

Un de ces oiseaux, qui fut pris à la ligne, a trois pieds et demi d'envergure, y compris quatre pouces pour le diamètre de son corps; et sa longueur, du bout du bec à l'extrémité de la queue, est de dix-huit pouces.

L'aile est composée de dix pennes d'un pied de longueur; la couleur en est grise et devient noire à l'extrémité; le manteau est d'un gris clair qui finit par être blanc sur le sommet de la tête; le dessous du ventre est absolument blanc; la queue est composée de vingt plumes, rangées sur deux

lignes, et elle s'épanouit à la volonté de l'oiseau. La nature a pris soin de garnir son corps, sous la plume qui le recouvre, de ce duvet très touffu et conséquemment très chaud qu'elle a donné à tous les oiseaux aquatiques qui habitent les climats glacés.

Parmi les divers oiseaux que *le Solide* rencontrait sur sa route, on en remarqua particulièrement un dont quelques navigateurs ont parlé, mais qu'aucun n'a décrit. Bougainville dit que, se trouvant le 2 décembre 1767 à la hauteur du cap des Vierges, deux oiseaux blancs, semblables à de gros pigeons, étaient venus se poser sur ses vergues; et il ajoute qu'il avait vu une volée d'oiseaux semblables traverser la baie des Malouines.

Le Solide rencontra le premier oiseau de cette espèce le 25 mars, par 44 degrés de latitude sud, 63 degrés un tiers de longitude occidentale, à environ soixante-dix lieues de distance des terres Magellaniques; et on en aperçut de pareils jusqu'au 7 avril, où l'on était parvenu à 58 degrés un quart de latitude, et 71 degrés de longitude, à environ 48 lieues dans le sud-quart-sud-ouest du cap Horn.

Suivant le rapport du chirurgien Roblet, qui nous fournit la description de cet oiseau, dans laquelle j'ai fondu celle qu'en a faite pareillement le capitaine Chanal, on rencontre de ces oiseaux blancs à d'assez grandes distances de toutes terres,

comme à cinquante, soixante et soixante-dix lieues. soit que le vent quelquefois les jette au large, soit qu'ils soient voyageurs; mais rarement en voit-on plus de deux à la fois. Leur vol s'exécute par un battement précipité de leurs ailes, qui sont d'une largeur égale sur toute leur longueur, caractère qui les distingue déjà des autres oiseaux aquatiques. Un de ceux que l'on prit du bord du *Solide* avait les pates salies d'une terre rougeâtre. Il paraît que cette espèce aime à être posée : après s'être plu à voltiger quelque temps autour du navire, ils se posaient sur les vergues; et si la crainte ou la fatigue les pressait trop, on les voyait se poser sur l'eau; mais on n'en a vu aucun se jouer à sa surface.

Cet oiseau est de la grosseur du pigeon de la plus grosse espèce; comme lui, il a le cou et le corps courts et ramassés. Son plumage est blanc en totalité et très beau; et dans une douzaine d'individus qu'on a vus, on n'a pas aperçu une seule tache; mais l'intérieur des plumes, à la racine, est fourni d'un duvet noirâtre. Sa longueur totale, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de quatorze pouces; son envergure est de deux pieds quatre pouces; et sur cette dimension, le diamètre du corps, d'une aile à l'autre, occupe quatre pouces.

Le chirurgien Roblet et le capitaine Chanal s'ac-

cordent à dire que cet oiseau n'a aucun goût de poisson ni de marécage, et que c'est un bon manger. Sa chair ressemble à celle du pigeon et en a le goût, et quelques-uns des officiers qui en goûtèrent la comparaient à celle du pluvier.

Cet oiseau présente une espèce de problème que nos navigateurs n'ont pas cherché à résoudre; mais ne connaissant aucun voyageur qui l'ait désigné sous un autre nom que celui d'*oiseau blanc*, ils ont usé du droit d'en imposer un aux espèces inconnues, et l'ont nommé *pigeon blanc antarctique.*

Jusqu'à présent, la navigation du *Solide* n'avait présenté aucun événement de mer qui parût mériter qu'il en fût fait une mention particulière; mais, parvenu le 20 avril, comme je l'ai dit, à la hauteur de 51 degrés deux tiers de latitude sud, et à environ deux cent dix lieues dans l'ouest de la bouche occidentale du détroit de Magellan, on fut accueilli d'une violente tempête qui tourmenta le vaisseau durant vingt-quatre heures; et il est à remarquer que cette tempête est la seule qu'il eût essuyée depuis le départ d'Europe. J'observe que cependant il avait doublé, dans une saison qui n'est pas la plus favorable, ce terrible cap Horn, dont au milieu de notre siècle encore le nom seul inspirait de l'effroi. Cette opinion, déjà accréditée, avait acquis une grande force par le récit des difficultés que le commodore Anson éprouva dans ces

parages, et des coups de vent successifs qui contrarièrent sa navigation, dispersèrent une partie de son escadre et occasionèrent la perte d'un des vaisseaux qui la composaient. Il avait passé le détroit de Le Maire le 7 mars; c'est aux approches de l'équinoxe d'automne de l'hémisphère austral qu'il dut se trouver dans le sud du cap Horn; et l'on sait que dans tous les parages en général, et particulièrement dans le voisinage des côtes, le temps des équinoxes est orageux. Il est assez rare que les époques où le soleil parcourt l'équateur ne soient pas marquées par quelque coup de vent. L'expérience des navigations plus récentes a prouvé que, en combinant sa route de manière à se présenter dans les mers australes pendant la saison favorable, pendant l'été de l'hémisphère du sud, on n'éprouve pas plus de difficulté à doubler le cap Horn qu'à doubler tout autre promontoire. Aussi cette certitude acquise a-t-elle fait abandonner depuis quelques années la route du détroit de Magellan, où la fréquence obligée des mouillages et des appareillages consume en pure perte les forces d'un équipage; produit le germe des maladies qui, avec le temps, se développent; occasione souvent la perte des ancres; endommage nécessairement les câbles; et plus d'une fois, dans le cours d'un long voyage, on eut lieu de regretter d'avoir si peu ménagé dès le début des appareils qu'on ne peut

remplacer, et auxquels dans plusieurs circonstances, est attaché le salut du vaisseau et des hommes. L'assurance de trouver dans le détroit de l'eau et du bois a dû contribuer aussi à faire préférer, dans les premiers temps, la route de Magellan à celle de Le Maire et Schouten. Mais depuis que les recherches du capitaine Cook l'ont conduit à découvrir sur la côte méridionale de la Terre de-Feu cette grande baie nommée par lui *Christmas-Sound* (la baie de Noël), qui offre sur son contour plusieurs bons mouillages, de l'eau, du bois et des plantes salutaires; depuis qu'on est assuré, d'après l'inspection de cette côte et les observations du même navigateur, que de nouvelles recherches y feraient découvrir d'autres ports également propres à recevoir les vaisseaux et à les approvisionner, il n'est plus de motif qui puisse décider à s'engager dans le long et tortueux labyrinthe du détroit.

La tempête que *le Solide* venait d'essuyer avait dispersé pour quelques jours mais n'avait pas fait fuir son escorte aérienne, ce cortége d'oiseaux divers qui ne l'abandonnaient pas et qui sans doute s'étaient relayés souvent depuis le temps qu'il avait commencé à en être environné. Le 21 avril, dans la matinée, le capitaine Marchand parvint à tuer à coups de fusil deux albatros; l'yole fut les ramasser sur l'eau, et le chirurgien Roblet s'en empara pour les soumettre à l'observation et au scalpel.

L'albatros, le plus gros des oiseaux palmipèdes, est souvent mentionné dans les journaux des navigateurs parce qu'il appartient à plusieurs mers. Il est plus généralement connu des marins sous le nom de *mouton du Cap*. On peut présumer que ce nom lui a été donné parce que, étant très commun dans l'océan Atlantique méridional que les Européens ont d'abord fréquenté, le cap de Bonne-Espérance étant le point le plus remarquable de cette mer et ses moutons étant renommés pour leur grosseur, les matelots auront imaginé d'appliquer le nom de mouton du Cap à l'oiseau le plus gros de cet océan, reconnaissable de loin à sa massive corpulence. Si l'on se contente de cette étymologie, il faut du moins convenir que la ressemblance des deux animaux n'est pas frappante.

Le Solide venait d'essuyer une violente tempête. Le 21 avril à midi, le vent avait considérablement perdu de sa force ; mais le vaisseau restait tourmenté par les roulis les plus violens, contre lesquels les hommes les plus amarinés avaient de la peine à se défendre : le volontaire Amédée Chanal, frère du capitaine, fut renversé, et dans un de ces grands roulis frappa de la tête sur le pont d'une manière si rude, qu'on le releva sans connaissance ; mais une saignée faite à propos empêcha que cet accident n'eût aucune suite fâcheuse. On s'occupa, sans perte de temps, de réparer les

avaries que le coup de vent avait occasionées dans le corps et dans les agrès du vaisseau, et aussitôt que le vent permit d'appareiller des voiles, on fit usage de toutes celles qu'on put porter sans compromettre la mâture.

L'intention du capitaine Marchand avait été, dans le principe, de se rendre directement et sans aucune relâche, des îles du Cap-Vert à la côte nord-ouest de l'Amérique ; et la santé de l'équipage, qui égalait sa bonne volonté, et que les fatigues éprouvées pendant la navigation autour des terres australes de l'Amérique et du cap Horn n'avaient point altérée, pouvait rendre possible l'exécution du projet qu'on avait formé, de faire tout d'une traite et sans reconnaître aucune terre une traversée d'environ quatre mille lieues. Ce projet peut se présenter sous un aspect séduisant, parce qu'il offre le mérite d'avoir vaincu une difficulté, et qu'on aime à parler d'une difficulté qu'on a su vaincre; mais je conviens cependant qu'il me paraît n'avoir d'autre avantage, d'autre mérite, que celui de procurer une économie très modique dans la dépense de l'expédition : encore faut-il calculer que si des fatigues trop prolongées, amenant à leur suite des maladies presque inévitables, forcent dans un temps plus éloigné à de longues relâches, pour donner aux hommes le temps de réparer leurs forces épuisées, l'économie qu'on

avait eue en vue se trouvera plus qu'absorbée par le surcroît de dépense qu'occasionera la longueur des séjours forcés : et l'on peut dire que, sous ce rapport, l'intérêt bien entendu des armateurs est d'accord avec ce que l'humanité commande. Je suis cependant bien éloigné d'approuver que, sans nécessité, l'on multiplie les relâches; mais celles qui ont pour objet de renouveler la provision d'eau, et de se soustraire à la dure obligation d'en refuser à l'homme altéré par la chaleur et le travail, sont des relâches commandées, et plus encore quand on les peut faire sans perdre un temps trop précieux et sans se détourner de sa route. On ne doit proscrire que ces relâches oiseuses que la curiosité ou la paresse sollicitent, et qui ne peuvent plus être justifiées, au temps où nous sommes, par la crainte qu'une longue traversée ne développe le germe du scorbut qu'on suppose toujours devoir exister dans quelques-uns des individus qui composent un équipage : les préservatifs dont l'usage est connu, et dont on doit désirer de voir généraliser l'emploi dans les voyages de long cours, peuvent offrir aujourd'hui une sûreté assez suffisante pour n'avoir point à se livrer à une pareille inquiétude. Mais tout a ses bornes, au-delà desquelles l'usage d'une bonne chose peut devenir un abus : et il ne faudrait pas se persuader que, parce qu'on s'est approvisionné d'antiscorbutiques, on peut

prolonger les traversées par-delà le terme où la disette d'eau et une trop longue privation d'alimens frais, et de l'air de terre, l'emporteraient sur l'effet des spécifiques employés pour prévenir les maladies qui appartiennent au régime de mer.

Un accident qu'on n'avait pas prévu fit abandonner au capitaine *du Solide* toute idée d'une traversée sans relâche : on s'aperçut, vers le milieu de mai, que l'eau en approvisionnement commençait à se corrompre dans les futailles, et il devint bientôt indispensable de s'occuper de la remplacer. Le capitaine Marchand, reconnaissant la nécessité de relâcher avant de se porter à la côte de l'Amérique, se décida pour les îles las Marquesas de Mendoça, situées sur le parallèle de 10 degrés sud, et vers le 141e méridien à l'occident de Paris. La situation de ces îles convenait d'autant mieux que, dans la vue d'éviter les calmes dans lesquels on tombe souvent en dirigeant sa route trop à l'est, il s'était proposé de couper la ligne à 142 degrés de longitude occidentale.

Les courans, dont l'effet dans l'intervalle du 19 au 25 avril avait été peu sensible sur la route du vaisseau, recommencèrent à agir avec assez de force depuis ce dernier jour jusqu'au 9 de mai, et portèrent, dans ces quatorze jours, de trente-une ou trente-deux lieues dans l'est quelques degrés nord. On avait navigué entre 46 et 30 degrés de

latitude sud, et entre 95 degrés 46 minutes et 96 degrés 48 minutes de longitude à l'occident de Paris.

Du 9 au 12, l'effet des courans se ralentit ; mais du 12 au 27, qu'ayant passé de 28 degrés et demi à 19 degrés et demi de latitude, et de 99 degrés à 116 degrés et demi de longitude, ils recommencèrent à agir avec une nouvelle force, en changeant de direction : dans ces quinze jours, ils portèrent le vaisseau à quatre-vingt-sept lieues et demie dans l'ouest 17 degrés et demi sud, par-delà son progrès apparent, et à l'époque du 27, la longitude estimée se trouvait de près de 2 degrés et demi en arrière de celle qui avait été déterminée par observation, quoique, dans les premières périodes de cette traversée, il se fût fait de grandes compensations d'erreurs.

On peut remarquer que du 9 au 27 mai, où le vaisseau a traversé les parallèles compris entre 30 degrés et 19 degrés et demi, les courans ont porté dans l'ouest, déclinant plus ou moins vers le sud, avec une vitesse de quatre à dix-huit milles par vingt-quatre heures, et l'on se rappellera qu'entre les mêmes parallèles, dans l'océan Atlantique méridional, le vaisseau avait éprouvé un effet égal de la part des courans, et sur une direction semblable.

Dès le 24, le capitaine Marchand avait fait route

pour les îles de Mendoça. On sait que ces îles furent découvertes en 1595 par Mendana, et qu'en 1774, le capitaine Cook les visita et détermina leur position géographique jusqu'alors très incertaine. D'après les observations faites le jour et la veille, *le Solide* partait pour s'y rendre, de 21 degrés 54 minutes de latitude sud, et de 113 degrés 41 minutes de longitude occidentale.

Du point où il se trouvait le 24 mai, jusqu'à l'attérage sur les îles de Mendoça, la traversée ne présente aucun événement qui sorte du cours ordinaire de la navigation; seulement le 19 avril, quelques jours avant l'époque où le capitaine Marchand prit sa route pour les îles, on avait aperçu une volée nombreuse de goilettes, espèce d'oiseau qui n'a coutume de se montrer en troupes qu'aux approches de la terre; mais on ne la chercha point.

Plusieurs fois, durant la traversée, on avait aperçu de ces poissons connus sous le nom de *poissons volans*, qui se rencontrent dans toutes les mers, et appartiennent en général aux trois genres de l'exocet, du trigle et du gastré; tels que le muge-volant, le pirabe, dit *le volant*, le milan de mer, et plus particulièrement le pirapède. On sait que ces poissons, ayant les nageoires pectorales plus assorties par leur force et leur étendue au mécanisme qu'exige le vol, que ne le sont celles des autres poissons, ils peuvent s'élever au-dessus de

l'eau, et s'élancer dans l'air où ils se soutiennent quelques instans. Leurs ailes ne sont donc autre chose que des nageoires dont les rayons, en s'écartant les uns des autres, restent unis par une membrane déliée, transparente et glutineuse; suivant la manière dont elles sont frappées des rayons du soleil, elles paraissent argentées dans les momens où le poisson en fait usage pour voler : dans l'eau elles font l'office de nageoires, et, à en juger par la grande surface et la longueur des rames, comparées à la petitesse du bâtiment, le poisson-volant doit fendre l'eau avec une grande vitesse. L'opinion des navigateurs est que la faculté de voler ou de se détacher pour quelques momens de la surface de l'eau, est le moyen que la nature lui a ménagé, afin de se soustraire à la poursuite des gros poissons qui menacent sans cesse de le dévorer. Mais il n'échappe à un genre de mort que pour voler à un autre, si, comme il arrive quelquefois, son vol le jette dans un vaisseau; car les marins, qui savent que ce poisson est un manger délicat quoique assez indigeste, sont habiles à le saisir; et il a l'honneur seulement d'être mangé et savouré par le roi des animaux, au lieu d'être avalé gloutonnement par quelqu'un des tyrans de la mer. Ce ne sont pas les seuls dangers auxquels la vie des poissons-volans soit exposée; les oiseaux des grandes espèces les poursuivent et les attaquent quand ils

se présentent à la surface de l'eau : aucun élément ne leur offre un refuge contre la multitude de leurs ennemis qui peuplent l'air, la terre et les mers.

L'action des courans fut peu sensible dans l'intervalle du 27 mai au 8 juin ; mais du 8 au 10 de ce dernier mois, dans le voisinage du dixième parallèle et entre 131 et 136 degrés de longitude, le vaisseau fut emporté hors de sa route apparente de près de dix-huit lieues dans l'ouest 7 degrés et demi sud, et, en se maintenant toujours sur le même parallèle, entre 136 et 140 degrés et demi de longitude, il fut emporté, du 10 au 12, d'environ vingt-trois lieues dans l'ouest 18 degrés et demi sud.

Depuis quelques jours, des nuées de goëlettes, d'hirondelles de mer, et d'autres oiseaux de l'espèce de ceux dont la présence annonce le voisinage des terres, voltigeaient en troupes à la vue du *Solide ;* et les dernières observations de longitude indiquaient que la journée du 12 ne se passerait pas sans que l'on eût connaissance des îles las Marquesas de Mendoça : en effet, on en eut la vue à dix heures et demie du matin.

La première île que l'on découvrit fut celle de la Magdalena, la plus méridionale du groupe. A midi, elle fut relevée au sud-ouest, et celle de San-Pedro, située au nord de la première, restait di-

rectement à l'oüest, à quatorze lieues de distance estimée à vue.

La latitude du vaisseau qui, fut au même instant conclue de la hauteur méridienne du soleil, était de 9 degrés 59 minutes, et c'est exactement celle que les observations faites dans le second voyage du capitaine Cook ont donnée à l'île San-Pedro, sur le parallèle de laquelle *le Solide* se trouvait placé.

Le capitaine Marchand, assuré de sa position par la vue des terres, se dirigea sur l'île San-Pedro, qui lui restait directement à l'ouest : bientôt il aperçut la Dominica et Santa-Cristina; et dans l'après-midi il découvrit, à douze lieues dans le nord-ouest-quart-nord, l'île Hood, la plus septentrionale du groupe.

L'intention du capitaine Marchand était de relâcher dans la baie de la Madre de Dios de Mendana, où le capitaine Cook mouilla en 1774, lorsqu'il fit la seconde découverte des Mendoça, et qui présente un meilleur ancrage et plus d'abri que deux autres baies situées comme la première sur la côte occidentale de Santa-Cristina, mais un peu plus au sud.

Le 13 au matin, le capitaine Chanal fut détaché dans un canot pour examiner la côte de près, et reconnaître l'entrée de Madre de Dios. Il ne tarda pas à la découvrir, et en fit le signal au vaisseau.

Pendant qu'il était occupé à la sonder, plusieurs naturels, détachés de l'anse du Nord, les uns en pirogues, les autres à la nage, témoignaient par leurs chants d'allégresse le plaisir que leur causait la venue des étrangers.

On remarqua une grande pirogue double, montée de dix-huit à vingt hommes, parmi lesquels deux ou trois personnages qui paraissaient plus importans que les autres, quoique aucun ornement ne les distinguât, soufflaient dans une conque [1], tandis que le reste de la troupe chantait et battait la mesure, soit en claquant des mains, soit en frappant de la paume de la droite sur le coude du bras gauche croisé sur la poitrine.

Ils firent bientôt entendre qu'ils savaient quel besoin amenait les étrangers dans leur baie; ils montraient d'un côté le ruisseau qui débouche dans l'anse du Nord, et de l'autre la source qui sort du rocher situé entre les deux anses. Quelques-uns même apportaient de l'eau fraîche dans des calebasses. Des femmes et des jeunes filles, groupées sur le rivage, embellissaient la scène; et les hommes qui entouraient le canot apprirent à nos marins, par des signes qui n'étaient point équivoques,

[1] Cette conque ressemble assez au lambis, qui, suivant le P. Labat, est une espèce de limaçon des mers de l'Amérique, lequel se vend très cher dans le pays, parce qu'il sert de cor de chasse à plusieurs nations sauvages.

qu'elles étaient à leur service; tandis qu'elles-mêmes, par des regards expressifs et des gestes attrayans, ce langage de tous les pays, confirmaient avec empressement l'offre que les hommes faisaient de leurs personnes.

Le capitaine Chanal distribua à ceux des naturels qui suivaient son canot quelques-uns de ces grains de verre colorés dont les insulaires sont si curieux pour se former des parures; et ceux-ci, en retour, lui offrirent des noix de coco, du fruit de l'arbre à pain et du poisson qui leur furent payés avec des clous. Les échanges se firent loyalement; et pour cette fois, sans conséquence pour la suite, les naturels ne tentèrent pas de dérober ce qui ne leur était pas offert. Ils avaient espéré que l'équipage du canot mettrait pied à terre; et quand ils virent leur attente trompée, ils en témoignèrent du mécontentement: mais aussitôt qu'on leur eut fait entendre qu'on allait amener dans la baie le vaisseau même, l'explosion de leur joie, qui se manifesta de nouveau, fut une assurance qu'on pouvait compter sur leurs dispositions pacifiques et amicales.

Le Solide n'était pas encore parvenu dans la baie, qu'une flottille de pirogues chargées de naturels des deux sexes, les unes parties de Madre de Dios, d'autres des baies plus méridionales, quelques-unes même venues de l'île de la Dominica,

d'où le vaisseau avait été aperçu, se porta en toute hâte à sa rencontre. Un de leurs vieillards, après avoir prononcé une harangue qui, comme on peut s'en douter, ne fut comprise par personne, attacha aux haubans du grand mât un morceau d'étoffe blanche; c'était le rameau d'olivier : tous à l'envi crièrent *tayo! tayo!* (ami, ami); et l'équipage du *Solide* répétait en chorus *tayo! tayo!*

Le capitaine Marchand fit distribuer aux insulaires des bagatelles d'Europe, parmi lesquelles les miroirs parurent particulièrement fixer leur attention et exciter leur étonnement, comme s'ils n'en eussent jamais vu; il est cependant probable qu'ils en avaient reçu du capitaine Cook, et peut-être plus anciennement de Mendana : et si, comme on peut le croire, le temps avait effacé le souvenir de la visite des Espagnols, celle des Anglais était trop récente pour qu'il n'en fût resté aucune trace dans leur mémoire. Leur foule s'accrut bientôt à un tel point qu'il n'était plus possible de manœuvrer sur le vaisseau : on les engagea à rentrer dans leurs pirogues; ils y consentirent de bonne grâce; et le soleil ne fut pas plus tôt descendu sous l'horizon, qu'ils se mirent en route pour regagner respectivement leur île, suivant la coutume commune à tous les insulaires du Grand-Océan, que la vue même d'un objet aussi extraordinaire pour eux qu'un vaisseau d'Europe ne peut pas les engager à

rester pendant la nuit éloignés de leurs foyers.

Le 14 juin, avec un vent du nord-nord-est, on força de voiles sur la baie de la Madre de Dios; et à huit heures, *le Solide* y laissa tomber l'ancre par trente brasses d'eau, sur un excellent fond.

A peine le vaisseau s'était montré à l'ouverture de la baie, que déjà plus de cinq cents naturels, dans des pirogues, l'environnaient de toutes parts; leur nombre, qui croissait à chaque instant par l'arrivée de ceux qui venaient de la Dominica, eût pu alarmer; mais leurs dispositions ne parurent point hostiles. Ils ne voulaient que faire des échanges; ils apportaient des fruits et offraient des femmes.

On se refusa pour le moment à les admettre à bord; on les contint dans leurs pirogues jusqu'à ce qu'on eût établi le vaisseau sur les ancres. On était cependant occupé de les surveiller pour empêcher qu'ils ne dérobassent tout ce qu'ils pouvaient enlever. Il n'est pas possible d'imaginer avec quelle dextérité, en un clin d'œil, et sans autre outil que leurs doigts, ils parvenaient à détacher du vaisseau des parties de fer ou de cuivre, pour l'extraction desquelles un Européen serait obligé d'employer un instrument. Mais comme les vols se multipliaient, le capitaine Marchand jugea qu'il était prudent de s'opposer de bonne heure à toute entreprise de ce genre; et dans la vue d'effrayer et

d'intimider les insulaires, il ordonna qu'on tirât à poudre un coup de canon d'une livre.

L'explosion ne parut ni les alarmer, ni même les étonner; mais croyant seulement qu'on voulait les écarter du bord, ils commencèrent à devenir insolens et commirent plusieurs larcins avec plus d'audace que jusqu'alors ils n'en avaient montré. Le boulet d'un canon de quatre qu'on fit siffler sur leurs têtes, et qu'on dirigea contre les rochers de la côte, sembla cependant leur inspirer de l'effroi, et pour quelques instans suspendit tous mouvemens de leur part. Mais bientôt remis de leur épouvante, ils lancèrent des écales de coco, des fruits à pain, des bâtons, dont quelques personnes de l'équipage furent atteintes : ils brandissaient leurs lances et en frappaient de la pointe contre le vaisseau pour défier au combat. Quelques-uns tentèrent d'enlever la pompe de plomb appliquée à l'étrave : d'autres portèrent la hardiesse jusqu'à vouloir arracher son fusil à un des hommes qui étaient chargés de la défense des embarcations qu'on avait mises à la mer.

On remarqua que les plus turbulens, les plus animés, étaient ceux qui montaient les pirogues venues de la Dominica : les naturels de Santa-Cristina ne s'opposaient pas à ces excès, mais ils paraissaient ne pas les partager. Un capitaine moins prudent, moins humain que le capitaine Mar-

chand, eût peut-être pensé qu'il était de la dignité d'un Européen, pour punir l'audace et venger l'insulte, de faire usage de la supériorité des armes. Il ne vit que des enfans qui veulent battre des hommes; il se contenta de faire paraître tout l'équipage armé, et ordonna seulement de tirer deux coups de fusil par-dessus la tête des plus audacieux, mais de manière qu'ils pussent entendre le sifflement de la balle et qu'aucun n'en fût touché.

Cet appareil de guerre, ces premiers coups d'une arme dont les Européens leur avaient déjà fait connaître la puissance irrésistible, leur prouvèrent qu'on était décidé à les contenir par la force; et cette menace, sans effusion de sang, suffit pour rétablir l'ordre et la bonne harmonie. On eut seulement à se garantir de quelques petits larcins; mais lorsque l'objet dérobé était réclamé, le voleur le restituait sans résistance, souvent même en riant, comme si le vol ne lui eût semblé qu'une espièglerie.

Dès que l'on eut pourvu à la sûreté du vaisseau et qu'il fut solidement établi sur ses ancres, on permit aux insulaires de monter à bord; et les échanges commencèrent. On se procura par cette voie une quantité considérable de noix de coco, de bananes, de fruits à pain et de poisson, ainsi que divers petits meubles et ustensiles, des armes,

des étoffes et des ornemens à l'usage des naturels.

Mais pendant que le commerce de subsistances occupait le capitaine et les officiers, un commerce de contrebande s'introduisait à bord. Peut-être, pour l'honneur des navigateurs que l'Europe envoie dans ces contrées éloignées, devrait-on supprimer le récit de certains incidens de leurs voyages sur lesquels le sage gémit et dont il voudrait détourner ses regards : mais l'histoire s'en saisit ; les faiblesses de l'humanité lui appartiennent; elle doit peindre l'homme avec ses vices et ses vertus : et si elle voulait ne présenter, de ses penchans et de ses actions, que ce qui mérite l'éloge, elle serait souvent réduite au silence.

Parmi les insulaires que les pirogues avaient amenés de Santa-Cristina et de la Dominica, se trouvait un nombre assez grand de femmes et de jeunes filles : la plupart se faisaient remarquer par leur jeunesse et leur beauté. Les regards, les gestes, les agaceries répétées ne laissaient pas douter du motif de leur visite, et les hommes qui les accompagnaient s'empressaient, à l'envi, de leur servir d'interprètes et d'en faire hommage à leurs hôtes. Elles furent admises à bord; elles furent accueillies par de jeunes marins des pays méridionaux de la France, dont six mois de fatigues n'avaient pu émousser les sens. A la première vue, les négociations s'entamèrent, et les parties

contractantes ne s'opposant de part ni d'autre aucun moyen dilatoire ou évasif, elles ne tardèrent pas à se précipiter dans l'entrepont du vaisseau pour conclure le traité... Jetons un voile épais sur ce qui s'y passa. Je dirai seulement qu'aux approches de la nuit, on vit reparaître sur le pont les jeunes Mendocines, chargées de clous, de petits miroirs, de petits couteaux, de grains de verre coloré, de rubans, de morceaux d'étoffes, et d'autres produits de nos arts, qu'elles avaient échangés contre le seul effet commerçable qu'elles eussent à leur disposition. Souvent, dans la suite, elles ont mis moins de mystère dans leur trafic; on les a vues, sans autre vêtement que celui de la nature, grimper au haut du mât par les enfléchures avec une agilité que les jeunes matelots qui s'empressaient à leur suite pouvaient à peine égaler, et la hune goudronnée du vaisseau se vit transformée en un bosquet de Gnide. D'autres fois, lorsque leur nombre trop grand embarrassait les mouvemens intérieurs du vaisseau, ou que leur séjour s'y prolongeant trop, on les forçait à se retirer, elles s'élançaient à la mer par-dessus le plat-bord, et nageaient avec une adresse et une agilité qui le disputent à celles des requins; mais, vraies sirènes, elles ne s'éloignaient pas du vaisseau; elles faisaient mille évolutions à sa vue, et se montraient sous toutes les formes; s'apercevant sans peine

que ce manége plaisait infiniment à nos marins, elles se prêtaient volontiers à leur en donner plusieurs représentations : c'était leur fournir des arrhes pour le lendemain; c'était réaliser sous leurs yeux ce charmant tableau de la naissance de Vénus, où le pinceau de Boucher a représenté les jeunes Néréides se jouant sur les flots à l'entour de la conque qui porte la déesse. Et que ne pouvait pas l'art de ces sirènes sur le jeune marin qui n'est pas un Ulysse!

Après que tout eut été disposé à bord contre une surprise qu'il est toujours prudent de prévoir de la part des insulaires du Grand-Océan, même de ceux dont il semble qu'on ait le moins à se défier, les capitaines Marchand et Chanal avec un détachement de huit hommes armés se rendirent à terre. Une multitude d'insulaires de l'un et de l'autre sexe, rassemblés sur la grève de l'anse du Nord où le canot aborda, les reçut avec toutes les démonstrations de la joie. Un vieillard, qu'ils présumèrent devoir être un des chefs du canton, frotta très gravement, et à plusieurs reprises, son nez contre le leur; et l'on sait que chez quelques-unes des peuplades des îles situées dans le Grand-Océan, ce signe de bienveillance, qui d'abord nous paraît extraordinaire, et qui n'est cependant que le diminutif de celui d'appliquer sa joue contre celle d'un autre, est le signe employé pour saluer

ceux qu'on reconnaît pour ses amis ; c'est l'accolade fraternelle.

Après cette première réception qui annonçait les dispositions les plus amicales, les naturels, qui prévoyaient le besoin des étrangers et l'objet de leur visite, se pressèrent de leur indiquer le ruisseau qui coule dans la vallée du nord, dont l'eau est excellente, et l'abord par mer des plus faciles. Ils les conduisirent ensuite dans un enclos fermé par des murs de pierre de quatre ou cinq pieds d'élévation. Quelques hommes seulement, sans doute ceux d'une classe supérieure, furent admis dans cette enceinte : les femmes en furent exclues et restèrent en dehors avec la foule. Les étrangers furent invités à s'asseoir sous un grand arbre dont le feuillage ombrageait l'enclos et le garantissait des ardeurs du soleil : les naturels leur présentèrent alors un homme de petite stature, d'un âge très avancé, à qui ils donnaient le titre de *Otoouh*, qu'on jugea devoir être celui de roi ou de chef, parce que les insulaires, qui avaient d'abord reconnu que le capitaine Marchand était le commandant ou le chef des étrangers, le désignaient également par la qualification de *Otoouh*. Ce petit vieillard paraissait très misérable, et loin d'avoir cette assurance que donne l'autorité, il était tout tremblant : aucun ornement ne le distinguait, et l'on ne pouvait se persuader qu'un être si chétif dût être le chef du

canton. Cependant le capitaine Marchand lui offrit des présens qu'il accepta. Alors les assistans, ses ministres peut-être, le firent asseoir entre les deux capitaines français : bientôt quatre cochons furent successivement apportés, et chacun de ceux qui en portaient un, après avoir prononcé une harangue, déposa son offrande aux pieds des étrangers. Des clous, des miroirs, des grains de verre furent distribués à chacun des orateurs, et là se termina la cérémonie. Les Français retournèrent au rivage, toujours suivis d'une foule nombreuse et composée d'individus des deux sexes, qui chantaient et ne cessaient de répéter *tayo! tayo!* Les *tayos*, tout *tayos* qu'ils étaient, trouvèrent le moyen de dérober le mouchoir et la tabatière du capitaine Marchand : mais comme on ne voulait pas troubler la joie de cette journée, on eut l'air de ne s'en être pas aperçu. On put se confirmer dans l'opinion que si le vol est, pour les peuplades disséminées sur les îles situées dans le Grand-Océan entre les tropiques, l'effet d'une passion irrésistible, une espèce de besoin de la nature, excité par la vue d'objets nouveaux, elles semblent n'attacher aucune importance à cette action; car on voyait les naturels de Madre de Dios porter pendus à leur cou, en présence des Français, des objets qu'ils leur avaient dérobés la veille ou le matin même.

Le capitaine Marchand avait employé la journée

du 14 à prendre quelques notions générales du pays, à faire connaissance avec ses hôtes. Le 15, dès le grand matin, les naturels des deux sexes se portèrent en foule au vaisseau, et les échanges furent repris : il ne fut pas permis aux hommes de monter à bord ; les femmes seules furent admises, et elles se conduisirent très honnêtement, est-il dit dans le journal; elles ne volèrent pas.

La chaloupe fut armée pour aller à l'aiguade remplir les barriques sous la protection d'un détachement de huit hommes : le capitaine Chanal, qui la commandait, était accompagné des lieutenans Infernet et Louis Marchand, frère du capitaine. Les naturels s'empressaient d'aider les Français dans leurs travaux, et réservaient pour eux-mêmes la partie de l'ouvrage la plus pénible. L'affluence des curieux gênait quelquefois les travailleurs ; mais, au moindre signe qui leur était fait, ils s'écartaient sans témoigner de l'humeur. Un accident faillit troubler cette bonne harmonie : un matelot en sentinelle, en jouant par désœuvrement avec l'espingole dont il était armé, la fit partir sans le vouloir ; la balle porta au milieu d'un groupe nombreux d'insulaires qui se reposaient tranquillement à l'ombre d'un grand arbre, et elle atteignit un jeune homme au bras. On pouvait craindre que cet événement n'appelât sur le détachement la vengeance des naturels ; mais il parut ne leur avoir

inspiré que de l'effroi : quelques-uns s'empressèrent de venir présenter au capitaine Chanal des rameaux verts en signe de paix, et ils répétaient tristement *tayo, tayo.* Il imagina tout ce qu'il put pour leur faire entendre que le coup était parti par accident, et qu'on n'avait eu aucune intention de leur faire du mal : quelquefois ils avaient l'air d'entendre ce qu'on voulait leur dire, et semblaient persuadés ; et cependant ils répétaient douloureusement *tayo eto, matte eto!* Vous êtes nos amis, et vous nous tuez! On leur prodigua les signes d'amitié, on leur distribua des présens, et leurs alarmes furent calmées : le travail de l'eau fut repris, et ils continuèrent volontairement d'en partager la fatigue avec des étrangers dont ils avaient lieu de n'être pas contens.

Aussitôt que la chaloupe fut rendue à bord, le capitaine Marchand, instruit de l'événement, fit embarquer le premier chirurgien du vaisseau, Roblet, pour porter à l'insulaire qui avait reçu le coup de feu tous les secours qui pouvaient dépendre de son art. Il ne fut pas long-temps à se rendre à terre. A son arrivée, le capitaine Chanal demanda qu'on fît venir le blessé, et on le leur amena. C'était un jeune homme imberbe, d'une figure douce et intéressante. Il se présenta d'un air triste, mais avec assurance, quoiqu'il pût croire qu'il était au milieu de ses assassins. Les naturels

avaient appliqué sur la blessure un appareil des plus ingénieux, et qui prouvait qu'ils sont accoutumés à traiter les fractures. Le chirurgien reconnut que la balle avait percé l'avant-bras, et que l'os était cassé. Les insulaires, qui assistaient en foule au pansement, y apportaient la plus grande attention, et, contre leur coutume, gardaient le plus profond silence. Après l'opération, le jeune homme fut comblé de caresses et de présens par les Français; les soins qu'ils lui prodiguèrent suppléèrent efficacement à des raisons qui ne pouvaient être bien comprises, et la reconnaissance qui se manifestait sur tous les visages des naturels prouva à leurs hôtes imprudens que leur tort était oublié.

La chaloupe fut expédiée de nouveau le lendemain pour continuer les travaux de l'aiguade, et l'on trouva chez les insulaires la même assistance, les mêmes secours qu'on en avait reçus la veille. Les échanges continuaient à se faire à bord du vaisseau, où tout se passait paisiblement.

Le matin de ce même jour, le capitaine Marchand fit une excursion dans l'intérieur du pays: il était accompagné d'un domestique, et quelques naturels s'étaient offerts officieusement pour lui servir de guides. Ils se montrèrent très empressés de lui donner le bras et de le soutenir dans les passages difficiles ou glissans; mais après s'être enfoncé d'environ un mille dans le bois, il eut des

raisons de soupçonner que ses guides méditaient quelque mauvaise action, et il revint sur ses pas. De ce moment ils cessèrent de lui offrir le secours de leurs bras, et ce changement de procédé dut ajouter à sa défiance et lui inspirer de l'inquiétude. En voulant hâter sa marche, il fit une chute : un des naturels saisit cet instant pour lui enlever son fusil, et s'enfuit à toutes jambes. Le capitaine Marchand se mit à sa poursuite, et était près de l'atteindre l'épée dans les reins, lorsqu'il fut rappelé par les cris de son domestique : cinq ou six des insulaires avaient assailli celui-ci, qui se débattait pour s'opposer aux efforts qu'ils faisaient pour le dépouiller. L'arrivée du capitaine leur fit lâcher prise; mais ce ne fut pas sans emporter dans leur fuite le chapeau du domestique et une boîte qu'il portait sous son bras. A l'instant, mille cris répétés d'hommes, de femmes et d'enfans se firent entendre dans la profondeur du bois. En arrivant à la grève, le capitaine vit que l'alarme y était répandue; les naturels fuyaient de toutes parts, et ce ne fut pas sans une peine extrême, et sans des témoignages et des signes multipliés d'amitié et de paix, qu'il parvint à les rassurer et à empêcher que tous n'abandonnassent le rivage.

Rappelé par les cris que les échos portaient au loin, le chirurgien Roblet, qui avait été faire une excursion dans une autre partie de l'île, se hâta de

revenir à la grève où les canots du vaisseau avaient coutume d'aborder. On sut qu'il n'avait point été inquiété dans sa tournée qui l'avait porté à une distance assez grande du rivage, et l'on jugea qu'il était redevable de la tranquillité dont il avait joui dans sa course à un des insulaires qui paraissait avoir quelque ascendant sur les autres, et avait voulu l'accompagner. Le capitaine Marchand fit entendre à ce chef qu'il voulait absolument recouvrer le fusil qui lui avait été enlevé, et il promit de le récompenser amplement s'il le lui rapportait. Celui-ci partit à l'instant, et une demi-heure s'était à peine écoulée qu'il reparut avec le fusil : en montrant sa massue cassée, il voulut faire croire qu'elle l'avait été sur la tête du voleur. Le capitaine Marchand le récompensa comme il s'y était engagé; mais il ne fut pas persuadé que, pour faire rendre l'effet volé, le chef avait été obligé d'employer un moyen aussi violent que celui auquel il assurait qu'il avait eu recours. Le capitaine, après avoir reçu son fusil, s'aperçut que la baguette y manquait; il le fit voir au chef qui partit de nouveau avec promesse de la rapporter. On n'attendit pas son retour, et l'on s'achemina vers la grève pour regagner le canot : au moment qu'on se rembarquait le chapeau du domestique fut restitué.

L'événement du matin n'empêcha pas que dans l'après-midi la chaloupe ne fût envoyée à l'ai-

guade : les naturels témoignèrent aux Français la même amitié, la même confiance ; ils continuèrent de les aider à remplir et à embarquer les barriques, sans exiger aucun salaire, et paraissaient même très reconnaissans des petits présens qu'on voulait bien leur faire, et auxquels ils ne semblaient pas s'attendre.

L'impossibilité de se procurer dans la baie de la Madre de Dios la quantité de cochons nécessaire pour l'approvisionnement du vaisseau décida le capitaine Marchand à visiter lui-même les baies qui sont situées plus au sud sur le même côté de l'île. Il s'embarqua, le 19 au matin, dans un canot, avec les capitaines Masse et Chanal, le chirurgien Roblet, et un détachement d'hommes armés ; et il emmena avec lui un des naturels qui se montraient le plus affectionnés aux Français.

La première baie qui se présenta au sud de celle de la Madre de Dios ne parut pas propre au débarquement ; on ne s'y arrêta pas : les insulaires la nomment *Anâpôho*. On parvint bientôt à une autre baie plus grande qui renferme deux anses dont les bords sont habités. On débarqua dans l'anse méridionale, où de grosses pierres, qui précèdent le rivage et contre lesquelles la mer brise avec assez de force, rendent l'abord difficile et dangereux ; mais à l'approche des étrangers les naturels se mirent à l'eau, s'empressèrent de leur

donner la main, les chargèrent sur leurs épaules, les portèrent jusqu'au rivage, et les y déposèrent au milieu des acclamations d'une foule nombreuse d'habitans des deux sexes empressés de les recevoir. La pluie commençant à tomber, un chef, vénérable par son âge, offrit aux étrangers de se mettre à l'abri dans une grande case qui était peu distante du point où ils avaient débarqué; mais comme il n'était resté que deux hommes pour la garde du canot, ils préférèrent se tenir sous un grand arbre situé près de la mer, d'où ils seraient à portée de voir tout ce qui se passerait autour d'eux. En moins d'une heure ils se procurèrent douze cochons, dont six de moyenne grosseur, six beaucoup plus petits, et quatre poules. Les objets que les naturels acceptèrent de préférence furent les grands clous, les miroirs et les couteaux : le chef présidait lui-même aux échanges, et veillait sur les marchandises de traite que les Français avaient apportées; pas un insulaire ne parut tenté de dérober un seul effet. Les femmes et les jeunes filles surtout ne furent pas oubliées dans les présens : elles parurent plus belles et mieux faites encore, s'il se peut, que celles de la Madre de Dios, ne se montraient pas plus farouches, et n'étaient pas plus difficiles à deviner. On remarqua cependant que les habitans de cette baie, de l'un et de l'autre sexe, étaient plus discrets, plus réservés que ceux

de la première; mais peut-être qu'une plus longue fréquentation les eût amenés au même point de familiarité qui souvent avait rendu ceux de la Madre de Dios importuns et fatigans.

Quand les échanges furent terminés, les naturels chargèrent les étrangers sur leur dos et les reportèrent à leur canot. Le capitaine Marchand imposa à cette anse le nom mérité *d'anse des Amis;* les insulaires la nomment *Apâtôni.*

De celle-ci on se rendit à l'anse du Nord, appelée par les naturels *Anâlévâho.* Elle est moins peuplée que celle du Sud : de grosses pierres entassées sur le rivage, et battues par la houle, en rendent l'abord également difficile; et ce ne fut pas sans quelque danger qu'on parvint à y débarquer. On y reçut des habitans un accueil aussi amical que dans la première; mais on n'y put obtenir que deux petits cochons : une grande corbeille de cresson d'une excellente qualité qu'on y fit cueillir fut un faible dédommagement de la peine qu'on avait prise pour aborder à cette anse. La pluie qui survint ne permit pas de faire une plus longue station dans la baie qu'on venait de visiter; néanmoins on eut lieu de juger que, sans cette circonstance, et si l'on eût pu donner plus de temps à cette visite, on en eût rapporté un nombre assez grand de cochons [1]

[1] C'étaient alors les provisions les plus difficiles à se procurer dans cette île.

et de poules. Les vallons et les collines qui entourent cette baie annoncent à la vue plus de fécondité, plus de richesse que les environs de celle de la Madre de Dios : toute cette partie de l'île présente des points de vue agréables, des sites pittoresques sur lesquels l'œil est invité à se fixer et se repose avec plaisir.

Il est difficile d'expliquer la différence qu'on remarque dans les habitudes des naturels qui occupent le sud et le nord de cette île, et qui doivent avoir entre eux une communication de tous les jours : mais il est certain, dit M. Roblet, « que ceux de la baie de la Madre de Dios nous ont volé dès le premier instant, et que ceux des baies du sud n'ont même pas tenté de le faire ; et cependant plusieurs d'entre eux étaient venus dans la première baie pendant notre séjour, et avaient été témoins de notre indulgence. Nous avons trouvé chez les derniers plus de facilité dans les échanges, et d'ailleurs le même caractère de douceur qui distingue les premiers : une plus longue fréquentation serait cependant nécessaire pour qu'on pût décider si ce caractère tient à une timidité naturelle, ou s'il doit être attribué à la crainte qui comprimerait la mauvaise volonté. »

C'est dans la partie du sud que les Anglais rencontrèrent les seules femmes qui se soient offertes à leur vue dans l'île de Santa-Cristina ; car à

Madre de Dios, ils n'avaient jamais aperçu qu'une vieille femme dans l'anse méridionale, et, dans une de leurs excursions de botanique, ils avaient seulement entrevu une jeune fille qui s'était enfuie à leur approche : mais dans la baie du sud les femmes se présentèrent en grand nombre, et elles ne furent pas moins prodigues de leurs faveurs que toutes celles des îles du Grand-Océan.

Comme le capitaine Marchand se proposait de remettre à la voile le lendemain 20, il expédia un dernier canot pour remplacer l'eau qui avait été consommée pendant le séjour dans la baie, et s'y embarqua lui-même avec le capitaine Chanal. Mais, au lieu d'aborder à l'aiguade, ils se firent mettre à terre dans l'anse du Sud qui n'avait pas encore été visitée; et le canot eut ordre d'aller les attendre à l'embouchure du ruisseau de l'anse du Nord. Ils virent très peu d'habitans dans cette partie, et seulement quelques cases abandonnées sur le contour de l'anse.

Le 21 juin 1791, au matin, le vaisseau faisait route pour sa destination ultérieure.

Mais avant de suivre *le Solide* dans sa nouvelle traversée, je vais présenter une vue générale sur les îles qu'il vient de quitter, et en particulier sur celle de Santa-Cristina, la seule qui, depuis la découverte qu'en firent les Espagnols, ait été visitée par les Européens. La connaissance détaillée

de ce groupe est intéressante pour nos navigateurs et principalement pour ceux qui, expédiés des ports d'Europe, et après avoir doublé le cap Horn, doivent se porter à la côte nord-ouest de l'Amérique. Les îles de la Société, quoique plus fertiles, ne méritent cependant pas la préférence; leur relâche, dans ce cas, ne présente pas le même avantage de position; elles sont situées à environ trois cents lieues sous le vent des premières; et pour y parvenir il faut traverser, sur un espace de deux cents lieues, un archipel très dangereux, composé d'îles à fleur d'eau, à travers lequel on ne peut naviguer qu'avec peu de voiles pendant la nuit, qui toute l'année est longue et sans crépuscules entre les tropiques; au lieu que, du cap Horn aux îles de Mendoça, on ne cesse point d'avoir une mer libre qui permet de faire usage de toute sa voilure pendant l'obscurité comme pendant le jour. Relâcher à ces dernières îles, au lieu d'aller chercher à trois cents lieues sous le vent celles de la Société, lorsqu'on doit ultérieurement se porter à la côte nord-ouest de l'Amérique, c'est raccourcir sa route d'environ six cents lieues, c'est abréger d'un mois la durée de la navigation. Si le capitaine Cook semble donner, en général, la préférence aux îles de la Société sur celles de Mendoça dans le cas d'une relâche à faire, ce n'est pas sous le rapport de la position géographique ni pour les vaisseaux

qui, après avoir doublé le cap Horn, seraient destinés pour la côte nord-ouest de l'Amérique, mais parce que, dit-il, « Santa-Cristina ne lui offrit pas de quoi fournir aux besoins de son équipage, et qu'il n'y trouva ni commodité à s'approvisionner d'eau et de bois, ni facilité à donner à son vaisseau le radoub qui lui était nécessaire. » On voit cependant dans la relation de son voyage que, au temps où il visita Santa-Cristina, les cochons y étaient abondans, qu'il s'en procura sans peine une grande quantité, et il convient lui-même qu'il eût pu augmenter considérablement sa provision s'il eût voulu donner quelques jours de plus à cette relâche.

§ 2.

Description générale des îles las Marquesas de Mendoça, et particulière de l'île Santa-Cristina, ou Wahitahò, d'après les Espagnols, les Anglais et les Français. Description de la baie de la Madre de Dios. Terrain, productions, animaux et climat de l'île. Description des habitans : leur physique, leurs habillemens et ornemens, leurs alimens, leur industrie, leurs mœurs, leur caractère, leurs usages, leurs exercices, etc. Idée de leur gouvernement. Population présumée des cinq îles du groupe. Les naturels de cette île comparés à ceux de Taïti.

Les îles las Marquesas de Mendoça [1] ont été vues pour la première fois, en 1595, par Alvaro Mendana de Neira. Nous avons deux relations du voyage dans

[1] Sur la carte de l'Océanie de M. Dumont-d'Urville ce groupe a repris le nom de *Noukahiva*, qui lui est donné par les naturels.

lequel s'est faite cette découverte. La première se trouve dans une lettre de Pedro Fernandez de Quiros à don Antonio Morga, alors lieutenant général des îles Philippines. Quiros, que ses propres découvertes ont depuis rendu justement célèbre, était à la fois capitaine de *la Capitana,* sous les ordres immédiats de Mendana, et pilote mayor de l'escadre. Sa relation est succincte, telle que le comporte la forme d'une lettre. Nous sommes redevables de la seconde au docteur don Christoval Suarez de Figueroa, qui l'a insérée dans son *Histoire des hauts faits de don Garcia Hurtado de Mendoça,* quatrième marquis de Canete, alors vice-roi du Pérou, et par l'ordre duquel avait été faite l'expédition dont la conduite fut confiée à Mendana. Le docteur Figueroa annonce qu'en parlant des découvertes de ce général, il a eu sous les yeux les papiers originaux de Quiros. On reconnaît en effet dans cette relation l'esprit observateur d'un marin dont les connaissances dans plus d'un genre étaient en avant de son siècle, et qui, dans le récit des découvertes postérieures qui lui appartiennent, s'il s'est permis quelques exagérations, pardonnables à ces temps d'enthousiasme où l'on venait de découvrir et de conquérir un monde nouveau, nous a du moins donné des hommes et des lieux qu'il a visités une description que ne désavoueraient pas les navigateurs de notre âge.

Aux anciennes relations des îles de Mendoza ont succédé celles que nous devons aux voyageurs modernes, et dans lesquelles on trouve des particularités sur les îles que nous voulons connaître, sur leurs habitans, sur leurs productions, et des observations qu'on ne pouvait pas attendre des premiers découvreurs. Telle est la relation du capitaine Cook, qui en 1774 retrouva ces îles; celle de M. Georges Forster, et les fragmens de M. Reinold Forster, qui l'un et l'autre accompagnaient ce célèbre navigateur; enfin le journal du capitaine Chanal et les observations particulières du chirurgien Roblet. Le travail réuni de ces divers observateurs présente une riche collection de matériaux qu'il est nécessaire de coordonner pour en former un ensemble : aucun observateur n'a tout vu, n'a tout décrit; mais l'un supplée à ce qui a pu échapper à l'autre.

Les îles de Mendoça, vulgairement appelées en français *les Marquises*, sont au nombre de cinq : San-Pedro ou O-Niteïo, dans la langue du pays, Santa-Cristina ou Wahîtahò, et la Dominica ou O-Hivahoa [1], formant un groupe; la Magdalena, à

[1] Il paraît qu'il est très difficile de bien saisir les sons et les articulations d'un mot qui est prononcé par les naturels des îles du Grand-Océan. On en peut juger par la manière différente dont l'écrivent les Européens qui l'ont entendu. On ne serait pas étonné qu'elle ne fût pas la même quand les voyageurs ne sont pas de la même nation, parce que chacune a sa prononciation et

huit lieues de distance, dans le sud-quart-sud-est du milieu du groupe; et Hood-Island, à la distance de cinq lieues et demie de la pointe la plus orientale de la Dominica. Cette dernière, l'île Hood, la plus septentrionale de l'archipel, n'avait point été aperçue par Mendana, qui découvrit d'abord la Magdalena, se dirigea dans le nord sur San-Pedro, longea ensuite la côte méridionale de la Dominica, passa par le canal qui sépare cette île de celle de Santa-Cristina, et prit terre vers le milieu de la côte occidentale de cette dernière, dans une baie qu'il nomma *Puerto de la Madre de Dios.* En tenant cette route, Mendana ne put pas apercevoir l'île la plus septentrionale qui devait être masquée pour lui par les terres hautes de la Dominica. Le capitaine Cook, qui se trouvait un peu au nord-est du groupe, quand il en eut la première vue, découvrit d'abord cette île du nord qu'il nomma *Hood-Island* (île Hood), du nom du jeune volontaire qui en fit la découverte. Il passa ensuite par le canal de la Dominica, et vint jeter l'ancre à la côte occidentale de Santa-Cristina, dans une baie qui est la même que celle qu'avait occupée

son orthographe; mais on trouve des différences dans la manière dont les voyageurs d'une même nation, d'un même vaisseau, prononcent et écrivent les mêmes mots. Nous en avons un exemple dans les noms que les diverses relations ont donnés aux îles de Mendoça, d'après les naturels de ces îles, de qui ils les ont appris : chacun les a écrits comme il a pu les entendre.

Mendana, sous le nom de Puerto de la Madre de Dios. Cook a bien reconnu et proclamé l'identité des deux baies; mais ne pouvant sans doute échapper à l'influence du génie national, et voulant que las Marquesas de Mendoça portassent, en quelque sorte, le cachet de l'Angleterre, il a fait perdre à cette baie le nom qu'elle reçut du premier navigateur qui l'aperçut, et qu'elle a conservé pendant deux siè-pour y substituer celui de son propre vaisseau : il l'a nommée *Resolution-bay*, et cependant ce n'est pas *la Résolution* qui l'a découverte. Assurément je n'accuserai pas, je ne soupçonnerai pas Cook d'avoir voulu user de représailles envers les Espagnols, qui substituent impitoyablement les noms de leurs saints à ceux que les hérétiques ont donnés aux ports qu'ils ont découverts; et sans doute il a pensé que de conserver leurs noms aux îles c'était prouver assez son respect pour les anciennes dénominations. Je dirai seulement que je ne sais pas s'il peut y avoir une grande satisfaction pour l'amour-propre à imposer un nom nouveau à un port, à un cap, etc., qu'un autre a depuis long-temps découvert et nommé; mais certainement c'est introduire dans la nomenclature des lieux une confusion qui quelquefois doit embarrasser les navigateurs, après avoir embarrassé les géographes, et qui pour la suite ouvre la porte à des anachronismes. Les nouveaux venus ont beau faire, tôt ou tard l'his-

toire et la géographie, faisant justice de ces substitutions, restituent à chaque lieu le nom qu'il doit porter et la découverte à qui elle appartient.

Le groupe entier des Mendoça occupe un peu plus d'un degré en latitude, et un peu moins d'un demi-degré en longitude. La situation du port de la Madre de Dios a été déterminée en 1774, avec une exactitude suffisante pour la sûreté de la navigation, par M. Wales, astronome sur *la Résolution*. Sa latitude est de 9 degrés 55 minutes et demie sud, et sa longitude, à l'occident de Paris, de 141 degrés 28 minutes 55 secondes. Les autres îles ont été assujetties à la position de ce premier point par le secours du chronomètre, et par des routes, des relèvemens, et des distances estimées à vue.

Examinons successivement chacune des îles sous les rapports qui peuvent offrir quelque intérêt.

Mendana est le seul navigateur qui ait pu prendre une connaissance particulière de l'île de la Magdalena située à 10 degrés 25 minutes et demie de latitude sud, et à 141 degrés 9 minutes un quart de longitude occidendale; les Anglais et les Français ne l'ont aperçue que de loin. Suivant Figueroa, son circuit est de dix lieues espagnoles de dix-sept et demie au degré, ou onze lieues marines un tiers de 20 au degré. Il n'est que de six lieues d'Espagne dans la lettre de Quiros, et il est d'environ six lieues marines sur la carte de Cook. Mais comme

celui-ci n'a aperçu cette île qu'à une distance de onze lieues dans le sud, il n'a pas pu évaluer son circuit, et il est probable qu'il l'a réglé d'après la lettre de Quiros.

Mendana attérit sur la côte méridionale de la Magdalena et s'approcha très près de la terre, dans la partie de l'île où se trouve situé un port qui est signalé par une montagne qui le domine. Les vaisseaux pouvaient à peine en être aperçus, qu'il en sortit une flottille de soixante-dix canots d'inégales grandeurs, portant environ quatre cents hommes; les plus grands en portaient dix, et les plus petits trois seulement. Chaque homme était armé d'une pagaie, et tous pagayaient d'accord; d'autres suivaient à la nage. Ces embarcations avaient de chaque bord un balancier construit de bambous qui, prenant son point d'appui sur la surface de la mer, empêche qu'elles ne puissent chavirer.

Les pirogues ne tardèrent pas à s'approcher du vaisseau à la portée de la voix. Les hommes qui les montaient faisaient des signes de la main, et, en montrant leur port, invitaient les étrangers à y aborder; ils parlaient très haut et répétaient souvent les *atalut* et *analut*. Ils offrirent aux Espagnols des cocos, une espèce de pâte enveloppée dans des feuilles d'arbres, une corbeille de noix, d'excellentes bananes, et de grands morceaux de bambou servant de vases et remplis d'eau fraîche. Les

Espagnols saisirent un de ces insulaires par la main, le firent entrer dans le vaisseau, et, à force de caresses et de présens, parvinrent à l'y retenir. Encouragé par ces prévenances, celui-ci engagea plusieurs de ses compagnons à venir le joindre, et bientôt on en compta plus de quarante sur *la Capitana*. La stature des Espagnols paraissait au-dessous de la taille moyenne, en comparaison de celle des insulaires : un d'entre eux dominait de toute la tête le plus grand du vaisseau, et celui-ci cependant était d'une taille remarquable. Ils chantaient et dansaient, et appelaient à grands cris ceux de leurs compagnons qui étaient restés dans les pirogues, et à qui ils montraient les présens qu'ils avaient reçus des étrangers. Mais le vice dominant des insulaires du Grand-Océan ne tarda pas à se manifester : ils se mirent à dérober tout ce qui tombait sous leurs mains. Bientôt ils devinrent si incommodes, que le général leur fit entendre par signes qu'ils eussent à sortir du vaisseau et à regagner leurs pirogues. Mais comme ils parurent peu disposés à exécuter cet ordre, Mendana ordonna de mettre feu à un canon, afin de les épouvanter par une explosion à laquelle ils ne pouvaient pas s'attendre. En effet, elle leur causa un tel effroi, qu'ils se lancèrent dans la mer par-dessus le bord et gagnèrent à la nage leurs embarcations dispersées.

Un seul insulaire demeura suspendu aux grands porte-haubans, et ne lâcha prise, pour se laisser tomber à l'eau, que lorsqu'un soldat l'eut blessé à la main d'un coup d'épée. Parvenu, en nageant, à une des pirogues, il montra sa blessure à ses compagnons qui le reçurent à bord : la vue du sang excita l'indignation de tous ; ce fut le signal du combat. Un d'entre eux, qui portait un parasol de feuilles de palmier, fit ranger les pirogues en bataille, tandis qu'un vieillard remarquable par une longue barbe, menaçait avec fierté les Espagnols des yeux et du geste : tantôt il empoignait sa barbe à deux mains, tantôt il retroussait sa moustache ; debout dans sa pirogue, il paraissait donner seul des ordres à la flotte et semblait pourvoir à tout. Le son rauque d'une conque marine décida l'instant de l'attaque. La plupart des insulaires brandissaient leurs lances et défiaient leurs agresseurs au combat; quelques-uns les lançaient en guise de javelots contre les Espagnols; d'autres, adroits à manier la fronde, lançaient contre *la Capitane* des pierres dont un soldat fut atteint; enfin une des pirogues eut l'audace de venir attacher une corde au beaupré du vaisseau, et faisait d'impuissans efforts pour le tirer vers la terre.

Les conquérans du Nouveau-Monde, accoutumés à regarder l'Indien comme un animal d'une espèce inférieure à l'homme, ne pouvaient endurer long-

temps la provocation et l'insulte d'un être dégradé à leurs yeux, duquel, depuis un siècle révolu, ils triomphaient par la terreur. Mendana ordonna une décharge de mousqueterie. Heureusement la poudre était humide; peu de coups portèrent, mais cependant en assez grand nombre pour que cinq ou six insulaires en fussent renversés.

On ne pardonne pas à Quiros, qui avait été le témoin de cette horrible scène, ni à l'historien Figueroa, qu'elle eût dû révolter, l'espèce de complaisance avec laquelle l'un et l'autre peignent le bruit et la confusion qui régnaient sur les pirogues, et l'effroi de ces malheureux dont les uns, se précipitant dans la mer, restaient accrochés et suspendus par les mains aux plats-bords de leurs embarcations, d'autres se cachaient derrière leurs compagnons pour s'en faire un bouclier quand ils se voyaient ajustés. Mais cette poudre, dont l'humidité avait prévenu une plus grande destruction d'hommes, fut trop tôt remplacée par une autre plus active : le carnage recommença; et, dans une seconde fusillade, le brave amiral des pirogues et neuf autres de ses guerriers furent atteints du plomb fatal et perdirent la vie; un plus grand nombre fut blessé et culbuté dans la mer.

La flotte des pirogues se dispersa : et les Espagnols se mettaient en route pour s'éloigner, comme l'orage qui s'éloigne après avoir désolé la terre,

lorsque les insulaires détachèrent une de leurs embarcations, montée seulement de trois hommes, dont un, en proférant des paroles, montrait d'une main un rameau vert, et de l'autre un morceau d'étoffe blanche. On jugea que c'était un signal de paix, une demande de capitulation. Les insulaires firent entendre, par des signes d'invitation et d'amitié, qu'ils désiraient que les vaisseaux vinssent mouiller dans leur port; mais on s'y refusa : et ces bons Indiens paraissant avoir oublié tout le mal qu'on leur avait fait et celui qu'on avait voulu leur faire, avant de se retirer, offrirent en hommage à leurs assassins les cocos, les bananes et les autres productions de cette île hospitalière où les Espagnols, pour prix de ce bienfait, laissèrent des veuves et des orphelins.

Suivant Quiros, les naturels de l'île de la Magdalena sont presque blancs; ils ont des traits réguliers et agréables, les yeux beaux, le regard doux, les dents blanches et bien rangées. La plupart ont les cheveux blonds; ils les portent longs et flottans comme les femmes; mais quelques-uns les retroussent et les tortillent sur leur tête. Leur belle carnation annonce la santé et la force que manifeste encore le son de leur voix. Ils sont bien taillés, d'une haute stature et d'un beau corsage. Leurs mains, leurs jambes, leurs pieds sont forts et leurs doigts longs. Ils sont absolument nus

Leur visage et leur corps sont tatoués en bleu, et chargés de dessins de poissons et d'autres figures. La beauté des jeunes garçons se fit particulièrement remarquer des Espagnols, et Quiros ne peut s'empêcher de gémir en voyant que des ouvrages si parfaits du Créateur sont ainsi jetés et perdus au milieu des infidèles.

L'île que Mendana venait de découvrir reçut le nom de *la Magdalena*, parce qu'il en eut la première vue le 21 juillet, veille de la Madeleine. Suivant le rapport des Espagnols, la partie qu'ils reconnurent présente une côte d'un bel aspect et écore. Le terrain aux approches de la mer est élevé, et plusieurs montagnes le dominent. Les habitations sont dispersées dans les vallées. Le port est situé sur la côte méridionale. On jugea que l'île devait être très peuplée; car, outre le nombre considérable d'habitans qui se portèrent au-devant des vaisseaux, le rivage en paraissait couvert.

Quiros, suivant Figueroa, conclut la latitude de l'île, d'après une observation de la hauteur méridienne du soleil, de 10 degrés sud : le capitaine Cook estime qu'elle doit être de 10 degrés 25 minutes; et cette même différence de 25 minutes se retrouve entre les latitudes que l'un et l'autre ont assignées au port de la Madre de Dios de l'île Santa-Cristina : selon Quiros, elle est de 9 degrés et demi; et de 9 deg. 55 min., suivant le capitaine Cook.

Quiros avait calculé que la distance de la Magdalena à Lima était de mille lieues d'Espagne, ou environ onze cent quarante-trois lieues marines, lesquelles, entre les parallèles de 10 et 12 degrés, répondent à 58 degrés de longitude. Lima est par 79 degrés 9 minutes et demie à l'occident de Paris; ainsi la Magdalena, suivant le calcul des Espagnols, serait à 137 degrés 9 minutes et demie. En rapportant la position de cette île à celle de Santa-Cristina, que les observations de Cook ont déterminée, on trouve qu'elle doit être placée à 141 degrés 9 minutes un quart; l'erreur de l'estime de Quiros était donc de 4 degrés, ou environ 79 lieues marines. Mais comme sa latitude n'était en erreur que de 25 minutes ou huit lieues un tiers, un vaisseau qui se serait établi à cent lieues dans l'est du 137e méridien à l'occident de Paris, sur le parallèle de 9 degrés et demi qui tient le milieu entre la latitude de la Magdalena et celle de Santa-Cristina, telles que Quiros les avait indiquées, ne pouvait manquer de rencontrer l'archipel des Mendoça : et c'est ainsi que le capitaine Cook l'a retrouvé.

En quittant l'île de la Magdalena, les Espagnols découvrirent celle qu'ils nommèrent *San-Pedro*, située à 9 degrés 58 minutes de latitude sud, et 141 degrés 11 minutes un quart de longitude occidentale. Ils supposent que son circuit est de trois-

ou quatre lieues, et le capitaine Cook l'évalue à trois. Ils ne s'en approchèrent pas assez pour savoir si elle est habitée; mais, suivant leur relation, l'aspect de cette île est agréable, et son terrain uni et peu élevé est diversifié par de grandes parties de bois et de tapis de verdure.

D'après cette description, on pourrait croire que si l'île n'est pas habitée, elle est susceptible de l'être; mais les voyageurs modernes ne la peignent pas avec des couleurs aussi agréables que celles qu'ont employées les Espagnols; Georges Forster dit seulement que San-Pedro est une petite île d'une élévation moyenne, qui paraît n'être ni fertile ni peuplée; et le capitaine Chanal en a la même opinion : cette île est trop petite, nous dit-il, et offre un aspect trop stérile pour que, si elle est habitée, elle puisse compter un grand nombre d'habitans.

Mendana, qui côtoya la partie méridionale de l'île de la Dominica, estime qu'elle peut avoir quinze lieues de tour; le capitaine Cook qui en a de même prolongé la côte du sud, suppose que son circuit peut être de quinze ou seize lieues. Elle est située à 9 degrés 40 minutes 37 secondes de latitude sud, et 141 degrés 9 minutes un quart de longitude occidentale. Figueroa nous présente la Dominica comme une île d'un aspect enchanteur : selon lui, de vastes plaines étalent une riante ver-

dure, et séparent des collines qui s'élèvent en pente douce et que couronnent des bois touffus; une population nombreuse annonce la richesse et la fertilité du sol.

Georges Forster n'a pas vu cette terre des mêmes yeux que Mendana et Quiros. Suivant cet observateur, la Dominica est une île élevée et montueuse; sa pointe du nord-est est escarpée et stérile; mais plus loin dans la partie du nord que Mendana n'avait pu voir, on aperçoit quelques vallées remplies d'arbres, parmi lesquels on distingue quelques huttes éparses. On découvre en même temps vers le centre de l'île des rochers sourcilleux, taillés en obélisques, en flèches de clocher, et des sommets creusés en voûte, entassés les uns sur les autres. Ce désordre de la nature semble prouver que des tremblemens de terre et des explosions de volcans ont bouleversé cette contrée. Toute sa partie orientale offre une côte d'une grande élévation, taillée à pic et formant une longue chaîne de rochers éclatés, dont les débris ne présentent que des pointes aiguës et des précipices.

Celui qui a lu ces deux descriptions ne serait-il pas tenté de croire que les Espagnols et les Anglais n'ont pas vu la même terre, si, d'après la position de la Dominica à l'égard des autres îles du groupe, d'après son étendue et le gisement de la côte qui sont les mêmes dans les deux relations, d'après les

routes de Mendana et de Cook, tracées dans les journaux, il pouvait s'élever le moindre doute sur l'identité? Mais si l'on admet que les uns et les autres ont également bien vu, il faut admettre aussi, ce qui n'est pas improbable, que dans l'intervalle des deux siècles qui se sont écoulés entre les deux voyages, l'île de la Dominica a éprouvé le terrible effet de quelqu'une de ces grandes convulsions de la nature qui défigurent totalement les parties de la surface de notre globe sur lesquelles leur ravage s'est exercé.

La petite île Hood, découverte par le capitaine Cook, et située par 9 degrés 26 minutes de latitude sud et 141 degrés 12 minutes un quart de longitude occidentale, à cinq lieues et demie de distance, dans le nord 13 degrés ouest de la partie orientale de la Dominica, ne mérite aucune mention particulière. On lit dans la relation de Georges Forster que le terrain en est élevé; mais la brume qui l'enveloppait ne permit pas aux Anglais d'en prendre une connaissance exacte, et le capitaine Marchand ne l'a aperçue que de loin.

L'île de Santa-Cristina se présente sous un aspect agréable; elle est très élevée, ainsi que toutes les autres îles du groupe. Une chaîne étroite de hautes collines se prolonge sur toute sa longueur, et du rivage partent d'autres chaînes d'une égale élévation qui vont se rejoindre en embran-

chemens à la chaîne principale. Ces collines sont séparées par des vallées resserrées et profondes, dans lesquelles se précipitent des ruisseaux, ou plutôt de jolies cascades qui arrosent l'île de toutes parts : les arbres à fruits de diverses espèces y entretiennent la fraîcheur, et procurent l'abondance à ses heureux habitans.

Le capitaine Cook donne à l'île de Santa-Cristina une longueur, du nord au sud, de trois lieues de vingt au degré, et un circuit de sept lieues que Quiros avait jugé plus grand, puisqu'il le porte à neuf lieues espagnoles de dix-sept et demie au degré : mais l'un et l'autre n'avaient reconnu qu'une portion de la côte occidentale.

La baie de la Madre de Dios, située vers le milieu de la côte occidentale de l'île sous la partie la plus élevée des terres, n'a pas plus de deux milles d'ouverture sur trois quarts de mille de profondeur. Les deux pointes qui la forment sont, l'une à l'égard de l'autre, dans la direction du nord-quart-nord-est et sud-quart-sud-ouest. Celle du sud est terminée par un rocher escarpé, au sommet duquel s'élève un pic qu'on ne peut pas apercevoir quand on est au large, parce qu'il est caché par les hautes terres auxquelles il est adossé. Une colline dont la pente est douce vient se terminer à la pointe septentrionale qui est formée par des rochers écores et caverneux, dont la partie

supérieure, portée en saillie, figure une espèce de demi-voûte : cette pointe du nord, noire et brûlée, est bien moins élevée que celle du sud; elle est couverte de casuarinas, de ces grands arbres dont le bois dur et lourd est employé pour la fabrication des massues et des autres armes. Les terres du fond de la baie présentent une chaîne de hautes collines légèrement déchiquetées à leurs sommets, et escarpées en plusieurs endroits.

Les deux petites anses de la baie sont séparées par un mondrain qui se projette en mer sur un plateau de rocher à bord escarpé, et dont le sommet est revêtu d'une herbe qui, suivant le rapport de Forster, s'élève à la moitié de la hauteur d'un homme. L'une de ces anses est désignée par le nom *d'anse du Nord*, l'autre par celui *d'anse du Sud*. Deux vallées bien garnies d'arbres aboutissent à l'anse du Nord, et un joli ruisseau, après avoir fertilisé les terres, vient offrir à son embouchure une bonne aiguade aux vaisseaux. La baie de la Madre de Dios gît au sud 15 degrés est de la pointe la plus occidentale de la Dominica.

Mendana, suivant Figueroa, avait trouvé dans l'anse du Nord un bourg ou village régulier et disposé en équerre dont une branche s'étendait du nord au sud, et l'autre de l'est à l'ouest. Les voyageurs modernes, Anglais et Français, n'ont point vu de village régulier, mais seulement à une assez

grande distance du rivage des cases éparpillées dans les vallées et sur les penchans des collines, et entremêlées de parties de bois.

La construction de ces cases ou huttes est fort inférieure à celle des maisons que l'on trouve dans les îles de la Société : sans doute que, plus voisins de la ligne équinoxiale d'environ sept degrés, les Mendoçains, jouissant d'une chaleur plus constante et plus égale, n'ont été occupés que de se garantir des feux du soleil et des eaux du ciel. Il paraît que les pluies sont abondantes, et sans doute les inondations communes, car chaque case est établie sur une plate-forme de pierres, un peu élevée au-dessus du niveau du terrain. Les murailles sont formées par des cannes de bambou de six ou sept pieds de hauteur, placées très près l'une de l'autre; et le faîte, dont le milieu s'élève de neuf ou dix pieds au-dessus du sol, est formé d'autres bambous couchés parallèlement les uns aux autres, et couvert de feuilles de latanier, d'arbre à pain ou de rattas. Figueroa dit que les toits sont à deux eaux, c'est-dire à deux pentes. On voit sur une des faces une porte et une fenêtre, et tout le reste est plein. Ces cases ont en général neuf ou dix pieds de long, sur cinq ou six de largeur, et quelques-unes sont carrées. Le plancher est pavé de grosses pierres assemblées proprement et recouvertes de nattes. On aperçoit aussi en dehors des habitations des

plates-formes où les naturels s'asseyent et se récréent : elles sont pavées comme celles de l'intérieur des cases, sans doute pour se garantir de l'humidité du terrain dans la saison des pluies.

Georges Forster dit qu'à l'aide d'une lunette à longue vue il aperçut sur le sommet de la chaîne des terres hautes qui cernent la baie des rangées de pieux ou de palissades serrées, qui ont l'apparence de fortifications : Cook dit aussi qu'il paraît que les habitans se sont ménagé des asiles ou des forteresses sur le sommet des plus hautes collines, mais qu'il n'a pu les apercevoir qu'à la lunette. Ce sont peut-être ces retranchemens dont Quiros et Figueroa font mention, et dans lesquels les naturels se réfugièrent après que les Espagnols, pour une cause bien légère, et sans doute pour un malentendu, en eurent exterminé un assez grand nombre [1].

Santa-Cristina, comme toutes les autres îles du groupe dont elle fait partie, est très élevée : ses bords offrent des rochers caverneux, dont la pierre noire, spongieuse, dure et cassante, indique l'effet et le produit d'une grande éruption volcanique.

Les vallées de Santa-Cristina sont couvertes d'arbres, et tous d'une belle venue. Le chirurgien Roblet

[1] Le capitaine David Porter, qui a visité ces îles en 1812, a vu les retranchemens dont il s'agit. Voir son voyage formant le tome XVIe de notre collection.

nous donne l'énumération de ceux qu'il a particulièrement distingués et reconnus : le cocotier, l'arbre à pain[1], le bananier[2], le casuarina[3], dont les naturels fabriquent leurs armes; une espèce de

[1] Un arbre à pain est une terre à blé pour un insulaire du Grand-Océan.

[2] Il est d'usage de compter parmi les arbres le bananier, qui est plutôt une grande plante herbacée qu'un arbre; car il n'y a point d'arbres sans bois et sans branches, et le bananier n'a ni l'un ni les autres. Mais son port, sa grandeur représentent à la vue un arbre plutôt qu'une plante, et le bananier pourrait être considéré comme un passage de la nature entre ces deux manières d'être des végétaux.

La plupart des traducteurs des voyages anglais traduisent le mot *plantain* de l'anglais, qui veut dire *bananier,* par le mot français *platane,* ou par celui de *plantain;* mais le bananier n'est ni du plantain ni un platane. Quelques-uns emploient aussi cette expression, *une grappe de plantains,* pour dire *une patte de bananes.* Les fruits du bananier croissent, à la vérité, en grappes composées de cinq, six, sept, huit ou neuf individus serrés les uns contre les autres; mais ces grappes sont appelées dans nos colonies *pattes de bananes.* Ces pattes forment de neuf à dix étages autour de la tige ligneuse, et plus ces étages approchent du sommet de la tige, plus l'intervalle qui les sépare est grand : l'ensemble des pattes se nomme *régime de bananes.* Les plus gros de ces régimes sont composés de plus de cent fruits chez les individus vigoureux qui vivent dans leur climat naturel.

A Taïti et aux îles de la Société on compte au-delà de vingt sortes de bananiers, qui diffèrent et par la forme et par le goût. Quelques-unes des bananes se mangent crues, d'autres sont meilleures bouillies et tiennent lieu de pain.

[3] *Le casuarina* est le même arbre que les Taïtiens nomment *tòâ* (guerre), parce qu'il fournit les instrumens qui font couler le sang.

Le casuarina ou *le tòâ* est, après les arbres à fruit, un des plus utiles et des meilleurs que la nature ait donnés aux îles du Grand-Océan. Il est très dur, très pesant et de la couleur de l'acajou de nos colonies occidentales. Les massues, les lances, les battoirs

sapinette; un arbre qui domine sur tous les autres par sa hauteur et l'étendue de ses rameaux, mais dont la substance est molle, et qu'on pourrait comparer au figuier sauvage de nos colonies occidentales; un autre dont la fleur et la gousse, ainsi que les feuilles, ressemblent parfaitement à celui qu'on nomme *porcher* dans les Indes orientales, mais dont le tronc est moins droit; enfin une espèce de noyer. Il faut sans doute ajouter à cette énumération le mûrier à papier (*morus papyrifera*)[1], puisque les naturels emploient les fibres de son écorce pour la fabrication de leurs étoffes.

Forster, sans parler de l'abondance ou de la rareté de l'arbre à pain, dit seulement que nulle part il n'en a mangé ni vu d'aussi gros et d'aussi délicieux qu'à Santa-Cristina[2]. Le capitaine Chanal dit aussi que ces fruits, apprêtés et grillés par les

qui servent pour la fabrication des étoffes d'écorce d'arbre, de même que divers ustensiles et instrumens, sont faits de ce bois qui n'est jamais attaqué par les vers, et est en quelque sorte indestructible.

[1] Cet arbuste, qui probablement est le même que celui dont les Chinois fabriquent leur papier, qu'on appelle improprement *papier de soie*, s'emploie dans toutes les îles des tropiques pour fabriquer des étoffes, qu'on peut appeler *étoffes de papier*. C'est avec cette écorce préparée et battue que les insulaires fabriquent des étoffes plus ou moins fines, suivant les procédés plus ou moins recherchés qu'ils emploient dans leur fabrication.

[2] Nous devons à Figueroa, qui lui-même la doit à Quiros, la première description qu'on ait eue du fruit de l'arbre à pain. Il paraît que c'est à Santa-Cristina que les Espagnols en virent et en mangèrent pour la première fois.

naturels, étaient un manger des plus agréables; mais que ceux qui étaient apportés à bord pour y être vendus n'étant pas sans doute assez mûrs, on ne pouvait réussir à leur donner le degré de cuisson convenable, et qu'on n'y trouvait plus aucun goût.

Outre la banane, le coco et le fruit à pain, on trouve encore une sorte de patate, une espèce de pomme, du gingembre, des concombres semblables à ceux qui viennent sans culture dans nos îles de l'Amérique[1], le cresson et le pourpier en abondance et d'une excellente qualité; l'igname, ainsi que quelques autres racines que le capitaine Cook se contente d'indiquer sans les spécifier. Il est aussi parlé dans la relation de Figueroa d'une calebasse ou citrouille, *calabaza,* semblable, est-il dit, à celle de Castille; elle se trouvait sur la plage; et les Espagnols cueillirent entre les calebasses des fleurs agréables à la vue, mais inodores.

On n'a aperçu ni limons ni oranges. On sait que Quiros, et plus récemment Cook, ont vu de ces

[1] Le concombre d'Amérique (*Cucumis Anguria* L.) diffère de celui de nos climats : il a les tiges anguleuses, longues de cinq à six pieds, et rudes au toucher; ses feuilles sont, comme celles de la coloquinte, laciniées ou palmées; aux fleurs femelles succèdent des fruits de la grosseur d'un petit œuf de poule, mais plus allongés, blanchâtres, et partout parsemés de petits poils ou piquans qui s'en détachent facilement en passant la main dessus. Ce fruit est bon à manger : on le confit au vinaigre comme les cornichons ou petits concombres de nos jardins.

fruits sur la Tierra austral del Espiritu-Santo; mais on n'a pas connaissance qu'il en ait été trouvé sur d'autres îles entre les tropiques.

Santa-Cristina possède la canne à sucre, dont ni les Espagnols ni les Anglais ne font mention; mais ses habitans n'en connaissent pas le prix. Le suc en est assez doux; elle a six ou sept pieds de hauteur et plus d'un pouce de diamètre; elle est moins jaune que celle de nos îles à sucre, et les nœuds en sont plus rapprochés; elle ressemble plus à la canne des îles du Vent qu'à celle de Saint-Domingue. Comme elle croît dans les bois, où elle ne reçoit les rayons du soleil qu'au travers de l'épais feuillage des grands arbres, on conçoit qu'elle doit être d'une qualité très inférieure à celle des cannes de nos colonies occidentales; mais on peut présumer aussi qu'avec une meilleure exposition la culture parviendrait sans beaucoup de peine à en améliorer l'espèce.

Dans le nombre des fruits que produit l'île de Santa-Cristina est une châtaigne, contenue, comme celle d'Europe, dans un brou épineux; le volume de sa chair égale en grosseur celui de six châtaignes de Castille, et elle en a le goût; sa forme est celle d'un cœur aplati. La seconde espèce est une noix de la grosseur de notre noix commune, et à peu près de la même saveur; l'amande en est renfermée dans une écale ou coque ligneuse, très dure et

d'une seule pièce; mais elle n'est pas divisée, comme celle de nos climats, en quatre lobes séparés par un zeste; elle se détache en entier de son écale quand celle-ci est brisée. Les Espagnols mangèrent de ces noix en grande quantité et en firent même une provision.

Il me reste à faire connaître les animaux qui se trouvent à Santa-Cristina. Le cochon est le seul quadrupède. Je ne parle pas du rat qui, au grand détriment des habitans, est excessivement multiplié dans l'île. L'espèce du cochon est petite, mais la chair en est délicate et a très bon goût.

La répugnance que les naturels montraient à céder des cochons aux Français pourrait faire croire que le grand nombre qu'ils en accordèrent aux Anglais leur avait fait éprouver durant quelques années une sorte de disette en ce genre, et qu'instruits par l'expérience ils avaient appris à être plus prévoyans. Le cochon est un animal qui s'accommode de leur incurie; on sait qu'il n'est point exigeant, et qu'il ne faut que le laisser vivre pour le voir multiplier, croître et s'engraisser.

Il n'en est pas ainsi des volailles : la basse-cour exige de la peine et des soins; aussi les poules ne sont-elles pas communes; on peut même dire qu'elles sont rares, et l'on croirait que les habitans n'en élèvent que pour avoir la dépouille des coqs, dont les grandes plumes de la queue, assorties pour

former des panaches, sont employées à ombrager les coiffures. Les poules et les coqs sont les seuls animaux apprivoisés qu'on ait vus dans les habitations. On ne sera pas surpris qu'un peuple insouciant, dont les fruits sont la principale nourriture, à laquelle une pêche facile ajoute pendant une grande partie de l'année le produit abondant d'une côte poissonneuse, ne puisse pas se déterminer à prendre des soins particuliers pour faire multiplier les volailles, qui pour lui ne sont pas un besoin.

Les bois sont peuplés d'un grand nombre de petits oiseaux divers dont le plumage récrée la vue, en même temps que leur ramage charme l'oreille. La chasse eût pu mettre à portée de connaître à quelles classes ils appartiennent; mais la crainte d'alarmer par l'explosion des armes à feu les bons habitans de la baie de la Madre de Dios, a sauvé la vie à plusieurs de ces chantres des bois, dont les pacifiques propriétaires de l'île ne cherchent point à troubler les concerts. Forster croit que ces oiseaux sont des mêmes espèces que ceux qui se trouvent à Taïti, mais qu'ils sont moins nombreux et que les espèces sont moins variées.

Les oiseaux de mer qui fréquentent la baie sont la frégate, le paille-en-queue, des fous, différentes espèces de goilettes et des hirondelles de mer. Le capitaine Marchand tua un héron de petite espèce

qu'il vit perché sur le rocher de la pointe méridionale de la baie.

La mer fournit d'excellens poissons de roche; les naturels en approvisionnèrent *le Solide* en abondance et de toutes les qualités : la bonite y est très commune. Suivant le rapport du capitaine Chanal, la baie est souvent fréquentée par les marsouins et par les requins. En général, le danger d'être la proie de ces animaux voraces effraie peu les insulaires du Grand-Océan; souvent on voit dans les baies des îles Sandwich les hommes nager pêle-mêle avec ces mêmes animaux, sans qu'un si redoutable voisinage leur cause la plus légère inquiétude. « J'ai vu, dit le capitaine Portlock, nager autour du vaisseau cent insulaires à la fois, hommes ou femmes, et parmi eux nageaient aussi cinq ou six requins des plus gros, auxquels ils n'avaient seulement pas l'air de faire attention; et quoique les requins se jetassent avidement sur les appâts que nos lignes leur présentaient, ils ne tentèrent jamais d'attaquer aucun des nageurs. Cette sécurité de la part des insulaires ne peut être fondée que sur l'expérience qu'ils ont que si ce monstre, toujours prêt à dévorer, osait les attaquer, ils ont la force ou l'adresse nécessaire pour le faire repentir de sa témérité. » On peut ajouter à cette remarque de Portlock que l'Américain et le nègre osent combattre le requin corps à corps et toujours avec

avantage. Ils savent que la puissance destructive de l'animal est limitée par la position de sa gueule, laquelle, placée au-dessous de sa tête, à la distance d'un pied de l'extrémité du museau, ne lui permet de saisir sa proie qu'en se tournant de côté; et pour rendre impuissans ses moyens d'attaque, aussitôt qu'ils le découvrent à travers le cristal des eaux, ils plongent au-dessous de lui, et en se relevant ils lui portent sous le ventre des coups de couteau qui lui donnent la mort avant qu'il ait pu se mettre en état de défense. C'est ainsi que l'audace et l'adresse réunies triomphent de la force et de la férocité. Si la nature eût placé dans le requin la gueule comme dans la plupart des poissons, ce monstre eût dépeuplé les mers.

Le peu de séjour que les Français ont fait dans la baie de la Madre de Dios n'a guère permis d'étudier le climat; mais le capitaine Chanal observe que l'air sain et robuste des naturels ne laisse aucun doute sur sa salubrité. Georges Forster se plaint d'avoir été très incommodé de l'excessive chaleur qu'il éprouva pendant la relâche de trois jours que les Anglais y firent dans le mois d'avril, c'est-à-dire dans le milieu de l'automne. Le capitaine français qui y séjourna pendant huit jours dans le mois de juin, époque à laquelle commence l'hiver, nous dit qu'on n'éprouvait pas cette pesanteur, cette affaissement qui est l'effet ordinaire d'une grande

chaleur : cependant le thermomètre de Réaumur, qui ne s'y est jamais tenu dans le jour au-dessous de 24 degrés, souvent s'y est élevé jusqu'à 27.

Après avoir considéré les îles qui composent le groupe des Mendoça sous des points de vue généraux, tels que pouvaient nous les offrir des voyageurs qui n'ont pas pris terre ; après nous être arrêtés avec eux à Santa-Cristina, dont j'ai décrit la baie et ses environs, les habitations, la qualité du sol, les productions de la terre, les animaux qu'elle nourrit et ceux dont la mer entretient l'existence, il me reste à peindre les hommes qui habitent cette île, à les faire connaître sous les divers rapports qui doivent intéresser le philosophe, et qu'une observation rapide a pu distinguer et saisir.

Les habitans de l'île Santa-Cristina ne paraissent point avoir dégénéré depuis la première visite qui leur fut faite en 1595 par les Européens. Quiros, dans un mémoire qu'à son retour de l'expédition de Mendana il présenta au vice-roi du Pérou, assure que les îles las Marquesas de Mendoça sont habitées par des hommes d'un caractère si bon, qu'aucun des peuples que jusqu'alors on avait découverts ne peut leur être comparé. Le capitaine Cook nous les représente comme la plus belle race d'hommes qu'il ait vue sur toutes les îles du Grand-Océan. Le capitaine Chanal et le chirurgien Roblet assurent que les navigateurs anglais ne les

ont pas flattés, et ajoutent qu'ils surpassent toutes les autres nations par les belles proportions de leur corps et la régularité de leurs traits.

Tous sont grands, forts et extrêmement agiles. Leur taille est rarement au-dessous de cinq pieds quatre pouces, et celle de cinq pieds huit pouces est commune. Ils ont la poitrine et les épaules larges, les cuisses pleines et musculeuses, la jambe bien faite, le pied développé par l'usage de marcher sans chaussure; et, sans avoir trop d'embonpoint, on n'en voit aucun de maigre. Ils sont bruyans, et leur voix est forte et sonore. Le chirurgien Roblet dit qu'il n'a vu qu'un seul homme contrefait.

Leur couleur, suivant que l'a observée le capitaine Chanal, est un brun clair, plus ou moins foncé. Il en a remarqué dont la couleur se rapproche des Indiens Malabares; mais plusieurs diffèrent à peine des Européens de la classe du peuple, et seulement leur peau est un peu tannée. Leurs cheveux présentent les mêmes variétés que ceux de nos climats; on en voit de blonds, de châtains, de noirs, de longs, de frisés; quelques-uns sont très lisses, d'autres très rudes; mais on n'en a point vu de rouges ni de laineux. Ils ont les traits réguliers, de beaux yeux, grands et noirs, et de belles dents. La plupart ont le nez aplati : les nez aquilins ne sont cependant pas rares parmi

eux. Quelques-uns ont les lèvres un peu proéminentes. Leur physionomie est franche et ouverte.

Les Mendoçains sont en général absolument nus, car on ne peut pas appeler vêtement un morceau d'étoffe dont l'écorce d'arbre fournit la matière, lequel, après avoir fait, comme une ceinture, un tour sur les reins, vient retomber par-devant entre les cuisses : le climat n'exige pas plus de vêtement, et l'intention d'une draperie leur paraît suffire pour satisfaire la pudeur.

Mais si leur corps n'est pas vêtu, du moins ils ne négligent pas de l'orner de ces dessins connus sous le nom de *tatouage*. L'opération de tatouer paraît appartenir à des tatoueurs en titre; ils la font très adroitement en se servant d'un petit morceau d'écaille de tortue semblable pour la forme à une portion de lame de scie présentant cinq ou six dents droites et aiguës, laquelle est enchâssée dans un morceau de bois de sept ou huit pouces de long [1]. Le tatoueur, après avoir enduit les dents de l'outil d'une peinture noire, qui ne paraît être autre chose que de la poussière de charbon délayée dans de l'eau, tient le manche d'une main, applique l'outil à la peau et frappe dessus à petits coups avec une baguette de casuarina, jusqu'à ce

[1] L'instrument à tatouer peut être comparé, dans cet état, à un de ces outils de tour que l'on nomme *peigne*, celui qui sert pour faire l'écrou d'une vis.

que les pointes des dents aient pénétré jusqu'au vif : l'opération occasione une légère inflammation et une enflure peu douloureuse, qui cependant ne cesse qu'après quelques jours. Par le moyen de ces piqûres, ils se dessinent sur le visage et sur toutes les parties du corps des figures indélébiles, dont les unes sont des cercles parfaitement tracés, d'autres des portions de cercle, d'autres des lignes spirales, des figures carrées ou ovales, des échiquiers, d'autres enfin des lignes inclinées et croisées diversement, et des linéamens variés qui, sur de certaines parties, comme sur le front, représentent des espèces d'hiéroglyphes ou des caractères de l'écriture chinoise. Tous ces dessins sont distribués avec la plus grande régularité; ceux d'une joue, d'un bras, d'une jambe correspondent exactement à ceux de l'autre; et cette bigarrure, tout extraordinaire qu'elle est, présente un ensemble qui n'est pas désagréable à l'œil, parce que la symétrie ne peut jamais manquer son effet [1].

[1] On aurait tort de croire que le tatouage soit particulier aux nations à demi sauvages : on le voit pratiqué par les Européens policés. De tout temps les matelots de la Méditerranée, Catalans, Français, Italiens, Maltais, ont connu cet usage, et le moyen de dessiner sur leur peau des figures indélébiles de crucifix, de madone, etc., ou d'y écrire leur propre nom ou celui de leur maîtresse. Mais leur procédé diffère de celui des insulaires du Grand-Océan. Le dessin se fait en piquant la peau, près à près, jusqu'au vif, avec une aiguille : la partie dessinée est sur-le-champ couverte de poudre à canon, réduite en poudre impalpable; on y

Les figures tracées sur le visage donnent à la peau des hommes une teinte obscure et rembrunie; mais le teint des femmes, dont le visage n'est point tatoué, celui des jeunes gens, qui n'ont que quelques piqûres, celui des enfans, qui n'en ont pas du tout, sont aussi blancs, au rapport du capitaine Cook, que celui de quelques Européens; et l'on a vu qu'à cet égard l'observation des Français ne diffère pas de celle du navigateur anglais.

Les femmes, à l'exception du visage, ne sont pas absolument exemptes du tatouage; mais on serait tenté de croire qu'elles n'en font usage que comme nous avons vu en France, dans un temps dont le souvenir n'est pas encore effacé, les femmes les plus occupées de plaire appliquer sur différentes parties de leur visage des mouches dont la couleur, contrastant avec la blancheur de leur teint, devait nécessairement arrêter les regards : et l'on veut être regardée. Les Mendoçaines n'ont de marque de tatouage que sur le dessus de la main et sur celui du pied, et chez elles ces extrémités sont remarquables pour la délicatesse et l'agrément des formes. Quelques légères lignes transversales sont aussi tracées sur leurs lèvres; et quelques-unes ont

met le feu, et l'explosion, qui fait pénétrer dans la peau et de la fumée et des particules de poudre, y laisse incruster le dessin qui s'y montre sous une couleur bleue que rien ne peut jamais effacer.

les bras parsemés de petites marques en forme d'étoiles.

On a vu que les Mendoçains ne portent, en général, aucun vêtement : une seule fois, le capitaine Cook eut à terre la visite d'un chef en habit de cérémonie ; mais les Français n'ont pas eu cet honneur. Il était affublé d'un manteau d'écorce de mûrier ; un diadème ceignait sa tête ; un grand hausse-col, fait en fraise et garni de petits grains rouges, pendait à son cou, et de grandes plaques de bois peintes en blanc ornaient ses oreilles. Mais il ne paraît pas que ces ornemens soient affectés exclusivement aux chefs : tous les individus indistinctement ornent leur tête et leur corps selon leur goût et leur fantaisie.

Leurs coiffures et leurs ornemens sont très variés ; mais on n'a pas pu démêler si ces variétés ont des rapports avec la dignité ou l'âge, et s'ils tiennent lieu de distinctions. Les uns ont le sommet de la tête rasé, d'autres les tempes seulement ; les uns portent les cheveux lisses, les autres crêpés ; mais aucun ne paraît les avoir dans leur longueur naturelle : l'usage le plus commun est de les rassembler sur les pariétaux, et d'en former deux espèces de cornes. Ceux qui portent leur barbe dans sa longueur, et c'est le plus grand nombre, l'arrangent de différentes manières : le plus souvent ils la partagent en deux touffes ; ils rasent ou épilent la

portion qui appartient au menton, et laissent croître le reste de chaque côté : plusieurs aussi la laissent croître partout dans son entier, et la séparent par mèches, dont ils forment des tresses, ou auxquelles ils attachent des dents de poissons, quelquefois des dents d'hommes, de petits morceaux d'os, des coquillages, et les grains de verre coloré qu'ils reçoivent des Européens : quelques-uns ne laissent croître que la partie du milieu; d'autres enfin s'en débarrassent en totalité. Souvent ils ornent leur tête d'un diadème ou demi-cercle, surmonté de plumes de queue de coq, ou de celles du paille-en-queue; et ces plumes, debout et flottantes, forment un beau panache; d'autres fois ils portent une espèce de visière de casque, recouverte d'une étoffe blanche, sur laquelle sont tracées en noir, diverses figures : quelques-uns portent un diadème ou bandeau en tresse, fait avec les fibres du brou de la noix de coco, auquel ils attachent deux ou trois grandes coquilles d'huître perlière, de figure ronde, et de cinq ou six pouces de diamètre : par-dessus la coquille, est une plaque ronde d'écaille de tortue de quatre pouces ou quatre pouces et demi; par-dessus celle-ci une plaque de nacre d'un pouce trois quarts ou un pouce et demi; et au milieu de cette dernière une petite plaque d'écaille de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sous : les plaques d'écaille sont

travaillées à jour, comme le cuilleron d'une cuillère à sucre, et les dessins laissent voir dans le fond le blanc de la nacre : toutes ces plaques concentriques, et de diamètres inégaux, forment ensemble une grande cocarde, rayée circulairement, nacre et écaille. Ce second diadème est quelquefois, comme le premier, surmonté d'un panache; mais communément il se porte sans plumes.

Les parures du cou varient suivant leur caprice. Les uns ont un grand hausse-col, composé de petits morceaux d'un bois léger, enfilés et adhérens les uns aux autres par le moyen de quelque espèce de gomme ou gluten, sur lesquels sont collées, en grand nombre, de petites graines rouges marquées d'une tache noire à un des bouts; d'autres un chapelet composé de gousses rouges, provenant d'un fruit qui a la forme de l'ananas : quelques-uns se contentent de porter, pendus à leur cou, des morceaux polis d'os, de coquillage, de corail blanc ou de pierre de diverses figures, et la plupart imitant celle d'une grosse dent : on pourrait prendre ce dernier ornement pour une espèce d'amulette. Quoique tous généralement, hommes et femmes, aient les oreilles percées, on n'en a vu aucun porter habituellement des pendans : mais les trous qu'ils y pratiquent, de trois ou quatre lignes de diamètre, paraissent destinés à recevoir accidentellement les objets dont ils font le plus de

cas. Ils comptent au rang de leurs ornemens les plus précieux tout ce qu'ils reçoivent des étrangers, et même tout ce qu'ils ont pu leur voler : tout se pend au cou, aux oreilles, à la ceinture. On a vu une jeune Mendoçaine se pavaner en portant, en manière de hausse-col, le plat-à-barbe de fer-blanc rouillé qu'elle avait dérobé au frater du *Solide*, et un homme porter effrontément enfilée dans le trou de son oreille, et pendante à son côté la baguette volée du fusil du capitaine Marchand. Ils parent aussi leur tête, leurs bras, leur ceinture, leurs genoux, leurs coude-pieds, ainsi qu'un des bouts de leur massue et de leurs autres armes, de tresses ou de touffes de cheveux qui peuvent être ceux des ennemis qu'ils ont tués dans les combats, mais que, d'après la connaissance que l'on a de leur facilité à oublier les injures, on croirait plutôt devoir être ceux de leurs parens ou de leurs amis morts. De quelque part que leur viennent ces cheveux, ils attachent un si grand prix aux ornemens qui en sont composés, qu'ils ne se décident à les céder qu'avec une extrême répugnance, et seulement pour obtenir celles de nos bagatelles d'Europe qui pour le moment excitent le plus vivement leur curiosité et leurs désirs : mais comme ces ornemens sont, en général, remplis de vermine, on est rarement tenté de mettre leur complaisance à l'épreuve, et d'exi-

ger qu'en se détachant de ces objets de leurs plus tendres affections ils fassent un sacrifice qui paraît tant coûter à leur sensibilité. Ils portent aussi pendues à la ceinture et sur les épaules une, deux, et quelquefois trois têtes de mort; mais ces reliques ne semblent pas être à leurs yeux aussi précieuses que les cheveux; car, d'eux-mêmes, sans qu'on les leur demandât, ils les offraient en échange de celles de nos marchandises qu'ils voulaient se procurer [1].

On peut compter encore parmi leurs ornemens de grands éventails, tressés avec les fibres de quelque écorce ou herbe grossière, que souvent ils blanchissent avec de la chaux, et dont ils font usage pour se donner de l'air; et des parasols faits de larges feuilles de palmier, qu'ils ornent avec des plumes de différentes grandeurs et de diverses couleurs.

Les mêmes voyageurs qui ont admiré les belles proportions des hommes de Santa-Cristina s'accordent également sur la beauté des femmes. Sans doute les marins, lorsqu'une longue absence les a séparés de la plus belle moitié du genre humain, sans pouvoir la leur faire oublier, sont tout disposés à trouver belles par excellence les premières femmes qui se présentent à leurs regards; ils leur voient des charmes qu'elles n'ont plus, ils leur en prêtent

[1] Les Anglais ne font aucune mention des têtes de mort.

qu'elles n'ont jamais eus : cependant nous avons pour garant de la beauté vraiment remarquable des femmes des îles de Mendoça, une réunion de témoignages imposans. Les Espagnols, qui ne prirent point terre à l'île de la Magdalena, et ne communiquèrent qu'avec les naturels qui montaient les pirogues, ne purent connaître les femmes de cette île; mais ils parlent avec enthousiasme de celles de Santa-Cristina. Écoutez Quiros et Figueroa que je traduis littéralement : « Elles ont, disent-ils l'un et l'autre, les traits les plus réguliers, la main belle, les formes agréables, la taille élégante; et plusieurs d'entre elles surpassent en perfection les plus belles femmes de la capitale du Pérou[1]. » Les Anglais n'ont point été à portée de connaître les femmes qui habitent la baie même de la Madre de Dios : on ignore quel motif a pu porter celles-ci à se soustraire à la vue des étrangers; mais on ne soupçonnera pas que ce fût par réserve ou par modestie. Le lendemain de leur arrivée, ils n'en virent qu'une seule, mêlée dans un groupe d'hommes : elle paraissait âgée, et G. Forster, qui l'examina, assure qu'on ne l'eût pas distinguée d'une Taïtienne : le jour suivant il en aperçut une autre; elle sortait d'une maison, et, à sa vue, elle gagna en hâte une colline; elle était jeune, et ses traits lui parurent agréables; mais il n'en put juger

[1] *Excediendo muchas en perfecion a las mas hermosas de Lima.*

que de loin, parce qu'elle eut toujours soin de mettre entre elle et lui une distance de trente verges. Les Français ont dû trouver que, depuis le voyage des Anglais, les femmes de la Madre de Dios s'étaient beaucoup apprivoisées. Reinold Forster fut plus favorisé que son fils : il eut occasion d'observer un assez grand nombre de femmes dans la tournée qu'il fit avec le capitaine Cook à une de ces baies situées dans le sud de celle de la Madre de Dios, que le capitaine Marchand a aussi visitées. La stature des femmes, dit-il, est inférieure à celle des hommes; mais elles sont bien proportionnées : on n'en voit aucune qu'on puisse dire être petite; leur physionomie est douce, leurs traits offrent un bel ensemble, et tout leur corps une symétrie parfaite : leurs pieds, leurs mains, toutes leurs extrémités, se font surtout remarquer par leur délicatesse. Forster le fils ajoute à cette description que les traits de quelques-unes rappellent ce contour agréable qui charme dans les Taïtiennes d'un rang distingué. Figurez-vous des femmes aussi jolies et mieux faites que les Européennes; de beaux yeux, un regard qui annonce la douceur et appelle le plaisir, tous les traits d'une régularité parfaite : représentez-vous la beauté de la nature, que l'art n'a point gâtée en voulant y ajouter : aux charmes de la figure, à l'aisance de la taille, à l'agrément des contours, à

l'élégance des formes, joignez une peau douce, plus blanche que celle des hommes, parce que, tout occupées de plaire, elles prennent plus de soin pour la conserver; de belles dents, une jolie main, et un pied qui, n'ayant jamais été comprimé par une chaussure, n'est point déformé, et cependant n'est pas grand : vous aurez vu la Mendoçaine des Français.

Les femmes, quoique portant en apparence plus de vêtemens que les hommes, ne sont guère plus vêtues. Une pièce d'étoffe d'écorce de mûrier, tournée autour de leurs reins, et destinée à descendre en forme de tonnelet ou de jupon jusqu'au-dessous du genou, rarement descend aussi bas : une autre étoffe jetée négligemment sur leurs épaules, assez longue pour tomber jusqu'aux talons, et qui devrait couvrir leur sein que rarement elle dérobe à la vue, enveloppe tout le corps de manière que, suivant l'expression des peintres prise dans le sens littéral, la draperie n'empêche pas de voir le nu. Mais ces vêtemens leur servent peu : espèce d'animal amphibie, elles passent dans l'eau une grande partie de leurs journées, et y paraissent aussi à leur aise que si elles étaient couchées sur un lit de gazon ou jouaient sur un lit de plumes. Leur tête n'est point chargée de vains ornemens; elles laissent flotter au gré des vents leur belle chevelure : seulement, quand elles sont exposées à

l'air, une large feuille de palmier leur tient lieu de parasol et garantit leur teint de la trop grande ardeur du soleil : quelquefois, et surtout quand elles sortent de l'eau, elles s'enveloppent la tête dans un coin de l'étoffe qui est censée les couvrir.

A l'arrivée des Français, elles portaient des colliers composés de graines noires entremêlées de petits coquillages; mais bientôt elles y substituèrent nos grains de verre qu'elles aiment passionnément. Quoique leurs oreilles soient percées comme celles des hommes, on en voit très peu qui aient des pendans; mais elles y suspendent toutes les bagatelles d'Europe qui en sont susceptibles. Le chirurgien Roblet dit qu'il ignore si la dépilation est un usage général parmi elles, et si toutes les parties du corps y sont également soumises; mais on est assuré que, dans les parties que la nature a voilées à dessein, elles ne respectent pas son ouvrage.

Si les femmes de cette contrée ont reçu en partage la beauté et les grâces, elles ont aussi la coquetterie qui sait faire valoir ces avantages : le sourire, le jeu des yeux, tout ce petit manége qui paraît leur être familier et habituel, annonce de l'esprit et de la finesse. La préférence flatte leur amour-propre : le refus excite leur dépit. Elles ne paraissent cependant pas susceptibles de jalousie les unes à l'égard des autres. Le chirurgien Roblet

dit qu'il en avait vu qui, après avoir été rebutées par des hommes, allaient gaîment se réunir et faire amitié à celles de leurs compagnes qui avaient obtenu la préférence. Il serait difficile d'attribuer à une autre cause qu'à un libertinage effréné cette dégoûtante facilité avec laquelle elles se prostituent à des étrangers qu'elles n'ont jamais vus, qu'elles ne reverront jamais, et à qui toutes, à l'envi, s'empressent de faire des avances et des provocations.

On est porté d'abord à croire que l'intérêt est leur mobile, que le désir immodéré d'obtenir les objets nouveaux auxquels elles attachent un si grand prix, tels que des rubans, des couteaux, des miroirs, des grains de verre, l'emporte chez elles sur la pudeur, sur cette timidité intéressante qui semble naturelle à leur sexe, et qui à nos yeux embellit la beauté : mais on abandonne cette idée lorsqu'on voit que souvent elles donnent leurs faveurs et ne les vendent pas; quelquefois même, s'il y a eu un marché de conclu et que le prix leur en soit refusé quand elles en ont rempli les conditions, elles n'en témoignent ni chagrin ni humeur; on croirait qu'elles ne regardent ce refus que comme une omission de forme qui ne change rien au fond.

Au milieu de cet abandon, de cette dissolution de mœurs qui les livre à tous les hommes indif-

féremment, elles conservent une apparence de pudeur et de décence, comme un hommage involontaire que le vice rend à la vertu : quand elles venaient de terre au vaisseau, à la nage, dépouillées de leurs vêtemens, elles gardaient toujours une ceinture étroite d'où pendaient de longues feuilles de bananier, et elles paraissaient très occupées de ne pas se laisser voir tout entières; mais ces feuilles, sans cesse dérangées par les mouvemens de leur corps, ne cachaient pas mieux que les deux mains de la *Vénus pudique* ce qu'elles voulaient dérober à la vue : et l'on peut croire que leur intention n'était pas que leurs efforts pour se cacher eussent un succès complet [1].

Les hommes ne connaissent pas plus la jalousie que les femmes la fidélité. Chaque femme semble être ici la femme de tous les hommes; chaque homme, le mari de toutes les femmes; chacun fait aux étrangers l'offre et les honneurs de chacune

[1] Le chirurgien Roblet dit que souvent on a présenté aux Français des filles qui ne paraissaient pas avoir plus de huit ans, et elles n'étaient pas neuves ! Souvent on a vu des hommes et des femmes se livrer publiquement, et aux grands applaudissemens des nombreux spectateurs des deux sexes, à des actes auxquels les brutes seules, et parmi elles quelques-unes seulement, se livrent sans mystère. On a vu aussi de vieilles femmes prêter leur infâme ministère pour tenir de force, et malgré ses cris, une malheureuse victime qui à peine atteignait un lustre et demi, tandis qu'un homme dénaturé..... et cet homme était de l'espèce de ceux que nous appelons *civilisés*.

indifféremment et indistinctement. Mendana avait remarqué que chaque case ou habitation était, suivant l'expression de Figueroa, une communauté; et les Espagnols jugèrent, par le nombre des nattes qu'ils virent étendues sur le plancher, et qui marquaient les places pour dormir, que chaque maison commune devait contenir pendant la nuit un grand nombre d'individus couchés pêle-mêle : de la communauté du lit à la communauté des femmes, la différence dans la nuance est si peu sensible qu'il est permis de craindre que, dans l'obscurité, les deux teintes quelquefois ne viennent à se confondre.

Quoique quelques hommes de l'équipage de Cook eussent communiqué, en 1774, avec des femmes d'une des baies situées dans le sud de celle de la Madre de Dios, il n'a pas paru, en 1791, qu'ils y aient laissé des traces de leur passage. Le chirurgien Roblet ne dit pas que cette funeste maladie, répandue aujourd'hui sur toute la surface du globe, et qui attaque le genre humain dans sa source, ait infecté les habitans des deux îles avec lesquels les Européens ont communiqué; du moins les symptômes ne se manifestent pas de manière à les reconnaître. Il s'en manifesta, à la vérité, dans quelques individus de l'équipage du *Solide*, après que le vaisseau eut quitté l'île de Santa-Cristina: mais ce ne serait pas encore une preuve que l'île

fût infectée; et il ne serait pas étonnant que les excès que ces individus peuvent avoir commis, joints à l'influence de la zone torride, eussent développé le germe d'une maladie qu'ils pouvaient porter avec eux, ou eussent donné lieu à quelque incommodité mal guérie de se montrer sous une nouvelle forme.

Le capitaine Chanal et le chirurgien Roblet rapportent comme constant et commun à tous les naturels mâles de cette île l'usage, commun à la Nouvelle-Zélande, de faire à l'extrémité d'une certaine partie de leur corps une ligature qui prouve qu'ils ne sont pas soumis à la circoncision. S'ils n'ont pas pour objet de préserver de la piqûre des insectes la partie la plus sensible de l'animal, et de la mettre à l'abri de toute atteinte par l'enveloppe que lui forme cette ligature, on pourrait croire, d'après la connaissance que l'on a acquise de l'excessive dépravation de leurs mœurs, que cet usage n'est chez eux qu'un raffinement de volupté qui n'a d'autre but que de conserver à la partie toujours couverte la plus grande irritabilité quand elle cesse de l'être.

Le capitaine Cook nous a peint les naturels de Santa-Cristina comme le peuple le plus malpropre qu'il ait rencontré dans le cours de ses longues navigations. Il en a vu, dit-il, mêler ensemble dans un vase plein d'ordures, avec des mains qui n'é-

taient pas lavées, les fruits et les racines qui devaient leur servir d'alimens; manger dans la même auge en communauté avec leurs pourceaux, et partager avec l'animal immonde ce mets dégoûtant, à la vue duquel l'estomac doit se soulever, et que des chiens affamés rebuteraient : il termine, à la vérité, ce reproche par un correctif; il observe que les actions de quelques individus ne suffisent pas pour décider que c'est l'usage de toute une nation.

Le capitaine Chanal est bien loin de confirmer le reproche de saleté que le capitaine Cook a fait à ces insulaires; il dit, au contraire, que plusieurs fois ayant assisté à leurs repas, pour lesquels, hommes, femmes et enfans de la même case se rassemblent deux fois le jour, à midi et avant la nuit close, il a été surpris de la grande propreté qui y règne et qui se fait remarquer dans toute l'habitation; et il ajoute qu'il a vu les habitans de la Madre de Dios faire le plus fréquent usage de l'eau pour se laver.

Les observations du chirurgien Roblet viennent à l'appui de ce témoignage : il dit que, hommes et femmes passent les journées entières dans l'eau; et il fait remarquer en même temps qu'ils n'en sont ni fatigués ni incommodés. Mais ce qui confirme encore qu'ils font un usage habituel de l'eau pour entretenir la propreté de leur corps, c'est

qu'aucun voyageur n'a remarqué qu'ils fussent sujets à des maladies cutanées, des bubes, des ulcères, etc., et l'on sait qu'elles sont communes dans les climats brûlans de la zone torride, lorsque, soit par la rareté de l'eau, soit par indolence, les hommes qui les habitent ne sont pas soigneux de désobstruer les pores de leur peau, que bouche insensiblement une transpiration continue et visqueuse, si elle n'est incessamment emportée par des bains et des ablutions.

Les naturels de Santa-Cristina emploient concurremment dans leur nourriture les viandes, le poisson, les fruits et les légumes; mais leur régime est plus végétal qu'animal. Ils font cuire le cochon et les poules dans des fours creusés en terre, et chauffés avec des pierres, à la manière de tous les insulaires du Grand-Océan; quelquefois aussi dans des vases de bois, où l'eau est mise en ébullition par le moyen de pierres ardentes qu'ils y plongent à plusieurs reprises. Le fruit à pain est cuit à feu nu : ils en font aussi une espèce de pâte qui a un goût agréable. La noix de coco, la banane, le gingembre, l'igname, et un légume dont la saveur approche de celle de notre scorsonère, et qui se cueille sur une plante parasite, font aussi partie de leur régime alimentaire. Assez communément ils mangent cru le poisson, quelquefois même le cochon. Cet usage, au premier aspect, dégoûte

un Européen ; mais il oublie que lui-même il mange crus les oursins, les huîtres et les moules.

Les Mendoçains savent tirer de la noix de coco une huile qui probablement est employée pour l'assaisonnement de leurs mets, et dont l'usage principal est de s'en frotter tout le corps : les femmes en font une grande consommation pour entretenir le luisant et la beauté de leur chevelure [1].

Leur boisson ordinaire est l'eau pure, et, sans doute aussi, le lait de la noix de coco ; mais ce qu'on aura peine à croire, ils boivent, dit le chirurgien Roblet, de l'eau de mer sans répugnance, et peut-être sans en être incommodés. Quelques-uns, continue-t-il, ont essayé de boire du vin de France, et n'ont pas paru y prendre goût ; mais ceux à qui l'on a offert de l'eau-de-vie en ont bu avec plaisir, d'où l'on peut conjecturer qu'ils font usage de quelque liqueur fermentée. G. Forster croit que puisqu'ils possèdent la racine de poivre, dont ils présentent la plante aux étrangers en signe de paix, ils en tirent aussi un breuvage enivrant, tel que l'*ava* des Taïtiens. Le capitaine Chanal pré-

[1] L'usage de se frotter d'huile tout le corps est commun à plusieurs des peuples qui habitent la zone torride. Ceux de la Guinée emploient pour cette onction l'huile du palmier ouara, qu'ils tirent du caïro (le brou de noix de cet arbre), après l'avoir fait macérer, et qui sert pour l'apprêt des alimens, pour brûler, et pour l'usage médicinal. Cette huile est apportée en France sous le nom d'*huile de palmier* ou *huile de palme*.

sume que c'est de la racine de gingembre, plutôt que de celle de poivre, dont ils font usage pour se procurer une liqueur forte; mais ils en boivent avec la plus grande sobriété; car on n'a jamais vu aucun individu qui ait donné le plus léger signe d'ivresse.

Un de leurs actes de civilité est d'offrir à son ami le morceau qu'on a mâché, afin qu'il n'ait plus que la peine d'avaler : on juge bien que, quelque sensibles que fussent les Français à cette marque distinguée de bienveillance et d'amitié de la part de leurs *tayos*, ils étaient trop discrets pour abuser à ce point de leur excès de complaisance.

Les pirogues des Mendoçains sont composées de trois pièces assez grossièrement travaillées, mal cousues ensemble, et faisant eau de toutes parts: elles ont de vingt à trente pieds de long, sur un pied ou dix-huit pouces de largeur : leur avant se termine par une pièce saillante qui imite très imparfaitement la tête aplatie d'un poisson, ou mieux la mâchoire inférieure d'un brochet; l'arrière est formé par deux planches de quatre pouces de hauteur, posées de champ et se relevant sous la figure d'une *S* allongée et couchée. Quelquefois on accouple ces pirogues; mais le plus souvent on se contente d'y adapter un balancier composé de deux bambous saillans latéralement, et liés à leurs extrémités du dehors par une branche d'un bois

léger qui forme le grand côté du cadre. Ces embarcations portent de trois à sept hommes, et de dix à quinze quand ce sont des pirogues doubles; les unes et les autres sont mues à l'aide de pagaies assez bien travaillées. Si une pirogue chavire, accident qui n'est pas rare, les hommes qui la montaient se jettent à l'eau, la relèvent, la vident et y remontent tranquillement.

Les armes sont travaillées avec soin et avec goût; elles consistent en lances de neuf à onze pieds de long, en une espèce de sabre dont la forme approche de celle de la pale d'un aviron, en piques ou javelots, et en massues dont une des extrémités est communément terminée par un gros nœud; et la plupart de ces armes, dont le bois de casuarina leur fournit la matière, sont ornées de diverses sculptures. Les Mendoçains font aussi usage de la fronde; ils ne se montrent pas fort adroits pour frapper à un but : mais ils lancent les pierres à une très grande distance; cette arme serait très dangereuse dans leurs mains, si la force suppléait à l'adresse. On n'a vu chez eux ni arcs ni flèches; il ne paraît pas qu'ils en connaissent l'usage.

Le soin qu'ils prennent d'établir leurs cases sur des plates-formes de pierre, qui les portent à une certaine élévation au-dessus du terrain, a déjà indiqué que leur île doit être exposée à des inondations, et l'emploi qu'ils font des échasses confirme

cette opinion. Ces échasses, auxquelles les voyageurs anglais paraissent n'avoir pas fait attention, sont disposées d'une manière qui annonce que les inondations ne sont pas régulières et varient dans leur hauteur, et le besoin, qui crée l'industrie, a suggéré aux habitans de Santa-Cristina un moyen aussi simple qu'ingénieux par lequel ce secours, qui leur est nécessaire pour communiquer entre eux dans la saison des pluies, peut être employé également dans le cas des plus hautes eaux, comme dans celui des plus basses. Pour cet effet, chaque échasse est composée de deux pièces : l'une, de bois dur et d'un seul morceau, peut être appelée le *marchepied ;* l'autre est une perche d'un bois léger, plus ou moins longue, suivant la stature de celui qui doit en faire usage. Le marchepied a onze ou douze pouces de hauteur ou de longueur, un pouce et demi d'épaisseur, et sa largeur, qui est de quatre pouces en haut, se réduit dans le bas à un demi-pouce. La partie postérieure est creusée en gouttière pour s'appliquer contre la perche, comme une jumelle, en termes de marine, s'applique contre un mât, et elle est liée à la perche, à la hauteur que demande celle des eaux, par des tresses de fibres de coco : la tresse d'en haut passe par un trou oblong, percé dans l'épaisseur du marchepied, et celle d'en bas embrasse par plusieurs tours la partie mince, et l'assujettit contre

la perche. La partie saillante que j'appellerais le *patin*, et sur laquelle le pied doit poser en travers, se recourbe en haut en s'éloignant de la perche : ce patin porte un pouce et demi d'épaisseur, et sa forme est à peu près celle de la proue d'un vaisseau ou d'un *rostre*, ou, si l'on veut, celle d'un nautille tronqué. Le dessous de cette espèce de coquille est strié légèrement sur toute sa surface, et les stries partent des deux côtés pour se réunir dans le bras sur le milieu, et y former une arête continue ; sa face supérieure est méplate pour recevoir le pied, et elle est pareillement ornée de stries peu profondes qui forment des suites régulières d'angles saillans et d'angles rentrans. Le patin est supporté par un buste de figure humaine dans l'attitude d'une cariatide grotesquement travaillée, qui ressemble assez à un support du genre égyptien ; elle a au-dessous d'elle une seconde figure du même genre, mais plus petite, dont la tête est placée au-dessous des mamelles de la grande : les mains de la seconde sont posées à plat sur sa poitrine, et son corps se termine en une longue gaîne, pour former la partie inférieure et pointue du marchepied. Les bras, ainsi que les autres parties du corps des deux figures, sont striés angulairement, comme la face supérieure du patin. Les naturels de Santa-Cristina se servent très adroitement de leurs échasses, et disputeraient avec avantage le

prix de la course à nos pâtres les plus exercés à arpenter avec les leurs les landes de Bordeaux.

Leur hache est une pierre noire et dure, assez semblable à celle que nous nommons *pierre-de-touche*, dont elle a la propriété : elle est taillée en coin allongé, ou plutôt en biseau, et par plusieurs tours serrés d'une petite tresse faite avec les fibres du brou de coco, elle est liée fortement sur l'extrémité d'une des branches d'un morceau de bois coudé : sa figure est celle d'une de nos pioches à manche court, et quelques-uns de ces outils pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. Ils emploient d'ailleurs des morceaux de coquille de diverses formes et de diverses grandeurs, tranchans, ou dentelés comme une scie, des os taillés en pointes, et la peau rude de quelque poisson, pour travailler et polir leurs différens ouvrages de charpente ou de sculpture. Jusqu'à présent, on ne voit pas qu'ils aient appris à faire aucun usage des outils de fer qu'ils ont pu recevoir des Européens.

Leurs instrumens de pêche, qui sont le trouble, le carrelet [1] et la ligne, sont faits, les uns avec les fibres du coco, les autres avec les fibres corticales d'une espèce d'ortie. Les mêmes matières sont employées pour faire des cordes, des tresses et des nattes.

[1] Le trouble et le carrelet sont des espèces de filets dont on fait usage sur nos côtes.

Leurs ustensiles de ménage consistent en calebasses de différentes capacités, qu'ils savent boucher assez hermétiquement pour qu'elles puissent être employées à transporter les liquides, et en divers vases de bois dont ils se servent pour leur manger, et sur lesquels ils s'amusent à sculpter ou graver des figures d'hommes, de poissons ou d'oiseaux, dessinées comme elles peuvent l'être dans l'enfance des arts, ou plutôt lorsqu'ils ne sont pas encore nés.

Quant à la fabrication des étoffes la méthode des Mendoçains ne diffère pas de celle des Taïtiens, dont les relations de Cook et d'autres navigateurs nous ont donné les détails. La matière de ces étoffes est l'écorce du mûrier à papier, et, autant qu'on a pu le comprendre, ils y emploient aussi les fibres corticales de l'arbre à pain : elles sont inférieures, pour la qualité et la finesse, à celles de Taïti, et ne sont ni aussi variées ni en aussi grand nombre.

La principale occupation des naturels de Santa-Cristina, après la pêche, la fabrication accidentelle de leurs armes, de leurs pirogues et des ustensiles à l'usage de l'habitation, est de chanter, de danser, de s'amuser. L'expression vulgaire de *tuer le temps* semble avoir été créée pour rendre sensible la nullité des actions qui partagent le cercle de leur vie. Leur danse mérite cependant à

peine qu'on en fasse mention : elle consiste simplement à se placer plusieurs en rond; tous les acteurs, à l'exception des femmes, font un grand bruit en claquant d'une main sur le pli du coude opposé, appuyé sur le côté, ou frappant d'une main dans l'autre en cadence, tandis qu'un seul danseur fait quelques mouvemens des jambes en les croisant l'une sur l'autre sans changer de place. Forster compare cependant la danse des Mendoçains à celle des Taïtiens; mais, si la comparaison est juste, il faut que les premiers n'aient pas déployé tous leurs talens en présence des Français, car, assurément, rien ne ressemble moins que la danse plate et monotone décrite par le chirurgien Roblet à ces danses voluptueuses, aux ballets animés des belles Baïadères de Taïti. La musique des deux peuples est la même et ils font usage de tambours semblables. L'observateur français ne parle point de tambour; il dit que les instrumens de musique sont un lambis, espèce de conque à laquelle ils adaptent un tube de calebasse, dans lequel ils soufflent, et ils en tirent des sons graves et peu variés. Ils obtiennent à peu près les mêmes sons d'un second instrument formé d'un morceau de bambou, auquel est adapté, à angle aigu, un autre bambou plus petit. Il faut cependant bien leur accorder le tambour, puisque M. Forster l'a vu et sans doute entendu; mais je crains que, même en l'a-

joutant aux deux instrumens à vent, l'orchestre n'en devienne pas meilleur ni la danse plus animée.

Cet exercice n'est pas le seul qui occupe leur oisiveté : la course sur les échasses est pour eux un autre genre d'amusement ; mais la natation est celui auquel ils paraissent se livrer avec le plus de suite et le plus de plaisir : on les voyait passer des journées entières dans l'eau, autour du *Solide*, ne se reposer que par intervalles, et ne prendre d'autre nourriture que la chair et le lait des cocos. On a de la peine à concevoir comment ils peuvent résister si long-temps à une telle fatigue sous un ciel brûlant ; et l'on peut dire que si la baie de la Madre de Dios est la baie de l'oisiveté, elle n'est pas celle de la paresse.

Mais toute l'activité des Mendoçains se porte vers l'amusement : ils se fatiguent à ne rien faire. Tranquilles sur leurs moyens de subsistance, ils reçoivent ce que la terre leur donne libéralement, et ne songent point à la forcer par leur travail à un plus grand développement de ses richesses. L'agriculture, le premier des arts que l'homme ait dû chercher à perfectionner, ne semble pas mériter qu'ils s'en occupent ; on voit seulement quelques plantations régulières de bananiers et d'arbres à pain ; le reste est abandonné aux soins de la nature.

Leur inclination bien décidée à jouir sans trou-

ble des douceurs d'une vie paisible ne les garantit cependant pas du malheur d'être quelquefois engagés dans des guerres, soit entre eux, soit d'une île à une autre. Il n'a pas été possible de se procurer à cet égard des informations exactes; mais les armes offensives et meurtrières que j'ai décrites, et les blessures graves dont quelques-uns d'entre eux portent les cicatrices, sont des témoins qui attestent qu'ils n'ont pu échapper à ce fléau du genre humain [1].

Les naturels de Santa-Cristina sont un peuple doux, humain, pacifique, hospitalier, généreux; c'est peut-être le meilleur de tous ceux qui occupent les îles du Grand-Océan. Les mouvemens de leur âme sont aussi rapides que l'éclair et aussi variables que ceux de la girouette; il ne leur reste aucune impression durable des divers sentimens qu'ils éprouvent. On les voit toujours vivement émus au moindre accident qui arrive à un des leurs ou même à un étranger; mais cette sensation pénible fait brusquement place à la joie, si un objet nouveau ou extraordinaire vient à frapper leurs sens.

Les Mendoçains sont un peuple aimable que le plaisir sans cesse occupe, que tout distrait, que

[1] Le capitaine Porter a décrit la guerre des Typees ou Taïpis, en 1812 et 1813; elle prouve toute la férocité des combattans, qui ont gardé leur goût d'anthropophages.

tout amuse. On peut les comparer à des singes, disons mieux, à des enfans qui désirent vivement tout ce qu'ils voient et n'en font plus aucun cas aussitôt qu'ils en ont joui un moment : ils se décident par les yeux, jamais par la réflexion. Les clous excitèrent d'abord leurs désirs : ils ne voulaient que des clous dans les échanges; et ce n'est pas qu'ils en connussent l'utilité et l'emploi, car le seul usage qu'ils en fissent était de les porter en pendans d'oreilles ou suspendus en ornement à leur cou et à leur ceinture. Aux clous succédèrent les miroirs, à ceux-ci les sifflets, à ces derniers les petits couteaux; mais le règne de chacune de ces bagatelles ne fut qu'éphémère, et les grains de verre coloré furent à leur tour recherchés et bientôt dédaignés. Un ruban, un morceau d'étoffe rouge, un colifichet quelconque obtenait presque toujours la préférence sur une hache, une scie ou quelque outil de charpentier ou de menuisier, que d'autres peuples du Grand-Océan recherchent si avidement, parce que l'avantage qu'ont ces outils sur les leurs pour une prompte exécution dans le travail ne peut échapper à la réflexion et décide leur choix.

Les femmes de Santa-Cristina sont dans leurs goûts aussi légères que les hommes, et l'inconstance caractérise toute leur conduite : elles changent d'affection comme de pendans d'oreilles; un homme n'est pour elles qu'un joujou, et on les voit

passer des bras d'un amant qu'elles semblaient aimer dans ceux du premier venu qui veut d'elles.

C'est peut-être à la légèreté et à l'insouciance communes aux deux sexes qu'il faut attribuer et cette inclination décidée qu'ils manifestent pour le vol à l'égard des étrangers, et cette facilité singulière avec laquelle ils restituent à la première demande, sans se faire prier et même en riant, l'objet qu'ils ont dérobé. On croirait que le vol de ces objets nouveaux qu'on étale devant eux, et qu'ils ne doivent regarder que comme d'agréables inutilités, n'est à leurs yeux qu'une espèce de jeu auquel ils n'attachent aucune importance : il semblait, à les voir se présenter parés de leurs vols devant les Français, ou qu'ils en regardassent la possession comme légitimement acquise, ou qu'ils eussent oublié l'action qui les leur avait procurés. On ne peut cependant pas douter qu'ils n'aient une idée fixe de la propriété, et qu'ils ne sachent bien que voler est une mauvaise action.

Le vol fait au capitaine Marchand est le seul qui ait été tenté à force ouverte; les autres, on peut le dire, sont en quelque sorte des vols d'espièglerie : c'est l'enfant qui dérobe un bonbon. Mais si sous ce rapport l'on peut avoir quelque reproche à leur faire, on ne peut s'empêcher d'admirer leur bonne foi dans les échanges : aucun ne tentait, après qu'il en avait reçu le prix, de soustraire les

effets qu'il avait vendus. Fidèles entre eux, ils remettaient exactement les marchandises d'Europe à ceux qui avaient fourni les objets d'échange; ils n'essayaient point de dérober les uns aux autres les denrées qu'ils apportaient; souvent même ils se faisaient don mutuellement des effets qu'ils venaient d'acheter au prix de ce qu'ils avaient de plus précieux. Leur fidélité entre eux se montrait jusque dans les vols qu'ils commettaient; l'objet dérobé dans le vaisseau passait de main en main, sans que celui qui avait fait le coup parût inquiet de savoir entre les mains de qui l'objet pourrait rester, bien assuré que tôt ou tard il reviendrait dans les siennes. Sous quelque point de vue que l'on considère ce peuple dans son commerce avec les étrangers, il n'est pas possible de démêler les principes de sa conduite; on n'y voit que contradictions et inconséquences. Mais combien d'hommes, combien de peuples qu'il ne faut pas trop approfondir, si l'on veut les trouver toujours conséquens!

On a eu peu d'occasions d'observer la conduite intérieure et domestique des naturels de Santa-Cristina. Le capitaine Cook dit qu'il n'a pu s'assurer si les femmes sont admises à manger avec les hommes. On sait que chez la plupart des peuplades des îles elles en sont exclues, et que souvent leur condition est des plus misérables. Le capitaine

Chanal a assisté plusieurs fois aux repas des habitans de la Madre de Dios, et il a vu les hommes, les femmes et les enfans manger en commun et se nourrir des mêmes mets. Il voyait des mères allaiter leurs enfans; et elles étaient dignes de l'être et en méritaient le titre par les soins et les attentions délicates qu'elles prodiguaient à leurs nourrissons. Souvent aussi des hommes pressaient tendrement dans leurs bras des enfans dont ils se glorifiaient d'être pères; mais on ignore quel garant ils peuvent avoir de leur paternité. On n'a pas pu se former une idée sur le rang qu'ont les femmes dans la société; mais on a lieu de croire qu'elles n'ont d'autre influence que celle que peut donner l'abandon momentané de leur personne. On n'est pas moins fondé à penser que la jalousie des hommes, quoique passagère comme leurs jouissances, les porte quelquefois à des violences, car on en a vu traiter des femmes avec brutalité et employer même le bâton pour les frapper; mais en même temps on a vu des femmes battre des hommes, parce que, insensibles au pouvoir de leurs charmes et à leurs provocations, ils les avaient repoussées sans rien accorder à leurs désirs. Ainsi l'égalité, sous ce rapport, semble en quelque sorte subsister entre les deux sexes; mais comme la nature n'a pas établi l'égalité des forces, on peut conclure qu'ici comme partout les hommes sou-

vent font valoir la raison du plus fort. Au surplus, le droit du premier occupant n'est jamais contesté, ni celui de succession disputé.

On n'a point été à portée de juger quel est le degré d'autorité des pères sur leurs enfans, ni quelle en est la durée; mais on peut présumer qu'elle ne s'exerce pas au-delà de l'enfance, de cette première période de la vie où la faiblesse et l'impuissance réclament l'assistance et la protection d'un plus fort que soi. Ici la paternité doit n'être regardée que comme une espèce d'adoption, et l'enfant n'est soumis à ceux qui se sont portés pour ses auteurs que le temps où il a besoin de leurs soins et de leur appui.

Quant à la forme du gouvernement, elle n'est pas bien connue. Néanmoins ce peuple a des chefs, qu'il nomme *Otoouh*, mais qui ne paraissent pas avoir une grande autorité, excepté à la guerre.

On n'est pas mieux instruit sur la religion que sur le gouvernement de ce peuple. Pendant le séjour que les Français ont fait à Santa-Cristina, ils n'ont rien vu qui ait pu leur faire penser que ses habitans rendissent quelque culte à un être suprême : le plaisir est la divinité du pays; aucune superstition, aucune cérémonie, aucun prêtre ou jongleur [1].

[1] Cependant Krusenstern, qui visita cet archipel en 1804, parle de sorciers auxquels les indigènes accordaient une extrême confiance. Voir le tome XVII de notre collection.

A juger de la population du groupe des îles de Mendoça, nous dit Forster, par le peu d'étendue de chacune de celles qui le composent, elle ne doit pas être considérable. Wahitahô, ou Santa-Cristina, a environ huit lieues de circuit (sept seulement, suivant le capitaine Cook); ô-Hivahoa, ou la Dominica, quinze; la Magdalena, cinq, suivant les Espagnols (six, suivant la carte de Cook et suivant Quiros); ô-Niteïo, ou San-Pedro, trois; l'île Hood qu'on n'a vue que de loin, autant. La Dominica, la plus grande des îles, présente des bords si escarpés, et la plus grande partie du terrain est si hérissée de montagnes à pic, de flèches de clocher, qu'on peut regarder comme très probable que, à proportion de son étendue, elle ne contient pas un nombre d'habitans aussi grand qu'on peut le supposer à Santa-Cristina. Tous les cantons des îles de Mendoça, susceptibles de culture, paraissent très peuplés : mais des montagnes stériles, et la plupart inaccessibles, occupant une grande partie de leur surface, on peut douter que la population du groupe entier s'élève au-dessus de cinquante mille individus.

Quelque juste confiance que l'on doive accorder aux connaissances profondes et à la manière de voir de M. Forster, j'avoue que ce résultat ne me semble pas être la conséquence des données qui l'ont produit; il me paraît inadmissible. Quoique

les habitans des baies du sud se rendissent pour la plupart à celle de la Madre de Dios quand les Français y abordaient, on voit dans les journaux du capitaine Chanal et du chirurgien Roblet, parfaitement d'accord sur ce point, que toute cette affluence d'habitans de la côte occidentale de Santa-Cristina et de naturels de la Dominica, mêlés ensemble, n'a produit dans aucun moment une réunion dans laquelle on pût compter plus de cinq ou six cents individus de tout sexe et de tout âge : et il faut observer que la côte occidentale de Santa-Cristina étant située sous le vent de l'île, elle doit être plus peuplée que celle du vent; car on sait que dans toutes les îles situées entre les tropiques, dans la région des vents alisés, la côte du vent, battue sans cesse par les vents et par la mer, n'invite pas à s'y fixer des hommes à qui la pêche fournit une partie de leur subsistance, et qui tous se livrent plus ou moins à la navigation. Il paraît donc que ce serait accorder beaucoup à l'île de Santa-Cristina que de lui donner mille habitans par lieue de côte, et en tout sept mille; d'en supposer six mille à la Dominica, que M. Forster présume avec raison ne devoir pas, pour cause de stérilité sur la plus grande partie de son terrain, présenter une population aussi nombreuse que celle de Santa-Cristina, et d'en admettre six mille pour la Magdalena, dont le circuit est de six lieues : la tota-

lité des habitans des trois grandes îles pourrait donc s'élever à dix-neuf mille individus qu'on peut porter à vingt mille si l'on veut accorder quelques habitans aux petites îles San-Pedro et Hood.

La langue des habitans de Santa-Cristina a la plus grande affinité avec celle des îles de la Société, ou plutôt c'est la même langue : ce qui prouve que, quoique les deux archipels soient séparés par un espace de mer de deux cent soixante lieues, et qu'il soit présumable que leurs pirogues n'entretiennent pas entre eux une communication habituelle, les peuples qui les habitent doivent avoir une origine commune. Un naturel de la Société, qui était embarqué sur *la Résolution*, conversait couramment avec ceux de la Madre de Dios; mais le capitaine Cook dit que les Anglais, qui avaient dû rapporter de leurs visites à Taïti la connaissance de la plupart des mots de la langue qui s'y parle, ne purent jamais parvenir à se faire entendre à Santa-Cristina.

Les naturels de Santa-Cristina, comme plusieurs des peuplades du Grand-Océan, ne peuvent pas articuler notre *r*; ils y suppléent par une espèce d'aspiration : ainsi, au lieu de *o-Hiva-ròa*, ils prononcent *o-Hiva-hòa*; serait-ce par mignardise, comme le favori d'Octave prononçait *Melcule* au lieu de *me Hercule!* il est plus probable que c'est l'effet de l'imperfection de l'organe. Nos consonnes

z, *s*, *x*, ne font pas partie des articulations de la langue de cette île, laquelle n'en admet aucune qui soit difficile. Souvent un mot est précédé des voyelles *o* ou *e;* et quoique, par la manière dont le mot est prononcé elles semblent en être une partie intégrante, elles n'en sont cependant que l'article; comme *e*, *o*, ou *te* sont des articles dans la langue de Taïti.

Le capitaine Chanal observe que, quoique la langue des Mendoçains soit remplie d'aspirations, et qu'en général ils la parlent avec véhémence, leur prononciation cependant a de la douceur. Pour la mieux saisir on consultait principalement les femmes, dont le son de voix, plus clair que celui des hommes, permettait plus facilement de distinguer les nuances de l'articulation : c'étaient les meilleurs maîtres de langue, et l'on n'admirait pas moins leur sagacité à saisir les questions que leur justesse à y répondre.

Les détails dans lesquels je suis entré sur ce que nous avons pu deviner du caractère, des mœurs et des usages des habitans des îles de Mendoça, ont fait connaître que les naturels de ces îles ont plusieurs traits de ressemblance avec ceux de Taïti et des autres îles de la Société, et l'identité de langage suffirait, sans doute, pour prouver l'identité d'origine. On peut croire que les dissemblances qui existent sous d'autres rapports, entre les peuples

de ces deux archipels, tiennent, et au climat qui doit différer en raison de la différence des latitudes, et peut-être plus encore à la nature du sol qui, dans l'île de Santa-Cristina, la seule que nous connaissions [1], laisse peu d'espace à la culture, et prive ses habitans de l'avantage de pouvoir former de ces grandes plantations de mûriers sur lesquelles partout, à Taïti, la vue se repose délicieusement. Les plaines fertiles qui bordent les côtes de cette dernière île lui procurent un avantage local que rien ne peut balancer dans celles de Mendoça, et ces récifs, cette espèce de digue de corail qui la cernent de toutes parts, en fournissant des abris et une nourriture à une multitude de coquillages, ajoutent un supplément perpétuel aux productions de la terre pour la subsistance de ses habitans. En comparant, en général, l'île de Santa-Cristina avec celle de Taïti, on voit d'abord qu'on ne trouve point dans la première l'opulence, le luxe, la profusion d'alimens, la recherche et la variété d'étoffes qui se font remarquer dans la métropole du Grand-Océan équatorial. Les Taïtiens ont beaucoup de superflu; ils ont fait de grands pas vers la civilisation, de grands progrès dans les arts utiles et même dans les arts d'agrément. Les Mendoçains ont l'honnête nécessaire, l'aisance dé-

[1] Il faut se rappeler la date du voyage de Marchand et les découvertes postérieures de Krusenstern et de Porter.

sirable dans tous les genres, et leur caractère ne les porte pas à désirer plus que ce dont ils jouissent : sans autres besoins que ceux auxquels la nature fournit avec prodigalité, contens du jour présent et sans inquiétude pour le lendemain, partagés entre le plaisir et l'oisiveté, ils paraissent à l'abri de ces orages politiques qui souvent doivent troubler le gouvernement, en partie monarchique, en partie féodal, qu'on trouve établi chez les Taïtiens [1]. Ceux-ci ont perdu en liberté ce qu'ils ont acquis en civilisation ; une partie vit des travaux de l'autre, et c'est la marche naturelle et ordinaire des grandes sociétés ; ils mènent une vie sensuelle, et déjà des maladies héréditaires commencent à les punir de leurs excès. Les Mendoçains ont conservé leur liberté primitive dans toute sa pureté, et chacun vit par soi et pour soi : la santé robuste dont ils jouissent est bien préférable, sans doute, aux sensualités qu'ils ne connaissent pas encore, et qu'il faut leur souhaiter de ne connaître jamais. Je conçois qu'un Européen préférât pour lui-même Taïti à Wahîtahô ; mais un Mendoçain aurait grand tort s'il enviait le sort d'un Taïtien : en s'éloignant davantage de la nature, il aurait peu à gagner, et risquerait de beaucoup perdre.

[1] Ce gouvernement est devenu représentatif depuis 1825, comme l'indique le capitaine Kotzebue dans son deuxième voyage autour du monde. Voir le tome XVII de notre collection.

§ 3.

On découvre un nouveau groupe d'îles qui ne forme qu'un archipel avec les îles de Mendoça. Description de ce groupe. Description particulière de l'île principale et de ses habitans. Traversée depuis les îles nouvelles jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique.

Avant de reprendre la suite de la navigation du capitaine Marchand, je dois rapporter une remarque qui fut faite les premiers jours de sa relâche dans la baie de la Madre de Dios, et qui l'a conduit à la découverte d'un groupe d'îles dont les anciens navigateurs, et le capitaine Cook lui-même, n'avaient point eu connaissance.

Le jour que *le Solide* avait ancré dans la baie, le 14 juin 1791, au coucher du soleil, par un temps des plus clairs, on aperçut à l'horizon une tache fixe qui présentait l'apparence du sommet d'un pic élevé, et restait, à l'égard de la baie, à l'ouest-nord-ouest en nord-ouest-quart-d'ouest du monde. Le lendemain, à la même heure, l'horizon se trouvant de même dégagé de vapeurs, et l'air étant parfaitement diaphane, on releva la même tache dans la même direction que la veille. On ne put pas douter que cette tache ne fût une terre, et comme aucune carte n'en indique dans cette partie; qu'aucun voyageur n'en fait mention, ce ne pouvait être qu'une terre inconnue, et l'on se proposa de la reconnaître.

C'est ainsi que, en 1436, les Portugais, sous la conduite de Gonzales Varco, commençant à former un établissement dans l'île de Porto-Santo, dont l'année précédente ils avaient fait la découverte, observèrent plusieurs jours de suite une tache semblable à un petit nuage, qui paraissait fixée à l'horizon. Ils se dirigèrent sur ce point, et découvrirent la grande île, alors inhabitée et couverte de bois, connue aujourd'hui sous le nom de *Madeira* (Madère), ou l'*île du Bois*. J'observerai, en passant, que les Anglais ont la prétention que la première découverte de cette île fut faite en 1344, c'est-à-dire près d'un siècle avant celle des Portugais, par un navigateur de leur nation nommé Macham : laissons cette fable, reléguée avec quelques autres dans la *Collection de Voyages* de Richard Hakluyt, où elle satisfait la vanité des Anglais qui n'exigent pas qu'on y croie, et n'y croient pas eux-mêmes. Mais s'ils n'ont pas fait la découverte de cette île à laquelle l'excellence de ses vins a donné de l'importance, il est certain du moins qu'elle est pour eux une espèce de propriété, puisqu'ils en font le commerce à peu près exclusivement, et cet avantage, plus réel, peut bien balancer pour les Anglais l'honneur stérile de la découverte.

On pourrait être surpris que ni Mendana ni Cook, qui ont relâché dans la baie de la Madre de Dios, n'aient point fait la même observation que

le capitaine Marchand, si l'on ne savait que dans les mers situées entre les tropiques, où la chaleur est constante, il n'est pas ordinaire d'avoir un horizon assez dépouillé de vapeurs pour qu'on puisse distinguer une petite terre d'un petit nuage, ou même l'apercevoir.

Le capitaine Marchand fit voile, le 20 juin à minuit, de la baie de la Madre de Dios, et se dirigea d'après le relèvement qu'il avait fait, et qui lui indiquait la position d'une terre à peu de distance du groupe des îles de Mendoça.

Le lendemain, au point du jour, il eut la satisfaction de découvrir dans le nord-ouest 7 degrés ouest une terre haute vers laquelle il força de voiles pour la reconnaître, et à dix heures et demie du matin il n'était plus qu'à quatre milles de distance de la pointe la plus méridionale. A ce même instant, on relevait dans le nord 4 ou 5 degrés est quelques monticules qui se montraient comme des îlots; mais on présuma qu'ils étaient liés entre eux et au corps de l'île par des terres basses que la distance ne permettait pas de découvrir, et d'après diverses remarques, on se crut fondé à penser que les terres basses qu'on supposait et les monticules que l'on voyait formaient ensemble la partie nord-est de la grande terre. Les officiers du *Solide* donnèrent par acclamation à l'île découverte le nom d'*île Marchand*. Au sud des terres

basses supposées se présentait un grand enfoncement qui se terminait à une pointe haute et saillante de la côte orientale de la grande terre ; à peu de distance à l'est de cette pointe, un îlot en pain de sucre, et dans le sud-sud-ouest de celui-ci un îlot plus petit qui parut n'être qu'un rocher : le premier fut nommé *le Pic*. Une île de moyenne hauteur, unie et tapissée de verdure, dont le circuit peut être de deux milles marins, gît sud-est et nord-ouest de la pointe la plus sud de la côte orientale de la grande île; sa forme lui fit donner le nom d'*île Plate :* le canal qui la sépare de l'île Marchand n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur, et elle paraissait faire partie de la grande île lorsque l'extrémité méridionale de celle-ci restait au nord-ouest 4 ou 5 degrés nord ; on ne les vit détachées que lorsque l'île Plate resta au nord 4 ou 5 degrés est. En se dirigeant au nord-ouest pour reconnaître de plus près la côte du sud-ouest de l'île Marchand, on distingua près de sa pointe sud un rocher presque blanc dont la forme est celle d'un obélisque : il en reçut le nom, et la pointe celui de *pointe de l'Obélisque*. A partir de cette pointe, jusqu'à la pointe la plus occidentale qu'on eût en vue, la côte, sur une étendue de deux lieues et demie ou trois lieues, court vers le nord-ouest 4 ou 5 degrés nord. Une demi-heure avant midi, l'extrémité méridionale de l'île Plate fut relevée

par la pointe de l'Obélisque, au sud-est-quart-est, et, de cette position, le rocher de l'Obélisque parut être détaché de l'île Marchand, et séparé de la grande terre par un canal très étroit et semé de roches à fleur d'eau.

La partie sud-ouest de la grande île qu'on prolongeait à la distance d'une demi-lieue présente quelques jolies anses de sable, sur le contour desquelles, parmi les bananiers, les cocotiers, les arbres à pain et d'autres grands arbres, on apercevait des huttes éparses que les habitans abandonnaient pour accourir au rivage et contempler le vaisseau. L'aspect de l'île, dans cette partie, est aussi agréable que varié. Des collines dont une verdure animée recouvre les pentes douces et les sommets; des vallées ombragées par des plantations diversifiées; plusieurs ruisseaux qu'on distinguait du navire, et qui rendent à la terre desséchée par les feux du soleil, la fraîcheur et l'humidité nécessaires à la reproduction des plantes; enfin une belle cascade dont les eaux écumantes se précipitent dans un vallon : tous ces objets, réunis sur un petit espace, attiraient tour à tour et fixaient agréablement les regards. De hautes montagnes dont les sommets sont arides et hachés, et qui doivent se refuser à tout genre de culture, occupent le centre de l'île; mais ces montagnes cessent de paraître élevées, quand on porte les

yeux sur des pics de rochers nus et inaccessibles, dont les flèches aiguës semblent appartenir à des clochers.

En continuant de ranger la côte occidentale de l'île, le capitaine Marchand aperçut, à midi, une seconde pointe sur l'alignement de la première, qui jusqu'alors lui avait servi de pointe de direction. Il ne tarda pas à découvrir entre ces deux pointes une ouverture profonde qui semblait promettre un abri sûr et commode. Le capitaine Masse, commandant en second du *Solide*, fut expédié avec deux officiers et un détachement de dix hommes pour aller reconnaître le mouillage, et le vaisseau louvoya par le travers de cet enfoncement pour attendre le retour du canot. Sur ces entrefaites, une pirogue montée par trois insulaires s'approcha du navire : un d'eux se hasarda à monter dans les porte-haubans; il paraissait flotter entre la crainte et la confiance : on lui fit quelques présens qu'il reçut d'un air indifférent, mais jamais on ne put le déterminer à entrer dans le vaisseau; à un mouvement que firent les matelots pour l'exécution d'une manœuvre, sa frayeur fut si grande qu'il se précipita dans sa pirogue et s'éloigna du bord. Dans l'après-midi, d'autres embarcations s'approchèrent du navire, et deux insulaires y montèrent sans hésiter : ils examinaient tout avec attention, et témoignaient leur surprise

par des rires. Un d'eux se hasarda à faire le tour du vaisseau, et tout ce qu'il voyait paraissait le satisfaire. A la vue des cochons et des poules, il leur donna les mêmes noms dont les appellent les naturels des îles de Mendoça; mais on jugea que les clous, les couteaux et les autres bagatelles qu'on lui offrait étaient pour lui des objets absolument nouveaux, et l'on put en conjecturer que les deux groupes, quoique peu distans l'un de l'autre, n'ont pas une communication habituelle : entre autres présens qu'on lui fit, un miroir dans lequel il vit sa figure, le fit rire aux éclats. Son compagnon semblait stupide; il ne voulut jamais quitter la première place où il s'était assis en entrant dans le vaisseau. Ces insulaires parurent bons, confians et reconnaissans : en échange des présens qu'on leur avait faits, ils offrirent et donnèrent de bon cœur leur dépouille entière, qui consistait en deux toques de plumes de coq, fort sales, et un hameçon de nacre ; mais les dons de l'amitié ne se calculent pas, le sentiment en fait le prix.

Le canot du *Solide* fut de retour à six heures du soir. On sut, par le rapport du capitaine Masse, que l'enfoncement qu'il avait visité renferme deux anses, l'une située dans la partie septentrionale, c'est-à-dire au fond de la baie, et l'autre dans l'est en entrant; mais ni l'une ni l'autre ne parurent propres à recevoir un vaisseau. Un joli ruisseau,

dont les bords sont couverts de cresson, débouche dans la dernière anse, et on y voit deux sources d'eau vive : la houle y est à peine sensible; le débarquement y est commode, et une chaloupe trouverait toute facilité à s'y pourvoir d'eau. Les cases sont éparses et entremêlées, comme à Santa-Cristina, de bosquets agréables qui les défendent de l'ardeur du soleil, et dans lesquels on reconnut les mêmes espèces d'arbres qu'on avait vues aux îles de Mendoça. On n'aperçut dans l'anse du nord ni habitations ni habitans; mais dans celle de l'est, sur laquelle le canot se dirigea, environ cent cinquante naturels de l'un et de l'autre sexe s'étaient rassemblés sur le rivage, et montraient autant d'empressement que de curiosité. Celui qui paraissait être le chef du canton se détacha dans une pirogue, et vint au-devant des étrangers pour les recevoir; il était assis sur une espèce de siége élevé sur l'avant de la pirogue. On lui fit quelques présens, et en retour il offrit des cocos, du poisson, et une écaille d'huître perlière parfaitement polie. Les étrangers furent reçus, en mettant pied à terre, avec les démonstrations de la joie et de la bienveillance.

Les naturels de l'île Marchand sont de la même couleur que ceux des îles de Mendoça, et tout indique qu'ils ont la même origine : leur vêtement est pareil, celui de la nature sans aucun supplé-

ment; mais l'usage d'imprimer sur leur corps diverses figures bizarres n'est pas aussi général qu'aux îles découvertes par Mendana; on n'en voit qu'un très petit nombre de tatoués : leurs ornemens sont les mêmes, mais ils en portent peu; entre eux tous ils n'en possédaient que quelques-uns dont ils se dépouillèrent en faveur des étrangers qui les visitaient : leurs armes sont les mêmes, la lance et le javelot. Ils ont paru moins vifs, moins intelligens que les naturels de Santa-Cristina : leur stature est peut-être aussi haute; mais leurs corps ne présentent pas ces belles formes de l'antique, cette perfection d'ensemble qui se font admirer dans les Mendoçains; ils n'ont pas non plus cet air belliqueux qui annonce un caractère fier et indépendant. On avait remarqué dans ceux qui s'étaient rendus à bord du vaisseau moins de dextérité à manœuvrer leurs pirogues, qui cependant sont d'une construction semblable à celle des pirogues de Santa-Cristina. Dans l'entrevue qu'on eut à terre avec eux, on eut beaucoup à se louer de leur conduite paisible et amicale : différens, à cet égard, de toutes les peuplades du Grand-Océan, ils ne montrèrent aucune inclination au vol; ils ne se permettaient même pas une demande, et semblaient s'interdire jusqu'au désir.

Les femmes de cette île ne le cèdent point, pour les charmes de la figure, l'élégance de la taille,

et les autres agrémens naturels, à celles des îles de Mendoça; mais la pudeur douce de l'innocence donne un attrait de plus à leur beauté : la décence règne dans leur vêtement, qui est composé d'une étoffe dont le *morus papyrifera* fournit la matière, et qui est fabriquée de leurs mains à la manière des étoffes de Taïti, sans cependant en avoir la finesse. Elles ne semblaient pas fuir, mais redouter la présence des étrangers; et quoique leurs regards fixés sur eux et leur cou tendu décelassent l'impatience de la curiosité qui cherche à voir de plus près sans approcher, la distance qu'elles laissaient entre eux et elles prouvait leur retenue, et l'on pouvait croire que cette distance n'eût jamais été franchie, si des vieillards officieux n'eussent été prendre par la main les plus jeunes d'entre elles, pour les offrir en hommage à leurs hôtes, comme nous offrons un siége à celui qui nous fait une visite. Mais, bien éloignées de l'impudeur et de l'effronterie des Mendoçaines, celles qui avaient obtenu une préférence qu'elles semblaient redouter n'approchaient qu'avec répugnance et en tremblant; tout annonçait que c'était de leur part un acte de soumission : semblables à l'innocente victime que le prêtre traîne à l'autel. Ainsi donc la vieillesse tient ici à l'honneur de prostituer la jeunesse et les grâces! ainsi cet usage, commun à tant de peuples, et si révoltant dans nos mœurs,

est ici regardé comme un devoir si important, si sacré, que le soin de son accomplissement ne peut être confié qu'aux sages de la nation!

Le capitaine Marchand imposa à la baie où les Français avaient été reçus si amicalement le nom de *baie du Bon-Accueil.*

L'étonnement des naturels de cette île à la vue des Européens et des marchandises d'Europe, leur ignorance des échanges, leur simplicité, leur confiance, tout semble indiquer que les Français sont les premiers navigateurs qui aient abordé à cette terre. Le caractère doux, pacifique et officieux que ces bons insulaires ont manifesté, ils le doivent tout entier à la nature; l'île Marchand sera comptée dans le trop petit nombre des îles du Grand-Océan dont l'effusion du sang n'a pas souillé la découverte.

Les arbres qui croissent dans l'île Marchand sont, en général, des mêmes espèces que ceux qui se trouvent dans l'île de Santa-Cristina des Mendoça. Comme on n'a point visité les habitations, on n'a pas été à portée de savoir si l'île nouvellement découverte offre des cochons et des poules; mais on est fondé à le croire, puisque les naturels qui vinrent à bord du *Solide* à sa première apparition sur l'île et y virent de ces animaux, les reconnurent sur-le-champ, et les appelèrent des mêmes noms que leur donnent les naturels de

Santa-Cristina : on ne peut douter qu'ils n'aient au moins des poules; car les toques dont ils firent présent aux Français étaient composées de plumes de coq, et où sont des coqs, on doit croire qu'il y a des poules.

En naviguant vers le nord le capitaine Marchand découvrit une autre île qu'il nomma *île Baux*, du nom des armateurs propriétaires du navire *le Solide*.

Cette île était trop au vent pour qu'on pût espérer de la rallier; et ne voulant pas perdre un temps précieux dans une reconnaissance qui n'eût pu que satisfaire la curiosité, sans promettre aucun avantage, on fit route au nord-ouest.

L'horizon entre le sud et l'ouest demeurait toujours vaporeux et chargé de nuages amoncelés, comme il est ordinaire d'en voir sur les îles situées entre les tropiques : plusieurs personnes de l'équipage croyaient même distinguer la terre. Mais on était pressé de se rendre à la côte nord-ouest de l'Amérique; la saison s'avançait, et il n'était pas raisonnable de s'engager dans des découvertes qui, en portant le vaisseau sous le vent de sa route, devaient allonger beaucoup sa navigation : c'eût été compromettre, par un retard, le succès d'une expédition dont le commerce des pelleteries était l'unique objet, et l'on ne pouvait pas exiger du capitaine Marchand qu'il sacrifiât à des vues d'une

utilité générale, mais incertaine, des intérêts plus directs que la confiance de ses armateurs avait commis à son zèle et à sa prudence. C'est aux gouvernemens d'ordonner les voyages de découvertes et d'en supporter la dépense, et le navigateur employé par le commerce, qui sur sa route s'est occupé d'ajouter à nos connaissances par ses recherches, a bien mérité de toutes les nations qui partagent l'empire de l'Océan.

En gouvernant sur la nouvelle terre qu'on avait découverte lorsqu'on terminait la reconnaissance de l'île Baux, on reconnut bientôt que c'était une petite île, et en même temps on en aperçut une seconde, peu élevée, et peu distante de la première. On dirigea sa route pour passer sous le vent de ces deux terres; mais on la régla de manière à en passer aussi près que la prudence le permettait.

On reconnut, le 24 juin, la nouvelle terre que la veille on avait découverte; et tandis qu'on la relevait on en découvrit une seconde au nord-est, à environ douze lieues de distance. Le capitaine Marchand donna à la première le nom d'*île Masse*, et à la seconde celui d'*île Chanal;* les deux officiers employés sur le vaisseau en qualité de seconds capitaines, qui avaient secondé avec autant d'intelligence que de zèle les travaux du commandant

en chef dans la découverte d'un nouvel archipel, méritaient sans doute que leurs noms fussent attachés à deux des îles qui le composent.

Ici se termine la découverte du capitaine Marchand. Le groupe auquel il a imposé le nom d'*îles de la Révolution,* composé de l'île Marchand avec les îlots qui en dépendent, de la grande île Baux, des îlots les Deux-Frères, et des îles Masse et Chanal, doit être réuni au groupe de las Marquesas de Mendoça, pour ne former dans le système géographique du globe qu'un même archipel composé de dix îles principales qu'on peut considérer comme étant les sommités d'une chaîne de montagnes subaquées, qui occupe environ soixante lieues d'étendue sur une ligne sud-est et nord-est. On a vu, en effet, que par un temps clair l'île Marchand peut être aperçue du port de la Madre de Dios de l'île de Santa-Cristina; et sa pointe du sud-ouest, ou de l'Obélisque, n'est distante de cette dernière île que de dix-neuf lieues : elle est plus rapprochée encore de la Dominica, dont elle n'est éloignée que de seize lieues; et elle se trouve située sur le parallèle, et à dix-neuf lieues de distance de la petite île Hood, la plus septentrionale du groupe des Mendoça. Le groupe des îles de la Révolution occupe 1 degré 42 minutes en latitude, et 44 minutes seulement en longitude; et en le réunissant à celui des Mendoça, il va former un archipel qui occu-

pera 2 degrés 40 minutes en latitude, et 1 degré 47 minutes en longitude.

L'île Marchand peut avoir quatre ou cinq lieues de longueur sur une ligne nord-est et sud-ouest; sa plus grande largeur, qui se trouve dans la partie méridionale, est de trois lieues; mais sa configuration est telle que sa largeur varie considérablement : on estime que son circuit doit être de dix ou onze lieues. Le milieu de l'île est situé à 9 degrés 21 minutes de latitude sud, et 142 degrés 19 minutes de longitude occidentale. La latitude de la baie du Bon-Accueil est de 9 degrés 22 minutes. L'île Marchand peut être aperçue de vingt lieues, lorsque l'horizon n'est ni vaporeux, ni chargé de nuages, circonstance assez rare dans les mers situées entre les tropiques.

Le circuit de l'île Baux est d'environ quinze lieues, autant qu'on en a pu juger par l'étendue de ses côtes méridionale et occidentale; car il n'a pas été possible de prendre connaissance de la partie du vent de l'île qui fait face au nord-est. Sa pointe la plus septentrionale, celle du nord-ouest, d'après le relèvement fait le 22 à midi, est par 8 degrés 48 minutes de latitude; et la longitude de cette même pointe, suivant son gisement observé à l'égard de la pointe la plus occidentale de l'île Marchand, est de 142 degrés 31 minutes. Le milieu de l'île peut être placé à 8 degrés 54 minutes

de latitude, et à 142 degrés 25 minutes de longitude.

Les observations pour la longitude faites le 24 dans la matinée, et celles de midi du même jour pour la latitude, rapportées à l'île Masse par un relèvement et une distance estimée à vue, placent le milieu de cette île par 8 degrés ou 8 degrés une minute de latitude, et par 142 degrés 50 minutes de longitude : son gisement à l'égard de la pointe nord-ouest de l'île Baux est le nord-nord-ouest 2 degrés nord, à environ six lieues de distance.

L'extrémité méridionale de l'île Chanal fut relevée directement à l'ouest, le 24 à midi, au moment où la latitude observée du vaisseau était de 7 degrés 54 minutes; elle occupe environ 6 minutes du nord au sud; ainsi son milieu peut être à 7 degrés 51 minutes, et sa longitude est de 142 degrés 35 minutes : elle gît au nord-est, à quatre ou cinq lieues de distance de l'île Masse.

Le 25 juin 1791, le capitaine Marchand avait perdu de vue les îles de la Révolution. Il fit route pour la côte nord-ouest de l'Amérique. Le 27, on coupa la ligne vers 143 degrés un quart de longitude occidentale.

Le Solide était parvenu le 7 août à vue de la côte nord-ouest de l'Amérique; mais un calme fatigant par sa longueur retint le vaisseau à la hauteur de la baie de Guadalupe, où l'on se proposait de

relâcher : quelquefois une brise perdue du large l'amenait jusqu'à l'entrée de la baie ; et soudain la cessation de cette brise ou une brise de terre qui survenait l'obligeait à s'en éloigner. Cette position tenait un peu du supplice de Tantale. Ce ne fut que dans la matinée du 12 qu'il fut enfin possible d'atteindre la baie de Guadalupe, et qu'on y laissa tomber l'ancre après deux cent quarante-deux jours de navigation depuis le départ de France, sur lesquels dix seulement avaient été passés au mouillage, tant dans la baie de la Praya, que dans celle de la Madre de Dios.

Si l'on compulse la table de loch, ou si l'on mesure sur la carte le chemin que le vaisseau a parcouru sur le globe, depuis son départ de Marseille jusqu'à son arrivée à la côte nord-ouest de l'Amérique, on trouve qu'il a fait cinq mille huit cents lieues marines, qui équivalent à plus des quatre cinquièmes de la circonférence d'un grand cercle de la terre ; et que sa vitesse moyenne, durant cette partie du voyage, a été de vingt-cinq lieues par vingt-quatre heures.

Jusqu'à présent le scorbut ne s'était point manifesté à bord du *Solide ;* un seul homme en paraissait attaqué ; mais l'atteinte était si légère, qu'il n'avait pas été empêché une seule fois de faire son service de jour. Il est vrai qu'on avait eu grand soin de l'équipage.

§ 4.

Relâche à Norfolk-Bay de Dixon, qui est la bahia de Guadalupa des Espagnols, et qui est nommée par les naturels *Tchinkitâné*. Description de la baie et de ses environs. Productions terrestres et animaux. Description des naturels et de leurs habillemens. Leurs mœurs, leurs usages, leurs caractères.

L'anse dans laquelle on avait laissé tomber l'ancre est située sur la côte méridionale de l'île Pitt, qui forme du côté du nord-ouest la grande baie de Guadalupe, Norfolk-Bay de Dixon, à laquelle les naturels donnent le nom de *Tchinkitâné*.

Les Américains furent fidèles à leur promesse; et ils prouvèrent que, si les Européens mettent un si grand prix aux fourrures qu'ils font le tour du monde pour les partager avec eux, ils ne mettent pas eux-mêmes moins d'empressement à échanger leur superflu contre les marchandises d'Europe, dont on leur a fait connaître l'usage et l'utilité.

Les capitaines Marchand et Chanal et quelques autres personnes de l'état-major descendirent à terre. On avait fait prendre des armes à l'équipage du canot, mais on ne fut pas dans le cas d'en faire usage; la conduite des habitans fut paisible et amicale; ils se montrèrent même officieux, et aidèrent les matelots à remplir d'eau quelques barriques : ce ne fut pas, il est vrai, sans être préalablement convenus du salaire qui leur serait payé;

mais on en fut quitte pour quelques bagues de métal. On visita les établissemens de la côte de l'ouest, que les naturels paraissent ne jamais occuper à demeure, mais seulement pendant les séjours que les vaisseaux de traite font dans leur baie, et dans les temps où eux-mêmes se livrent à la pêche pour leur approvisionnement d'hiver. Comme ils transportent avec eux tout leur mobilier, leurs lances, leurs dards, leurs harpons de pêche, leurs ustensiles de cuisine, ils purent s'établir, pour un temps, partout où quelque motif les détermine à faire une station. Un de ces établissemens temporaires qu'on visita et qui était placé à l'entrée d'un bois, consistait en une hutte construite avec quelques pieux fichés en terre. L'extrémité supérieure de ces pieux, remplacés quelquefois par les lances de guerre, supporte des branches d'arbre sèches ou vertes, croisées, enlacées de manière à laisser une ouverture dans le milieu du faîtage, et recouvertes de peaux tannées et d'écorce de sapin enlevée en grandes pièces : ce méchant couvert suffit à peine pour les mettre à l'abri de la pluie. Le feu est établi dans le milieu et quelquefois en dehors de la hutte ; et l'on vit déjà en service les marmites qui leur avaient été vendues le matin. Chaque famille occupe un de ces abris; mais si la pluie est abondante et le froid trop vif, deux huttes sont adossées l'une à l'autre, et le

feu s'établit dans le milieu de l'espace qu'elles occupent.

Le capitaine Marchand, en comparant la quantité de fourrures qu'il s'était procurée dans la baie de Tchinkìtâné avec celle qu'en avait obtenue le capitaine Dixon en 1787, trouva que sans avoir un succès égal, il n'avait pas à regretter le temps qu'il avait donné à cette relâche : il jugea qu'il avait épuisé tout ce que la baie peut fournir à un vaisseau, et qu'une plus longue station ne procurerait pas un accroissement de produit qui pût compenser la dépense journalière du navire.

Tout porte à croire que les Espagnols qui, en 1775, découvrirent le mont San-Jacinto et le cap del Engano, nommés depuis par le capitaine Cook *cap et mont Edgecombe*, ont découvert aussi la baie de Tchinkìtâné qui doit être celle à laquelle ils ont imposé le nom de *bahia de Guadalupa :* ou plutôt on peut dire qu'elle est signalée dans le journal d'Antonio Maurelle avec des circonstances qui ne doivent laisser aucune incertitude sur l'identité des deux baies.

De hautes montagnes couvrent de toutes parts la baie de Tchinkìtâné, et il est vraisemblable que la neige qui en couvre les sommets est une neige perpétuelle : à l'époque où *le Solide* y relâcha, les feux de la canicule et une pluie qui ne cessa de tomber pendant le séjour qu'il y fit n'avaient pu la

faire totalement disparaître; il en restait beaucoup encore sur les montagnes les plus élevées, qui cependant sont couvertes d'arbres jusqu'à leur cime.

Les environs de la baie de Tchinkìtâné ne présentent cependant pas cet aspect hideux de quelques contrées situées sous une latitude moins élevée : la fertilité de la terre indique que la nature, moins abandonnée à elle-même, y répondrait aux soins de la culture. Les sapins, les pins et les bouleaux composent cette vaste forêt qui règne depuis le bord de la mer jusqu'aux sommets des collines et des montagnes; mais ceux qui sont tombés de vétusté, et dont la mousse recouvre les troncs consumés par le temps, les plantes parasites qui obstruent les intervalles des arbres; tous les débris des productions terrestres, s'opposent à ce que l'on puisse pénétrer dans l'épaisseur des bois, où sans doute les naturels ont su se frayer les sentiers intérieurs qui peuvent faciliter leurs marches dans la guerre qu'ils ont déclarée aux animaux qui leur disputent leur solitude.

Les arbustes et les plantes ne se montrent pas en grand nombre. Le framboisier est commun; son fruit aqueux et d'un goût sauvage est gros et bien nourri; le noisetier est très multiplié.

Le seul quadrupède qu'on ait vu vivant est le chien domestique. Il est de la race du chien de

berger; mais il a le poil plus long et plus doux. Ses pattes sont très grosses; la queue est fournie, le museau allongé et pointu, l'oreille dressée, l'œil vif, le corps épais; et sa hauteur au-dessus du garrot peut être de dix-huit pouces. Il aboie peu et paraît timide avec les étrangers. Il fête et caresse son maître, mais ne caresse que lui. Les Tchinkitânéens vantent beaucoup l'attachement, l'intelligence et le courage de cet animal, excellent pour la chasse et hardi à l'eau.

La loutre marine, ou la saricovienne, ne peut pas être classée parmi les animaux terrestres, quoiqu'elle habite la terre beaucoup plus que les eaux; elle appartient plutôt à la classe des amphibies; cependant, le trou ovale n'étant pas ouvert, et la communication de la veine cave à l'aorte par la cloison du cœur ne subsistant pas dans cet animal, la respiration, et conséquemment le mouvement des poumons, lui est nécessaire pour entretenir la circulation du sang: il ne peut pas faire un long séjour sous les eaux; il est obligé de revenir sur l'eau ou sur la terre pour respirer un nouvel air sans lequel il serait suffoqué.

Suivant Buffon, qui s'appuie du témoignage de Steller, la chair des femelles pleines ou prêtes à mettre bas est grasse et tendre; celle des petits est assez semblable à celle de l'agneau; mais la chair des vieux est ordinairement très dure. Ce fut,

dit Steller qui était embarqué sur le vaisseau du célèbre Behring lorsque ce navigateur fit naufrage sur l'île qui porte son nom, ce fut la nourriture principale de l'équipage durant notre long séjour dans l'île; elle ne fit aucun mal, quoique mangée seule et sans pain, et souvent à demi crue : le foie, les rognons et le cœur sont absolument semblables à ceux du veau.

De toutes les pelleteries que le commerce peut tirer de la côte nord-ouest de l'Amérique, les peaux de loutre marine sont le plus précieuses, parce qu'elles sont les plus recherchées des Chinois, dont la fantaisie, suivant la beauté, les élève à des valeurs exorbitantes.

On a eu peu de remarques à faire sur les oiseaux; les espèces n'en sont pas nombreuses. Ceux de mer qui fréquentent la baie sont le goëland, une espèce de mouette et un pigeon qui paraît être un oiseau de rivage : au large, se montraient des albatros. Les oiseaux de rivage et d'étang sont une espèce d'oie toute noire, différente de celle de nos climats, en ce qu'elle a la tête plus petite, le cou plus mince et un peu plus long; un canard plus petit que notre canard commun, ayant sur les ailes des taches blanches plus tranchantes, et le bec un peu moins long; des hérons tout noirs, si sauvages qu'il n'a jamais été possible d'en approcher un d'assez près pour être à portée de le tirer; enfin

des alouettes de mer, mais en petit nombre. Les oiseaux de terre sont moins nombreux encore. Le chirurgien Roblet nous dit que pendant son séjour il n'a vu que deux vautours, une douzaine de corbeaux, quelques verdiers, deux roitelets. Le capitaine Chanal y ajoute quelques aigles. On ne doit pas s'étonner, sans doute, que dans des contrées où l'hiver est long et rigoureux, où le sol est avare de grains, les espèces granivores s'éloignent d'une terre qui leur refuse la subsistance. Ces oiseaux-là seuls peuvent y être appelés, qui, carnivores comme l'homme, sont assurés d'y vivre à discrétion des débris des animaux qu'il a détruits pour ses besoins.

La mer et les rivières offrent des ressources abondantes pour la subsistance des habitans et pour celle des équipages des vaisseaux que le commerce peut attirer dans la baie. A la mer basse, on ramasse sur les rochers des moules, des lépas et d'autres coquillages. La mer et surtout les rivières abondent en excellens poissons : le ruisseau où *le Solide* avait son aiguade donne des saumons qui y remontent avec la marée; une espèce de truite dont la chair est mollasse; et un poisson auquel les matelots donnèrent le nom de poisson-chameau, parce que, comme ce quadrupède, il a une bosse sur le dos; il est de la grosseur du saumon, mais plus plat, et sa chair est moins bonne

au goût : du vaisseau on prenait à la ligne divers poissons de fond, tous de très bonne qualité : des soles; une petite plie d'un excellent goût; la rascasse ou scarpeno, commune sur les côtes de la Méditerranée, dont les ouïes, l'épine du dos et toutes les nageoires sont hérissées de pointes aiguës qui font des piqûres très douloureuses à la main imprudente qui veut la saisir.

Les naturels qui occupent les environs de la baie de Tchinkìtâné sont d'une stature au-dessous de la taille moyenne; on n'en voit aucun qui ait cinq pieds quatre pouces : leur corps est ramassé, mais assez bien proportionné; leur visage, rond et aplati, n'est pas embelli par un nez camus sans être épaté, des yeux petits, enfoncés et chassieux, et des pommettes proéminentes. Il n'est pas facile de déterminer la couleur de leur teint; on pourrait croire que c'est le rouge ou le brun clair; mais un enduit de crasse naturelle, renforcé par un mélange étranger de substances rouges et noires dont ils se barbouillent la face, ne laisse percer aucun échantillon de leur peau primitive. Les traits colorés qu'ils tracent sur leur visage ne présentent pas tous le même dessin; mais tous également ajoutent à leur laideur naturelle. Leur chevelure, dure, épaisse, mêlée, couverte d'ocre, de duvet d'oiseaux, et de toutes les ordures que la négligence et le temps y ont accumulées, contribue

encore à rendre leur aspect hideux. Ils ne portent la barbe qu'à un certain âge; les jeunes gens se l'arrachent soigneusement; les hommes faits la laissent croître.

Le tatouage est peu en usage parmi les Tchinkîtânéens; quelques hommes seulement sont tatoués sur les mains et sur les jambes au-dessous du genou; presque toutes les femmes le sont sur les mêmes parties du corps.

Les femmes, plus blanches ou moins noires que les hommes, sont plus laides encore : une tête grosse et lourde; une face circulaire; un nez écrasé dans le milieu de sa longueur; des yeux petits et inanimés; les os des pommettes très proéminens; les cheveux ou plutôt les crins épais, touffus et rudes, liés derrière la tête avec des lanières de cuir, en forme de queue ou de catogan; les épaules fortes et larges; la gorge basse, assez soutenue et bien arrondie chez celles qui n'ont pas seize ans, mais très flasque et très pendante chez celles qui ont allaité; une taille courte et épaisse; des genoux et des pieds tournés en dedans, sujets à se donner des atteintes en marchant; et sur le tout, une malpropreté dégoûtante. Assurément, si l'on place ce portrait à côté de celui d'une de ces femmes que la nature a paru se plaire à former dans les îles jetées au milieu du Grand-Océan, de celui d'une Taïtienne ou d'une Mendoçaine, on aura besoin

de réfléchir, pour ne pas croire que ces deux individus appartiennent à deux espèces différentes :

> L'un ressemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
> (VOLTAIRE.)

Les femmes de Tchinkitâné ont cru devoir ajouter à leur beauté naturelle par l'emploi d'un ornement labial aussi bizarre qu'incommode. Les gens de l'équipage de Cook qui les premiers aperçurent des femmes parées de cet ornement rapportèrent à leur capitaine qu'ils avaient vu des femmes ayant *deux bouches :* et en effet, elles en présentent l'apparence. Pour leur procurer un agrément dont sans doute elles attendent un grand succès, puisque pour l'obtenir elles se soumettent à long-temps souffrir, on pratique, à environ six lignes au-dessous de la lèvre inférieure, par le moyen d'une incision, une fente longitudinale parallèle à la bouche; on y insère, dans le principe, une brochette de fer ou de bois, et l'on augmente graduellement, et de temps à autre, le volume de ce corps étranger, en suivant le progrès de l'âge; on parvient enfin à y introduire une pièce de bois proprement travaillée, dont la forme et la grandeur sont à peu près celles du cuilleron d'une cuillère à bouche.

L'effet de cet ornement est de rabattre, par le poids de sa partie saillante, la lèvre inférieure sur

le menton, de développer les charmes d'une grande bouche béante qui prend la forme de celle d'un four, et de mettre à découvert une rangée de dents jaunes et sales. Comme ce cuilleron s'ôte et se replace à volonté, lorsqu'il est supprimé, la fente transversale de la lèvre présente une seconde bouche qui, par son ouverture, ne le cède point à la bouche, et chez quelques femmes elle a plus de trois pouces de longueur. Les hommes ne se permettent pas de faire usage de cet ornement, il est l'attribut exclusif du beau sexe.

Les individus des deux sexes, enfans, jeunes et vieux, sont couverts de vermine: ils font une chasse assidue à ces animaux dévorans, mais pour les dévorer eux-mêmes; et ils en paraissent si friands qu'on serait tenté de croire que c'est pour se ménager le passe-temps de chasser dans *les plaisirs* qu'ils les laissent multiplier. Les fourrures qu'ils vendent aux étrangers en sont garnies au point que, quelque soin que l'on prenne à les purger de ces insectes, ils se multiplient bientôt à un tel excès qu'il devient impossible à l'équipage d'un vaisseau d'échapper à leur poursuite et à leur voracité : on peut dire qu'en prenant une cargaison de fourrures on prend une cargaison de poux.

La population de la baie de Tchinkîtâné, comme celle de toute la côte nord-ouest de l'Amérique, n'est pas nombreuse. On peut supposer que la plus

grande partie, et même la presque totalité des naturels qui occupent le contour de la baie, à l'exception des vieillards et des infirmes, se sont présentés autour du vaisseau; et l'on n'a jamais pu compter plus de deux cents individus, y compris les femmes et les enfans : mais comme le nombre des hommes excéda toujours celui des femmes, on doit supposer que quelques-unes de celles-ci étaient restées dans les habitations pour donner leurs soins au ménage et aux enfans à la mamelle. Si on veut porter la totalité à quatre cent cinquante, on aura donné à ce calcul de probabilité la plus grande extension dont il paraisse susceptible.

Les Tchinkìtânéens sont tous armés d'un poignard de métal, long de quinze à seize pouces, large de deux et demi ou trois, terminé en pointe et tranchant des deux côtés : c'est l'arme qu'ils sont le plus soigneux de conserver, et qu'ils s'occupent avec complaisance d'entretenir polie et brillante : un grenadier n'est pas plus jaloux de son sabre qu'un Tchinkìtânéen ne l'est de son poignard; il le porte en bandoulière dans un fourreau de cuir, et ne s'en sépare ni le jour ni la nuit. C'est avec cette arme que quelquefois il combat l'ours corps à corps, et l'éventre au moment où l'animal furieux est près de l'étouffer dans ses bras.

Le Tchinkìtânéen est industrieux, actif, laborieux et adroit. Diffférens ouvrages d'osier, tressés avec

une sorte d'élégance; des manteaux de poils filés, tissus artistement, entremêlés de morceaux de peau de loutre, et très propres à préserver du froid; l'apprêt et le tannage des peaux; divers ouvrages de sculpture et de peinture; tout annonce un long emploi des arts utiles, et la connaissance des arts d'agrément.

Le génie et l'industrie de ces indigènes se montrent principalement dans la construction de leurs pirogues : celles qui sont destinées à l'usage d'une seule famille, composée pour l'ordinaire de sept ou huit individus, ont quinze ou seize pieds de longueur sur deux et demi ou trois pieds de largeur; d'autres ont des dimensions beaucoup plus grandes, et portent jusqu'à quinze ou vingt personnes : toutes sont prises dans un seul tronc d'arbre et ont une forme semblable; leurs deux extrémités, qui ne diffèrent point l'une de l'autre, ce qui doit donner à ces embarcations l'avantage de n'être jamais obligées de revirer de bord, sont très aiguës et se terminent par un taille-mer de douze ou quinze pouces d'épaisseur; ces deux extrémités, exhaussées par des planches proprement ajustées, sont plus élevées que le reste de la pirogue : des bancs établis très près du fond sont disposés pour recevoir les rameurs qui, lorsqu'ils sont assis, servent en quelque sorte de lest : les provisions, les hardes et tout le bagage sont arrangés dans la partie

du milieu, où ils sont recouverts de peaux de bêtes et d'écorces d'arbres qui servent également à couvrir les établissemens temporaires qui sont formés au bord de la mer lorsqu'est arrivée la saison de s'occuper de la pêche, de sécher le poisson et de faire l'approvisionnement qui doit fournir à une partie de la subsistance pendant les mois d'hiver.

Les Tchinkìtânéens ont un goût décidé pour le chant, et il paraît être chez eux une espèce d'institution sociale : à des époques fixes de la journée, le matin et le soir, ils chantent en chœur; chaque assistant part au concert, et tous y apportent un recueillement qui pourrait faire penser que les paroles de leurs chansons portent avec elles un intérêt qui fixe leur attention.

La langue des Tchinkìtânéens diffère absolument de celle des naturels de Nootka établis sur la même côte à environ 7 degrés de latitude, ou cent quarante lieues au sud des premiers, et de celle des îles de Queen-Charlotte qui, n'étant éloignées du continent que d'environ vingt lieues dans leur plus grande distance, occupent deux degrés et demi de latitude entre le parallèle de Nootka et de Tchinkìtâné.

Cette langue est excessivement rude et sauvage ; la plupart des articulations exigent une forte aspiration nasale et un effort du gosier, particulièrement pour produire sur les *r* redoublés un gras-

seyement très dur, et sur le *g* un roulement insensible qu'un gosier français ne peut imiter. Ils éprouvent de la difficulté à articuler deux de nos lettres linguales-dentales, *n* et *d*, qui paraissent en effet exiger d'une manière plus marquée que la langue s'appuie contre les dents pour les produire; mais ils ne peuvent parvenir à articuler deux de nos labiales, *f* et *v*. Un grand nombre de leurs mots commence par un *k* fortement articulé de la gorge; cette même lettre se rencontre jusqu'à trois fois dans le même mot, ce qui ne contribue pas peu à la rudesse de leur prononciation.

§ 5.

Départ de Tchinkìtâné. Reconnaissance de Cloak-Bay, du détroit de Cox et d'une partie de la côte occidentale des îles nommées par les Anglais *îles de Queen-Charlotte*, et découvertes antérieurement par La Pérouse. Découverte de trois bons ports sur cette côte. Description de ces îles et de leurs habitans. Arrivée devant Nootka-Sound. On fait route pour la Chine.

La contrariété des vents ne permit pas que *le Solide* quittât la baie de Tchinkìtâné avant le 21 d'août 1791. Le capitaine Marchand remit à la voile dans l'après-midi de ce jour, et dirigea sa route dans le sud-est pour aller à la reconnaissance des îles de la Reine-Charlotte (Queen-Charlotte's Islands de Dixon), dont la pointe du nord est située à une latitude moins septentrionale de 2 degrés deux tiers que celle de Tchinkìtâné. On verra avec plaisir, dans le journal de La Pérouse, qu'il a primé

les Anglais dans la découverte qu'il fit, vers le milieu de l'année 1786, de ces terres, dont il désigne par des noms français les baies, les montagnes et les caps; et si j'emploie ceux que leur a donnés postérieurement le capitaine Dixon, qui ne les reconnut qu'au mois de juillet 1787, c'est parce que le journal du navigateur français n'a été publié que plus tard.

Ces îles sont dépendantes de cette portion de la côte nord-ouest de l'Amérique, située entre le cinquantième et le cinquante-sixième parallèle; elles occupent environ soixante-dix lieues en longueur, sur une ligne nord-ouest et sud-est. Dans la partie qui se trouve sur le côté de l'est, elles sont éloignées d'environ vingt lieues du continent de l'Amérique. Ce groupe est composé de trois îles principales que des canaux séparent.

Le capitaine Marchand, en quittant la baie de Tchinkitâné, le 21 août, eut un vent favorable qui le porta en peu de temps à la hauteur de la partie septentrionale des îles de Queen-Charlotte; et il en eut connaissance le 22 à sept heures du soir dans le sud-est, à huit ou neuf lieues de distance.

Le lendemain, il reconnut la baie que le capitaine Dixon a nommée *Cloak-Bay* (baie des Manteaux), parce que, dans l'espace de moins d'une demi-heure, il y avait acheté un grand nombre de manteaux contenant ensemble plus de trois cents peaux

de castor de la plus belle qualité. Un détroit sépare l'île du Nord, qui n'a pas plus de sept à huit milles de longueur sur une ligne nord-nord-ouest et sud-sud-est, de la côte septentrionale de la plus grande des îles Charlotte. Douglas nomma ce détroit *canal de Cox*. Il paraît cependant que la première découverte de ce passage appartient au capitaine Grey, maître du sloop américain *le Washington*.

L'ouverture occidentale de Cloak-Bay, si l'on se place à peu près nord et sud de la pointe nord-ouest de la grande île, et à mi-canal, est située à 54 degrés 10 minutes de latitude nord, et à 13 degrés 58 minutes de longitude occidentale. Cette baie a une lieue de profondeur sur une largeur un peu moindre, et est parfaitement abritée des vents de la partie du nord, du sud et de l'est; mais elle est entièrement ouverte aux vents d'ouest.

L'embouchure du canal de Cox sur la baie n'a pas trois quarts de mille de largeur, et se trouve encore rétrécie par un récif et un banc assez étendu qui tient à la côte du sud ou de la grande île, et qui réduit le passage dans l'entrée occidentale à une largeur de trois encâblures au plus. Mais dans le plus étroit la sonde donne de trente-deux à quarante brasses d'eau sur un fond de sable dur et de coquilles brisées. La côte du nord du Goulet, ou la côte méridionale de l'île du Nord, est saine et

écore. Une petite île de deux tiers de mille de long sur un tiers de large, située dans la partie orientale du détroit, le divise en deux bras d'inégale largeur, le plus étroit au nord, le plus large au sud de la petite île.

Le capitaine Chanal crut devoir terminer ici une reconnaissance dont le but avait été seulement de s'assurer si le canal de Cox offrait quelque mouillage où *le Solide* pût trouver un abri sûr contre le vent et la mer.

Il est difficile de se former une idée de la population de Cloak-Bay et des terres qui avoisinent le canal de Cox. Les naturels disséminés sur cette partie de côtes semblent ne former qu'une même tribu, composée de plusieurs familles dont chacune a son chef particulier. La stature des naturels ne diffère pas sensiblement de celle des Européens : ils sont mieux proportionnés, mieux dessinés que les Tchinkîtânéens, et n'ont pas cet air sombre et farouche qui est le caractère du visage de ceux-ci. Leurs traits sont réguliers, et leur physionomie est à peu près celle des peuples d'Europe. Leur peau paraît brune; mais s'ils étaient décrassés, et qu'ils s'exposassent moins au grand air et à l'intempérie des saisons, leur couleur ne diffèrerait pas de la nôtre; on en a même remarqué plusieurs sur lesquels sans doute ces causes ont moins agi, dont le teint est moins bruni que celui des habitans de nos

campagnes. Leurs cheveux beaux et noirs, et que plusieurs taillent en rond, ne sont pas, comme ceux des naturels de Tchinkîtâné, couverts d'ocre, de duvet d'oiseaux, et de toutes les ordures que la négligence y laisse s'amasser. Leurs yeux sont grands et vifs, au contraire de ceux des Tchinkîtânéens qui sont petits, éteints et chassieux. Ils diffèrent encore de ce dernier peuple en ce qu'ils ne se barbouillent point la face de rouge et de noir; on n'a aperçu que deux individus qui eussent le visage peint, et peut-être appartenaient-ils originairement à quelque autre tribu. Ils ne sont pas absolument exempts de vermine, car elle fourmillait dans les vieux manteaux que l'on reçut d'eux; mais du moins ils n'en font pas un régal : nous les trouverons cependant bien sales encore, si nous les comparons aux Sybarites des îles de Mendoça. Le chirurgien Roblet pense que c'est à leur extrême malpropreté qu'on doit attribuer les gales et les boutons purulens dont sont couverts la plupart des hommes et des enfans.

Les femmes de Cloak-Bay sont moins laides que celles de Tchinkîtâné; mais, sans craindre de passer pour difficile, on peut dire qu'en général elles sont encore loin d'être jolies. Cependant elles sont blanches; leurs traits n'on rien de dur ni de rebutant; mais la plupart sont malpropres à l'excès. Elles portent leur chevelure dans toute sa

longueur. Leurs vêtemens sont des peaux d'animaux grossièrement tannées, qu'elles ne lavent jamais et dont l'odeur se fait sentir au loin. Quelques-unes portent des morceaux de peau d'ours avec le poil, rattachés ordinairement par un cordon qu'elles nouent sous le menton, mais ouverts lorsque, se trouvant près d'un Européen, elles veulent attirer son attention.

Elles ajoutent à leur laideur naturelle par l'usage de cet ornement, aussi bizarre que dégoûtant, qui s'enchâsse dans la lèvre inférieure, et dont sans doute on n'a pas oublié la description. Ce bijou, dont elles sont singulièrement jalouses, a des proportions plus grandes encore que celui des Tchinkitânéennes, et sa grandeur est de même proportionnée à l'âge et en suit les progrès.

Cependant la communication avec les Européens a déjà modifié quelques usages et rendu les jeunes Américaines plus soigneuses de plaire. Elles peignent soigneusement leur belle chevelure; elles se lavent fréquemment, et ne souffrent sur leur corps aucun poil dans toute autre partie que la tête. Lorsque leurs joues sont décrassées et dépouillées de l'enveloppe qui leur est étrangère, on découvre l'incarnat qui leur est naturel : ce ne sont pas des roses jetées sur des lis, mais encore sont-ce des roses. Les Français commencèrent par les trouver passables, et l'on croit qu'ils finirent par

les trouver jolies. Les hommes et les vieilles femmes qui offraient de jeunes filles comme objets de commerce avaient grand soin de faire remarquer qu'elles ne portaient point l'ornement américain qui avait paru déplaire aux étrangers, et que leur lèvre n'était pas incisée. La contenance de ces jeunes victimes était décente, leur regard timide, et elles annonçaient par leur embarras que c'était sans leur aveu qu'on faisait l'offre de leur personne.

Après avoir encore visité quelques autres points de la côte d'Amérique, le capitaine Marchand reprit la route des îles Sandwich.

§ 6.

Navigation de la côte nord-ouest de l'Amérique aux îles Sandwich. Des îles Sandwich à Macao, en passant par l'archipel des Mariannes. Séjour à Macao.

La traversée de la côte d'Amérique aux îles Sandwich est sans intérêt comme sans variété. Le capitaine Marchand et le capitaine Chanal s'occupèrent assidûment de connaître par de fréquentes observations des distances de la lune au soleil, et par l'observation journalière de la hauteur méridienne de ce dernier astre, quels étaient les progrès graduels du vaisseau en longitude et en latitude; et ils furent certains, par cette suite d'observations, de faire une route plus directe et d'attérir

avec précision sur les îles qu'on se proposait de reconnaître.

Parti de la côte américaine au commencement de septembre, on découvrit le 4 octobre 1791 l'île O-Whyhee, la principale des îles Sandwich. On voyait distinctement Mowna-Roa et Mowna-Kaa (les monts Roa et Kaa), deux montagnes des plus remarquables, situées dans l'intérieur de l'île, la première et la plus haute vers la partie du sud, la seconde vers la partie du nord-est; mais on n'aperçut de la neige sur aucun des points les plus élevés qui se présentaient à la vue. Cette remarque ne s'accorde pas avec ce que dit le capitaine King dans le troisième voyage de Cook, que les sommets de ces montagnes *sont toujours couverts de neige*. Il paraît qu'il a eu tort de conclure leur état habituel et constant de celui où il les a vus dans le mois de mars, c'est-à-dire au commencement du printemps. Il est certain que les Français, qui ne les ont vus qu'au commencement de l'automne, n'ont aperçu de la neige nulle part. Mais sans doute à 19 degrés de latitude nord les soleils d'été doivent produire un changement dans l'intervalle du mois de mars au mois d'octobre.

Les îles Sandwich sont trop connues par les voyages de Cook, de Portlock, de Dixon, de Meares, de Douglas et des autres navigateurs qui les ont fréquentées, pour que je croie utile de

m'étendre sur ce qui concerne leur sol et leurs habitans. Ces îles peuvent être considérées comme un grand caravanserail placé sur la route des vaisseaux qui traversent le Grand-Océan entre les parties de l'Asie et de l'Amérique situées au nord de la ligne.

L'exactitude chronologique, la vérité de l'histoire et la justice exigent qu'en plaçant les îles Sandwich sur la carte du globe elles n'y soient plus portées avec l'indication erronée d'*îles découvertes par le capitaine Cook*. On pourrait écrire au-dessus de cet archipel : *Iles Sandwich, reconnues et nommées par le capitaine Cook en* 1778*; anciennement découvertes par les navigateurs espagnols :* ce serait énoncer ce qui appartient aux modernes, en rendant aux anciens ce qu'ils ont droit de réclamer.

Le Solide quitta l'île d'O-Whyhee le 4 octobre et arriva devant Macao le 25 novembre 1791, après avoir visité quelques-unes des îles Mariannes ou Ladrones. Comme ce navire avait fait le tour du globe en prenant sa route par l'occident, il avait perdu un jour lorsqu'il mouilla devant Macao, et l'on fut obligé de changer la supputation du temps. Le lendemain de l'arrivée, au lieu de compter samedi 26 novembre, ainsi qu'on devait le faire en suivant le calcul du vaisseau depuis son départ de Marseille, on ajouta un jour au calendrier, et l'on compta dimanche 27.

Les nouvelles qu'on apprit à Macao déconcertèrent toutes les spéculations que les armateurs du *Solide* avaient en vue dans l'expédition de leur navire aux côtes nord-ouest de l'Amérique; et le manque d'un premier succès devait influer sur toutes les opérations ultérieures qui dépendaient de la vente qui aurait été faite à la Chine. On apprit, en arrivant, que le gouvernement venait de prohiber, sous des peines sévères, toute introduction de fourrures dans les ports du midi de l'empire, et particulièrement celle des peaux de loutre. Il fallut donc songer à revenir en Europe.

§ 7.

Départ de Macao. Traversée de la mer de Chine. On passe par le détroit de Gaspar entre les îles de Banca et de Billiton. Navigation depuis le détroit de Gaspar jusqu'à l'Ile-de-France.

Le Solide fit voile de la rade de Macao pour l'Ile-de-France, le 6 décembre, et dirigea sa route pour reconnaître, à la sonde, le banc de Macclesfield, ou banc des Anglais, situé vers 15 degrés trois quarts de latitude nord, dans le milieu de la mer de Chine. On en eut connaissance le 8, on se dirigea au sud-ouest pour prendre connaissance des Pulo-Sapata, petites îles situées vers le dixième parallèle nord, à environ quarante-deux lieues de distance de la pointe sud-est du royaume de Camboja.

De là on fit voile vers le détroit de Banca. Contrarié par les vents, *le Solide* renonça à sortir par ce détroit, et l'on se décida à débouquer par un autre situé plus à l'est, entre l'île de Banca et celle de Billiton. Ce détroit, peu fréquenté par les Français, est connu sous les noms de *Gaspar*, de *Billiton*, de *Clements*. Il est partagé en deux bras par une île à laquelle sa position a fait donner le nom d'*île du Milieu* : la *passe de l'Ouest* est proprement le *détroit de Gaspar*, parce que c'est celui par lequel avait passé le navigateur espagnol qui nous en a donné le premier plan : la *passe de l'Est*, qui offre plusieurs canaux praticables entre de petites îles, est appelée *détroit de Clements*, parce qu'un capitaine anglais de ce nom, conduisant une flotte, est le premier navigateur connu qui, en 1781, ait tenté de sortir de la mer de Chine par ce passage.

Le Solide appareilla le 20 décembre du second mouillage qu'il avait été obligé de faire à vue de la côte septentrionale de Banca, et l'on n'eut qu'à s'applaudir de l'avoir quitté.

C'est vers le détroit de la Sonde que, le 23 décembre, le capitaine Marchand, après avoir doublé au sud toutes les terres qui forment ceux de Gaspar et de Clements, dirigea sa route, en cinglant vers l'île de Sumatra; il en eut connaissance le 25. De la vue des Deux-Sœurs jusqu'à celle de la pointe Saint-Nicolas de l'île de Java, à l'entrée du détroit

de la Sonde, les calmes et les vents contraires obligèrent *le Solide* de faire plusieurs mouillages : ce ne fut que le 31 après midi qu'il parvint à l'entrée du détroit.

Le 1er janvier 1792, à sept heures et demie du matin, le vaisseau fit voile pour l'Ile-de-France.

§ 8.

Départ de l'Ile-de-France. *Le Solide* touche à l'île Bourbon pour y charger du café. Navigation de cette île à celle de Sainte-Hélène. Navigation de Sainte-Hélène au détroit de Gibraltar. *Le Solide* fait son retour à Toulon.

Ce fut le 18 avril que *le Solide* appareilla du nord-ouest de l'Ile-de-France pour faire son retour en Europe, en passant par l'île Bourbon, où il devait prendre un chargement de café.

Il laissa tomber l'ancre le 20 avril au mouillage de Saint-Denis; et le 21 au soir, il avait remis à la voile et dirigeait sa route pour aller à la reconnaissance de la côte d'Afrique, et doubler le cap de Bonne-Espérance.

Après quelque séjour à l'île Sainte-Hélène, le vaisseau repartit pour couper la ligne le 20 juin par le vingt-cinquième méridien à l'occident de Paris. Le 2 août on eut la première vue de la terre d'Europe, aux environs du cap Saint-Vincent. Cette vue ayant fait connaître la vraie position du vaisseau, on dirigea sa route sur le détroit de Gi-

braltar, où *le Solide* entra le 4. Enfin, au bout de dix jours, il fut rendu aux côtes de France, et le 14 août 1792, à cinq heures et demie du soir, il laissa tomber l'ancre dans la rade de Toulon, et termina heureusement son voyage autour du monde.

La dernière traversée du *Solide*, de l'île Bourbon en Europe, qui est d'environ trois mille cinq cents lieues, par la table de loch, a été faite en cent quinze jours, y compris un jour et demi passé à l'ancre devant l'île Sainte-Hélène : ainsi, l'on peut compter que la vitesse moyenne du vaisseau, pendant cette traversée, a été de trente lieues et demie par vingt-quatre heures.

Le voyage du capitaine Marchand est remarquable par le peu de temps qu'il a employé à faire le tour du globe, en prenant sa route par le cap Horn, et faisant son retour par la Chine. La durée totale du voyage ou de l'absence du vaisseau des ports de France a été de vingt mois ou six cent huit jours : mais si l'on retranche de ce nombre la somme des jours employés dans les relâches, il ne restera que quatre cent quatre-vingt-huit jours, ou seize mois huit jours pour la durée de la navigation. Cependant le vaisseau n'était pas ce que les marins appellent un *fin voilier*. Ce n'est donc pas à la célérité de sa marche qu'il faut attribuer la brièveté de son voyage : mais à ce

qu'ayant toujours fait des routes directes pour se rendre d'un point à un autre, la longueur itinéraire de chaque traversée s'est trouvée sensiblement raccourcie.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUINZIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE CINQUIÈME. — CHAPITRE II. (Suite). — D'ENTRECASTEAUX. (1791-1793). — Préliminaire. 1

§ 1. Objet de l'expédition. Départ de Brest le 29 septembre 1791. Traversée de Brest à l'île de Ténériffe. Traversée de Ténériffe au cap de Bonne-Espérance. Arrivée au Cap le 17 janvier 1792. 8

§ 2. Séjour au cap de Bonne-Espérance. Raisons qui me font changer le plan de campagne prescrit par mes instructions. 10

§ 3. Départ du cap de Bonne-Espérance. Raisons qui me déterminent à me rendre aux îles de l'Admiralty, en passant au sud de la Nouvelle-Hollande. Ile d'Amsterdam. Arrivée et mouillage à la terre de Van-Diémen. 12

§ 4. Description du port du Nord. Découverte de la partie méridionale d'un canal dont l'entrée est au fond de la baie où les frégates ont pris leur premier mouillage. Départ du port du Nord. Navigation dans le canal nouvellement découvert. Sortie de ce canal. 18

§ 5. Départ de la terre de Van-Diémen. Reconnaissance de la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie et des récifs qui s'étendent dans le nord-ouest de cette île. Vue des îles Hammond et du cap Satisfaction. Reconnaissance des îles de la Trésorerie, de la côte occidentale de l'île Bougainville et de l'île Bouka. Arrivée au havre Carteret. 34

§ 6. Départ du havre Carteret. Reconnaissance de la côte méridionale de la Nouvelle-Hanovre, des îles de l'Admiralty, de plusieurs îles situées au nord de la Nouvelle-Guinée, et d'une partie de la côte nord de cette dernière

terre. Passage dans le détroit de Sagewien et dans les Moluques. Arrivée à Amboine. 50

§ 7. Réflexions générales sur le gouvernement d'Amboine. Productions de cette île. Commerce. Religion. Population. 72

§ 8. Départ d'Amboine. Reconnaissances d'une partie de la côte occidentale de l'île Timor, des îles Savu, et de la partie de côte de la terre de Nuyts située à l'ouest de la baie de l'Espérance. Mouillage à la baie de l'Espérance. 83

§ 9. Séjour dans la baie de l'Espérance. Reconnaissances des îles et des récifs dont cette baie est environnée. Excursions faites dans le pays. 92

§ 10. Départ de la baie de l'Espérance. Reconnaissance d'une partie de la côte de la terre de Nuyts, située à l'est de la baie de l'Espérance. Mouillage au port du Sud, terre de Van-Diémen. 100

§ 11. Séjour au port du Sud. Entrevues avec les habitans de la terre de Van-Diémen. Réflexions générales sur les mœurs et le caractère de ce peuple. Navigation dans le canal situé à la partie méridionale de la terre de Van-Diémen. 108

§ 12. Sortie du canal situé à la partie méridionale de la terre de Van-Diémen. Relâche à la baie de l'Aventure. Reconnaissance des îles des Trois-Rois, de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande et des îles Kermadec. Arrivée à Tongatabou. 134

§ 13. Séjour dans le havre de Tongatabou. Principaux événemens arrivés pendant cette relâche. 145

§ 14. M. de La Pérouse n'a pas relâché aux îles des Amis. Conjectures sur la forme du gouvernement, et sur l'ordre de la succession au trône. Caractère des habitans. Leurs mœurs et leurs usages. Description de l'île de Tongatabou. Observations sur la culture du sol de cette île. 170

§ 15. Départ du havre de Tongatabou. Reconnaissance des îles Tanna, Annatom et Erronan. Découverte des îles Beaupré. Arrivée dans le havre de Balade. 188

§ 16. Caractère des habitans de l'île Balade. Leurs mœurs et leurs usages. 206

§ 17 Départ de Balade. Reconnaissance de la partie orien-

tale des écueils qui se prolongent dans le nord-ouest de la Nouvelle-Calédonie. Reconnaissance de l'île Santa-Cruz. 221

§ 18. Reconnaissance de la partie méridionale de l'archipel des îles Salomon. 236

§ 19. Reconnaissance de la partie septentrionale de l'archipel de la Louisiade, et de la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée. Passage par le détroit de Dampier. Reconnaissance de la partie septentrionale de la Nouvelle-Bretagne. 251

§ 20. Navigation au nord de la Nouvelle-Guinée. Mort du contre-amiral d'Entrecasteaux (20 juillet 1793). Relâche au havre de Boni. 278

§ 21. Départ du havre de Boni, île Waigiou. Relâche à Cajeli, port de l'île Bourou. Réflexions générales sur les mœurs des habitans de l'île Bourou. 291

§ 22. Départ de Cajeli, port de l'île Bourou. Navigation dans le détroit de Boutoun. Arrivée à Sourabaya. 300

Marchand. (1790-1792.) — Préliminaire. 321

§ 1. Départ de Marseille. Relâche à Porto-Praya de l'île Santiago. Le cap Horn doublé. Relâche aux îles las Marquesas de Mendoça. Séjour et commerce avec les naturels dans la baie de la Madre de Dios de l'île Santa-Cristina ou Wahitahô. 323

§ 2. Description générale des îles las Marquesas de Mendoça, et particulière de l'île Santa-Cristina, ou Wahitahô, d'après les Espagnols, les Anglais et les Français. Description de la baie de la Madre de Dios-Terrain, productions, animaux et climat de l'île. Description des habitans : leur physique, leurs habillemens et ornemens, leurs alimens, leur industrie, leurs mœurs, leur caractère, leurs usages, leurs exercices, etc. Idée de leur gouvernement. Population présumée des cinq îles du groupe. Les naturels de cette île comparés à ceux de Taïti. 363

§ 3. On découvre un nouveau groupe d'îles qui ne forme qu'un archipel avec les îles de Mendoça. Description de ce groupe. Description particulière de l'île principale et

de ses habitans. Traversée depuis les îles nouvelles jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique. 432

§ 4. Relâche à Norfolk-Bay de Dixon, qui est la bahia de Guadalupa des Espagnols, et qui est nommé par les naturels *Tchinkitâné*. Description de la baie et de ses environs. Productions terrestres et animaux. Description des naturels et de leurs habillemens. Leurs mœurs, leurs usages, leur caractère. 449

§ 5. Départ de Tchinkitâné. Reconnaissance de Cloak-Bay, du détroit de Cox, etc. Découverte de trois bons ports sur cette côte. Description de ces îles et de leurs habitans. Arrivée devant Nootka-Sound. On fait route pour la Chine. 463

§ 6. Navigation de la côte nord-ouest de l'Amérique aux îles Sandwich. Des îles Sandwich à Macao, en passant par l'archipel des Mariannes. Séjour à Macao. 469

§ 7. Départ de Macao. Traversée de la mer de la Chine. On passe par le détroit de Gaspar entre les îles de Banca et de Billiton. Navigation depuis le détroit de Gaspar jusqu'à l'Ile-de-France. 472

§ 8. Départ de l'Ile-de-France. *Le Solide* touche à l'île Bourbon pour y charger du café. Navigation de cette île à celle de Sainte-Hélène. Navigation de Sainte-Hélène au détroit de Gibraltar. *Le Solide* fait son retour à Toulon. 474

FIN DE LA TABLE DU TOME QUINZIÈME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G
161
M77
1833
t.15

Montémont, Albert Etienne de
Bibliotheque universelle des
voyages

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 04 25 11 010 3